

L'HEROÏNE A MARSEILLE

HISTOIRE ET MEMOIRE DE LA DIFFUSION

DES USAGES ET DES TRAFICS

CLAIRE DUPORT (Dir.)

RAPPORT DE RECHERCHE

JUIN 2016

www.transverscite.org

FRICHE
LA BELLE DE MAI
41, RUE JOBIN
13003 MARSEILLE
04 95 04 96 32

SIRET : 429 912 702 00025
CODE APE : 9499Z

contact@transverscite.org

PREAMBULE

Ce rapport restitue le travail réalisé à Marseille, au sein d'un programme de recherche qui s'est déployé à l'échelle nationale sur 4 années, de 2013 à 2016 :

En 2012, une équipe de chercheurs a construit un programme de recherche scientifique sur "L'héroïne en France : histoire sociale et culturelle de la diffusion des usages et des trafics, 1968-2004" et a soumis le projet à l'ANR (Agence Nationale de la Recherche). Nous nous sommes constitués en équipe : Michel KOKOREFF (directeur du projet), Michel PERALDI (co-directeur), Claire DUPORT (coordinatrice des terrains marseillais), Anne COPPEL, Aude LALANDE, Liza TERRAZZONI, Kathia BARBIER, Fabrice OLIVET, Alexandre MARCHANT, Christian BEN-LAKHDAR, Mikaël KAZGANDJIAN ; ainsi que de nombreux contributeurs, chercheurs, professionnels, usagers, proches.

Ce programme de recherche a été retenu et financé par l'ANR sur 3 années : 2013-2015.

Le projet comportait une focale sur deux sites urbains français -Paris et Marseille-, envisagés tant comme significatifs (en termes de consommations et de production), que comme carrefours (de réseaux criminels et de réseaux d'usagers).

De surcroît, les travaux précédents réalisés à Marseille par certains membres de l'équipe de recherche, ainsi que les collaborations antérieures avec les services de la Mission Sida-Toxicomanie de la Ville de Marseille, nous faisaient entrevoir l'intérêt d'une collaboration avec la municipalité. Aussi, à la suite de l'accord de l'ANR, nous avons rencontré Mylène Frappas (responsable de la Mission Sida-Toxicomanie de la Ville de Marseille) et Patrick Padovani (adjoint au maire chargé de l'hygiène, de la santé et du handicap) qui ont souhaité soutenir le volet marseillais de cette recherche, par un cofinancement à l'association Transverscité au sein de laquelle une partie de l'équipe de recherche est domiciliée (Cofinancement de 25.000 euros répartis sur les 3 années 2013 à 2015, sur un financement total de 240.000 euros par l'ANR, et un cofinancement de 25.000 euros de la Ville de Paris). Patrick Padovani et l'équipe de la Mission Sida-toxicomanie avaient également émis le souhait de la production, à l'issue de la recherche, d'un petit ouvrage "grand public" ; de la réalisation d'un film sur le sujet ; et de temps de restitution de l'ensemble.

Le cofinancement de la Ville de Marseille a permis un élargissement important de la recherche sur son volet "Marseille", en permettant d'approfondir les terrains de recherche (par exemple, nous avons pu faire un travail considérable de recherche dans les archives AMPTA, Intersecteur, Baumettes, police, justice, Oppidum, etc.), de réaliser des entretiens collectifs avec des groupes d'acteurs de l'histoire marseillaise que Mylène Frappas a animés avec Claire Duport, et de rémunérer ponctuellement des enquêteurs (dont Emmanuelle Hoareau, sociologue à In Citta)...

L'équipe marseillaise était constituée de Claire Duport (chercheuse et coordinatrice de l'équipe), les chercheurs Liza Terrazzoni, Michel Peraldi, Mikael Kazgandjian, et Aude Lalande, ainsi qu'Emmanuelle Hoareau (enquêteuse).

Un suivi très régulier de l'avancée des travaux s'est fait avec la Mission, ainsi qu'un bilan annuel et la remise de notes d'étape d'avancée de la recherche.

A l'issue de ce programme de recherche, plusieurs productions ont été restituées :

- Le présent rapport de recherche,
- La publication d'un ouvrage grand public : Claire DUPORT, *Héro(s), au cœur de l'héroïne*. Editions Wildproject, avril 2015.
- La réalisation d'un film documentaire : Emmanuel VIGIER, *Héro(s)*. Production Tambours de Soie, 2015.
- La présentation publique de l'ouvrage et du film, à la BMVR de l'Alcazar à Marseille le 22 avril 2015, avec production d'une émission radiophonique par Radio Grenouille.

En complément du présent rapport sur Marseille, le rapport de recherche sur "L'héroïne en France : histoire sociale et culturelle de la diffusion des usages et des trafics, 1968-2004", pourra également être remis dès sa validation par l'Agence Nationale de la Recherche.

Nous tenons à remercier Patrick Padovani, adjoint au Maire à l'Hygiène, Santé, Personnes handicapées, Alzheimer – Sida – Toxicomanie, ainsi que l'équipe de la Mission Sida-Toxicomanie de la Ville de Marseille, en particulier Mylène Frappas, pour leur soutien, pour leur aide à notre équipe de recherche au sein des réseaux d'utilisateurs ou de professionnels, et pour leur confiance et le dialogue que nous avons construit tout au long de ce travail de recherche.

Et nous remercions particulièrement toutes celles et ceux qui ont contribué à l'élaboration de ce travail, en nous laissant nous immiscer dans leur vie, en nous accompagnant vers les lieux et les moments de leur histoire, en nous faisant partager le récit de leur trajectoire et l'exposé de leurs idées, en nous confiant des documents personnels ou institutionnels : des usagères et des utilisateurs d'héroïne, des trafiquants et des revendeurs, leurs familles, leurs amis, leurs voisins ; des militants de l'accompagnement des personnes à un moment vulnérables, ou de la réduction des risques liés aux usages de drogues ; des professionnels de l'action sociale, de la santé, de la justice.

SOMMAIRE

LE PROGRAMME DE RECHERCHE - MARSEILLE	p 9
UNE RECHERCHE SUR "L'HEROÏNE EN FRANCE"	p 13
LE PROCESS PRODUCTIF DE L'HEROÏNE	p 27
PARCOURS D'URBANITE DE L'HEROÏNE A MARSEILLE	p 31
L'HEROÏNE DANS LES TRAJECTOIRES DE POLYUSAGE LIEES AUX RAVES	p 49
ENTRE DIFFUSION ET REDUCTION DES RISQUES, LA CASE PRISON	p 87
DISTRICT PRODUCTIF MARSEILLAIS DE L'HEROÏNE : DISPOSITIFS D'ACTEURS	p 107
LA SYRO-LIBANAISE : DE LA NECESSITE A LA FILIERE	p 143
BIBLIOGRAPHIE	p 151

LE PROGRAMME DE RECHERCHE

L'héroïne à Marseille : histoire et mémoire de la diffusion des usages et des trafics.

Ce programme de recherche (2013-2015) porte sur l'histoire et la mémoire de la diffusion de l'héroïne à Marseille, de la fin des années 1960 au début des années 2000.

Ce projet s'inscrit au sein d'un programme national de recherche fondamentale soutenu par l'ANR (Agence Nationale de la Recherche) sur la période 2013-2015 (36 mois) et titré : "L'héroïne en France. Une histoire sociale et culturelle de la diffusion des usages et des trafics, 1968-2004", avec :

Michel KOKOREFF (Sociologue, professeur Paris 8, chercheur au CRESPPA _ coordinateur de l'équipe nationale), Michel PÉRALDI (anthropologue, directeur de recherche, CADIS), Claire DUPORT (sociologue, CADIS/Transversité – coordinatrice de l'équipe Marseille), Anne COPPEL (sociologue), Aude LALANDE (ethnologue, CRESPPA), Liza TERRAZZONI (sociologue, CADIS), Alexandre MARCHANT (historien, ENS Cachan), Fabrice OLIVET (directeur de ASUD), Kathia BARBIER (doctorante en sociologie, CESDIP), Christian BEN LAKHDAR (économiste, Université libre de Lille, FLSEG), Mikaël KAZGANDJIAN (sociologue, Université de Gênes, CADIS).

Le projet (résumé) :

Ce travail de recherche porte sur l'histoire et la mémoire de la diffusion de l'héroïne à Marseille, de la fin des années 1960 au début des années 2000.

Le choix de l'objet (l'héroïne) et de la période (1968-2004) relève de deux intérêts tant sur le plan de la recherche, que sur le plan des éléments de compréhension d'un phénomène de société, son appréhension et son traitement :

Une recherche prenant pour objet la dimension cyclique et historicisée des usages de produits psychotropes devrait en toute logique prendre en compte la totalité d'un cycle, ou du moins inscrire son objet entre les bornes temporelles d'un début et d'une fin. Or de ce point de vue, un seul produit parmi les psychotropes illicites en usage de type « banalisé » dans les sociétés occidentales a connu ces cinquante dernières années ce que l'on définit comme un cycle complet. Il s'agit de l'héroïne, dont la « courbe en cloche » (OFDT, 2000) est ainsi décrite : après une diffusion restreinte dans les années 70, le volume de ses consommations s'élargit progressivement pendant les années 80 pour atteindre un plateau et connaître ensuite une régression pendant les années 90 jusqu'au début des années 2000. D'où le champ et l'objectif de la recherche que nous avons proposé, d'une histoire sociale et culturelle mais aussi économique et politique de l'héroïne en France, et en particulier à Marseille.

En observant et analysant ce qui s'avère s'organiser en quatre moments du cycle : "l'invention", la diffusion, la banalisation et la restriction de l'accès au produit, nous pouvions répondre aux questions :

Comment, au cours de cette période, la consommation d'héroïne est-elle passée de quelques cercles restreints à des milieux sociaux très divers ?

Comment les réseaux de distribution et de commercialisation se sont-ils réorganisés ?

Quel impact les politiques publiques (pénales, sanitaires, sociales) ont-elles eu sur ces phénomènes ?

Comment cette diffusion « massive » de l'héroïne a-t-elle été possible et comment a-t-elle pu être endiguée ?

Ces questions de recherche s'inscrivent dans un contexte bien particulier. Les effets conjugués de la circulation de l'héroïne et de la propagation du sida ont constitué une véritable catastrophe sanitaire et sociale dans les années 1980 et 1990. Pourtant, cette histoire est restée peu connue et étudiée. D'un côté elle a été couverte par le déni des risques sanitaires et sociaux impliqués par la diffusion des consommations au sein de milieux vulnérables ; de l'autre la souffrance silencieuse des usagers, des familles et des proches, étouffée par le stigmat, a laissé peu de traces visibles. Quant aux sciences sociales, elles ont manifesté peu d'intérêt pour cette histoire immédiate.

Si aujourd'hui l'usage et le trafic d'héroïne semblent appartenir à une époque quasi révolue au regard de leur déclin depuis le milieu des années 1990, tout permet d'affirmer que, dans ses mécanismes économiques et sociaux, cette histoire puisse s'appliquer à d'autres produits et d'autres mondes d'usages.

Le dispositif méthodologique et déontologique :

Restituer la mémoire de la diffusion de l'héroïne à Marseille constitue une posture théorique et méthodologique. Il s'agit de mettre à jour les continuités et les discontinuités qui organisent l'histoire des modes de consommation, de distribution et de revente, d'interroger les proximités qui ont rendu possible le franchissement de frontières culturelles et sociales entre des mondes apparemment hétérogènes, voire antagoniques, de croiser la mémoire individuelle et la mémoire institutionnelle.

Il nous fallait donc embrasser la dimension mémorielle comme élément de savoir, en repérant et analysant les "biais" des mémoires (la mémoire, ce n'est pas l'histoire, c'est ce dont on se rappelle, dans les termes où viennent les souvenirs).

Ainsi, nous avons mis en place à Marseille un dispositif méthodologique et déontologique nous permettant de travailler ces "biais" de mémoire, à savoir :

- croiser les points de vue entre différents acteurs de cette histoire : usagers, militants des groupes d'auto-support, professionnels de l'action sociale, de la santé, de la prévention, et représentants institutionnels des politiques de prévention ou de lutte contre les usages et les trafics.

- Croiser les méthodes d'entretien individuel qui nous apportaient un matériau de souvenirs intimes, avec des méthodes d'entretiens collectifs qui nous apportaient les éléments de controverse + cumuler les éléments issus de ces deux types d'entretiens.
- Et comparer ces éléments d'entretiens avec des matériaux d'archives.

Nous avons ainsi travaillé à partir de :

la constitution de deux focus-groupes réunis plusieurs demi-journées chacun :

- l'un sur les pratiques (usages et trafics) : un groupe d'usagers et anciens usagers, et d'intervenants issus des groupes d'auto-support ou intervenants sociaux de première ligne, avec :

Eric KERIMEL	AMPTA depuis 85 (ex éduc), a développé la Rdr dans les quartiers nord avant 90, aujourd'hui directeur de habitat alternatif et social	
Béatrice stambull	Médecin psychiatre, médecins du monde, a lancé milieu des années 90 les premiers programmes d'échange de seringues, méthadone, prise en charge. Présidente de ASUD, bus 31/32, AFR.	
Daniel barraud	Retraité, ex Educ ADDAP, belle de mai centre ville, puis AMPTA, SOS DI	
Mylène frappas	Responsable mission santé/sida/toxicomanie ville de Marseille. Chercheuse associée programme ANR/héroïne	
Sylvie ACRAMEL	Stagiaire à HAS avec Eric KERIMEL, a grandi à Marseille, Picon-busserine	
Claire duport	Sociologue, coordinatrice du volet Marseille/corse de la recherche ANR/héroïne	
Nicole DUCROS	A connu l'héroïne dans les années 60 à Paris, à vécu à Marseille et La Ciotat dans les années 80, fondatrice du TIPI.	
Khadidja SAHRAOUI-CHAPPUIS	Frais vallon, responsable de réseaux 13, sur le terrain en prévention des usages, et en recherche sur les trafics. Thèse en cours sur « ethnographie des réseaux de trafics de drogues ».	
Bernard HARITON	Un des premiers médecins généralistes à recevoir des toxicos, fin 80, début 90, dans le 13 ^e arrondissement. Fondateur et membre du réseau canebière.	

- l'autre sur l'action publique et les pratiques sociales et institutionnelles : un groupe de représentants institutionnels et de chercheurs impliqués dans les politiques et la production de connaissances sur les usages et trafics d'héroïne, avec :

Dr Françoise Albertini	Médecin psychiatre, responsable pôle « addictions et pathologies associées » Édouard-Toulouse. à la suite du Dr Prat	
Étienne Zurbach	Ex-directeur d'équipements sociaux de 82 à 92, dont la maison pour tous Frais-Vallon, au cœur des premières actions. Puis AMPTA en prévention en 92, responsable du CIRDD puis du DADD et coordonnateur TREND depuis 2004	
Sandra nordman	Pharmacienne au centre d'addictovigilance (CEIP) PACA-Corse	
Docteur Michel Spadari	Médecin au centre d'addictovigilance (CEIP) PACA -Corse	
Isabelle Feroni	Sociologue, chercheuse Inserm, a travaillé sur la substitution, lecture des politiques publiques	
Hafid Antar	Educateur au CSAPA des Baumettes	
Camille mounier	Assistante sociale au CSAPA des baumettes	
Olivier Bagnis	Directeur du CSAPA baumettes	
Aude lalande	Ethnologue, Membre de l'équipe ANR-HERO sur paris	
Mylène Frappas	Responsable mission santé/sida/toxicomanie ville de Marseille. Chercheuse associée programme ANR/héroïne	
Claire Duport	Sociologue, coordinatrice du volet Marseille/Corse de la recherche ANR/héroïne	

La réalisation d'entretiens individuels, entretiens longs de type "histoires de vie" ou "récits de pratiques" :

- Après d'acteurs de cette histoire culturelle et sociale : professionnels de santé publique, représentants institutionnels et politiques, militants, usagers, familles et proches d'usagers.
- Après de personnes ayant été impliquées dans les trafics.

Au total : 61 interviews ont été réalisés à Marseille et environs, et 133 sur la France.

En prenant soin de respecter l'anonymat des personnes qui le souhaitent et des documents d'archive nominatifs (ex Baumettes) ou au contraire de signaler les noms lorsque les personnes le demandaient ;

Et anonymiser les noms de lieux ou tout autre signe distinctif reconnaissable si nécessaire.

L'ensemble de ces entretiens (de groupe et individuels) ont été retranscrits pour une analyse fine et de première main des éléments d'histoire et de mémoire recueillis ; mais aussi pour croiser ce matériau mémoriel avec les éléments d'archive auxquels nous avons eu accès.

Le dépouillement documentaire :

- Bibliographie complète sur le sujet (voir annexe)
- Témoignages écrits. Les témoignages écrits et les romans consacrés aux drogues des années 1970, 1980 et 1990 constituent une source d'information complémentaire importante. Un corpus d'environ 90 titres a été constitué, en cours de lecture. Les titres sont analysés à mesure au moyen de fiches de lecture partagées par l'équipe de recherche.
- Dépouillements presse. Cinq titres de presse ont fait l'objet d'un dépouillement systématique : Libération sur la période 1973-1985 ; Le Provençal : 1969-1977 ; La Marseillaise : 1968-1984 ; L'Orient, Le Jour (Beyrouth) : 1971-2002 ; Le Parisien : 1967-1994, avec exploration des suppléments locaux pour les années 1985-1990 (cahier Paris et suppléments Hauts de Seine & Seine-Saint-Denis).
- Dépouillement d'archives. Outre le dépouillement d'archives institutionnelles (ministère de l'intérieur, Office central de la répression du trafic de stupéfiants, ministère de la Justice, ministère de la Jeunesse et des sports, etc.), trois types de corpus ont été exploités : des archives pénitentiaires (CSAPA Baumettes, Marseille), des archives institutionnelles (CEIP, Intersecteur, AMPTA) et les archives d'associations de terrain (ASUD) dans l'objectif de repérer les caractéristiques sociologiques de leurs publics et des indicateurs de phénomènes de diffusion), et des archives personnelles confiées par des contributeurs à la recherche.

UNE RECHERCHE SUR "L'HEROÏNE EN FRANCE"

Michel KOKOREFF

« La came est le produit idéal, la marchandise par excellence...Nul besoin de boniments pour séduire l'acheteur ; il est prêt à traverser un égout en rampant sur les genoux pour mendier la possibilité d'en acheter. Le trafiquant ne vend pas son produit au consommateur, il vend le consommateur à son produit. »

William Burroughs, *Le festin nu* (1959)

« Il y a eu un véritable processus de libération au début des années 1970. Ce processus fut très bénéfique, tant en ce qui concerne la situation qu'en ce qui concerne les mentalités, mais la situation ne s'est pas définitivement stabilisée. [...] Et je crois que l'un des facteurs de cette stabilisation sera la création de nouvelles formes de vie, de rapports, d'amitiés, dans la société, l'art, la culture, de nouvelles formes qui s'instaureront à travers nos choix sexuels, éthiques et politiques. »

Entretien avec Michel Foucault, *The Advocate*, 7 août 1984

A l'origine de cette recherche, une rencontre entre chercheurs en sciences sociales et acteurs de la réduction des risques, confrontés à une énigme : comment l'héroïne s'est-elle diffusée en France dans divers milieux sociaux, et en particulier dans les mondes populaires et issus de l'immigration post-coloniale ? En quoi l'explosion des consommations par injection a-t-elle constitué, en lien avec l'épidémie de sida, une catastrophe invisible ? Autrement dit, qu'est-ce qui s'est passé pour que l'héroïne devienne socialement si attractive non seulement pour la « génération des pionniers » mais pour les générations qui ont suivi, en dépit du stigmate associé tant au produit et à ses modalités d'usages qu'aux trafics et trafiquants (figures dégradées des junkies, des toxicos, overdoses, collusion entre banditisme, politique et Etat, hostilité des militants d'extrême gauche, des journalistes, des anti-prohibitionnistes, etc.) ? Comment l'héroïne est passée d'une consommation limitée à quelques cercles restreints à une consommation élargie à divers milieux et mondes sociaux ? Comment les réseaux de distribution et de commercialisation se sont réorganisés ? Quelles conséquences les politiques publiques (pénales, sanitaires, sociales) ont-elles eu sur ces phénomènes ?

La posture théorique et méthodologique de cette recherche est de resituer l'historicité de la diffusion de l'héroïne, en France, de la fin des années 1960 jusqu'au début des années 2000. En effet, cette histoire est restée peu connue et étudiée par les chercheurs en sciences sociales. Or ces processus de diffusion ont eu des conséquences dramatiques, tant sociales que sanitaires¹. Si aujourd'hui l'usage et le trafic d'héroïne semblent appartenir à une époque révolue au regard de leur déclin à partir du milieu des années 1990, rien ne permet d'infirmer que leurs mécanismes de diffusion ne puissent pas s'appliquer à d'autres produits et d'autres mondes d'usages. On peut supposer, en effet, que l'histoire se répète, autour d'autres produits (cocaïne), de nouveaux

¹ Le constat d'une « catastrophe sanitaire et sociale » est lui-même daté – et de fait, tardif : on le doit à la commission présidée par le professeur Roger Henrion, réunie à la demande de Simone Veil, alors ministre de la Santé, en 1994 (*Rapport de la commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie*, Paris, La Documentation française, 1995).

enjeux (hybridation de la sécurisation et la médicalisation) et de nouvelles populations (jeunes des classes moyennes, migrants).

Il s'agit donc de mettre à jour les continuités et les discontinuités qui organisent l'histoire des modes de consommation, de distribution et de revente du produit, d'interroger les proximités qui les ont rendues possibles, le franchissement de frontières culturelles et sociales entre des mondes apparemment hétérogènes, d'analyser le rôle structurant des marchés et des organisation économiques qui ont eu des rôles d'entrepreneurs dans la diffusion.

Notre hypothèse est que les logiques de consommation sont à la fois socialement diversifiées et processuelles, qu'elles évoluent constamment sous l'influence de trois mondes d'acteurs qui interagissent dans le cycle historique des produits : celui des consommateurs et des « mondes de consommation », dont les régimes de proximité/distance détermine la circulation sociale des produits ; celui des entrepreneurs, impliqués à divers titres dans le calibrage économique des produits, leur circulation ; enfin, celui des politiques et des acteurs institutionnels, qui, à différents niveaux, de la répression des trafics à la prophylaxie des usages addictifs, contribuent eux aussi au cycle des produits.

Dans ce sens, nous avons été amenés à combiner trois échelles territoriales : transnationale, en interrogeant la diffusion des significations culturelles, des réseaux et des circuits productifs ; nationale, en s'intéressant aux représentations, aux « affaires » et aux politiques publiques ; locale, en explorant les mondes d'usages dans les métropoles ; et cela, en focalisant notre attention sur deux sites urbains privilégiés, d'une part, Paris et ses banlieues populaires, d'autre part, Marseille et ses environs, envisagés comme significatifs (consommations, laboratoires, production/calibrage) et carrefours (réseaux criminels).

La recherche a consisté à rassembler et croiser des matériaux d'archives, des témoignages de première main, des entretiens biographiques, des histoires de familles sur les modes de circulation, de commercialisation, de consommation et de valorisation de l'héroïne. Nous avons mobilisé les sources disponibles : rapports officiels, dossiers judiciaires, statistiques administratives, articles de presses, films, romans, etc., pour interroger les témoins directs et indirects issus de plusieurs générations.

Reconstruction de l'objet de recherche

Quoiqu'illégales et stigmatisées, les consommations des produits classés stupéfiants sont devenues ces vingt dernières années un phénomène social banal et mondialement diffus². L'usage de cannabis concerne une quantité innombrable de consommateurs, occasionnels ou réguliers, même si, la plupart des analyses sociologiques le montrent, le type de produit, ses modes de consommation, les significations et les cultures qui leur sont associées, varient d'un monde social de consommateurs à un autre, ou d'un mode d'activité dans lequel les consommations sont « encastrées » à d'autres. La cocaïne semble être sortie des milieux élitistes et socialement ségrégués où on la pensait confinée, pour se populariser et gagner, comme le cannabis, les mondes populaires urbains. Enfin, alors que le début des années 2000 avaient été marqué par le recul de l'usage d'héroïne et le développement des traitements de substitution (Subutex et méthadone) parallèlement à une

² On lira notamment dans les rapports de l'OFDT et de l'OEDT de quoi alimenter les constats qui suivent.

explosion des produits psychostimulants (crack, drogues de synthèse), on assiste aujourd'hui à un net « recul » de l'ecstasy et à un retour annoncé de la consommation et du commerce de l'héroïne³.

La montée en puissance de la demande de drogues est allée logiquement de paire avec celle la multiplication de l'offre - pour ne pas dire que celle-ci a conditionnée celle-là et postuler un rapport de cause à effet entre ces deux logiques. La production de la coca s'est intensifiée dans des pays comme la Colombie, la Bolivie et le Pérou ; les cartels colombiens ont cédé les activités les plus risquées - et donc les plus lucratives - aux trafiquants mexicains, y compris la distribution de la cocaïne aux Etats-Unis, dans des villes frontalières comme Sinaloa-Juarez ou Tijuana. La cocaïne arrive en Europe, via la Hollande, l'Espagne, le Portugal, mais aussi, de plus en plus, par les pays d'Afrique de l'ouest. Par ailleurs, le « Triangle d'Or » et le « Croissant d'Or » sont les principaux territoires de production de l'opium depuis la Seconde Guerre mondiale. Après avoir été interdite au moment où les Talibans ont pris le pouvoir en Afghanistan, la production de pavot y a décuplé au cours des années 2000. Selon l'Office des Nations unies contre la guerre et le crime, la production de pavot en Afghanistan est telle (on évoque le chiffre de 900 tonnes/an) que le marché international ne pourrait pas l'absorber. Si on a assisté à un effondrement du marché de l'héroïne dans les pays d'Europe de l'Ouest à partir du milieu des années 1990, d'autres débouchés comme la Russie et la Chine s'offrent aux trafiquants. En ce qui concerne enfin le cannabis, le Maroc est le principal pays producteur et exportateur mondial. Dans les années 2000, on estimait à 134 000 hectares les terres cultivées du pays, soit une production estimée à 3 070 tonnes. Depuis les années 1980 et l'annexion du Liban par la Syrie, l'économie du cannabis est en passe de constituer la principale source de revenus de cette région au faible niveau de développement et d'équipement. Elle serait même l'une des premières sources de devises du Maroc⁴.

Un cycle historique et ses moments

De ces phénomènes généraux, ressortent deux constats d'importance. Le premier concerne la logique *cyclique* des mondes et des modes de consommation des produits : ceux-ci évoluent, apparaissent et disparaissent, circulent entre des mondes sociaux diversifiés. Or cette logique cyclique est rarement analysée par les sciences sociales, qui se concentrent le plus souvent, comme les institutions productrices de contrôle et de prophylaxie, sur l'analyse des usages et des usagers problématiques, leurs trajectoires, carrières ou parcours. Au fond, il s'agit moins d'analyser les carrières ou trajectoires dans les consommations et/ou les trafics que de comprendre les processus de diffusion, les vagues successives dans lesquelles des individus et les groupes qu'ils composent ont été pris et que les pratiques ont façonné en retour.

Le second constat porte plus spécifiquement sur l'héroïne. Une recherche prenant pour objet la dimension cyclique et historicisée des usages de produits psychotropes pourrait en toute logique prendre en compte la totalité d'un cycle, ou du moins inscrire son objet entre les bornes temporelles d'un début et d'une fin, et observer

³ Voir, entre autres alertes récentes, http://www.lexpress.fr/actualite/societe/alerte-a-l-heroine_1725138.html

⁴ Michel Péraldi, « Economies criminelles et mondes d'affaire à Tanger », *Cultures et conflits*, n° 68, hiver 2007 ; Alain Labrousse, Mario Romero, « Trafic international », *Observatoire Français des drogues et des Toxicomanies*, bulletin mensuel, n°13, février 2002 ; Karim Mouna, *Le bled du kif. Economie et pouvoir chez les Ketama du Rif*, Paris, Ibis Presse, 2010.

ce qui semblent être les quatre moments du cycle : l'« invention », la diffusion, la banalisation et la restriction de l'accès au produit. Or de ce point de vue, un seul parmi les produits psychotropes illicites en usage de type « banalisé » dans les sociétés occidentales a connu ces cinquante dernières années ce que l'on définit par hypothèse comme un cycle complet. Il s'agit de l'héroïne, dont la « courbe en cloche »⁵ est ainsi décrite : après une diffusion restreinte dans les années 1970, le volume de ses consommations s'élargit progressivement pendant les années 1980 pour atteindre un plateau et connaître ensuite une régression pendant les années 1990. D'où le champ et l'objectif de la recherche que nous proposons.

Tout en inscrivant cette histoire de l'héroïne dans un processus long, nous avons retenu deux repères chronologiques afin de délimiter la période étudiée : 1968 et 2004. Bien que, on le verra dans la première partie, les premiers indices de développement de la consommation soient antérieurs à mai 1968, les « événements » marquent une rupture sociétale, culturelle, à partir de laquelle s'amorce une vague qui deviendra exponentielle dans les années 1980. La panique morale que suscite l'overdose d'une jeune fille à Bandol en août 1969 et que symbolise le vote de la loi de 1970 apparaît comme une réaction à la contestation sociale et politique qui caractérise cette période⁶. Associée à la fois au mouvement hippie, à la révolte de la jeunesse, à l'expérimentation de nouveaux modes de vie et de relations sociales, l'héroïnomanie prend une autre figure dans les années 1980 : elle devient le fait des exclus parmi les exclus, en marge de la société, de la ville, des institutions. A côté d'une « toxicomanie mondaine », bourgeoise ou petite-bourgeoise, somme toute ancienne, c'est une « toxicomanie populaire » et « ethnicisée » qui devient de plus en plus visible : on assiste à une prolétarianisation des représentations et des conduites se concentrant sur les enfants de familles maghrébines habitant les cités HLM. Il faudra attendre la seconde moitié des années 1990 pour que la société française y voit une réelle préoccupation de santé publique et adapte sa politique, articulée depuis la loi de 1970 sur le primat du pénal, le traitement n'ayant que statut d'alternative à l'incarcération. La sortie du silence sera longue et progressive ; elle sera marquée par la mobilisation collective pour la réduction des risques et la médicalisation des dépendances, à travers le développement des programmes de substitution à partir de 1996. Cette « nouvelle politique » montre rapidement son efficacité (baisse des overdoses et des contaminations par le VIH). Elle est consacrée par son introduction, en 2004, dans le Code de la santé publique, alors que dans le même temps elle fait l'objet de nombreuses critiques de la part des parlementaires. À l'aube des années 2000, l'héroïne devient marginale. Une autre figure apparaît, celle du « substitué », stabilisé mais impliquant une chronicisation de la dépendance, sans que ne soit réellement mise en cause l'orientation répressive initiale. Bien qu'ambiguë, cette consécration nous paraît symbolique de la clôture d'un cycle.

L'histoire telle qu'on la raconte

Il convient de repartir de ce que l'on sait déjà et d'interroger le récit de l'histoire de l'héroïne qui est d'ordinaire tenu dans la littérature existante ; et cela, en cherchant à reproblématiser un certain nombre de postulats de type

⁵ OFDT, *Tendances récentes*, Rapport TREND, mars 2000. □

⁶ Patrice Pinel, Marcos Zafropoulos, « Drogues, déclassé et stratégies de disqualification », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 42, 1982 ; Jacqueline Bernat de Celis, *Drogues : consommation interdites. La genèse de la loi de 1970*, L'Harmattan, 1997.

essentialiste ou culturaliste induits par les notions de « filière », de « milieu » ou de « monde criminel », pour mieux souligner les apports en connaissances de notre recherche.

Reprenons ce récit dans ses grands traits. Inventée par la société Bayer en 1894 et attestée sur le territoire national dès le tournant du XXème, l'héroïne voit son trafic et son usage prendre des proportions significatives pendant l'entre-deux-guerres. A cette époque se mettent en place (de manière moins organisée cependant qu'une certaine légende littéraire et cinématographique l'a fait croire rétrospectivement) des équipes de trafiquants installées à Marseille et Paris, mais aussi à Bordeaux et au Havre. Important la morphine-base depuis le Proche-Orient (Turquie et Syrie) et l'Extrême-Orient (Indochine française), des équipes aux origines multiples la transforment en héroïne dans des laboratoires disséminés sur le littoral provençal avant de l'envoyer vers l'Amérique du Nord, principale aire de consommation. Ce système mis au point par les gangsters marseillais Carbone et Spirito, avec de fortes complicités dans le personnel politique et policier local, se perfectionne après-guerre. Dès les années 1950, les truands corso-marseillais (Guérini, Ricord, Croce, Venturi, Fransisci, etc.) et leurs chimistes (Césari et Malvezzi) envoient régulièrement aux Etats-Unis d'importantes cargaisons d'une drogue réputée pour sa pureté (98 % contre 70 % au mieux pour les autres laboratoires), qui permet de la couper et d'en tirer d'importants bénéfices à la revente. Cette « *French Connection* », que certains préfèrent appeler « *Corsican connection* »⁷, expédie dans les années 1960 près de 270 kilos d'héroïne chaque mois outre-Atlantique, et même 40 tonnes pour la seule année 1970. Les trafiquants français de la Côte d'Azur contrôlent alors environ 90 % de la production mondiale et entretiennent des liens privilégiés avec les parrains mafieux italo-américains.

Selon ce récit, ce trafic quasi industriel n'a pu être atteint que grâce à l'attitude longtemps ambiguë des autorités françaises et américaines. L'opium faisait l'objet dans l'Indochine coloniale d'un commerce officiel. L'importance économique de ce produit (qui représentait le tiers de ses recettes budgétaires) pour la colonie justifiait le maintien local du trafic alors que Paris s'engageait en 1912 (première convention internationale de La Haye) à éradiquer ce « fléau ». L'héroïne indochinoise, qui n'était alors consommée que localement, fit l'objet ensuite, dans les années 1930, du trafic qui, de la ligne maritime Saïgon-Marseille, irriguait l'Amérique. Durant la deuxième guerre mondiale, le gouvernement de Vichy continua de fermer les yeux sur ce commerce qui, de 7,5 tonnes en 1940, était passé à plus de 60 tonnes en 1944. Dès les débuts de la Guerre froide, l'implication officieuse de certaines autorités françaises et américaines dans ce trafic changea d'échelle quand il fallut protéger le port de Marseille (vital pour le débarquement de l'aide américaine du plan Marshall et la liaison avec l'Indochine en guerre) de la menace communiste (grèves des dockers CGT). Les services secrets s'entendirent avec le milieu corse marseillais pour « tenir » les quais par la force en contrepartie d'une tolérance tacite s'agissant de l'importation, du traitement puis de la réexpédition vers les Etats-Unis de l'héroïne indochinoise. La chute de Dien Bien Phu ne perturba pas ces réseaux qui s'approvisionnèrent ensuite au Proche-Orient.

L'arrivée au pouvoir des gaullistes en 1958 ne modifia pas la gestion « politique » de ce problème⁸. Il est vrai que plusieurs parrains de la Côte d'Azur impliqués dans le trafic d'héroïne appartenaient au Service d'Action Civique.

⁷ Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *Les parrains corses*, Paris, Fayard, 2009.

⁸François Audiguier, *Histoire du SAC*, Paris, Stock, 2003.

Ces hommes de la pègre, qui pour certains gravitaient autour des gaullistes depuis l'époque du RPF sous la IV^{ème} République et avaient offert leur secours discret lors de la guerre d'Algérie, mettaient à présent leurs équipes de gros bras au service du parti au pouvoir lors des campagnes électorales toujours très mouvementées en Provence. En retour, la police et la justice ne semblaient pas déterminées à enquêter sur leurs négoce divers avec toute la rigueur nécessaire. Et le mouvement gaulliste n'avait pas le monopole sur Marseille de ces ententes inavouables puisque les bonnes relations entre le maire socialiste de la cité phocéenne, Gaston Defferre, et les Guérini, puis Nick Venturi, tous issus des mêmes réseaux de Résistance, étaient de notoriété publique⁹.

Ce récit de la constitution d'une « filière » française de l'héroïne s'effondra en 1970, tout du moins en apparence. La guerre du Vietnam qui avait provoqué une hausse considérable de la consommation de drogues aux Etats-Unis (la CIA reprenant le trafic d'opium au Laos sur le modèle français), incita l'administration Nixon à plus de fermeté (14 000 jeunes Américains étaient décédés d'overdose en 1970). Ce dernier fit pression sur le nouveau président français Georges Pompidou, moins hostile à Washington que son prédécesseur, pour traiter de concert ce nouveau fléau. Le chef d'Etat français se montra d'autant plus ouvert à une action répressive conjointe qu'il souhaitait se débarrasser du SAC et il a appris par son ministre de l'Intérieur, Raymond Marcellin, que l'héroïne commence à se diffuser en France. Dès 1970-1971, le changement d'attitude politique se traduisit à Marseille par une nouvelle efficacité policière et une rigueur judiciaire accrues. Bientôt, de nombreux laboratoires clandestins furent découverts et les « parrains » tombèrent (50 arrestations en 1970 contre 3000 en 1972) en lien avec l'action efficace du FBI et de la DEA aux Etats-Unis.

Un tel récit pose les jalons et dessinent les contours d'un modèle français de l'héroïne définit dans son unicité et son ethnicité largement essentialisées : rôle central du milieu corse et marseillais, maîtrise technique de la transformation (laboratoires) et logistique des flux (circuits maritimes), attitude parfois ambiguë des autorités publiques et du pouvoir politique national et local. Sa forte et rapide construction médiatique^{10a} contribué à « mythifier » ce trafic en l'érigant pour longtemps au sommet de la hiérarchie criminelle et de l'imaginaire social. Si ce récit construit autour de toute une série de termes interchangeable (filière, organisation, marché, monde criminel, mafia...) est loin de correspondre aux matériaux recueillis, comme on le verra dans la seconde partie¹¹, une chose est sûre : suite à la période flamboyante des années 1950, 1960 et début 1970, le trafic s'est réorganisé, éclaté, recomposé. Tout semble différent : acteurs, flux, répression, perceptions. A partir de 1973, date officielle du démantèlement de la « *French connexion* » selon la police, on fait l'hypothèse les ressources, les acteurs et les savoir-faire se sont tout simplement déplacés ailleurs. Nombre de chimistes français sont partis opérer au sein d'unités de production qui, selon la répression policière et les législations, se déplacent logiquement là où le régime juridique est le moins dangereux. Ainsi, en irait-il de l'« *Italian Connection* » qui s'esquisse au tournant des années 1970-1980, sous le contrôle de la mafia napolitaine. Mais des chimistes

⁹Alain Jaubert, *D... comme drogue*, Paris, Alain Moreau, 1973 ; Michel Péraldi, Michel Samson, *Gouverner Marseille*, Paris, La Découverte, 2005.

¹⁰ Il y aurait toute une recherche à consacrer à cette construction, à travers le rôle des films *French connection* de William Friedkin en 1971 et de John Frankenheimer en 1975, réitérée par le film *La French* de Cédric Jimenez en 2014, sans parler d'autres produits culturels (documentaires, séries, romans, etc.).

¹¹ Voir le texte, « District productif marseillais de l'héroïne : dispositifs d'acteurs ».

français s'en allèrent également activer des contacts avec des Français du Laos ou du Vietnam, aventuriers locaux restés sur place malgré la fin de la tutelle coloniale et en relation avec des producteurs d'héroïne de la région. Les notes de l'OCRTIS attestent également de la présence des chimistes français dans les nouveaux réseaux libanais qui produisent et exportent à destination de la France dans les années 1980. Il y aurait donc eu un transfert d'acteurs et de compétences de la Méditerranée, prenant souvent appui sur des réseaux français issus de la colonisation.

Une autre piste porte sur ces organisations concurrentes de trafic. Car si les nouveaux centres de gravité du trafic international d'héroïne se localisent dans le « Triangle d'Or » de la région frontalière Thaïlande-Birmanie-Laos ou encore le « Croissant d'Or » de la région frontalière Afghanistan-Iran-Pakistan, et si les grands trafiquants et les laboratoires de ces filières œuvrent désormais loin de la France, l'héroïne arrive sur le territoire entre les mains de passeurs et de revendeurs qui évoluent directement dans les univers sociaux de la drogue. Les héroïnes asiatiques (héroïne blanche de Thaïlande, héroïne brune « brown sugar » de Malaisie, héroïne rose « chinoise ») déferlent sur le marché dès 1975. Elles proviennent de filières transnationales composites ayant comme commanditaires et financiers des familles des Triades de Chine ou de Hong-Kong ou bien des membres de la diaspora chinoise en Thaïlande ou en Malaisie, et pour passeurs des individus issus des diverses nationalités du Sud Est asiatique, qu'ils soient chinois, thaïlandais, malais ou encore singapourien¹². Les communautés asiatiques de Paris ou d'Amsterdam constituent les principales portes d'entrée de la drogue en Europe et, à Paris, les consommateurs peuvent s'approvisionner auprès des revendeurs de rue dans le 13^{ème} arrondissement. Par la suite, dans les années 1980-1990, circulent majoritairement des héroïnes du Pakistan, de l'Iran ou du Liban qui transitent parfois assez curieusement par l'Afrique noire et arrivent en France avec des passeurs nigériens ou issus d'autres Etats d'Afrique de l'ouest, faisant jouer les liens issus de la colonisation française ou encore des réseaux de la diaspora libanaise. Les revendeurs de rue africains constituent ainsi les nouveaux dealers d'héroïne des rues de Belleville ou de l'îlot Chalon au début des années 1980.

Enfin, le récit d'une filière unifiée ne doit pas masquer une autre modalité d'approvisionnement, celle très artisanale des « usagers revendeurs » : de nombreux usagers de drogues se sont en effet transformés d'eux-mêmes en petits trafiquants amateurs allant chercher eux-mêmes à l'étranger une héroïne nécessaire à leur consommation personnelle, mais dont ils revendaient une partie pour financer leurs activités. Ces trafiquants « free lance », sont allés chercher l'héroïne non seulement à Amsterdam auprès des trafiquants asiatiques, mais également en Thaïlande et en Malaisie à la fin des années 1970 avant que les autorités locales ne soient plus vigilantes à l'égard de cette forme particulière de tourisme et que les contrôles douaniers aux aéroports ne deviennent plus efficaces. C'est ce que l'on appelle les « trafics de fourmis ». Particulièrement problématique pour les pouvoirs publics (car elle remettait en cause la stricte séparation du trafiquant et de l'usager), la filière artisanale de l'usager-revendeur connut son heure de gloire dans la seconde moitié des années 1970.

Bien que moins documentée, mais tout aussi mythifiée par les discours, l'évolution des formes d'usage se prête également à la mise en perspective historique. Entre les années 1960 et les années 1980, les usages contre-culturels de transgression, qui étaient le fait d'une jeunesse contestataire mal à l'aise devant la société de

¹² Voir Alexandre Marchant, *L'impossible prohibition, op., cit.*

consommation ou la prospérité économique insolente des Trente Glorieuses, cèdent progressivement le pas à une consommation élargie de désespérance sociale, qui est le fait de milieux marginaux désinsérés ou de jeunes issus de milieu populaire à la dérive. Quand le « tox' de rue » prend le pas sur le « tox' d'appartement » et que l'économie des drogues se reporte à Paris sur les squats du 14^{ème}, du 19^{ème} ou encore du célèbre îlot Chalon du 12^{ème} désigné par *Paris-Match* en 1984 comme un « cancer urbain de la drogue », la consommation devient le reflet des transformations de la société française : passage de la prospérité à la crise, chômage de masse et hausse des inégalités, montée du racisme, de la violence et de l'insécurité, etc.

Dynamiques sociétales et mutations culturelles

Lorsqu'elles se sont intéressées aux modes de consommation des drogues et à leur socialisation, les sciences sociales se sont le plus souvent centrées sur les processus de socialisation endogènes par lesquels les drogues font l'objet d'investissements normatifs qui rendent leur consommation partie prenante de rites identitaires et de logiques de distinction. Cependant, ces modes de socialisation semblent aujourd'hui peu à même de décrire des logiques sociales de diffusion de produits dont la caractéristique sociale est qu'ils sont consommés et pratiqués par un large spectre de mondes et de milieux sociaux. La question sociologique fondamentale est celle de la circulation et de la transmission. Une question qui peut se décliner selon trois modalités. Il y a la question des valorisations diffuses, partiellement abordée en France, notamment concernant la réception des messages transmis par la musique, la publicité, le cinéma et la littérature, dans la perspective des *Cultural studies*. Il s'agira ici d'approfondir le phénomène en mettant en relation ces messages culturellement situés avec diverses formes de régulation sociétale, passant par les groupes de pairs ou les mondes sociaux et ethniques susceptibles de provoquer (ou pas) une parole sur la prise de produits. Il y a aussi la question beaucoup moins abordée de la transmission des produits et de leur passage des frontières sociales entre les mondes et milieux concernés. Quels sont les intermédiaires et les médiateurs qui assurent le passage ? Dans quels moments et situations ces « passages » ont-ils lieu ? Leur passage dans des mondes différents spécifient-ils les produits et de quelle manière ? On peut faire l'hypothèse que l'histoire de la diffusion de l'héroïne dans la France urbaine et ses modalités de passage des mondes artistes aux mondes populaires ne peut se faire sans une compréhension du rôle de médiation qu'on pu jouer les « mondes » et groupes militants des radicalismes post-68. Il y a, enfin, la question des modes de commercialisation et de leur impact sur les modes de consommation. Dans la mesure où les marchés ne sont pas institutionnalisés (car criminels), toute la question reste posée des modalités par lesquelles les « vendeurs » connaissent, influencent et sont influencés par les consommateurs et les modes de consommation, dimension qui oblige là encore à penser la relation entre « mondes criminels » et mondes de consommateurs sur le temps long de la diffusion des produits.

De fait, les nouvelles consommations commencent à s'expérimenter dans les années 1960 et à se diffuser dans les années 1970. Durant cette période, de profonds changements affectent les appartenances sociales, culturelles et ethniques et les identités liées au genre. Toutes les classes sociales sont représentées au cours des trois décennies envisagées : au Quartier Latin, les jeunes reçus à l'Abbaye, au tout début des années 1970 sont souvent d'origine ouvrière en rupture de ban ; mais sont aussi des jeunes en rupture familiale, quel que soit

lors milieu d'origine. A partir des années 1980, « le toxicomane » est considéré comme appartenant au monde de cités. Sont passés cependant sous silence ceux qui habitent dans des zones pavillonnaires : milieu urbain des frustrations petites bourgeoises, avec le même sentiment d'exclusion que les enfants d'ouvriers qui habitent la cité voisine. Mais les populations les plus cachées de toutes sont celles qui appartiennent à des classes moyennes insérées dans le monde du travail. Ainsi, l'usage de l'héroïne est attesté dans les milieux dits « créatifs » (mass-médias, publicité, journalistes) mais aussi des emplois plus modestes, travailleurs de nuit au tri postal ou à l'hôpital, chauffeurs-livreurs, etc. Tous peuvent se rencontrer dans des fêtes qui, à certaines périodes, ont recherché la mixité sociale. C'est le cas du « Palace » à la fin des années 1980, ou encore des fêtes techno du début des années 1990.

La fréquence des consommations dans les milieux post-coloniaux est attestée tout au long de ces trente années et jusqu'à aujourd'hui. Les recherches menées sur le terrain font toutes parler des « Mohamed » et des « Aziz », sans que la question de leur appartenance soit cependant posée. C'est l'un des silences de la société française dont s'étonne un rapport hollandais sur la politique française dès 1995¹³. Plus que d'autres, les Français « issus de l'immigration » semblent pourtant avoir souffert du silence collectif qui a entouré l'épidémie de sida parmi les toxicomanes dans les années 1980. En 1999 un rapport de l'INVS montre non seulement une surreprésentation des étrangers en général dans les cas de sida (il s'agit de personnes de « nationalité étrangère », pas des « originaires de » qui restent statistiquement invisibles), mais un taux de transmission du sida par voie intraveineuse de 44% chez les personnes dites de « nationalité nord africaine » (c'est le terme utilisé par les épidémiologistes) contre 20% pour la « population générale », même si elle tend à baisser considérablement à partir du milieu des années 1990¹⁴.

Quelle que soit la pauvreté des sources, on ne peut que relever l'origine extra-européenne d'une partie des victimes de la tragédie cumulative que représente la diffusion de l'héroïne et des drogues illicites : dans l'ordre, la consommation de drogues par voie intraveineuse, l'épidémie de sida qui a suivi, la pérennisation des structures de l'économie parallèle liée aux trafics de drogues, enfin un « zèle » policier qui semble s'exercer surtout sur les étrangers ou supposés tels (comme le suggère le pourcentage d'étrangers en prison très élevé dans les années 1990). Aujourd'hui cependant cet épisode dramatique de l'histoire récente des « banlieues » continue d'être ignoré à l'extérieur des communautés concernées. Pire, l'héroïne et ses conséquences font l'objet d'un refoulement, d'une honte, voire d'un tabou, dans les familles issues de l'immigration et la mémoire des cités. Dès lors de multiples questions se posent : à combien peut-on estimer le nombre de familles issues de l'immigration maghrébine touchées par le sida à travers l'héroïne ? Comment ont-elles vécu ces épreuves ? La violence est-elle plus largement une manière de conjurer la honte ?

Parmi les grandes mutations qui marquent la société contemporaine figurent aussi les rapports sociaux de sexe et les identités liées au genre¹⁵. Le féminisme avec le MLF, l'homosexualité avec le FHAR en sont les premières

¹³ Tim Boekhout van Solinge, *L'héroïne, la cocaïne et le crack en France. Trafic, usage et politique*, CEDRO, 1996.

¹⁴ Voir Sandrine Musso, *Sida et minorités postcoloniales*, op., cit. ; Didier Fassin, « Une double peine. La condition sociale des immigrés malades du sida », *L'Homme. Revue Française d'Anthropologie*, 160 137-162, 2001.

¹⁵ L'émergence féconde de champ de recherche a donné lieu à une abondante production. Voir notamment, Virginie Descoutures, Eleni Varikas, Daniëlle Chabaud-Rychter, Anne-Marie Devreux (dir.), *Les Sciences sociales au prisme du*

expressions au lendemain de mai 68. Si, au sein même du MLF, les femmes ont été peu nombreuses à expérimenter l'usage de drogues, dans le FHAR ces expérimentations participent de la construction de ces nouvelles identités. Pour les femmes ce n'est pas la première fois que la consommation de psychotropes accompagne le changement de rôles sociaux. A la fin du XIXème siècle, les « morphinées », figures de la femme fatale, incarnent la puissance maléfique des femmes, à mille lieux semble-t-il des vertueuses suffragettes. Ces consommations participent pourtant de la conquête d'une individualité que leur refuse la division traditionnelle des rôles sexuels. Dans les années 1920 la garçonne, figure de la femme émancipée, revendique les mêmes plaisirs que les hommes. Comme eux elle consomme de l'alcool, fume des cigarettes dans la rue et expérimente la cocaïne et même l'opium¹⁶.

Entre les années 1930 et les années 1950 les drogues de l'émancipation tombent dans l'oubli mais elles ressurgissent brusquement à la fin des années 1960. Dans les esprits les drogues ne sont plus associées aux femmes mais « aux jeunes », c'est-à-dire essentiellement aux garçons, les filles jouant le rôle secondaire de partenaires. L'expérimentation des drogues participe d'un processus d'individualisation, mais la conquête de l'autonomie ne se pose pas dans les mêmes termes pour les femmes et pour les hommes. Tandis que celles-ci doivent s'affronter à la soumission, traditionnellement associée aux rôles féminins, les hommes s'emparent de qualités habituellement dévolues aux femmes, ils apprennent à s'abandonner à leurs affects et à leurs sensations, se font beaux, laissent pousser leur cheveux, maquillent leurs yeux avec du khôl, etc. Transgresser les interdits est plus difficile pour les femmes. C'est aussi plus dangereux. Aussi sont-elles moins nombreuses à expérimenter l'usage récréatif des drogues illicites, et moins encore à entrer dans un usage nocif.

En se diffusant dans les milieux populaires, la figure du « toxicomane » devient exclusivement masculine. Il faudra attendre l'épidémie de sida pour que le test sida fasse apparaître dans les maternités des jeunes femmes, usagères d'héroïne enceintes ou déjà mères de famille. Mais à la fin des années 1990 le mouvement techno rassemblent tous ceux et celles qui, l'espace d'une fête, s'approprient des « espaces transitoires de liberté » dans une transe collective. Ce mouvement culturel associe, comme hier, musique, sexe et drogues, mais les identités de genre se sont affirmées et démultipliées. Aux communautés homosexuelles se sont joints les transgenres et les bisexuels et, cette fois, les femmes ont pris leur place sur la scène. Certaines se sont appropriées ces nouvelles technologies habituellement réservées aux hommes et sont devenues des DJ reconnues. Certes, elles restent minoritaires, mais la construction du genre est un processus auquel la culture techno a grandement contribué.

Du croisement de ces différentes dimensions, il résulte que la diffusion de l'héroïne dans la société française constitue un analyseur des profondes mutations qui ont affectée la France à partir des années 1960 jusqu'aux années 2000, en même temps que ces transformations permettent de comprendre comment cette diffusion a été possible.

genre, Paris, La Découverte, 2012 ; voir aussi, Isabelle Clair, *Sociologie du genre*, Paris, Nathan, 2015.

¹⁶ Christian Bachmann, Anne Coppel, *op., cit.*

Une étude multi-sites

Les métropoles de Paris et Marseille et leurs quartiers périphériques ont été cœur de la diffusion des consommations et des trafics dans la période plus récente. Les lieux de consommation et de vente de drogues y ont connu des mouvements de structuration et de restructuration alternant lieux centraux et périphériques. Mais les processus observés sont-ils comparables, ou bien est-ce le regard des chercheurs qui n'est pas le même ? Telle nous semble être une question de fond.

Paris et Marseille présentent bien des spécificités, tant du point de vue de leur histoire sociale, urbaine et de l'immigration, que de leur place dans la diffusion de l'héroïne. Ainsi, tout distingue la morphologie urbaine et sociale de ces deux villes. Il y a des banlieues dans la région parisienne, il n'y en a pas dans la ville de Marseille, qui englobe notamment les fameux « quartiers Nord » dans son périmètre administratif. L'offre de transport est pléthorique à Paris, par comparaison à ce qu'elle est dans la cité phocéenne – ce qui on le verra n'est pas sans incidences sur les pratiques de mobilité¹⁷. Paris est une ville riche et bourgeoise, suite à un processus au long court de déprolétarianisation¹⁸, de même que les Hauts-de-Seine sont un département riche - en dépit de quartiers pauvres situés au nord (Gennevilliers, Asnières), centre (Nanterre) et sud (Bagneux) -, parfois comparées à Aix-en-Provence, alors que Marseille est la grande ville la plus pauvre de France¹⁹ - en dépit de secteurs bourgeois et de la construction de communautés fermées à la mixité sociale.

Ces différences structurelles peuvent expliquer pour partie des processus de diffusion de l'héroïne différents, des chronologies décalées - qui s'encastrent néanmoins. On trouve de l'héroïne à Pigalle depuis les années 1930, puis Saint Michel dans les années 1960, et Place Monge et à Montparnasse au début des années 1970, entre autres lieux. En région parisienne, les témoignages recueillis datent l'arrivée de l'héroïne dans le nord des Hauts-de-Seine dans les années 1972-74 – elle sera plus tardive en Seine-Saint-Denis. Dans le sud du département, comme à Bagneux, la chronologie est semblable. C'est alors que les consommations se diffusent discrètement dans certains quartiers populaires périphériques. Comme il en va du cannabis, l'approvisionnement se fait à Paris - du côté de Bastille pour le *shit*, à proximité de boîtes de nuit situées dans le centre de Paris, comme « Le Palace », pour l'héro. Les effets conjugués de plusieurs facteurs vont changer la donne : pression policière redoublée dans des lieux de revente historiques comme Belleville, fermeture de squats comme l'Îlot Chalon, politiques urbaines de la Ville de Paris et de Maires responsables d'offices départementaux des HLM comme Levallois conduisant à déplacer des familles « indésirables » vers les périphéries – ces phénomènes favorisent l'implantation du deal dans les banlieues populaires. Au cours des années 1980, on est passé d'une logique d'autofinancement de la consommation des usagers d'héroïne et maîtrisé par eux à l'échelon micro-local à des formes de trafics beaucoup plus professionnalisées et étendues, prises en charge par des non-usagers, selon une logique non plus de survie mais de profit. C'est sous cette forme, parfois comparée dans la presse locale et par des élus à des logiques de « supermarché », et aussi valable pour le cannabis ou la cocaïne, que le *business* a pris une ampleur considérable jusque dans les années 1990. On assiste ensuite à un déclin du commerce

¹⁷ Voir le texte suivant : « Parcours d'urbanité de l'héroïne à Marseille »

¹⁸ Michel Pincon, Monique Pincon-Charlot, *Sociologie de Paris*, Paris, la Découverte, 2004.

¹⁹ Michel Péraldi, Claire Duport, Michel Samson, *Sociologie de Marseille*, Paris, La Découverte, 2015.

d'héroïne, au tournant des années 2000. Il semble que la revente de cocaïne ait pris le relais, avec des modalités moins visibles (du coin de la rue à des commandes par téléphone ou Internet). Mais le fait est que, dans certaines cités, les mêmes zones de deal existent depuis une trentaine d'années.

Dans la région de Marseille, c'est dès les années 1960 que la qualité de la « marseillaise » est de notoriété publique au sein du petit monde des usagers ; le produit est accessible dans les bars et les boîtes situés à proximité de La Cannebière, comme le « Perroquet Bleu ». La ville-centre restera un lieu d'approvisionnement et de consommation avant que le produit se diffuse bien plus tard dans certaines cités des quartiers Nord. Au tournant des années 1970, il ne fait pas de doute que l'héroïne est présente à Marseille. La circulation de hippies transitant entre le nord de l'Europe et l'Espagne contribue à sa circulation. Qui plus est de nombreux articles de la presse locale témoignent d'une inquiétude grandissante à ce sujet : à cette époque, l'héroïne, probablement en usage dans des milieux très restreints, circule aussi sous l'aspect plus immatériel d'un symbole. Il se pourrait même qu'elle ait acquis pour d'aucuns le statut d'un référent culturel puissant. Dans les années 1980, le schéma se reproduit à nouveau, touchant cette fois plus largement les milieux culturels, également noctambules, en pleine émergence dans Marseille. Plus récemment, dans les années 1990 et 2000, des enquêtes pourraient révéler sa présence renouvelée à travers la prégnance dans le sud de la France, l'arrière-pays marseillais et Marseille, de réseaux culturels liés à des genres musicaux plus contemporains, comme ceux de la techno. Dans ce sens, l'enquête a été nécessairement élargie à l'échelle régionalo-metropolitaine. S'il s'agit en effet de tracer, même à grands traits, une histoire locale du « milieu productif criminel », sur le mode méthodologique des travaux menés à Naples²⁰, l'échelle locale des cités et des « territoires psychotropiques » ne suffit pas. Nombre de règlements de compte se sont achevés dans les boîtes de nuit et les restaurants aixois, nombre de laboratoires ne tiraient leur discrétion que d'être domiciliés dans les « campagnes » d'une ceinture périphérique allant de Vitrolles à La Ciotat. Si l'hypothèse est bien ici de voir comment une production passant au stade industriel (l'héroïne dans les années 1970) mobilise un « territoire productif » et les réseaux sociaux localisés, cette histoire combine l'échelle urbaine des cités, l'échelle métropolitaine des lieux de fête et de contiguïtés sociales, l'échelle régionale des réseaux productifs, enfin l'échelle supra régionale des réseaux culturels et ethniques (corses, algériens).

On voit donc que dans les deux cas, on ne parle pas des mêmes choses ni avec le même regard. Dans la région parisienne, on verra que la diffusion de l'héroïne dans les zones périphériques a été en partie le produit d'une politique publique ; dans la région marseillaise, la politique urbaine a été chaotique (c'est un euphémisme) et l'action répressive en matière de drogues n'a pas produit des effets de confinement (ils existaient déjà). Dans un cas, dire que l'usage et le trafic de l'héroïne ne sont en rien consubstantiels à ces mondes urbains périphériques, c'est justement prendre acte que les effets sanitaires et sociaux de leur diffusion massive ont été minimisés et même déniés, pour mieux imposer une construction sécuritaire des « banlieues » ; dans l'autre cas, cela revient à déconstruire une vision stigmatisante des cités et quartiers pour donner à voir des logiques circulatoires, des mouvements, des réseaux. Cette tension n'est pas irréductible, elle est affaire de démarche. Les réseaux mobilisables par les membres de l'équipe étant hétérogènes d'une ville à l'autre, nous n'avons pas pu enquêter

²⁰ Gabriella Gribaudo (dir), *Traffici criminali. Camorra, mafie et reti internazionali dell'illegalità*, Torino, Bollati Boringhieri, 2009.

autant que souhaité sur les dynamiques de consommation et de revente dans leur dimension territoriale, leur localisation. On peut bien sûr admettre d'un point de vue méthodologique dans la filiation de l'Ecole de Chicago qu'organiser une variation des échelles et des points de vue sur de tels territoires permet ainsi de voyager d'une géopolitique des cartels à une ethnographie des quartiers. Ce « territoire » d'enquête permet à la fois d'aborder l'échelle géopolitique des réseaux, l'échelle nationale des politiques et des représentations attachées aux usages, et celle des contiguïtés culturelles que seule l'échelle métropolitaine permet de dimensionner. Il s'agit d'échapper à la segmentation territoriale qui caractérise aujourd'hui la majeure partie des études sur les drogues, privilégiant tantôt la perspective « globale » (la vision délocalisée et transnationale prédomine dans les travaux qui portent sur la production et les trafics, l'échelle des réseaux de trafic, pour des produits généralement fabriqués loin des centres de consommation, se devant d'être transnationale), tantôt la perspective « micro », qui caractérise l'essentiel des travaux sur les consommations, notamment addictives ou pathologiques, généralement centrés sur des mondes socialement fragiles, des univers populaires ou des « ghettos » urbains que la banalité des usages et les logiques de protection du trafic ont transformés en « territoires psychotropiques »²¹. Ainsi, nous nous efforcerons de faire varier ces échelles (métropolitaines, communales, infra-communales). Il n'en demeure pas moins indéniable que les quartiers populaires ont été l'épicentre de la catastrophe à partir des années 1980.

Démarche

Toute recherche est une aventure. En l'occurrence, faire et écrire une histoire de l'héroïne n'allait pas de soi. D'abord au regard de l'image sulfureuse de la « came », du stigmaté y étant associé, des dommages que sa diffusion a engendrés. Nous prenions le risque de conforter l'image la plus disqualifiée et disqualifiante de « la » drogue qu'elle symbolise fondamentalement dans les esprits et dans les discours - alors que, au moins dans sa phase d'expérimentation, sa consommation a constitué une expérience marquante à bien des égards, comme l'ont souligné de nombreux entretiens ; l'oublier aurait été passé à côté de son attractivité sociale et de ses significations culturelles – ne pas percevoir l'énigme initiale. A l'inverse, en faire un objet comme un autre, c'était s'exposer à un « déni de réalité » en passant outre le lot de souffrances qu'elle a engendré dans les corps, les familles, les couples, les quartiers, et de contribuer ainsi à la mythologie de l'héro.

Comment sortir de cette ambivalence ? C'est un problème que le sociologue et historien Michael Pollak a parfaitement identifié au sujet des camps de la mort : « il s'agit de se demander si le passage à l'écriture ne mènera pas à la relativisation et à la banalisation de millions de personnes – à l'encontre des intentions de lutter contre l'oubli et pour la mémoire. D'où la réticence à écrire que nous avons pu ressentir, indépendamment de l'inquiétude plus courante d'avoir à affronter les réactions des lecteurs les plus concernés. »²²

La composition de l'équipe de recherche n'est pas étrangère à ce point. Elle était *a priori* une force : conjuguer des expériences de recherche (en sociologie, anthropologie, ethnologie, histoire) et d'action différentes au sein du monde académique et de principales associations d'auto-support françaises. Il s'agissait d'un apport évident

²¹ Michel Kokoreff, Michel Péraldi, Monique Weinberger (dir.), *Economies criminelles et mondes urbains*, Paris, PUF, 2007.

²² Michael Pollak, *L'expérience concentrationnaire*, op. cit., p. 25.

répondant à la fois à des considérations d'ordre pratique (en ce que la mise en commun des réseaux et des compétences devait faciliter la construction de l'enquête, l'accès à des populations soit très stigmatisées soit dites « cachées ») et d'ordre éthique (en ce qu'on ne conçoit pas que cette histoire ne s'écrive sans la participation de ceux qui l'ont vécu). Il ne s'agit donc pas de camper sur une position surplombante des chercheurs dépositaire d'un « discours de vérité », mais de reconnaître à l'expérience des acteurs le statut de savoir.

Que valent les statistiques ?

Comme l'ont montré de nombreuses études réalisées au sein du CESDIP²³, les données administratives reflètent davantage les activités des services considérées (en premier lieu, la police) que la réalité d'un phénomène social. Avant 1995, en matière de « toxicomanies », il y a un grand flou sur les chiffres, et les repères sont aussi rares que peu fiables. Ainsi, en 1969-70, lors des auditions à l'Assemblée nationale qui président à l'élaboration de la loi de 1970, le commissaire Carrère, alors patron de l'OCRTIS, dit avoir 3000 drogués fichés et Robert Boulin, ministre de la Santé, estime à environ 6 000 ou 7 000 le nombre de « toxicomanes », comme on disait alors. En 1977, le rapport Pelletier évalue le nombre des « grands toxicomanes » à 20 000 ou 30 000 personnes. Les premières enquêtes INSERM en milieu lycéen débutent en 1983-84 mais les consommations lycéennes ne reflètent sans doute pas les consommations d'héroïne. En 1992, Jean-Michel Coste estime le nombre de toxicomanes entre 150 000 et 300 000.²⁴ Si on l'on privilégie la phase dure de cette dernière, synonyme d'un style de vie déviant et chaotique, la fourchette d'estimation est réduite à 154 400/188 000. On est loin des quelques dizaines de milliers recensés par les structures de soins. Les rapports Padieu (1994)²⁵ et Henrion (1995) soulignent l'absence d'instruments capables de mesurer l'ampleur des consommations, tout en reprenant les estimations les plus vraisemblables: « entre 50 000 et 200 000 pour les toxicomanes dépendants d'une substance psychoactive interdite, telle que l'héroïne », pour le rapport Henrion.

Les autorités sanitaires ont mis en place à partir de 1974 l'enquête SESI, qui cherchait à recenser le nombre de consultations sanitaires et sociales de « toxicomanes » réalisées au 4ème trimestre de l'année. Bergeron montre dans *L'Etat et la toxicomanie* que les données recueillies sont difficilement exploitables. Mais elles contiennent des éléments sur les caractéristiques sociales des consommateurs rencontrés dans les structures (âge, catégories socioprofessionnelles, etc.) et elles couvrent un large spectre de dispositifs d'intervention : non seulement les secteurs sanitaires (hospitalier et spécialisé) mais d'autres dispositifs sociaux, éducateurs de rue, clubs de prévention du conseil général, services sociaux des mairies, médecins de quartier ou de famille, etc.

Depuis 1995 en revanche l'OFDT, d'une part produit des données, d'autre part publie un répertoire des sources de données statistiques relatives aux drogues illicites, qui inclut des données nationales ou « multi-sites », mais aussi les données régionales d'études menées par des partenaires institutionnels de l'Observatoire²⁶. Actuellement on estime à 220-340 000 environ le nombre d'usagers « problématiques », dont environ 200 000 pris en charge (chiffres d'estimation courant 2013).

²³ Voir, notamment, Laurent Mucchielli, *Violences et insécurité*, Paris, La Découverte, 2001, et Philippe Robert, *L'insécurité en France*, Paris, La Découverte, 2002.

²⁴ « Note pour une estimation du nombre de toxicomanes », par Jean-Michel Coste, 14 août 1992, ministère des affaires sociales, SESI.

²⁵ René Padieu, *L'information statistique sur les drogues et les toxicomanies*, Paris, La Documentation française, 1994

²⁶ <http://www.ofdt.fr/ofdtdev/live/donneesnat/sources.html>

LE PROCESS PRODUCTIF DE L'HEROÏNE

Liza TERRAZZONI et Michel PERALDI

La fabrication d'héroïne se déroule en quatre étapes : la culture du pavot, la récolte de l'opium, l'extraction de la morphine-base, le mélange en « laboratoire » de la morphine-base avec un agent acétique¹ pour obtenir l'héroïne-base qui, par nouvelle transformation pourra devenir une héroïne blanche, ou une marchandise « tournée », comme le disent ceux qui en sont familiers². L'héroïne se rencontre en effet sous deux formes chimiques qui correspondent à deux types d'héroïne : le sel chlorhydrate, appelé la « blanche » ou la « chinoise » par les consommateurs, ou l'héroïne-base, appelée « la brune » ou « le brown »³.

Le procédé de fabrication peut varier, selon la qualité recherchée, la forme chimique voulue et les savoir-faire, mais trois matières premières sont cependant nécessaires en quantité importante : la morphine-base, l'anhydride acétique et l'eau. Une fois que l'héroïne sort du laboratoire, elle peut encore subir de nouvelles transformations avant d'arriver jusqu'aux consommateurs. On distingue trois grands moments dans le cycle de production de l'héroïne : du champ de pavot jusqu'au laboratoire au cours duquel la morphine-base est extraite ; second moment, le passage au laboratoire où la morphine base est transformée en héroïne-base ; troisième moment, du laboratoire au consommateur, au cours duquel l'héroïne-base sortie du laboratoire subie une série de transformations, appelées « coupes ».

Du champ de pavot au laboratoire

1/ Culture du pavot

L'héroïne se fabrique à partir de morphine-base. Celle-ci est obtenue en transformant l'opium, suc végétal extrait de la capsule des fleurs de *Papaver somniferum* (pavots somnifères) appelés encore « pavots à opium ». Toutes les variétés de pavots somnifères contiennent de l'opium avec une riche teneur en morphine. Ces variétés sont cultivées en Asie, au Moyen-Orient et dans les Balkans, avec quelques régions ou pays qui se distinguent, selon les époques : la Turquie, le Liban, le Triangle d'or et le Croissant d'or⁴.

2/ Récolte et raffinage de l'opium

1 kg de graines de pavot permet de voir fleurir un champ d'un hectare qui compte entre 60 000 et 120 000 plants⁵. Entre la plantation des graines de pavot et l'incision de la capsule (ou bulbe) de la fleur de pavot dont est

¹ Steven B. Karch, *Drug Abuse Handbook*, CRC Press, LLC, 1998.

² C'est en 1874 au cours d'une expérience menée par CRA Wright, qu'une substance nouvelle est séparée chimiquement de la morphine. La société Bayer reprend le procédé vingt ans plus tard et crée ce qu'elle pense alors être un médicament (Christian Bachmann, Anne Coppel, *Le Dragon domestique*, Paris, Albin Michel, 1989).

³ Laurence Dujourdy, Fabrice Besacier, « L'héroïne saisie en France. Données statistiques issues de la base nationales des laboratoires de police scientifiques », *Annales Pharmaceutiques Françaises*, n°68, 2010, (pp.) 127-132.

⁴Le *Triangle d'or* est une région montagneuse d'Asie du Sud-Est (Laos, Birmanie, Thaïlande). Le *Croissant d'or* regroupe l'Afghanistan, l'Iran et le Pakistan,

⁵ Olivier Gueniat, Pierre Esseiva, *Le profilage de l'héroïne et de la cocaïne, une méthodologie moderne de lutte contre le trafic illicite*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.

extrait l'opium, il se passe environ 4 mois. Le liquide, l'opium, est récolté. Il est alors blanc et jaunâtre. Chaque capsule donne en moyenne 80 mg d'opium⁶. Une fois récolté, celui-ci est séché au soleil pour évacuer l'eau qu'il contient et prend la forme d'une pâte brune, voire noire, collante. Cet opium, encore brut, contient de nombreuses impuretés et doit être raffiné. Une fois séché, il est plongé dans l'eau bouillante. Après cette cuisson, l'opium, devient liquide. Filtré puis réchauffé afin de lui donner la consistance d'une pâte collante et marron foncée, la pâte est prête à être fumée ou transformée en morphine-base. L'ensemble de ces opérations est réalisé par les paysans des régions dans lesquelles l'opium est cultivé.

3/ Extraction de la morphine-base

Pour extraire la morphine-base de l'opium brut, il faut dissoudre l'opium dans de l'eau chaude, en général avec de la chaux, puis du chlorure d'ammonium. Les cultivateurs peuvent là aussi assurer cette transformation, mais elle peut également être le fait d'individus spécialisés dans le commerce de la morphine-base.

Ces trois premières étapes sont réalisées, à partir des années 1960 et le plus souvent, dans les régions où l'opium est cultivé. La morphine-base est en effet plus facile à transporter que l'opium puisque l'on fabrique 1 kg de morphine base avec 10 kg d'opium. Une récolte sur un hectare permet de produire entre 6 et 18 kg d'opium donc entre 0,6 et 1,8 kg de morphine base⁷.

Le passage au laboratoire

4/ Fabrication de l'héroïne

La morphine-base fait en effet ensuite un passage dans un « laboratoire », où elle sera d'abord transformée en héroïne-base par un « chimiste » qui la traite avec de l'anhydride acétique, précurseur indispensable à cette transformation. Il s'agit d'un agent d'acétylation et de déshydratation utilisé par exemple pour la fabrication de plastiques ou de médicaments (synthèse de l'aspirine et du paracétamol), des filtres de cigarettes, des teintures⁸, mais utilisé aussi pour la photographie. Il est fabriqué à l'échelle industrielle, facilement disponible, même s'il est l'objet d'un contrôle international⁹.

L'acétylation de la morphine se fait en mélangeant, la morphine-base dans une cuve, inoxydable ou en verre, avec l'anhydride acétique, en chauffant la solution. On y ajoute trois fois l'équivalent d'eau¹⁰ et du charbon actif. L'héroïne-base est ensuite filtrée et lavée afin d'obtenir un produit dégagé d'impureté. Du carbonate de sodium (cristaux de soude) en solution est versé dans le mélange jusqu'à ce que plus aucun gaz ne se forme, précipitant ainsi l'héroïne-base. Puis cette solution est de nouveau lavée, filtrée et séchée¹¹. A l'issue de ce procédé, le

⁶ Olivier Gueniat, Pierre Esseiva, *op., cit.*

⁷ Olivier Gueniat, Pierre Esseiva, *op., cit.*

⁸ Ministère de l'Economie, de l'Industrie et du Numérique, *Précurseurs de drogue*, Mission nationale de contrôle des précurseurs chimiques, Edition 2015.

⁹ Les précurseurs chimiques de drogue sont l'objet d'un contrôle dont les principes sont établis des 1961 par la convention des Nations Unies en matière de stupéfiants, complétée par la convention de 1971 des Nations Unies sur les substances psychotropes. En 1988, une nouvelle convention fixe les règles de contrôle mondial de 12 produits chimiques. En 1991, leur nombre passe à 22.

¹⁰ Pierre-Arnaud Chouvy, *Les territoires de l'Opium*, Genève, Editions Olizane, 2002.

¹¹ Steven B. Karch, *op., cit.*

chimiste obtient une héroïne d'aspect brun, d'une pureté qui oscille entre 25 et 45 %, appelé héroïne n°3, ou encore « la brune » ou « le brown ». Cette héroïne n'est pas soluble dans l'eau mais seulement dans un solvant organique. Elle est sera plutôt consommée en étant fumée¹² (ce que les consommateurs appellent « chasser le dragon ») et ne peut pas être injectée sans être diluée dans l'eau avec un acide citrique, dont le citron, et en chauffant le tout.

La fabrication de l'héroïne n°4, d'aspect blanc, est en fait une héroïne n°3 purifiée par un nouveau traitement et la multiplication des opérations de filtrages et de rinçages, qui nécessitent d'importantes quantités d'eau, proportionnelles au degré de pureté de l'héroïne fabriquée. L'obtention d'un produit pur demande l'ajout et le dosage particulièrement subtil d'alcool éthylique, d'éther et d'acide chlorhydrique ainsi qu'un temps et une température de chauffe très précis, qui selon certaines sources s'élèverait à 227°C¹³ pour obtenir une héroïne de grande qualité, autrement dit pure. C'est une héroïne prête à être injectée par voie intraveineuse qui sort alors du laboratoire.

Dans un bulletin publié par L'ONUDDC¹⁴, le processus de production d'héroïne est décrit à partir d'une observation menée en Afghanistan. Le rendement fut le suivant : 7,8 kg de morphine-base ont été extraits de 70 kg d'opium brut et ont donné 3,9 kg d'héroïne blanche, avec un degré de pureté de 74%. Cependant, le même rapport met en évidence que plus généralement, il s'agit d'un rendement de 10% puisque 10 kg d'opium donnent presque 1 kg de morphine-base qui permet de produire environ 1kg d'héroïne-base, proportion également relevée dans *l'Atlas mondial des drogues*¹⁵ et par les interviewés. Mais cette proportion dépend, pour beaucoup, du savoir-faire du « chimiste », nous y reviendrons.

Dans le langage de ceux qui sont familiers de la fabrication du produit, on parle de « tourner l'héroïne » car, comme le raconte F. Porta « on fait ça au goutte-à-goutte, en mélangeant la marchandise qu'on tourne doucement, comme une mayonnaise ». Anto¹⁶ décrit le process à sa façon : « Il faut de l'éther, qu'ils appellent le noir animal, qui blanchit l'héroïne. Quand t'as fini de filtrer l'héroïne, faut que tu la mélanges avec du noir animal, le noir animal redescend, il reste plus que le blanc. Le noir animal consomme toute la couleur. Il reste que ce truc blanc. Il faut que tu laisses s'évaporer, ça te fait une pâte après. Tu la mets sur des clim et tu mets ce qu'on appelle des pompes à vide qui aspirent tout. Après il te reste la poudre en elle-même, qui est très volatile et très pure. Faut être masqué et tout sinon tu t'emboucanes avec. Il y avait quelques mecs qui la tournaient... au Panier... [un quartier de Marseille] ».

¹² Laurence Dujourdy, Fabrice Besacier, *op. cit.*

¹³ Selon F. Porta (pseudonyme). Il est né dans la région marseillaise au milieu des années 1940 et arrêté à la fin des années 1980 en Suisse pour trafic international d'héroïne. Il était notamment « chimiste » et transformait la morphine-base en héroïne. Il s'évade de prison au début des années 2000. Nous disposons d'un long récit biographique ainsi que d'une partie de son dossier de justice (dont le procès verbal d'audition lié à son arrestation en Suisse).

¹⁴ Office des Nations Unies Contre la Drogue et le Crime, *Bulletin des stupéfiants*, Volume LVII, n°1 et 2, 2005.

¹⁵ Michel Koutouzis, Pascale Perez (dir.), *Atlas mondial des drogues, Observatoire géopolitique des drogues*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

¹⁶ Anto (pseudonyme) est né et a grandi à Marseille en 1960. Il est fiché au grand banditisme pendant de nombreuses années par les services de police, a été plusieurs fois incarcéré à la prison des Baumettes à Marseille entre 1980 et 2016, pour vols à main armée et trafic de drogue. Il a fréquenté plusieurs personnes qui ont participé au trafic d'héroïne à partir de Marseille et notamment en lien avec ce que l'on a appelé la *French Connection*. Il a notamment été très lié, au cours de ses incarcérations, avec des membres de l'équipe de F. Porta.

Un laboratoire peut en effet être installé à peu près partout du moment qu'il y a l'eau courante et l'électricité bien que « tourner de l'héroïne » nécessite de grandes quantités d'eau et dégage une forte odeur. Le matériel est léger et se limite à quelques cuves, des bidons de précurseurs, un extracteur et un condensateur, de la verrerie de laboratoire, que l'on peut aisément se procurer dans un magasin spécialisé. Les produits nécessaires sont également en vente libre (acides, soude, chaux). Le process nécessite néanmoins l'intervention d'un spécialiste, le « chimiste », encore appelé le « tourneur » qui sait manipuler ces produits, dangereux. L'anhydride est en effet particulièrement inflammable, dégage une forte odeur, irritante pour les muqueuses oculaires et respiratoires. Au risque de brûlure cutanée, il doit être manipulé avec du matériel de protection (gants et masques).

Du laboratoire au consommateur

L'héroïne sortie du laboratoire est prête à être consommée mais elle arrive rarement telle quelle au consommateur. A la sortie du laboratoire qui le fabrique généralement en quantités importantes (au minimum plusieurs dizaines de kilos jusqu'à plusieurs centaines), le produit est vendu à un ou plusieurs acheteurs qui eux-mêmes revendront à d'autres acheteurs, et ainsi de suite, jusqu'à être revendu au gramme ou à la « dose ». Au cours de ce passage entre plusieurs intermédiaires, le produit subit de nouvelles transformations.

Il est en effet « coupé » avec d'autres produits pour en réduire la pureté et ainsi en augmenter la rentabilité. Les entretiens réalisés mettent en évidence qu'un kilo d'héroïne pure peut être coupée jusqu'à 90 %. B¹⁷. raconte qu'il vendait une héroïne pure, sortant du laboratoire, à ses acheteurs américains : « Les Américains, d'un kg, ils en faisaient onze... mais elle était frelatée avec le lactose. Le lactose, c'est une substance qui est neutre, donc pour 1 kg, ils mettaient 10 kg de lactose ». La coupe se fait le plus souvent avec du lactose, glucose, sucre, de la caféine ou du paracétamol, parfois des médicaments tranquillisants.

La chaîne de production du produit nécessite quatre opérations : la fabrication, le transport, le stockage, le conditionnement. Différents acteurs interviennent dans cette chaîne : cultivateurs, banquiers, entrepreneurs, transporteurs / convoyeurs / passeurs, chimistes, conditionneurs, stockeurs, dealers. Les opérations de déstockage, restockage, déconditionnement, reconditionnement, fabrication, refabrication, jalonnent la circulation du produit jusqu'au consommateur. Ce process est cloisonné et segmenté, ce qui produit des effets économiques spécifiques, dont la polyvalence, dans la filière : le chimiste peut aussi être dealer, ou conditionneur, ou transporteur, par exemple. Le convoyeur peut être dealer ; le banquier, passeur. Les étapes peuvent se dérouler en différents lieux et pays, plusieurs acteurs interviennent, ayant chacun une ou plusieurs spécialités, ainsi que nous allons le décrire à partir de l'exemple du district productif marseillais et des filières de fabrication du produit.

¹⁷ B. a organisé l'import export d'héroïne au départ de Marseille vers les Etats-Unis dans les années 1960 avant d'être incarcéré au début des années 1970. Son parcours est retracé plus loin dans « District productif marseillais de l'héroïne : dispositifs d'acteurs ».

PARCOURS D'URBANITE DE L'HEROÏNE A MARSEILLE

Claire DUPORT

Il est question ici d'analyser la ville comme décor de la diffusion de l'héroïne : en quelque sorte, analyser la scénographie de la ville en ce qu'elle "organise [l'espace urbain] sur un récit ou un parcours possible"¹. On accordera aux aménageurs que les configurations spatiales impactent les usages de la ville. Mais à l'encontre d'une perspective qui réduirait cette *organisation du récit* à un lien de causalité, on se refusera au seul registre des intentions programmatiques, pour ouvrir sur les pratiques citadines à l'épreuve de la configuration de la ville, pour identifier la place qu'occupe (qu'à occupé) l'héroïne dans les pratiques urbaines, et pour qualifier cette place : tantôt ordinaire, tantôt extraordinaire. On regardera ainsi Marseille comme lieu de l'action. Et ce faisant, l'on glissera de l'idée d'aménagement à celle de ménagement : "Pour qu'un espace soit habité, nous dit Michel Marié, il ne suffit pas qu'il soit construit. Encore faut-il qu'il soit travaillé par le sens que lui donnent les gens qui l'habitent (...) Si donc l'aménagement, comme dénominateur commun des besoins d'une société, ne s'embarrasse pas de singularités, le ménagement au contraire fait le plus grand cas des valeurs de lieu et de sujet social"².

C'est par l'entrée de ces valeurs de lieu et de sujet que nous allons explorer la diffusion des usages et des trafics d'héroïne. Le lieu et le sujet, c'est Marseille. A Marseille, et à partir de Marseille, on élucidera les configurations spatiales et sociales qui ont rendu possible cette diffusion, et plus précisément quelles configurations ont rendu possibles quels modes de diffusion au sein de quels mondes culturels, économiques et sociaux.

Il nous faudra en passer par le portrait de la ville pour montrer les mobilités qui s'y déploient ; par les récits d'expérience sociale pour en dévoiler l'incroyable porosité ; et par la description des pratiques ordinaires pour qualifier le sens -presque la nécessité- de l'usage festif de la ville sur le mode de la "virée".

Il nous faudra aussi opérer une montée en objectivité des phénomènes urbains et des pratiques sociales et culturelles qui s'y adossent. La démarche est nécessaire :

1) d'abord parce que notre enquête ne relève pas du seul travail de laboratoire permettant d'isoler le phénomène auquel on s'intéresse, voire d'en neutraliser les impacts de contexte. La diffusion de l'héroïne à Marseille puis sa régression, même vues au prisme de la configuration urbaine, ne sont pas indifférentes à ce que les acteurs ont fait de la ville : Gabriel le souligne, "Même si certains d'entre nous allaient aussi à la fac, on était des prolos. Mais dans la virée, on était les rois de Marseille ! On avait un désir de vivre très puissant ; et la virée, c'était mettre la ville à notre service. Là où Marseille était pour nous tous une source d'emmerdes, de galère ou d'ennui, la virée transformait la ville au gré de nos désirs",

2) ensuite parce que l'expérience et le point de vue des acteurs méritent que l'on s'en empare comme des analyseurs de l'ensemble du phénomène, et pas seulement comme des pratiques et des aspirations contingentes ou factuelles. Soyons clair : tout ce qui se passe ne fait pas sens, mais dans ce qui se passe, certains

¹ Isaac Joseph, 1992, « L'espace public comme lieu de l'action », *Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, p. 210-217.

² Michel Marié, "Aménager ou ménager le territoire ?", *Annales des Ponts et Chaussées*, janvier 1996.

phénomènes valident le tout. C'est adossé à cette longue tradition sociologique de la "montée en objectivité"³ que nous analyserons ici la manière dont Marseille est (a été) l'endroit singulier d'une forme de diffusion de l'héroïne : par porosités spatiale, culturelle et sociale.

On croisera donc des éléments "de laboratoire" : l'évolution urbaine, démographique et sociale de la ville ; des éléments "empiriques" : les usages et les pratiques de la ville, différenciés par les moments, les lieux ou les acteurs ; et des éléments "éthiques" : le sens que les acteurs donnent ou ont donné à leurs usages de la ville et leurs pratiques dans la ville, autant que les représentations ou les perspectives qui motivent ce sens éthique.

Et de ces croisements apparaîtra une archéologie de la diffusion de l'héroïne dont l'énigme de départ est celle de l'ensemble de cette recherche : comment a été possible une diffusion massive de l'héroïne au tournant des années 1980 ? Mais cette énigme, contextualisée à Marseille : comment une telle diffusion a été possible, d'une ampleur supérieure à toutes les autres villes de France⁴, dans une ville (de) pauvre(s), pas seulement au sens économique du terme, mais d'abord au sens des ressources culturelles propices à cette diffusion, longtemps happées régionalement par Aix-en-Provence ou la côte d'Azur.

Pour résoudre cette énigme, nous ferons des détours : par l'organisation sociale et spatiale de la ville au fil de ces cinquante dernières années, par ses particularités économiques et démographiques, et par les formes de sociabilités qui la distinguent. Ces détours ne sont pas rhétoriques : ils permettent de comprendre comment les frontières sociales et spatiales, les limites économiques et culturelles, les bornes de normativité relationnelle, ont invité le passant ordinaire à déployer des mobilités et des porosités que la ville ne permettait pas. Et comment l'héroïne a pris place au sein de ces mobilités urbaines et de ces porosités sociales.

Des villes dans la ville

Comme toutes les grandes villes de France, Marseille relève d'une superposition de découpages : celui des orientations géographiques (nord, sud, est, ouest) ; celui des secteurs (8 pour la ville) et des arrondissements (au nombre de 16, soient 2 arrondissements par secteur) ; et celui des quartiers, "historiques" au sens où les quartiers sont héritages d'anciennes paroisses et d'une unité urbaine séculière. Mais à la différence des autres grandes villes, aucun des découpages -qu'il soit attesté par l'administration comme les arrondissements, ou par les représentations comme les quartiers nord versus banlieues- n'est venu supplanter à Marseille l'identification au quartier. Ni dans la manière de nommer les lieux de la ville, ni dans celle d'en être et d'y appartenir.

³ Nicole Ramognino, « Des réflexions sur quelques controverses à propos de l'analyse qualitative en sociologie », *SociologieS, Théories et recherches*, mise en ligne le 20 février 2013, URL : <http://sociologies.revues.org/4276>

⁴ En 1995, Marseille et la région présentent presque deux fois plus de cas de sida que sur la moyenne du territoire national - 1045 cas de sida (cumulés depuis le début de l'épidémie au 31/12/1994) par million d'habitants domiciliés dans les Bouches-du-Rhône, pour 627 cas par million d'habitants en France (Réseau National de Santé Publique, Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire, 1995), dont 70 à 80 % résident à Marseille, et près de la moitié sont des personnes usagères de produits psychoactifs (Observatoire Régional de la Santé, 1995.)

On ne s'étendra pas sur le découpage de 1946 qui réorganise la ville en 16 arrondissements⁵, car cette classification ne fait pas sens social à Marseille, à peine référence administrative : à l'exception des périodes d'élections municipales (et encore, nombre d'habitants ne comprennent pas ce fonctionnement électoral⁶ et s'étonnent de ne pas voir les grands candidats à la Mairie trôner en tête des listes de leur quartier), l'arrondissement n'est pas une catégorie urbaine mobilisée par les marseillais. Elle n'est d'ailleurs guère signalée ici : ni dans les annonces immobilières, ni dans les publicités et autres documents de communication, et très discrètement sur les bulletins municipaux et autres tracts électoraux.

On s'arrêtera un peu plus sur le vocable "quartiers nord" tant il est chargé. En tant que vocable, "quartiers nord" désigne -pour quasiment toutes les villes de France- des territoires excentrés, voire isolés, d'habitat social aux formes classiques de la tour de la barre, peu ou pas aménagés, mal servis et desservis, et regroupant des populations majoritairement pauvres, étrangères ou immigrées -tant qu'à faire noirs ou arabes-, jeunes, nombreux, sans emploi, et tous autres indicateurs de défaveur ou de discrimination. Dans la plupart des villes d'ailleurs, le seul terme de "quartiers" suffit à cette désignation sans avoir à en préciser l'orientation géographique : les "jeunes des quartiers" sont évidemment ceux-là. Mais à Marseille, cela ne fonctionne pas. Cela ne fonctionne pas dans le langage commun, parce que cela ne fonctionne pas au regard des territoires, de leur organisation architecturale et urbaine, et de leur peuplement. La tendance médiatique voudrait que les quartiers nord soient tels que décrits plus haut ; les quartiers Est, de noyaux villageois et alentours pavillonnaires, de classes moyennes en quelque sorte ; et les quartiers sud de copropriétés de standing, belles villas et autres domaines privés, peuplés de riches ; pas de quartiers ouest parce qu'à l'ouest, c'est la mer⁷.

Quelques données statistiques démontent ces associations, au point qu'elles ne deviennent plus seulement des généralisations par raccourci de langage, mais des formulations réellement erronées : il se trouve en effet que ce que l'on appelle les "quartiers nord" regroupe moins de 50% du parc HLM de la ville, les quartiers est, sud, de même que le centre ville comptant aussi leur lot de grands ensembles et autres résidences d'habitat social⁸. Le même centre ville affiche des taux de ménages vivant en dessous du seuil de pauvreté ainsi que de population étrangère plus importants qu'ailleurs, quartiers nord compris⁹. C'est donc ici le centre ville, voire la ville toute entière qui tient lieu de banlieue au sens des représentations du paysage qu'elle véhicule. L'historien d'art Frédéric Valabrègue le souligne : "La vision d'ensemble est celle d'une ville qui demeure rurale et où la maison principale réunirait les avantages de la maison secondaire. La fameuse boutade enjoignant à construire des villes à la campagne se trouve en partie réalisée. Par rapport au centre-ville réduit, la commune étendue de Marseille présente la caractéristique d'être une immense banlieue qui n'en est pas pour autant devenue une zone et qui,

⁵ Ce découpage sera conforté d'une organisation administrative spécifique à Paris, Lyon et Marseille (les 3 villes les plus peuplées de France) par la loi PLM du 31 décembre 1982 qui fixe un statut politique particulier pour ces trois villes : chaque arrondissement municipal disposant d'un conseil d'arrondissement, élu, et présidé par un maire d'arrondissement, également élu (pour Marseille, il s'agit de maires de secteur, chaque secteur regroupant deux arrondissements).

⁶ A savoir que l'on vote pour des représentants d'un arrondissement embrassant tout ou partie d'un quartier, qui éliront un maire de secteur -un secteur pour 2 arrondissements-, et des conseillers d'arrondissement qui éliront le maire de la ville.

⁷ Ce qui est déjà une diversion car la mer est plus précisément au sud-ouest, et de ce fait, le quartier de l'Estaque désigné comme le quartier le plus au nord de la Ville, se trouve en fait à l'ouest.

⁸ AGAM, *Atlas du parc locatif social*, 2008.

⁹ Insee, recensement de la population, données infra-communales par IRIS, 2009.

malgré la parcellisation des propriétés et la multiplication des maisons individuelles, à gardé les caractéristiques de la campagne."¹⁰ Et en effet, les quartiers nord comme les autres sont en fait un fatras métissé de tours et de barres HLM, de noyaux villageois, de cités pavillonnaires, de bastides, de zones industrielles, commerçantes ou d'affaires ; le tout avec vue imprenable sur la mer. Un maillage désordonné qui, de surcroît, fait assez peu continuité urbaine tant les terrains vagues, les anciennes fermes et autres coins de garrigue viennent surprendre le promeneur au détour des cités, et jusqu'à le perdre, mais comme il se perdrait à la campagne à l'orée d'un bois¹¹.

Cette notion réduite de quartiers nord, sud ou est, et plus encore celle d'arrondissement ne fait ainsi ni foi, ni loi. A Marseille, avant d'être marseillaise ou marseillais, et bien avant d'être de tel arrondissement ou de telle orientation géographique, on est du quartier où l'on est né, accessoirement de celui où l'on réside. Et cela dit bien plus qu'une coquetterie de langage ou une revendication localiste -d'autant que, comme dans les grandes villes d'aujourd'hui, la plupart des marseillais n'en sont pas natifs. Etre de tel quartier de Marseille -même quand on n'y réside plus- c'est faire sien les traits urbanistiques et sociaux propres au quartier, aux populations qui en font ou en ont fait l'exception, et aux modes de vie qui s'y déploient. A Marseille chaque quartier *fait* culture, au sens anthropologique du terme. Au sens aussi où l'indigène comme l'étranger sauront en reconnaître les traits : de la même façon que l'on saurait qualifier, entre cent autres, le jazz de la Nouvelle-Orléans, la brasserie rive-gauche, ou la tenue *wesh-wesh*, on (re)connait le quartier du Panier, celui de l'Estaque, le Vieux-Port ou la Belle-de-Mai, pour ne citer que les plus universellement référencés. Du moins sait-on les représenter, quand bien même ces représentations tiendraient davantage du cinéma et des romans policiers que du réel.

Ces représentations ne sont d'ailleurs pas anecdotiques, et frisent parfois le cliché : de *Justin de Marseille*, film de Maurice Tourneur qui raconte l'histoire de mauvais garçons et d'une cargaison d'opium en 1935, à *La French* de Cédric Jimenez en 2014, de *Marseille, porte du Sud* d'Albert Londres publié en 1927, à la fameuse trilogie de Jean-Claude Izzo dans les années 1990, Marseille est toujours à l'origine ou à l'issue des carrières délinquantes et des affaires de la pègre¹². Les médias ne sont pas en reste, alignant depuis bientôt un siècle les gros titres sur le Milieu (au singulier, avec une majuscule) et autres meurtres à la kalach, faisant de Marseille la capitale du crime et des trafics de drogues. Désinformation et abus de langage, les études sérieuses le montrent¹³, qui ont inscrit cependant, et de longue date, l'idée que la ville aimerait les déviances et les criminalités, trafics de drogue en tête. En fait, plus précisément certains quartiers de la ville : Le Panier et les alentours du Vieux-Port, traditionnellement décrits comme fosse à bandits, à filles de petite vertu et réservoir des plus grosses affaires de drogues entre parrains, les quartiers de la Belle-de-Mai, du Chapitre et de l'Opéra, de l'Estaque ou du chemin du littoral, pépinières de voyous et niches à trafics dans les arrières salles de bars ou de boîtes de nuit, et plus récemment ce qui est encore qualifié de "quartiers nord", siège des petits ou plus gros réseaux de trafics de

¹⁰ Frédéric Valabrègue, "La traverse". *Méditerranéens*, n°13, printemps 2002.

¹¹ Le chemin de grande randonnée GR2013 témoigne de ce paysage singulier : *Topoguide GR2013*, éditions Wildproject, FFGR, 2013.

¹² Michel Peraldi, Claire Dupont, Michel Samson, *Sociologie de Marseille*, Paris, La découverte, 2015.

¹³ Laurent Mucchielli, *Délinquance et criminalité, fantasmes et réalités*, Fondation Jean Jaurès, collection Essais, n°11, 2013.

drogues en bas d'immeubles. Même si ces affirmations participent de quelques faits divers attestés, la généralisation autant que sa pérennité tient tantôt de légendes¹⁴, tantôt de clichés, aussi énormes que crédibles dès lors que la fiction s'en empare.

Mobilités et opportunités urbaines

On aura compris que l'ensemble ces découpages et les dénominations qui y sont associées relèvent d'un contresens de lecture de la ville, à l'exception donc du quartier, qui fait valeur de sujet et de lieu, pour reprendre l'expression de Michel Marié. Marseille se définit en effet par la juxtaposition de cent-onze paroisses happées par l'urbanisation au fil du temps, portant chacune un nom connu de tous, dont trônent au palmarès les saintes et les saints. Chacun de ces 111 quartiers est structuré autour d'un noyau villageois avec son église et sa place ombragée juxtée de cafés et autres commerces.

La ville est qualifiée aussi par une urbanisation tardive par rapport à celle de l'ensemble du territoire national : la construction de la première ZUP à Marseille est décrétée par arrêté ministériel le 6 janvier 1960, dont les logements (9960 en 7 cités HLM -Busserine, Picon, Saint Barthélémy III, Font-Vert, Benausse, Flamants, Iris- et 3200 en copropriété privée) seront livrés entre 1962 et 1975. Auparavant, la construction des premiers grands ensembles de la ville qui voient le jour à partir seulement de 1954 sont exclusivement des copropriétés privées, le plus souvent achetées sur plans par des (futurs) rapatriés du Maroc, de Tunisie puis d'Algérie. Ainsi, lorsque dans l'été 1962 près d'1 million de rapatriés d'Algérie arrivent par le port de Marseille, ceux qui s'installent dans la ville vont aller majoritairement dans ces grands ensembles de copropriété privée et autres garnis du centre ville pour les français (non musulmans), et dans les bidonvilles pour l'essentiel des algériens et des gitans. Et, vastes besoins fonciers obligent, c'est au milieu de rien, ou plutôt au milieu des bastides et des zones maraichères vers les collines, ou aux abords des industries portuaires vers la mer, que se bâtissent la plupart de ces copropriétés privées et que s'érigent d'immenses bidonvilles.

Mais, première particularité : ces constructions s'érigent sur le territoire marseillais même, et ni vers les communes alentours ni sur le modèle de la ville nouvelle, de sorte que Marseille n'a pas de banlieue au sens parisien ou lyonnais du terme.

Et, seconde particularité : les bidonvilles, fichés entre deux noyaux villageois, puis entre ces noyaux villageois et les nouvelles constructions de grands ensembles puis de pavillons, vont y rester, longtemps, bien plus longtemps qu'ailleurs¹⁵, du fait de cette urbanisation tardive de la ville, et du fait aussi d'une politique très particulière de gestion du retour colonial, par injonction du ministère de l'Intérieur dont le bras séculier sera localement l'ATOM¹⁶. La politique développée spécifiquement à Marseille remplira, pendant plus de 30 ans et de manière autocrate sans que l'ATOM n'ait de comptes à rendre à quiconque hors du ministre de l'intérieur, trois fonctions :

¹⁴ Alexandre Marchant, "La French Connection, entre mythes et réalités." *Vingtième Siècle*. Revue d'histoire 2012/3 (N° 115)

¹⁵ A Marseille, les bidonvilles issus de l'après-guerre puis de la décolonisation ne commencent à être résorbés qu'à partir du milieu des années 1960 et subsisteront jusqu'au milieu des années 1990 ; le dernier, le bidonville de Lorette, étant détruit en 1995.

¹⁶ Aide aux travailleurs d'outre-mer.

une fonction de tri, qui se veut efficace dès le débarquement du postulant à la migration et se prolonge tout au long de son parcours dans la ville, du bidonville au foyer Sonacotra, en passant par la cité d'urgence bien avant de pouvoir accéder au logement social ; une fonction éducative et sanitaire dans la plus pure tradition hygiéniste, lorsque la différence culturelle est pensée comme un déficit qu'il s'agit de combler ; et une fonction de pacification, notamment pendant la guerre d'Algérie où l'ATOM s'efforce de tenir une position de neutralité active entre le FLN et les militaristes français, puis de pacification entre "français" et "immigrés" lorsque ces derniers accèdent enfin au logement social¹⁷.

C'est dire ainsi que même pour ces nouveaux installés à Marseille dans l'après guerre, la notion de quartier est la seule qui vaille parce que leurs urbanités ne vont très longtemps se déployer qu'entre leur lieu de vie (le bidonville puis la cité d'urgence pour les immigrés, le grand ensemble puis le petit pavillon pour les autres) et le noyau villageois tout proche, le tout faisant quartier.

Dans ces quartiers -à l'époque évidemment, du fait de leur historicité et de leur éloignement du centre, mais encore aujourd'hui- on trouve tout: les écoles, les commerces, les services, et les loisirs. Et l'on peut passer, véritablement, toute une vie sans jamais "descendre à Marseille" comme le dit l'expression qui désigne le trajet jusqu'au Vieux-Port et ses alentours. L'expression n'est d'ailleurs pas qu'illustrative -on la retrouve encore aujourd'hui dans nombre de nos entretiens- parce qu'elle qualifie une topographie : la ville, entourée de massifs culminant à 800m d'altitude, est bâtie sur des collines qui tombent vers la mer et dont l'épicentre est le Vieux-Port vers lequel en effet on descend ; et s'y rendre participe du voyage, puisqu'il n'y pas loin de 30km d'un bout à l'autre de la ville. Ce qui vaut pour les uns vaut pour les autres : les résidents du quartier de Sainte-Marguerite (à côté du stade vélodrome), ceux de Saint-Victor (sur le Vieux-Port), ou ceux de Saint-Charles (la gare), ne se rendent dans d'autres quartiers de la ville que par nécessité. Il faut aussi préciser qu'un élément essentiel entrave les mobilités dans la ville : à Marseille rivalisent deux lignes de métro ouvertes seulement en 1986, qui desservent moins d'un dixième de la ville et ferment leurs portes à 20h30 jusqu'à la fin des années 1990, à 00h30 depuis, deux tramways du même acabit depuis 2007, la circulation des bus de nuit mise en place seulement en 1994 s'arrêtant aussi à 00h30, le tout pour une ville dont la surface urbanisée est 2,8 fois plus étendue que Paris. Ainsi, au delà de l'utilisation du terme, c'est l'organisation même de la ville qui se trouve impactée par cette juxtaposition de quartiers et l'attachement qu'on y cultive, autant que les frontières qui s'y déploient. Au point que la notion même de centralité soit très diffuse à Marseille, et qu'il est plus convaincant de regarder les usages de la ville par un maillage de mobilités et de sédentarités que par l'attractivité d'un centre pour sa périphérie, comme on en a l'habitude pour les autres grandes villes de France. Chaque quartier est ici, en effet, comme une ville dans la ville, et ce qui est nommé comme le centre-ville n'offre pas plus, ou pas mieux.

Cette singularité urbaine intéresse notre réflexion sur la diffusion de l'héroïne parce qu'elle impacte les pratiques sociales et, de ce fait, les porosités qui vont pouvoir s'y déployer entre des gens qui autrement – ailleurs, en fait – n'auraient pas pu se rencontrer, à peine se croiser. Le phénomène passe par les mobilités des marseillais, dans la ville, et hors de la ville, et avec eux celle des niches attractives, et celle des produits, au fil du temps, au gré

¹⁷ Claire DUPORT, *Notables, militants, entrepreneurs. Une histoire sociale du militantisme dans les cités*. Doctorat de sociologie, Université Aix-Marseille, 2007.

des événements ou des modes. Et il passe notamment par les nécessaires mobilités nocturnes : jusqu'aux années 1990, Marseille n'avait pas de quartier(s) dédié(s) aux loisirs pour les jeunes¹⁸, aux sorties festives ou à la vie nocturne. Certes, le quartier de l'Opéra, à une encablure du Vieux-Port, était plus volontiers couru la nuit : on y trouvait (on y trouve encore) deux ou trois bars-restaurants officiellement ouverts 24h/24, quatre boîtes de nuit et quelques clubs à hôtesse. Mais rien de comparable à Paris ou n'importe quelle autre ville (grande ou moyenne, comme Aix par exemple), ni en quantité, ni en qualité. Sans compter que nombre de ces lieux du quartier de l'Opéra se disaient "réservés aux corses"¹⁹. Longtemps donc, très longtemps, il n'y a pas à Marseille de lieux suffisamment attractifs pour que l'on puisse ou que l'on souhaite y passer la nuit, au sens où l'on y trouverait les ingrédients de l'aventure festive : pas de Quartier Latin ni de Pigalle, pas de Bains-Douches ni de Palace, même pas de squats déjantés. Alors pour se rencontrer, sortir, faire la fête, les jeunes marseillais adoptent le mode de la virée, caractérisée par la mobilité, d'un plan à l'autre, d'un quartier à l'autre, d'un univers culturel à un autre, et la débrouille pour s'y rendre.

De Aix à Marseille, des mondes de petits-bourgeois à ceux des cités

Ces mobilités nocturnes vont générer d'incroyables porosités sociales dans la ville et hors de la ville : les occasions de fêtes autant que les lieux festifs étant rares et disséminées dans une ville immense et endormie avant minuit, "tout le monde" se ruait sur les occasions dès lors que l'information était passée, au comptoir à l'heure de l'apéro, à la sortie d'un amphi ou au gré d'une transaction pour une dose. Les riches comme les pauvres, les noirs comme les blancs, les filles comme les garçons, les travailleurs comme les étudiants ou les zonards, les usagers d'héroïne comme les non-usagers, du moins d'héroïne. Et ces porosités sociales ont contribué, elles aussi et sans doute principalement, à la diffusion des produits qui accompagnaient la fête dans les années 1970 et 1980. À Marseille, et à partir de Marseille, notamment vers Aix-en-Provence, siège des universités de sciences sociales, de lettres, de droit et de sciences politiques, des clubs et boîtes de nuit plus « classes », et des bars étudiants.

Dans les années 1960 et 1970 en particulier, les valeurs et les modèles se recomposent et avec ces recompositions, de nouveaux modes de relation et de vie s'expérimentent et s'éprouvent. Ce sont aussi des années d'émergence des petites classes moyennes. Les enfants d'ouvriers accèdent à l'université, ils y rencontrent les enfants de fonctionnaires et ceux de la bourgeoisie ; un peu comme au service militaire où les garçons de tous milieux sociaux et culturels font des rondes ensembles. Mais à la fac des années 1960, à la différence de la caserne, pas d'autorité ni de code disciplinaire pour réguler le vivre-ensemble. À la fac, il leur faut s'inventer eux-mêmes, y compris socialement.

¹⁸ Même la grande plage du Prado, qui attire aujourd'hui une foule bigarrée de Marseillais, n'a été aménagée qu'en 1986.

¹⁹ Jusque dans les années 90, trois des quatre boîtes de nuits du quartier de l'Opéra sont tenues par des marseillais d'origine corse ; et les corses du continent s'y retrouvent, majoritairement et tout le temps. Dans l'un de ces clubs d'ailleurs, à l'époque et encore aujourd'hui, un orchestre joue au cours de la nuit plusieurs sets en live, de variété internationale chantée en langue Corse. Ces clubs ne sont en rien privatisés aux Corses, mais nombre de gens ne s'y présentent même pas, pensant qu'ils seront refoulés à l'entrée.

Issa : "On vivait des expériences, on s'essayait à la vie, à plein de vies. Et parmi ces expériences, il y a eu les drogues. Et là aussi, on a tout essayé, au gré des opportunités, beaucoup, et tout le temps parce que les opportunités étaient constantes. C'est l'université qui permettait ça : les étudiants, on se croisait, à la fac et surtout dans les virées, les cafés, les fêtes. Et là il y avait toujours le fils de pharmacien qui ramenait des cachets, des sortes d'amphètes, l'étudiant en médecine qui avait pillé la pharmacie de l'hôpital, la fille de notable qui ramenait de l'héroïne avec les sous de papa, les fils de prolos comme moi qui fournissaient en shit de la cité, des fois des routards ou des déserteurs américains qui passaient par tel club de jazz, le sac plein d'opium ou d'héroïne, et toujours des garçons et des filles de partout, pas étudiants, mais qu'on croisait dans les soirées. »

Et inversement, les Aixois ou les petits bourgeois marseillais ne rechignaient pas à rejoindre le centre ville ou les cités de Marseille pour les boums et autres soirées organisées de main de maître dans la salle des fêtes ou le centre social de tel quartier par quelques jeunes dingues de musique, quitte à les inviter en retour dans tel squat ou tel club branché de Aix-en-Provence qui les aurait, sans cela, refoulés : "On s'organisait des soirées : on trouvait une salle, il y avait une salle aux Flamants, une plus haut qui s'appelait "le murmure des eaux", une aux Rosiers, une à Chave qui s'appelait "l'Alhambra", il y avait les centres sociaux à qui on pouvait demander une salle, la MJC Corderie, le foyer Léo Lagrange du Vieux-Port... J'avais une sono, on amenait des disques, et il y avait des mecs de tous les quartiers qui venaient. Surtout parce qu'on amenait des filles. Moi j'avais des copines à l'extérieur du quartier, par le lycée notamment, et elles aimaient bien venir à nos fêtes. Et les concerts, on a fait tous les concerts dans ces années 1975-1985 : Supertramp, les Stones, Bob Marley, David Bowie, Police, Stevie Wonder, Fela Kuti, Bruce Springsteen.... Il y en avait qui avaient des bagnoles, on montait à 5, 6, 7. Des fois on prenait le train sans payer. Et on allait de partout, on faisait tous les concerts, tous les copains, ceux qui se piquaient, ceux qui se piquaient pas.

Et là, on se connaissait tous : des mecs de Corot -là aussi, ils ont été décimés, c'est le quartier qui m'a le plus marqué, tous mes potes sont morts -, de Bellevue, des quartiers nord, des quartiers sud. Des mecs, des filles, des riches, des pauvres, des étudiants, des travailleurs, certains qui étaient super bien sapés, d'autres qui n'avaient rien à se mettre sur le dos. C'était très mélangé à Marseille dans ces années là, parce que le truc qu'on avait tous en commun, c'est les virées, d'un endroit à l'autre, d'une fête à l'autre."²⁰

De ces décalages et de ces expériences émergeront ces recompositions sociales : de la rentrée dans le moule à l'affranchissement ; des idéaux : de la révolution à l'émancipation ; et l'infléchissement de parcours pour quelques-unes et quelques-uns pourtant promis à d'autres destins : des intellos qui deviennent paysans et des fils de prolos qui deviennent profs de fac, des femmes qui font des enfants seules, des sociologues bon teint qui vont explorer les banlieues mal famées... Et quelques uns aussi, attirés par la figure du beatnik ou du routard et par l'image positive de l'opium et des morphiniques, que l'héroïne happe. Mais tous auront contribué à la recomposition sociale du tournant des années 1960, dont l'université aura été le foyer : les classes populaires avaient enfin un accès à la condition de classe moyenne, par l'école, par l'ascension socio-économique, ou par le

²⁰ Saïd, Homme, né en 1958 à Marseille. Parents d'origine algérienne, milieu populaire. Arrive à la cité des flamants (13^{ème} arrondissement) en 1972. Saïd a grandi dans la cité des Flamants, puis a été animateur au centre social des flamants, puis éducateur de prévention à Frais-Vallon, puis à la cité Busserine. Avait 20 ans au moment de l'arrivée de l'héroïne dans le quartier, a vu ses copains toucher, beaucoup sont morts.

politique. Juste avant que n'apparaisse ce qu'on a appelé la « génération sacrifiée des Trente Glorieuses » dans les années 1980, où les fils d'ouvriers et d'immigrés sont ramenés aux destins de leurs pères, comme un enfermement dans le prolétariat.

La virée

Roger : « La virée, c'est se retrouver dans un château²¹ du côté des Goudes avec un magnéto plein pot, continuer dans un bar clando après que le patron ait baissé le rideau, puis dans une boîte de nuit à l'Opéra, et finir à s'écrouler dans un appart à la Savine²². Tu suis ce qui se passe, tu n'es pas forcément l'organisateur. »

Il faut se mettre à l'échelle de la ville de Marseille : entre les Goudes et la Savine, en passant par l'Opéra, pas loin de 30 km. Pas de métro, pas de bus de nuit jusque dans les années 1990, pas de voie rapide reliant ces quartiers. Entre ces quartiers, rien d'autre qu'une ville endormie. Et même là, il faut avoir un bon plan pour y aller, et s'en emparer opportunément car on est encore loin de l'ère des téléphones portables et autres réseaux sociaux de diffusion continue des informations. Ainsi, la virée de Roger, à l'échelle de Marseille, c'est une épopée ! Mais une épopée ordinaire au sens où, à l'exception de quelques niches socioculturelles que sont d'un côté les soirées mondaines ou branchées qui se déroulent à l'occasion et à l'écart des importuns dans les beaux domaines bourgeois, d'un autre côté les clubs du quartier de l'Opéra pour ceux qu'on appelait "les corses", il n'y a à Marseille jusque dans les années 90 aucune autre modalité de longue sortie nocturne que la virée. Cette épopée est l'ordinaire du fêtard, ce qui n'en fait pas pour autant une activité banale, on le verra.

La virée, c'est un type de sortie festive caractérisée par la mobilité dans la ville, au gré des opportunités qui se présentent. Ça passe par des bars très officiellement ouverts en soirée mais qui poursuivent jusqu'au matin, rideau baissé ; des boîtes de nuit et des clubs, certains officiels, d'autres clandestins ; des restaurants qui annexent leur arrière salle ou leur cave pour y boire, danser, ou jouer à des jeux d'argent ; des villas imprudemment laissées par des parents en voyage ; des coins de bord de mer ou de garrigue suffisamment isolés des habitations pour ne pas risquer le tapage nocturne ; et plus rarement des appartements privés ou des squats. Mais à part les rares boîtes de nuit qui, sauf changement de patron, présentent un style musical et un genre de clientèle, aucun des autres lieux n'affiche la couleur de ce qui se passera au cours de la nuit, ni en quantité, ni en qualité. Il ne s'y passera, si quelque chose s'y passe, que ce que les présents voudront bien en faire. Une première caractéristique de la virée, c'est donc l'imprévu, et l'imprévisible : "Il ne se passait jamais la même chose et à la fois il y avait des constantes. Quand je dis qu'il ne se passait jamais la même chose, c'est que tout l'attrait de la soirée, c'était précisément que tu ne savais pas ce qui allait se passer. Tu ne savais pas comment elle allait se construire. Et en fait, avec le recul, j'aurais tendance à dire que la première chose que tu

²¹ Ce que l'on appelle "château" à Marseille, ce sont les bastides, anciennes résidences d'été de la bourgeoisie locale jusqu'au milieu du 20^{ème} siècle. La plupart des bastides encore sur pied ont soit été transformées en bureaux, soit décrépiées entre les cités. En tous cas il n'y a pas de château (au sens société de cour du terme) aux Goudes (quartier tout au Sud de la ville), mais quelques bastides en ruine.

²² La Savine est une cité de grands ensembles juchée sur les collines au nord de la ville.

consommes de la soirée, c'est le fait que tu ne sais pas comment elle va se dérouler, c'est pas planifié. Tu sais jamais comment elle va se passer, et c'est ça qui est à consommer, c'est ça qui va te pousser toute ta soirée ; et à la fois il y des constantes parce qu'il y avait souvent un point de rendez-vous au départ."²³

Induite de fait par cette première caractéristique qu'est l'imprévu -et qui, par les surprises qu'elle promet, fait le piment de la virée-, la seconde est la mobilité : la virée démarre par un rendez-vous, soit entre amis n'importe où et l'on verra bien qui suivra, soit dans un endroit -généralement un bar, à l'heure de l'apéro- où l'on présume qu'on y retrouvera des connaissances, ou que de là partira l'épopée. Car on l'a déjà dit, il n'y a pas à Marseille d'endroit suffisamment attractifs et diversifiés -comme les clubs parisiens ou aixois- pour tenir lieu de stationnement pour la nuit. Non pas que les bars ou autres lieux de nuits soient fades ou ennuyeux, mais plutôt qu'aucun ne procure le sentiment d'unicité qui fait l'exceptionnel de la fête. Parlant des clubs parisiens, Janina²⁴ décrit ce sentiment : "Les Bains Douches, c'était une boîte assez pointue où il y avait des anonymes comme moi, mais aussi des gens qui avait beaucoup d'argent, des stars... On avait l'impression d'être une élite : un cercle de 500 personnes un peu choisies des dieux."

Au delà de cette absence d'unicité de tel ou tel lieu marseillais, il y a aussi que la virée se vit sur le mode de la performance sociale, dont la capacité à se saisir d'une occasion, s'emparer des ingrédients nécessaires à sa réalisation, et en réaliser l'idéal sont les conditions. Dit plus simplement : savoir faire rebondir les moments et les lieux de la fête ; et pour ce faire, être disposé à la mobilité.

De la mobilité spatiale : "Dans ma cité, on se faisait chier comme des rats morts. On n'avait pas de thunes, mais on bossait un peu, moi je faisais de l'animation, mon copain faisait des chantiers. Et le peu qu'on gagnait, on le dépensait en virées. On prenait le bus en fin d'après midi, et on rentrait avec le premier 53 à 6 h du matin ; et dans la nuit, on avait fait 3 fois le tour de la ville !"²⁵, "A un moment, il pouvait y avoir une étincelle tout à coup qui faisait qu'on bougeait. A l'époque, il n'y avait pas de téléphone portable, ça se passait *in vivo*. Ca pouvait être quelqu'un qui avait un plan, qui disait : « Ce soir, il y a une copine qui fait une fête chez elle, ou un copain qui fait un truc à tel endroit, à partir de 11 heures on peut y aller, il suffit d'apporter je sais pas quoi, une bouteille... Soit c'était que d'un coup, on délirait, on se disait : on va bouffer, ou on bouge, et on partait, juste parce qu'à un moment on sentait qu'il fallait qu'on parte, qu'il fallait changer d'air, quand t'es arrivé à bloc de pastis, à bloc de tout, il fallait aller ailleurs. Ou alors on avait croisé les videurs de tel bar à l'apéro, ils nous disaient « ah les gars, passez dans la soirée ! », évidemment on passait. Ces bars fermaient très très tard la nuit et on se faisait des crochets à droite, à gauche avant d'y aller"²⁶.

²³ Gabriel : Homme, né en 1968 à Marseille. Issu de milieu populaire, quartier de Endoume et l'Estaque. Gabriel fait des études universitaires, tout en travaillant comme ouvrier sur le port. A travers la fête, la virée, les copains, les bars, les boîtes, il croise les produits et des mondes sociaux et culturels très divers et fait un usage festif des produits (y compris héroïne en sniff, pendant une quinzaine d'années). Aujourd'hui universitaire.

²⁴ Janina : Femme, née en 1959, vit à Paris. Parents d'origine polonaise, décédés lorsqu'elle est très jeune. Janina est élevée par son oncle et sa tante à Paris, milieu populaire. Usage d'héroïne en sniff de 1980 à 1988 : usage festif de 80 à 82, puis usage quotidien et de plus en plus problématiques de 82 à 88. Aucune consommation de 88 à 93. Puis consommation festives occasionnelles, d'héroïne (3 ou 4 fois par an), cocaïne ou ecstasy jusqu'à aujourd'hui.

²⁵ Saïd.

²⁶ Gabriel.

De la mobilité sociale : "De l'après midi au petit matin, tu naviguais d'un milieu à l'autre. Et les mecs qui dealaient jouaient sur les deux tableaux, d'un milieu à l'autre aussi. C'était rock ou funky, mais ça drainait un milieu très mélangé : babas, bikers, cheminots, dockers, étudiants ou lycéens. Ces années 1970-1980, c'était un vrai melting-pot dans les bars. Maintenant, tu fais les bars de nuit, ya que des bobos, mais à l'époque tu pouvais pas te retrouver dans un bar de nuit avec que des prolos ou que des bourgeois. Tu allais en boîte de nuit avec une grosse caisse et à côté le mec arrivait avec un *ravan*²⁷, ça gênait personne. Riche ou pauvre, ça gênait personne. Et tu passais l'après midi ou la soirée à doper avec eux."²⁸, "Dans les bars il y avait toute la faune et ça a fait masse. Nous, on avait suffisamment de bouteille, on était jeunes à l'époque, mais on arrivait là quand même avec une culture des produits, chacun arrivait avec son passé, et tout fusionnait. Et c'était délirant parce que t'avais les bourgeois du Prado ou du Roucas, t'avais des gars comme moi, populo et étudiant en même temps, t'avais d'autres qui étaient ouvriers, va savoir quoi, etc., et t'avais le couple, le duo d'enfer qui tenait le comptoir et qui mettait la musique"²⁹ ;

Et de la mobilité culturelle : "A l'époque dans les boîtes on passait du Marvin Gaye, du Stevie Wonder, Aretha Franklin, Al Jarreau ... Tout le monde trouvait son compte au Campus ou au Palladium, quand ils passaient la série rock, c'était les Doors, les Stones, Clapton, Supertramp. Les lieux de nuit à Marseille étaient cosmopolites, ils n'avaient pas de style à l'époque, c'est pour ça que les boîtes étaient pleines."³⁰ ; "Tous les groupes locaux comme Quartiers-Nord, Nitrate, Canada, Bootsie, Berouseau qui maintenant compose pour Garou, ils allaient tous dans les bars. Des qui faisaient du rock, d'autres du ragga, d'autres du métal, d'autres du jazz. Tous ces gens se croisaient, et croisaient des mecs qui travaillaient, des cakes³¹, moi je faisais aussi des colos...Et dans le lot, il y avait des mecs qui étaient plus dealers qu'autre chose. Ils passaient peut être à leur fac ou leur boulot de temps en temps, mais surtout ils faisaient de la musique, et ils dealaient de la coke et de l'héro. Et tu les croisais dans toutes les fêtes. Eux, et ceux qui avaient comme ça un peu de dope sur eux, à force de virer d'un endroit à l'autre, tu les connaissais, et c'est comme ça que ça circulait."³²

Ces deux conditions de la virée -l'imprévu et la mobilité- présentent, *a priori*, nombre d'inconvénients : se préparer à partir pour la nuit sans savoir ce qui va se passer, ni où ni avec qui, nécessite quelques dispositions. Il

²⁷ Un ravan, en parler-marseillais, c'est un objet en très mauvais état ; ici, c'est une voiture toute pourrie.

²⁸ Roger : Homme, né en 59, marseillais. Placé en foyer à Marseille lorsqu'il est enfant, il y vit jusqu'à sa majorité (recueilli pour les vacances par sa tante dans les quartiers nord de Marseille). Connaît bien les mondes de la nuit à Marseille : virées, milieu musical, fêtes. Vit en squats à Londres, Paris, Berlin... de 1978 à 1982. Usager d'un peu tout ce qui se présente dès l'âge de 15-16 ans, dans les bars, les fêtes, les virées nocturnes. Revendeur (via fausses ordonnances) de 82 à 86.

²⁹ Gérard : Homme, né en 1960. Originaire de Aix-en-Provence. Usager d'héroïne depuis 1974, forte addiction entre 1982 et 1989, usage modéré aujourd'hui (divers produits) et méthadone 5mg/jour. Plusieurs boulots (commercial), bien inséré et revenus important, voyages au Brésil 6 mois/an pendant 10 ans. Aujourd'hui DJ.

³⁰ Mayfield, entretien réalisé par Liza Terrazoni. Homme, né en 1960. Marseillais d'origine algérienne, il n'a jamais consommé mais a beaucoup fréquenté le monde de la nuit à Marseille et a vécu longtemps avec une héroïnomanie tandis beaucoup de ses amis l'étaient, à des degrés plus ou moins importants. Il a grandi au Merlan puis aux Iris. Il raconte l'arrivée de l'héroïne dans les quartiers et pourquoi, contrairement à ses amis, il n'en a jamais consommé.

³¹ Un "cake" est une personne qui se donne l'apparence d'un voyou : frime, chemise ouverte, chaîne et gourmette en or, lunettes de soleil, parler haut et fort (l'expression est un peu tombée dans l'oubli mais une excellente représentation marseillaise du cake est reconnaissable dans le clip "Je danse de mia" du groupe IAM)

³² Roger.

faut dès lors comprendre que la virée est avant tout un horizon d'attente dont les enjeux sont les rencontres, le temps long de la nuit, et la promesse de délire. Et dans ces années 1970 et 1980 à Marseille, l'héroïne existe, et circule, dans l'horizon d'attente de la virée. "Jusqu'à la fin des années 1990, les bars, les clubs, les apparts, les arrières salles de resto, il faut les regarder de manière oblique : en fait c'étaient des lieux où on trouvait des plans. Donc, la vraie entrée, c'est pas les bars, pas les scènes musicales – personne ne s'injectait dans ces lieux, ou alors de manière périphérique, dans l'espace public, la porte cochère d'à côté, la bagnole garée pas loin. C'est même pas les mondes de la nuit : la vraie entrée, c'est la virée ! La virée, c'est de la mobilité : c'est ce qui fait la différence avec les autres mondes de la nuit en apparts, en clubs, en squats. Tout se recomposait sans cesse au cours de chaque virée, au fur et à mesure que tu tombais sur untel, ou sur tel produit. C'est de la présence sociale qui dure.

Et ce qui présidait à ces cooptations, c'est pas le produit. Le produit ne suffisait pas : il fallait une certaine noblesse du délire. S'amuser, amuser les autres, tenir toute la nuit : le produit est un moyen, mais le délire n'est pas donné de fait par le produit. En 1980-1990, tout le monde fumait de la *brown sugar*, et quelques uns shootaient. L'usage de drogue était un composant de la fête, comme le flipper, le billard, le juke-box. Quant on était en virée, on arrivait défoncés dans les bars, les apparts, les boîtes, mais on se reconnaissait. Dans ces lieux, tout le monde consommait : le patron, le videur, le barman, les habitués, ceux de passage..., et la manière de se reconnaître, c'était savoir faire la fête. Ça procédait d'une certaine distinction. Le mauvais tox n'intéressait personne, et d'ailleurs il ne s'intéressait à personne non plus."³³

Propagation et visibilité

La virée, c'est aussi une construction sociale de l'urbanité singulière : la rue -avec ses qualités d'accessibilité et de visibilité publique- n'y tient pas place ("La rue, ça a pas d'existence à Marseille, pas de pratiques d'injection comme ça, publiques. J'ai jamais vu... Ça m'est arrivé d'assister quelquefois, mais c'était vraiment dans des situations d'intimité, y compris dans des fêtes. A Marseille, j'ai jamais vu de scènes-type de trois mecs sur un canapé à s'injecter, comme dans les films."³⁴). C'est la virée en soi qui tient lieu d'hospitalité universelle (le droit de visite, même impromptu), de visibilité publique (le droit de regard, sans indiscrétion), et d'accessibilité (le droit d'usage). En quelque sorte, la virée serait une quintessence de l'espace public, réalisée dans l'accumulation d'une multitude d'espaces et de registres privés.

Roger : "Ca se propageait : ceux qui avaient un peu de thune, ou des parents qui leur en donnaient, te refilaient des produits. Donc les dopes, c'était pas en fonction de ton milieu social, c'était plutôt en fonction du lieu où tu étais, et de la musique que tu écoutais. Si t'écoutais les Doors ou Pink Floyd, t'étais plutôt enclin à fumer, prendre des cachets ou te fixer, c'était plus dans le truc. Si t'écoutais du punk, t'étais plus enclin à prendre du speed et de la coke. C'était lié aux musiques. Avec une ambiance liée à la culture du lieu ou des gens avec qui tu trainais à

³³ Gabriel.

³⁴ Gabriel.

tel moment de la nuit. Nous, ados, on écoutait du rock n' roll, alors on a pris ce que les rockers du moment prenaient : de l'héro.

Mais j'avais des potes différents, des rastas, des copains du quartier, d'autres du lycée professionnel-et eux ils venaient beaucoup des cités, des cakes. J'avais plusieurs groupes de potes et je naviguais. Et la musique renforce les affinités. Par exemple un mec ska ou mods, il va côtoyer des rastas mais pas des cakes. Il les croise dans les bars, mais il les fréquente pas forcément en dehors. En tous cas, on sortait tout le temps, ou si on sortait pas, on trainait. Tu traîne, tu y vas. T'as pas d'idée à la base, tu traîne et si on te propose un truc, tu prends l'opportunité qui se présente : des filles qui font une fête à Valmante, chercher de quoi fumer à la Savine... En tous cas, on voit trainer de la fumette, et à fixer -héro ou speedball- partout à Marseille. Le reste, ça dépend. Et tu vois tous les trafics : ya des mecs qui reviennent de Amsterdam avec du LSD, d'autres qui arrivent d'Inde avec de l'héro, t'apprend que untel s'est fait choper en revenant du Maroc avec du chichon. Ce trafic là, tu le vois partout, tout le temps. Et tu navigue avec. Après, entre 18 et 22 ans (entre 1977 et 1981), je suis parti. A Londres, j'étais hébergé par des mecs qui trainaient dans le milieu musical, et à Paris, j'ai retrouvé ce même milieu des chihuahuas, ceux qui allaient devenir la Mano, les Garçons-Bouchers, la Souris-Déglinguée... C'est fin 1970 début 1980, j'avais 20 ans. Et là, le niveau de dope à Londres, Dam ou Paris était le même qu'à Marseille. Mais dans ces villes, ça se croisait pas entre musiciens, cakes, prolos et bourgeois comme à Marseille ; en tous cas pas autant, et pas souvent. A Marseille la dope a circulé d'une part de ces rencontres, et d'autre part des dealers qui, fin des années 70, ont commencé à faire tourner dans tous les milieux: bourgeois, ouvriers, cakes, musicos... alors qu'avant, tout le monde se croisait dans les virées, mais les dealers avaient un peu chacun leurs réseaux de clients ou de lieux."

Gabriel : "Et puis on finissait à l'Unic ou au Passeport, ou dans d'autres bars autour du port qui étaient des bars un peu d'initiés. En tout cas, des lieux où on n'avait absolument pas le profil d'y être, mais on y était parce qu'on fréquentait qui il fallait et qu'on savait qui on était :les gens savaient que même si on avait pas beaucoup d'argent, qu'on était mal habillés, qu'on était à moitié défoncés, en tout cas, on n'était pas des mecs à problèmes."

Saïd : "Dans le quartier du Vieux-Port et de l'Opéra, tout le monde allait manger chez O'Stop parce qu'ils servent toute la nuit, et autour il y a des bars, des boîtes. Nous on n'allait pas au Bunniz ni à la boîte à côté : ça c'était les endroits des Corses, des Marseillais comme on disait. On se faisait refouler à l'entrée. On allait parfois en face, au Métro Palladium. J'allais beaucoup au Campus, au bout d'Estienne d'Orves. Là, c'était une boîte pour les étudiants. Et comme j'étais au lycée, j'avais la carte de lycéen, et j'en avais fait faire une pour mon pote (lui, il n'a jamais été à l'école) par les profs parce que comme ils fumaient un peu, de temps en temps je leur donnais un petit bout, et en échange ils m'ont fait la carte pour mon pote. Et comme ça on pouvait entrer dans cette boîte. J'avais sympathisé avec le videur et quand il y avait des soirées à thème, il me demandait de mettre les affiches dans mon bahut, et en échange avec mon pote on entrait gratuit. Là il y avait des jeunes lycéens et étudiants de tout Marseille au début des années 1980, c'est comme ça qu'on connaissait des gens de partout. Il y avait aussi

l'Orfeo Negro à Cap Janet, sur le chemin du littoral. De l'Estaque aux Goudes³⁵, c'était le repère de tous ceux qui se faisaient refouler des clubs à la mode de Aix, comme le Damier ou le Criptone."

Comme une scène ouverte

On entend par «scène ouverte» un espace caractérisé par la permanence de la vente, de l'achat et de la consommation de drogue, et sa visibilité : tout, au même endroit, et tout le temps. Les routards s'en souviennent : l'îlot-au-Chalon à Paris, la Platzspitz à Zurich, tel parc ou squat de Londres, Amsterdam, Berlin ou Gênes, "des lieux connus, où tout le monde vendait, achetait et consommait l'héroïne, en permanence. On shootait sur place, devant tout le monde. Je trouvais ça très ostentatoire. Ou alors c'est une histoire de précarité, parce que moi, je pouvais toujours aller chez untel ou untel, ou dans un coin d'escalier ? En tous cas, ces scènes ouvertes, j'en ai jamais vu à Marseille. Rue Thubaneau, Frais-Vallon ou Noailles, tu avais presque ça, mais c'était pas 24h/24, et puis les gens se cachaient pour shooter à l'abri d'une entrée d'immeuble, dans la colline ou dans un coin de rue après avoir acheté leur paquet. Moi je rentrais chez moi, tout simplement."³⁶

Pourquoi n'y a-t-il pas eu de scènes ouvertes à Marseille comme il y a eu à Paris, à Zurich, à Londres, à Bruxelles, à Gênes, à Katmandou, à Rio ou à Baltimore ? Les Marseillais seraient-ils plus hostiles que d'autres à la présence d'usagers de drogues dans l'espace public ? Les usagers seraient-ils ici moins visibles ou plus mobiles ? Est-ce parce que la police à Marseille n'a pas laissé ce type d'espace exister ? Il est plus probable que les virées marseillaises ont ici joué ce rôle de scène ouverte.

Roger : "il n'y avait pas de grosse pression des flics ; et puis les dealers étaient hyper discrets, ça se passait pas dans la rue. Les flics ont quelques fois fait une descente ou deux au Garibaldi, mais rien d'autre. Et il n'y avait pas non plus de pression des dealers sur les consommateurs, sauf si tu devais de l'argent. Ils étaient présents, mais pas de pression. Tu vois par exemple, pour avoir habité dans les squats à Paris ou à Londres, pour avoir vu à Berlin ou à Dam les trucs où tout le monde achetait et vendait en permanence... ben à Marseille, j'ai jamais vu ça. Ça a toujours été plus discret, caché. Jamais vu de scène ouverte, même au parking Shell et au Passeport : il y avait les mecs qui faisaient leur shoot entre 2 voitures, quelques fois ça a tiré au calibre parce qu'un type avait pas payé son truc, il y avait une ambiance de nuit, des putes, des cakes, des mecs en costume, mais ambiance latine. Ça restait digne. En haut de la Canebière, c'était encore autre chose. Par exemple tu voulais acheter du poppers qui tient la route (parce que dans les sex-shops c'est pas du bon, ça fait mal à la tête), il fallait avoir le plan au bout du comptoir, la petite fiole. Alors tu allais au Cancan ou au Boots, au milieu de la nuit. La Plaine, plus tard, ça a été une ambiance plutôt village, alors qu'ailleurs, c'était ambiance ville latine comme j'ai pu le trouver à Milan, ou même Berlin. T'as encore quelques lieux comme ça comme le Marengo, le Transbordeur est resté longtemps comme ça, encore un peu l'Unic, mais ça s'est perdu, dilué avec le tourisme et les bobos. Et d'ailleurs à partir de 1986-1987, on trouve quasiment plus d'héro dans ces lieux à Marseille. On la trouve encore

³⁵ Les deux quartiers aux extrêmes nord et sud de Marseille.

³⁶François, entretien réalisé par Emmanuelle Hoareau. Homme, né en 1965, Parents commerçants, a toujours habité du côté du cours Julien ; consomme beaucoup de LSD avant l'héroïne en injection dans différents lieux du centre ville, milieux punk et hippie ; petit deal ou « commissionnaire » (met en relation et prend une commission).

dans les cités, de la merde, mais assez vite après les mecs shootent à d'autres trucs que l'héro. On n'en trouve plus, mais on croit qu'il y en a parce que les mecs shootent."

Des initiations par mitoyenneté

C'est aussi dans cet espace de la virée que tout au long des années 1970 et 1980 vont se propager, de proche en proche, des formes d'acceptation de l'héroïne, comme composant de la fête. Et des modes d'initiation permettant d'en garantir la noblesse, comme on s'initie aux musiques du moment, à l'ambiance de tel ou tel lieu. On s'initie aussi aux relations qui se configurent et se reconfigurent tout au long de la virée. On s'initie enfin aux produits. Et tout au long de nos multiples récits, on note que si des formes d'initiation sont toujours présentes - aucun des usagers que nous avons rencontrés ne s'étant autorisé ni essayé de lui-même-, rien ne permet de dégager des codes ou des rites qui en seraient les préalables, les pré-requis ou les formes.

Le problème n'est dès lors pas tant d'identifier et d'évaluer les sociabilités, leurs codes et leurs rites, que de mesurer la teneur sociable de ces relations finalement ordinaires.

Gérard : « Dans les bars, je connais des gens, je demande, je sais qu'ils prennent et puis « il y a pas d'héro en ce moment, ya que de la morph », donc on prend de la morphine. Qu'on injecte avec une seringue pour quatre. Il y en a toujours un qui sait, qui a déjà fait. Nous, on se laisse faire. »

Gabriel : « Ces bars étaient aussi fréquentés par des gens qui avaient du passif, une culture de ce qu'ils faisaient. Des gens solides en termes de consommation. Quand tu prends l'apéro avec des mecs qui sont capables d'aligner 20 Ricard au comptoir en mangeant un bout d'omelette à l'herbe à l'apéritif, pour peu que les mecs se soient fait deux rails ou un fix avant de venir, tu commences à avoir affaire à des gens sérieux... enfin c'était vraiment culture came. Par exemple, il y avait une clique, c'était tous les anciens tox de Saint-Barnabé, des mecs des années 70...ils étaient une petite dizaine, ils avaient 4 ou 5 ans de plus que nous. Eux, ils vivaient surtout des petites filières de came de Saint-Barnabé, consommateurs-revendeurs. C'étaient pas des gros, juste des gens qui se contentaient pas de consommer mais qui vendaient aussi. Et qui injectaient aussi, bien sur. »

A se souvenir d'une parmi les centaines de virées qu'il a faites, Gabriel témoigne autant de l'étrangeté des mondes qui s'y croisaient, que de l'unicité de la culture qui s'y déployait :

"Ce soir là, il y avait T., une fille qui vivait avec B., il était maçon, un fou de moto, grand toxico, il carburait à la morphine en permanence, il a chopé le sida, elle aussi, séropositive. Il en est mort, elle est toujours vivante, elle a ensuite rattaché sur une thèse en ethnologie et vit dans une caravane derrière Aix, enfin aux dernières nouvelles que j'ai eues... Ensuite il y avait Grand D., un genre de géant, un mec hors proportions, il avait des mains, on aurait dit des pieds, un monticule, maçon lui aussi. Le soir, il était videur dans un bar un peu Hell's Angels, et ensuite il a été videur au Passeport. C'était le frère de Petit M. Petit M. a été le videur à un moment du bar Unic. Il y avait un gars qui était livreur et l'autre je sais plus vraiment. Eux, pareil, deux injectés, il y en a un qui est toujours livreur, en bonne forme, toujours bodybuildé, je pense qu'il est clean, et l'autre séro. Et lui, je le

vois régulièrement, maigre comme un clou, enfin il doit être sous tri-machin... Il y avait un autre mec dans la clique, pareil, il est passé entre les gouttes, c'est un grand collectionneur de vinyles, il était là tout le temps avec des chemises hawaïennes. Je le vois tourner dans le centre-ville encore maintenant. Après il y avait un autre gars qui s'appelait N., grand monsieur, très philosophe, un mec qui portait sur lui un genre de dignité, tu vois. Il avait la dignité des gens qui connaissent les drogues, qui savent en parler, qui savent réfléchir à partir de ça. Il avait une culture un peu intellectuelle de ça. Drôle de mec. Et lui, pareil, maçon ou plombier, un truc du genre. Ensuite, autour d'eux, il y avait des genres de satellites du type T. Lui, pour le coup, il avait quinze ans de plus que tout le monde. T., à l'heure actuelle, il doit avoir 65 piges... à l'époque, il en avait 40. Il y avait un grand mec qu'on appelait Brunosaure, alors lui, c'était une poésie à lui tout seul, un genre de mec complètement hors du temps. Il était ouvrier je crois. Pareil, dix ans, quinze ans de plus que nous tous. Il y avait un autre mec qui s'était fait blackbouler de la gendarmerie nationale, un fou de moto comme B., et il s'était fait choper, il avait été dépisté positif à un test de drogue. Il avait été éjecté direct de la gendarmerie nationale. Il bossait comme il pouvait quand il pouvait. Il y avait ce groupe de Saint-Barnabé, il y avait les satellites, et après il y avait « nous ». Alors nous, c'était qui ? C'était E. et moi, c'était des copines à la copine d'E., qui elle est une bourgeoise d'Aubagne dont le père est le directeur d'une administration locale, grande famille d'administrateurs locaux, ils ont une villa qui doit faire 800 m² avec piscine... Le père avait un hôtel particulier sur le Prado... c'est des familles avec de l'argent. Une autre fille qu'on appelait OC, elle habitait dans une belle villa; M., elle a habité vers Mazargues... Et après, plein de satellites, des nanas, des copines à W. qui n'étaient pas de très bonne famille comme W., qui étaient plutôt du bas de la classe moyenne du centre-ville... Et puis moi, j'avais pas de nana donc je ramenaient des gens avec qui j'étais sur le moment, tu vois. E. et sa copine, ils sont restés pendant des années ensemble donc ça a pérennisé le fait que ces nanas venaient régulièrement s'encanailler avec nous... Donc il y avait ce clan de Saint-Barnabé, des fous, ils avaient tout vu, tout pris, ils avaient une dizaine d'années de plus que nous. Et là, vraiment, il y a eu une grande démystification, une grande désacralisation de la drogue, qui s'est faite dans une sorte de familiarisation très intelligente à tout ça. Très prudente. À la fois ils nous disaient : l'héro, y a pas de souci, prends de l'héro, éclate-toi, mais par contre tu te fais ton truc à toi. Ton voisin, c'est ton voisin, toi, c'est toi. L. en particulier, il incarnait une forme de respect. Parce qu'il s'agit de ça dans l'histoire des produits, la culture du produit c'est être capable de maîtriser le produit, c'est avec ça que tu joues. C'est pas le produit qui joue avec toi, c'est toi qui joues avec le produit...

Et il y avait aussi une forme de grandeur. Quand tu te laisses aller, t'es un rigolo. Alors que nous, toute la gloire était de maîtriser le produit et pour cela, prendre les produits quand il faut, comme il faut, pour que toute la soirée puisse être consommée pour ce qu'elle est.

C'est la soirée que tu consommes, c'est pas le produit ; le produit, lui, il te permet juste de mettre à l'épreuve une certaine noblesse."

Ce que raconte Gabriel, ce sont des cérémonies du lien social. Et bien que cérémoniels, l'on voit que les liens qui se déploient dans la fête sont hors de la figure de l'association (le groupement consenti et motivé –les fêtards n'ayant pas choisi ceux qui les accompagnent, ou pas choisi la manière dont ils seront accompagnés) et hors de

la figure du groupement naturel. On revient alors à l'idée de *ménagement* : dans la virée, les initiations se ménagent : elles présentent des qualités d'hospitalité et de transitivity. A ces conditions, l'usager extra-ordinaire de tel bar devient un visiteur, le voisin de comptoir n'est plus un importun. Et comme on le comprend à travers les récits, ces liens sont nourris de promesses d'hospitalité et de transitivity (de proche en proche), faits de réserves autant que d'attentions ("prends de l'héro, éclate-toi, mais par contre ton voisin, c'est ton voisin, et toi, c'est toi"), soit tout le contraire des convivialités et des convenances.

Au delà des pratiques, de la présence qui dure

Lorsque Mayfield raconte ses musiques, il ravive l'émotion que l'on a *forcément* éprouvée, à l'écoute d'un son inattendu, d'une musique inconnue ou au contraire adorée. Il rappelle aux fêtes où l'on a *forcément* croisé le déferlement du gros volume, le saisissement de la danse, le trouble de la nuit qui s'étire. Ses musiques, il les raconte avec les drogues qui venaient en amplifier le relief ou en accompagner la transe. Et l'on se dit qu'avoir eu 20 ans, quelque part entre les années 1960 et les années 1990, c'est avoir croisé, *forcément*, l'héroïne du jazz, du rock ou du punk. Et ainsi, Mayfield raconte son désir de musiques et des drogues qui allaient avec, comme une expérience sociale commune à chaque génération. Ces musiques et les troubles qui les accompagnent, c'est aussi une forme de présence sociale que (presque) toutes celles et ceux qui ont eu 20 ans à Marseille dans les années 1960 à 1990 ont éprouvée :

« Ma vie de nuit a commencé à travers la musique. Dans mon immeuble, il y avait un club de jeunes, c'était dans les années 1970, je devais avoir 8 ou 9 ans. Soirées, musiques, et la drogue qui allait avec, à l'époque c'était les cachets. Puis je suis parti 3 ans à Aix pour faire un CAP, j'ai commencé à faire mes boums, les premières soirées de mes potes. Ma passion c'était la musique : Otis Redding, Marvin Gaye, les Doors, Hendrix, Janis Joplin... Et j'étais fou de jazz ! À mon retour d'Aix, je suis revenu à Marseille. On allait à l'abord des discothèques, on regardait les gens entrer, on restait à la porte d'entrée. La drogue, c'était l'héroïne avec le rock, le joint avec Marley. Après j'ai connu le centre-ville et c'est là que j'ai commencé à côtoyer les virées, j'étais un enfant du jazz, et la moitié de mes amis était dans le rock, les Stones, les Doors... Ils marchaient tous à l'héro, on est en 1978. En 1979, c'était Clapton, Zappa (d'autres rappellent qu'à Marseille, le groupe phare dès le début des années 80, c'était Léda Atomica). Quand on était en ville, en sortant du Campus, du Don Camillo, de La Main à la Patte ou du Palladium, on s'achetait des sandwiches chez O'Stop. Moi, j'aimais Miles Davis mais je ne savais pas qu'il avait un lourd passé d'héroïnomane. Et à travers ces rencontres, l'héroïne s'est démocratisée dans les années 1980 jusqu'aux années 1990. Dans les cités, ça a fait un carnage.

Après il y a eu un flottement, sont arrivées les musiques électroniques, les Rave party, les ecstas et la coke. Le dernier bar que j'ai fait, c'est l'Acid Jazz Bar à la Plaine, en 1999. Le drogué était banalisé, l'héro était finie. »

L'héro était finie, mais restent les rencontres et les expériences qui qualifiaient la virée, comme autant de présences sociales qui durent :

Gabriel : "Parfois, je croise quelqu'un dans la ville ; de loin, on se reconnaît vaguement, 20 ans plus tard, juste de savoir qu'on a été ensemble de longue date, d'une virée. On se fait un signe de tête, et chacun suit son chemin. Parfois aussi je vois quelqu'un dans une soirée, on se regarde jusqu'à la fin de la soirée sans savoir, puis on se dit : Mais on se connaît de la nuit ! Ca peut être des gens comme ça, à qui j'ai jamais parlé mais on sait qu'on se connaît de la virée parce que c'était suffisamment concentré pour qu'on sache que ça vient de là...C'est ça que j'appelle de la présence sociale qui dure."

Ainsi décrite, Marseille offre la virée comme un espace plein, un espace en mouvement entre les vides de la ville. Elle est tout sauf collective, et encore moins communautaire : dans la virée, pas d'intrus ou d'indésirable, pas d'opération de contrôle ; mais une collection d'expériences, des sédiments d'aventures, où le désordre fait ordre, la rencontre fait foi, et l'étrangeté fait loi.

Goffman propose de séparer deux modes d'activité : les « activités quotidiennes » et les « activités attentives »³⁷. Les premières sont réalisées de manières inconscientes et sont possibles lorsque l'environnement renvoie des apparences naturelles ou normales ; mais à Marseille jusqu'au milieu des années 90, la ville ne permettait pas la vie de nuit comme "activité quotidienne". Les secondes sont des activités conscientes qui répondent aux alarmes ; mais dans la virée, il s'est joué des usages tels que l'extra-ordinaire n'avait rien d'alarmant: dans le fond, le plus important était juste d'apparaître normal aux autres. Ainsi, les acteurs de la virée, et de la diffusion des produits qui l'ont accompagnée, ont joué entre ces deux modes d'activités en déployant une aptitude à la « vigilance dissociée »³⁸. C'est probablement ce qui fait la distinction propre à la virée : la folie de la fête n'est rien de plus qu'un retournement des conventions sociales ordinaires, et la virée une (re)définition de l'espace public : "non seulement comme espace abstrait de délibération intersubjective, mais comme espace du mouvement, du rassemblement, [autant que] de la dispersion et du passage."³⁹

³⁷ Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne.t. 2 Les Relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1973.

³⁸Erving Goffman, op. cit.

³⁹ Isaac Joseph, op. cit.

L'HEROÏNE DANS LES TRAJECTOIRES DE POLYUSAGE LIEES AUX RAVES

Emmanuelle HOAREAU

Depuis l'émergence des *raves*¹ en France au début des années 90, les usages de substances psychoactives illicites qui s'y déroulent ont été pensés par les ravers et définis par leurs observateurs comme très différents des usages de la décennie précédente (FONTAINE A., FONTANA C., 1996 ; SUDERIE G., HOAREAU E., MONZEL M., 2010). En effet, au regard de la prédominance massive des usages de cannabis – produit 'de base' avec l'alcool pour une l'immense majorité des ravers -, de LSD, d'ecstasy et d'amphétamines et du recours à la voie orale, les usages d'héroïne, de cocaïne ou de médicaments y étaient rares et le recours à l'injection invisible. De plus, ces consommations étaient circonscrites à la temporalité du week-end et de la fête et, à l'exception du cannabis pour une (grande) partie des ravers, et ne débordaient pas sur d'autres moments. A ceci s'ajoutait que les ravers travaillaient et/ou étudiaient, avaient le plus souvent leur propre logement et des revenus stables, bénéficiant donc d'une situation socioéconomique bien meilleure que celle de la plupart des personnes usagères alors rencontrées dans les centres et services de soins et d'aide sociale.

Ainsi, les ravers ont tôt fait de définir leurs usages de produits comme étant « hédonistes » ou « néo-mystiques »² (FONTAINE A., FONTANA C., 1996), par distinction à ceux du « toxicomane » et dans une recherche d'échappement au stigmaté (RACINE E., 2000). Leur appropriation de la notion d' « usage récréatif », qui se diffuse suite à la publication des rapports PARQUET puis ROQUES en 1997, participe de la définition de ces *modalités d'usage*³ - héroïne et injection - comme des éléments étrangers à la culture festive de la rave. En l'occurrence, il n'est pas rare d'entendre chez ceux qui ont découvert les raves dans les années 90, et plus encore au début de la décennie, que celui qui était surpris en train de vendre ou de consommer de l'héroïne, ou de s'injecter un produit, pouvait subir des représailles : insultes, jet du produit et destruction du matériel d'injection, voire des coups et une expulsion de la fête⁴.

¹ Les raves présentent trois grandes caractéristiques : la diffusion amplifiée de différents courants de musique techno, la vente et la consommation de produits illicites : cannabis, ecstasy, LSD, amphétamines, cocaïne et kétamine principalement, et une tendance à sortir des lieux officiels de la fête. En effet, elles se tiennent dans des discothèques et salles de concert, ou dans des lieux appropriés ou prêtés temporairement et hors respect de la législation sur les événements festifs : forêts, champs, friches industrielles, châteaux...

² A. Fontaine et C. Fontana (1996) distingue une troisième signification donnée à l'usage chez une minorité de ravers : « la défonce ».

³ La notion de modalités d'usage reprend celle de « caractéristiques objectives de la pratique » proposée par N. Zinberg (1984), qui tend à figer la pratique à un temps T de la trajectoire. Le terme de modalité intègre le double phénomène de modulation de la pratique selon les circonstances et de son évolution dans le temps. Il renvoie aux produits consommés et aux quantités, fréquences des prises, voies d'administration (oral, nasal, intraveineux, intramusculaire), contextes et temporalités d'usage de chacun. Les personnes sélectionnent ces modalités selon des procédures de catégorisation et de hiérarchisation comme étant privilégiées (les plus utilisées, voire les seules), occasionnelles, "à défaut d' » une modalité privilégiée ou « à l'opportunité » (quelqu'un offre un produit, produit plus accessible que celui privilégié, produit trouvé sur le sol, occasion d'expérimenter une voie d'administration non utilisée), exclues (avant toute expérimentation), ou abandonnées (après une expérimentation, ou suite à un usage prolongé) (Hoareau E., 2005).

⁴ « Au début, quand j'allais en teuf, tout ce qui était opiacés, surtout l'injection, c'était pas bien vu (...) quelques années auparavant on me racontait que, voilà, des injecteurs se faisaient taper sur la gueule ou foutre dehors parce qu'ils voulaient pas de ça dans la teuf » [Caroline, 30 ans, intermittente du spectacle, 1999]

Cependant, les tout premiers travaux sur les *raves* et les *free partys*⁵ (SUEUR C. (dir.), 1999 ; IREP, 1999) de même que la circulaire interministérielle de 1994 « les raves, des situations à haut risques », signalent leur présence, dès le début des années 1990. En outre, à partir de la deuxième moitié des années 90 et tout au long des années 2000, les produits vendus et consommés dans ces fêtes, de même que les caractéristiques sociodémographiques des participants, se sont diversifiés (SUEUR C. (dir.), 1998 ; REYNAUD MAURUPT C. et al., 2007 ; SUDERIE G. et al., 2010). Les prévalences d'usage de substances psychodysléptiques (champignons et plantes 'hallucinogènes', kétamine), de stimulants (amphétamines, cocaïne, free base/ crack) et d'opiacés (héroïne, opium) ont augmenté. Et, si la majorité des ravers sont toujours des étudiants et des travailleurs, bénéficiant d'un logement (personnel ou parental) et de revenus stables, les personnes de moins de 25 ans et/ ou en situation de précarité socio professionnelle, voire de désaffiliation, sont plus nombreuses.

Au début des années 2000, le dispositif d'enquête Tendances Récentes et Emergentes et Nouvelles Drogues (TREND) de l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies note une visibilité plus grande de la vente et de l'usage de l'héroïne dans les *free partys* (SUDERIE G. et al., 2010). Cette arrivée est facilitée par la moindre présence des ravers les plus anciens, ayant construit leur 'identité' d'usagers autour de l'association musique techno et produits de synthèse, mais qui ont cessé ou presque de sortir en rave et n'y sont donc plus porteurs de « sanctions » (ZINBERG N. E., 1984) condamnant son usage. Elle est également favorisée par une stratégie marketing développée par les vendeurs. Si la plupart ne sont pas dupes (REYNAUD MAURUPT C., VERCHERE C., 2002), l'utilisation du terme *rabla* laisse penser à certains usagers, parfois pendant plusieurs mois ou années, qu'il s'agit d'un autre produit que l'héroïne, quand bien même ils en reconnaissent les effets *opiacés*. Ainsi, en 2003-2004, sur 476 personnes qui sortent en raves ou en *free partys*, 40,7% a consommé de l'héroïne au moins une fois dans sa vie⁶ (REYNAUD MAURUPT C. et al., 2007). Alors qu'en 1998, sur 887 personnes ayant répondu à un questionnaire dans des raves, le plus souvent clandestines, seulement 25% en avait déjà consommé⁷ (SUEUR C. (dir.), 1999). Enfin, corrélativement à son évolution sur l'ensemble du territoire français (OFDT, 2013), la disponibilité de l'héroïne dans les fêtes techno aurait augmenté entre 2005 et 2010, puis s'est stabilisée.

⁵ La fâcheuse tendance des raves à la sortie du cadre légal et à l'autogestion et l'usage de produits illicites ont suscité une volonté de l'Etat d'abord de les faire disparaître, puis d'élaborer un cadre législatif spécifique. La répression que subissent les raves à partir de 1993 conduit une majorité des organisateurs et des danseurs à préférer la légalité et une minorité à se radicaliser : ils revendiquent la clandestinité et l'indépendance vis-à-vis des institutions et des acteurs commerciaux de la fête. Ceci s'exprime dans une évolution de la musique, qui devient plus dure, *hardcore*, et dans l'apparition du terme de « free party », en référence aux valeurs de gratuité et de liberté. Dans les années 2000, les participants aux *free partys* se définissent ainsi moins comme des *ravers* que des *teufers*, en distinction des participants aux raves légales. Devant la résistance de leurs acteurs, entre 1998 et 2014, l'Etat élabore différents textes favorables aux raves et *free partys*. Cet « arrondissement législatif » (Sevin J. C., 2010) se double du financement d'associations et actions de réduction des risques créées par des ravers. Si les raves peuvent être distinguées des *free partys*, c'est qu'elles présentent des univers esthétiques et idéologiques différents, lisibles dans la prédilection pour des courants musicaux différents. Dans ces deux fêtes, l'état d'esprit est tourné vers le jeu et la quête de la transe ; mais les premières s'inscrivent dans un néo-psychédéisme et un hédonisme à l'imagerie très colorée, tandis que le symbolisme des secondes relève plutôt de la subversion et des utopies pirates, incarné dans le noir et blanc.

⁶ Sur ces 476 personnes, 15,5% en a pris au moins une fois au cours du dernier mois et 8,6% en prend plus d'une fois par semaine (REYNAUD MAURUPT C. et al., 2007)

⁷ Sur 161 personnes, qui se sont prononcées sur leur fréquence de consommation au cours des trois derniers mois : 38% en ont pris une à trois fois, 13% quatre à dix fois, et 19% plus de dix fois (SUEUR C. (dir.).

Néanmoins, aujourd'hui encore, si son usage a fait l'objet d'une « dédramatisation » (OFDT, 2013), ce produit a toujours un statut particulier pour la plupart des ravers. Ceci est illustré, notamment dans les extraits d'entretien ci après, par l'existence de « sanctions et de rituels » (ZINBERG N. E., 1984) spécifiques, ayant fonction notamment à rappeler son potentiel addictogène et à étayer les pratiques individuelles de régulation. En l'occurrence, l'héroïne peut s'inscrire différemment dans les trajectoires d'usage individuelles. Aussi, ce texte se propose, d'abord, d'identifier ces formes d'inscription à partir de trente entretiens avec des ravers/ teufers ou ex ravers/ teufers réalisés en 2012 dans le cadre d'une thèse de sociologie.

D'autre part, dans un contexte où, depuis les années 50, tout un chacun a la possibilité de « pick'n mix » différentes substances psychoactives licites et illicites (WILLIAMS L., PARKER H., 2001), c'est-à-dire de les sélectionner, les associer, les alterner, les substituer, s'intéresser aux dimensions subjectives du choix de tel ou tel produit ou autre modalité d'usage apporte de nouvelles pistes de compréhension quant à l'hétérogénéité des pratiques et trajectoires d'usage. Ainsi, la seconde partie décrira plus particulièrement la trajectoire de polyusage de Guillaume, puis proposera d'en expliquer la morphologie à partir d'une approche clinique de l'évolution de ses "modalité d'usage" dans le temps et de la notion de *dialectique subjective de régulation*.

Héroïne et trajectoires de polyusage chez les ravers

L'usage d'héroïne s'articule différemment avec les usages d'autres produits psychoactifs associés à la sortie en rave et en free party. Ces différences relèvent à la fois de la période historique d'initiation des usages de produits illicites et d'engagement dans la sortie en rave et de l'hétérogénéité des trajectoires d'usage individuelles dans l'espace festif techno. L'exposé de ces différentes articulations repose sur les expériences d'usage de trente personnes, habitant Marseille à l'exception de deux d'entre elles (Salon-de-Provence, Cavaillon), qui sortent ou sont sorties en raves et/ou en free partys et qui les ont découvertes entre 1991-92 et 2011⁸. Le recrutement de ces personnes a également reposé sur deux autres critères : refléter la diversité socio démographiques et économiques des participants aux raves, ainsi que l'hétérogénéité de leurs pratiques et trajectoires d'usage⁹.

Sur ces trente personnes, la moitié a pris, prend ou est susceptible de prendre de l'héroïne. Treize en ont consommé au moins une fois ¹⁰ ; ci-après, sera explicitée la diversité de leurs caractéristiques sociodémographiques¹¹ et des années où elles ont été initiées à la rave.

⁸ L'année de cette découverte est indiquée pour chaque extrait d'entretien, après le pseudonyme, l'âge et l'activité professionnelle actuelle.

⁹ Couvrir la période 1990-2010 avait en effet pour objectif de comparer les pratiques et trajectoires d'usage selon l'année d'initiation à ces fêtes, au regard de l'évolution de leur contexte historique du point de vue de leur traitement politique et médiatique et de l'intervention d'acteurs de santé et de travail social. L'échantillon a été constitué selon une connaissance de la représentativité approximative des différentes pratiques et situations socioéconomiques des participants, connaissance élaborée à partir de plusieurs années d'observation notamment des free partys, de l'étude TREND de l'OFDT et de celle de Reynaud Maurupt et al. (2007).

¹⁰ En fait, dans cinq entretiens le thème n'a pas été abordé et il est plus que probable, au regard de la personnalité et des choix d'usage des personnes, que ce silence révèle soit une expérimentation unique, soit une absence totale d'expérimentation.

¹¹ Ces caractéristiques sociodémographiques sont celles au jour de l'entretien : elles ne correspondent pas nécessairement à celles de l'époque où elles ont expérimenté ou initié l'usage d'héroïne.

Deux personnes n'en ont pas consommé mais l'envisagent comme possible :

« L'héro j'ai jamais testé [Y'a une raison ?] Oui, le flip. Ah le vieux mythe « l'héroïne t'accroches super vite », tout ça. Peut être que j'essaierai un jour, pas par injection ça c'est sûr, mais... pour voir, c'est la curiosité. Y'a un pote il y a pas longtemps qui m'a dit... comment il m'a dit ça ? « T'es pas gourmande, t'es gourmet des drogues », je lui ai dit « c'est un peu ça » [Caroline, 30 ans, intermittente du spectacle, 1999] ;

« Du point de vue de mon expérience personnelle, je n'ai aucun point de vue négatif sur la drogue, de telle sorte que celles qui sont ouvertement diabolisées par les drogués eux-mêmes, c'est-à-dire que l'héroïne, je suis pas certain d'avoir un avis complètement tranché sur la question, je suis pas certain de me dire « c'est le mal ». Mais là c'est encore une étape supplémentaire parce que même les drogués ils disent « putain ! L'héroïne, la rabla... l'injecteur » et si je vais plus loin, si je suis honnête avec moi-même, avec ma logique de déconstruction, un jour j'y viendrai à l'injection, parce que je me dit « il n'y a pas de raison, il n'y a aucune substance qui te rend addict d'un point de vue physiologique à la première prise » [Julien, 24 ans, étudiant en psychosociale de la santé, 2007].

Neuf personnes ont franchement exclu ce produit de leur pratique avant toute expérimentation¹². Outre les risques liés à son usage (overdose, dépendance, contaminations, désaffiliation), elles considèrent qu'il est *inintéressant* pour faire la fête et nuit à sa convivialité, et ne permet pas de ressentir les sensations et modifications du cours de la pensée et des perceptions qu'elles recherchent dans la prise de produits illicites.

En ce qui concerne les voies d'administration, la majorité l'a prise ou la prend par voie nasale et/ou en « chassant le dragon » ; seules deux d'entre-elles l'ont injectée. La recherche réalisée par C. REYNAUD MAURUPT et C. VERCHERE en 2001 (2002) révélait une répartition similaire. Sur quarante personnes interviewées, trente-trois l'ont prise par voie nasale, dix-huit l'ont aussi fumée (en cigarette ou en inhalant la fumée du produit consommé sur une feuille d'aluminium), quinze l'ont injectée, dont quatre seulement une ou quelques fois¹³.

Par ailleurs, ces choix d'usage liés à l'héroïne (abstinence, expérimentation, voire usage) sont très souvent expliqués par les personnes à l'aune d'interactions ou de liens avec des personnes usagères ou ex-usagères d'héroïne. Ces interactions ont pu susciter de l'identification positive et de la curiosité pour le produit, ou, plus souvent, le refus de s'inscrire dans les mêmes parcours d'usage, de la peur à l'égard des risques d'overdose, de dépendance, de contamination au VIH et de désaffiliation, et de la peine lorsqu'il s'agit de proches. Ainsi, trois personnes comptent dans leur famille une ou plusieurs personnes (frère, oncle, tante, cousins) qui ont consommé de l'héroïne dans les années 80 et/ou 90 (Christophe, Julien, Mickaël). Dix personnes ont rencontré dans leur entourage (voisins, connaissances, plus rarement ravers) des consommateurs ou anciens

¹² Comme celles qui ont consommé de l'héroïne, les personnes qui s'y refusent ont des âges et des activités professionnelles variées, ont été initiées à la rave à des périodes différentes et présentent des trajectoires de polyusage hétérogènes : Daniel, 46 ans, designer industriel, 1992 ; Christophe, 32 ans, marin mécanicien, 1995 ; Jules, 40 ans, sociologue, 1995 ; Aline, 30 ans, assistante sociale, 2000 ; Jeanne, 29 ans, jeune diplômée Assistante sociale, 2000 ; Mylène, 30 ans, horticultrice, 2000 ; Mickaël, 27 ans, étudiant moniteur éducateur, 2002 ; Coralie, 26 ans, étudiante infirmière, 2004 ; Maud, 21 ans, étudiante monitrice éducatrice, 2011

¹³ Dans la mesure où vingt trois personnes sur quarante ont été recrutées par l'intermédiaire des structures spécialisées dans l'aide aux personnes usagères de substances (C.S.S.T, postcure, boutique), l'échantillon tend à surreprésenter les personnes qui ne parviennent plus à réguler leur usage de substances, en lien notamment avec une pratique d'injection. En d'autres termes, il sous représente les personnes qui consomment uniquement de l'héroïne par voie nasale et rencontrent peu ou pas de difficulté dans la gestion de son usage.

consommateurs d'héroïne, au tout début de leurs propres consommations de produits illicites (César, Samantha, Clément, Samuel, Jules, Thomas, Armelle, Mylène, Guillaume, Maud). Huit les ont rencontrées une fois bien engagées dans un polyusage en rave – parfois ces consommateurs sont eux mêmes des ravers ou des *clubbers*¹⁴ (Pétula, Samuel, Michele, Jeanne, Coralie, Chloé, Alessandro, Rémi). Ce côtoiement peut s'inscrire dans des villes ou quartiers où la présence du trafic et des usages d'héroïne est importante depuis les années 80 (Vaucluse, quartiers du nord est de Marseille, St Etienne, villages touristiques huppés de la Côte d'azur, les Vosges). Souvent, ces usagers ou ex-usagers d'héroïne leur ont fermement déconseillé d'utiliser ce produit, voire ont refusé de les y initier¹⁵. A l'inverse, dans d'autres cas, ils les y ont incitées, soit pour partager l'expérience (Samuel), soit pour en faire leur client (Thomas). Dans la majorité des cas, l'initiation résulte de la rencontre de la curiosité de l'un avec la pratique d'usage de l'autre, et de son inscription dans des liens d'amitié anciens ou en train de se construire (Clément, Thomas, Samantha, Michele, Armelle, Guillaume, Alessandro, Rémi).

La description des inscriptions de l'usage d'héroïne dans les trajectoires de polyusage est complexe puisque, non seulement, elles sont hétérogènes, mais elle varie dans le temps au cours d'une trajectoire individuelle. Ainsi, une personne peut être citée dans les différentes catégories d'usage suivantes. Ces différentes catégories sont exposées dans une perspective historique, c'est-à-dire en commençant par les personnes les plus anciennement initiées à la rave – l'année d'initiation est indiquée entre parenthèses.

L'intégration des produits de dans une trajectoire d'usage

Il convient ainsi de distinguer d'abord une première forme d'inscription de l'héroïne dans une pratique de polyusage peu ou prou associée à la sortie en rave, que l'enquête de l'IREP (1999) a évoquée. Elle ne concerne pas à proprement parler des ravers, mais des personnes ayant initié un polyusage de substances licites et illicites dans les années 80 et qui peuvent avoir ou avoir eu une pratique d'injection. Usagères d'héroïne, lorsqu'elles découvrent les raves, elles intègrent les produits de synthèse qui y circulent : LSD, ecstasy et amphétamines principalement. Ce profil est donc plutôt spécifique au début de la décennie 1990.

Or, l'exemple de G., donné par Jules, qui a interviewé des ravers dès 1995, suggère que cette double intégration (nouveaux produits, nouveau contexte) dans une pratique de polyusage quotidien d'héroïne et de médicaments s'explique par des liens d'interconnaissance avec des personnes ayant des pratiques d'usage différentes, dominées par le cannabis, l'ecstasy et/ou le LSD. En effet, les premières soirées privées de la fin des années 80 où est consommé de l'ecstasy sur fond de *house music* (un des ancêtres de la *techno*) sont fréquentées par des « marginaux, des artistes et des intellectuels », « ayant connu l'époque psychédélique des années 1960-70 »

¹⁴ Les *clubbers* se distinguent des teufers et des ravers par la prédilection pour la pratique de danse techno et la prise de produits psychoactifs dans le contexte des boîtes de nuit.

¹⁵ « Lui, il fumait des gros joints, c'était un ancien toxico. Moi, j'avais déjà mes lectures Burroughs (Junky) ect, j'avais pas du tout envie de partir là dedans... mais dès le départ, il nous avait fait la morale « prenez jamais d'héroïne, c'est de la saloperie, le shit c'est bien ». Donc voilà, une sorte de cadre mental » [Jules, 40 ans, sociologue, 1995] ; « (Après la Bolivie) Je suis allée la voir après à Paris, j'arrive, je vois des traces énormes (sur la table), " wahou ! ", elle me dit (violemment) " non, ça c'est pas pour toi, ça c'est de la blanche, de l'héro et t'y touche pas " » [Armelle, 35 ans, conseillère conjugale, 2001]

(SUEUR C. (dir.), 1999). Il s'agit donc de personnes qui ont pu découvrir l'héroïne dans les années 1970-80. Ainsi, les uns et les autres, vraisemblablement, s'inscrivaient dans les mêmes réseaux de revente de produits illicites et pouvaient fréquenter les mêmes lieux de consommation (discothèques, soirées privées, bars) au moment de l'émergence des raves en France. Réciproquement, ces liens d'interconnaissance seraient ainsi devenus des 'voies' de circulation de l'héroïne dans l'espace festif techno dès le début des années 90, lorsque des usagers-revendeurs d'héroïne ont intégré les produits de synthèse dans leur offre de vente et, outre les discothèques où ils exerçaient déjà, les raves comme lieux de revente.

« ces gens là, c'était en 97, ils sont tombés, ils ont été filés par les flics pendant six mois et ils les ont pris dans une baraque, ils avaient... le truc classique : 500 ecsta, 200 buvards, plein de tunes en liquide euh... donc ce fameux mec, là, G., il était dans le trafic, lui il s'en foutait du mouvement techno, ça aurait pu être les Boys bands, 'fin il respectait [C'était un entrepreneur] Ouais, c'était un entrepreneur, y'avait quand même ce côté qui l'intéressait intellectuellement quelque part, mais c'était un entrepreneur intelligent, avec un côté quick money, gansta rap, lui, il écoutait du rap aussi, tu vois, ils venaient de ça, gangsta, la tune, la outlaw, un truc... y'avait ça aussi, une des modalités d'être dans la techno c'était la came, en plus lui la came il en prenait pas mal, il organisait des teufs accessoirement (...) Mais lui, après je me suis renseigné sur lui, il tournait déjà dans un milieu toxicomane [Il était consommateur avant] Ouais, il tournait déjà dans ce milieu de tox et c'est des milieux qui ont été les premiers en contact avec la techno de toute façon. (...) G. il a fini en taule, toxicomane, accusé de meurtre, il avait une maîtrise de philo, une sorte de bandit intellectuel. Lui, il avait fait venir Spiral Tribe¹⁶ » [Jules, 40 ans, sociologue, 1995]

Une initiation dans le contexte des premières prises de produits illicites

Chez trois personnes, l'initiation à l'héroïne s'inscrit dans les expériences de produits illicites qui précèdent la découverte des raves. Pour deux de ces personnes, cette initiation s'inscrit dans une période de « référence » (BOUHNİK P. et al., 2002) à la culture rock, plus particulièrement au *Punk* et à la *New Ave* ; pour la troisième, elle s'inscrit dans un contexte local où le grand banditisme est très prégnant. Aussi, pour les deux premiers, elle est liée à des liens d'amitié et d'admiration pour la déviance du mode de vie d'usagers d'héroïne. Pour le second à ces liens relèvent plus d'une interconnaissance liée à la fréquentation de mêmes lieux : espace public et bars - où Thomas joue au flipper et boit des sirops avec ses amis -, et d'une tentative de manipulation d'un adolescent par un adulte usager-revendeur. Pour ces trois personnes, l'usage d'héroïne revient au cours de la trajectoire, mais dans des temporalités et des contextes différents.

Samantha, 38 ans, guide conférencière, 1992

En 1989-90, Samantha découvre le cannabis et l'héroïne avec des amis, qu'elle voit régulièrement lors de vacances scolaires en Normandie. Parmi ceux-ci, de son âge ou un peu plus âgés, certains en consomment en

¹⁶ Les Spiral Tribe est un des plus anciens sound systems techno anglais et parmi les premiers à avoir proposé des raves clandestines dans la campagne anglaise. Puis, en 1992, lorsque poursuivis par la Justice, ils se sont exilés en France, c'est le premier à être à l'origine des *free partys*, premières raves à prix libre, à une époque où l'entrée dans une rave, même clandestine, pouvait coûter jusqu'à 100 Francs.

injection Sa curiosité pour l'héroïne s'inscrit dans sa « fasciation pour ces jeunes et la culture anglaise. « *Quand j'avais 16-17 ans, j'étais fascinée par l'Angleterre, donc eux ils allaient souvent en Angleterre, ils avaient un peu le style anglais alternatif, (...) ils étaient tous musiciens, plus punk, rock* ». Si, de 16 à 20 ans, son usage de cannabis reste très ponctuel puis cesse, elle consomme de l'héroïne, en appartement, à chaque vacance scolaire en Normandie, puis occasionnellement durant ses deux premières années de faculté, avec une copine, soit dans son appartement, soit lors de concerts. Ces concerts s'inscrivent dans le courant *gothique*, tendance *électro-dark* et *électro body music* ; elle y consomme parfois du poppers, du LSD ou de l'ecstasy.

En 1992, elle découvre les raves, puis y sort rapidement tous les week-ends. Elle s'éloigne de ses amis normands qui dénigrent ces fêtes et les produits de synthèse et ne semble plus avoir l'occasion – ni d'envie particulière - de consommer de l'héroïne. Elle en reprend un usage occasionnel à partir de 1996-1997, sans doute essentiellement en usage de régulation de la descente d'ecstasy ou de LSD et d'amphétamines dans des free partys hebdomadaires. Dans les années suivantes, ses usages de produits (ecstasy, amphétamines, cocaïne, kétamine) ayant tendance à s'inscrire, outre les free partys hebdomadaires, aussi dans la semaine et les soirées entre amis en appartement, il semble qu'elle la consomme aussi pour elle-même¹⁷. Néanmoins, cette consommation reste épisodique et discrète car stigmatisée : « *à Lyon (1995-2001) on y touchait pas trop en fait, parce que dans le milieu des teufs c'était pas très bien vu. Moi j'avais des collègues qui en tapaient un peu, qui étaient des teufers aussi, mais c'était pas très, très bien vu finalement donc ça tournait pas beaucoup, y'en avait peu [Ça se parlait pas] Non, on en parlait pas trop, d'ailleurs si tu disais un tant soit peu on te disait que « ça servait à rien, que c'était pas fait pour faire une soirée, c'est débile, c'est des tox », je leur disais « mais vous êtes en train de parler de quoi là ? Vous êtes tous en train de vous défoncer ! Alors y'a des drogués qui sont des drogués-drogués, y'a des drogués qui sont acceptables ou non ? C'est débile ce que vous dites ». Donc en soirée y'avait des drogues dites de soirée, où t'étais sensé t'amuser et des drogues qui étaient mal vues parce qu'elles étaient pas faites pour s'amuser ».*

Aujourd'hui, elle a cessé définitivement l'usage de psychodysléptiques (kétamine, LSD) car elle faisait des bad trips liés à un profond sentiment de « dissonance identitaire » (CAIATA ZUFFEREY M., 2002) entre sa déviance et les attentes sociales liés à son double Bac+5. Elle travaille dans un musée marseillais et prend occasionnellement des stimulants ou de l'héroïne, parfois en speedball, lors de teknivals ou de soirées entre amis en appartement. En effet, elle explique « *j'ai préféré abandonné, lâché tout ce qui est trip, goutte, et m'orienter plus vers tout ce qui est héroïne, opium, ecsta, bon à l'époque, kétamine [Et ce que tu voulais éviter c'était cette culpabilité...] Voilà, c'est ça [...l'anxiété que tu ressentais] Voilà. Et malheureusement les drogues ça te remet ça à chaque fois en pleine tête, quoi [Ça, tu le vis pas avec certains produits] Ouais, pas du tout, pas du tout. D'ailleurs, les amphétamines, et métamphétamines non plus, maintenant je cherche des trucs qui non seulement ne fait pas en sorte que cette culpabilité vienne au devant, et puis, je cherche aussi des choses qui te ramènent aux premiers instants, les instants où tu dansais, où t'étais cool, où tu pensais à rien, les instants où tu te prenais pas la tête ».*

¹⁷ Si les niveaux d'usage de Samantha, de Thomas et de Michele apparaissent particulièrement élevés, ils ne sont représentatifs que d'une minorité de teufers – difficile à estimer.

Clément, 46 ans, médecin hospitalier, initié en 1992

Clément débute un usage occasionnel, puis rapidement quotidien de cannabis à 15 ans, au collège où il est en internat à Orléans. Lorsqu'il rend visite à sa mère et à sa sœur à Paris, cette dernière l'emmène à des concerts reggae/ ragga sur des péniches. Au moment de l'entrée au lycée, il part habiter chez son père – pharmacien –, sa nouvelle femme et ses demi-sœurs à St Tropez. Au lycée, il se fait des amis qui, comme lui, sont en pleine « *punkitude* » et sont fans du groupe *The Cure*. Avec eux, pendant deux ans, il fait des sessions d'usage d'alcool associé à des benzodiazépines ; ils s'approvisionnent chez le père de Clément, peu regardant sur les ordonnances. Il leur arrive aussi de prendre du Dinatel® (médicament amphétaminique) dans les rares concerts de punk qu'ils trouvent. En terminale, il rencontre, avec un ami, un jeune homme un peu plus âgé, « *gros toxicomane* », « *complètement désocialisé, qui vivait dans sa DS* ». Il découvre ainsi l'héroïne à 18 ans environ (1989). Il raconte qu'à plusieurs reprises, « *on partait dans sa DS et on allait au bord de la mer, au clair de lune, bhhh (mime la défonce). Lui il s'injectait, nous on se faisait des traces. Moi je me suis jamais injecté, je prenais des traces d'héroïne et j'étais bien* ». A la même période, lors de sa troisième prise de LSD avec un buvard particulièrement dosé, il fait une décompensation psychiatrique, qui s'ensuit d'un mal être et de troubles cognitifs pendant plusieurs mois.

A la rentrée suivante, il aménage à Nice pour ses études de médecine, il fume quotidiennement, dès le matin, du cannabis en joints et bongos ; son vendeur de cannabis, entre autres multiples 'plans', a parfois de l'héroïne et Clément en prend occasionnellement lors de soirée en appartement. L'année qui suit, il aménage avec ce vendeur et, de temps en temps, passe des soirées avec lui en prenant de l'héroïne « *la première fois que j'en ai pris j'ai trouvé ça super agréable et au contraire ça me calmait, ça me mettait zen mais alors ! Et là je bargeotais plus du tout, j'étais trop bien* ». A la rentrée suivante, il aménage à Paris pour rejoindre ses amis du lycée et poursuivre ses études de médecine ; il y découvre les raves clandestines. De 1992 à 2009, après cinq ans de sorties quasi hebdomadaires en rave et free partys et de consommation d'ecstasys et d'amphétamines, sa trajectoire passe par une étape d'usages de stimulants plus occasionnels et plutôt dans la sphère privée, puis une étape d'usage de dépendance à l'alcool et de tentatives de sevrage pendant cinq ans. Durant ces 17 ans, il ne consomme pas d'héroïne, autant par manque d'accessibilité que par volonté de se protéger d'un usage compulsif. Depuis 2009, il travaille comme médecin hospitalier ; il est devenu abstinent d'alcool et a repris un usage occasionnel d'ecstasy/ MDMA, de cocaïne, d'opium ou d'héroïne lors de soirées en couple ou de fêtes entre amis, en appartement.

Thomas, 32 ans, conducteur d'engins, initié en 1996

Thomas commence à fumer du cannabis à 12 ans, en 1991. Il vit à Cavillon et explique qu'à l'époque le grand banditisme est très présent dans le Vaucluse : trafic d'héroïne et de cocaïne, de voitures de luxe, prostitution, machines à sous et casinos. A 13 ans, il se retrouve à expérimenter l'héroïne lors d'une transaction entre un jeune homme, qu'il connaît pour le croiser dans le quartier où il vit, et un semi grossiste d'héroïne. « *En voyant que je consommais du shit et tout, « hé viens, on va faire un tour à W., machin* » [Ils ont essayé de t'emboucaner (= entraîner dans quelque chose)] *Ah carrément, quand je suis arrivé à W., je l'ai vu, j'ai flippé ce jour là, il avait le*

calibre, en fait il devait avoir estanqué (= escroqué) tout le monde chez lui, il s'attendait à avoir de la visite, armé. L'autre il lui fait « oh, c'est moi et tout, c'est bon », après trop zen le mec, gentil. (...) Le mec qui m'avait amené c'était pour me mettre dedans, il a pris un gramme et demi ou deux grammes, il a fait ouit ! (imite un snif) ouit ! (idem). (L'autre) Il nous a fait des rateaux à 0,6. Con ! J'ai dit au gars « écoute c'est la première fois pour moi », « comment ? » il a été gentil le type, lui il a du cœur, (...) il m'a fait un tout petit trait, il m'a dit « si tu veux goûter, goûte, c'est pas touché. (...) Le mec gentil, pas à te mettre dedans, autant t'es un petit jeune, il te met des gifles (si tu consommes). L'autre, lui non, carrément il m'a sorti un calibre de 9 en me ramenant chez mes parents et tout, « oh tu parles pas, mais bon si tu veux, tu sais qu'il y a moyen ». Tu sais, ça c'est des trucs (il rit), à 13-14 ans tu te retrouves avec un calibre face à toi, tu... ».

Bien qu'il côtoie quotidiennement des usagers et des revendeurs d'héroïne, dans les années qui suivent, Thomas n'en consomme pas. A 16 ans, avec ses amis de l'école maritime de Sète, il découvre les ecstasys lors des après midis d'un séjour scolaire au ski. En 1996, à 17 ans, des amis plus âgés de Cavaillon, revendeurs de cannabis, de cocaïne et d'héroïne, l'initient aux raves. Rapidement, il y sort très régulièrement, y prenant de l'ecstasy et/ou du LSD, et plus rarement de la cocaïne. Il commence également à être DJ. A l'époque, avec ses amis revendeurs de Cavaillon, il lui arrive de faire « quelques délires » avec l'héroïne, mais il a retenu de sa première rencontre et d'autres événements liés à l'héroïne dans son entourage, de ne jamais entrer dans une consommation quotidienne. Ainsi, si jusqu'à 28 ans, il sort tous les week-ends – sauf ceux où il garde sa fille - en free partys ou dans des soirées privées où se retrouvent des teufers, il n'y consomme apparemment que très rarement de l'héroïne. Depuis trois-quatre ans, il prend régulièrement du LSD, du MDMA ou des stimulants dans ces mêmes soirées ; en revanche, il ne consomme de l'héroïne qu'une fois par an, à l'époque des fêtes de fin d'année, chez lui, seul ou avec deux ou trois amis.

L'expérimentation après la découverte des raves

Deux personnes ont expérimenté l'héroïne après plusieurs années d'usage quotidien de cannabis, d'usage régulier d'alcool et après avoir commencé à prendre des produits de synthèse en rave ou en free party. Ces deux personnes savent avant l'expérience qu'elles ne la renouvelleront pas car elles ce produit ne correspond pas aux significations hédonistes et récréatives qu'elles donnent à leur usage de produits illicites. Elles l'excluent des modalités d'usage envisageable pour soi comme une technique de préservation du risque de s'inscrire dans une trajectoire biographique marquée par la dépendance, la délinquance et la désaffiliation.

César, 41 ans, jardinier et artiste sculpteur, initié en 1992

César vit dans un village balnéaire huppé¹⁸ de la Côte d'Azur lorsqu'il commence à fumer du cannabis à 14 ans (1985). Il explique que ce lieu attire des personnes de toute l'Europe chaque été pour faire la fête « partout : dans les discothèques, dans les villas... ». A la fin des années 80, il est donc propice au développement du trafic de tous produits illicites en lien avec l'arrivée de la *house music*. A 17 ans, lui-même et ses amis commencent à

¹⁸ César a insisté pour anonymiser ce village, de crainte d'être reconnu, puisqu'il expose ses sculptures.

vendre aux touristes du cannabis, du LSD, de l'ecstasy, de la cocaïne. C'est aussi un contexte où ils deviennent rapidement DJ's dans les boîtes de nuit et les stations de ski et centres de vacances alpins. A 16 ans, César travaille aussi comme serveur. A 17 ans, il prend son premier ecstasy dans une boîte de nuit, sur fond de *house* ; un peu plus tard, il débute un usage de LSD, en boîte ou en soirée en appartement, qui remplace très vite l'ecstasy. En 1992, il découvre les free partys et c'est la révélation. Alors qu'il ne se reconnaît pas dans les valeurs tournées vers la réussite économique et le luxe et a le sentiment de ne pas pouvoir faire sa place dans ce village et sa 'région', les *travellers* qui organisent ces fêtes lui donnent l'exemple d'un autre mode de vie possible : nomade, peu matérialiste et tourné vers la musique et la fête.

Pendant deux ans, il continue à alterner des périodes de sédentarité et d'emplois saisonniers dans le secteur du tourisme (notamment le *time share*) et de la restauration, et des périodes de nomadisme, allant en camion de free partys en free partys. Son bac à disques ne le quitte pas et dès qu'il en a la possibilité (discothèque, free party ou centre de vacance), il joue. Entre temps, il finit par dépasser son appréhension pour « *la poudre* » au moins à l'égard de la cocaïne, dont il a des périodes d'usage pluri-hebdomadaires. Au Portugal, où il achète son premier camion, il expérimente l'héroïne, sans préciser le contexte, mais c'est une période « *j'ai essayé une fois, j'ai fumée au dragon comme ça, j'ai dit « plus jamais ! Plus jamais ! » [Ça t'a pas plu ?] Non, pour moi ça a été une barrière, j'ai dit « ok j'y vais [= dans l'usage de produits] mais je vais me mettre une barrière » [Et tu avais vu des gens autour de toi qui...]* Ouais, ouais, à X., beaucoup, je travaillais comme serveur et comme les serveurs ils se... Et comme des fois j'allais chez eux, les mecs, des fois, ils se baladaient à poil dans l'appart, ils se tenaient le garrot... c'était mon chef de rang, je lui tenais le garrot, je tournais la tête comme ça [Mais toi tu étais jeunot là ?] Ouais ! Mais à X. c'est ça, c'est partout, partout. (...) T'es avec des saisonniers de Paris, puis à l'époque tu gagnais pas mal d'argent quand même, (...) un chef de rang il se faisait trois briques par mois, c'était la teuf. Et moi je me suis toujours dit ça... et j'ai tenu, j'ai tenu. Une fois, au Portugal. (Mime inhalation) et j'ai fait ptt ! « jamais plus » (...) c'était déjà bien ancré en moi, ouais, c'est ma limite « jamais ça », parce que j'ai commencé, c'est vraiment récréatif, si on prenait ça c'était pour être dans un Luna Park, dans une fête foraine « waouh !! », mais jamais tout seul, jamais dans mon coin tout seul pour essayer d'oublier, là tu tombes dans la toxicomanie et c'est différent. La drogue oui, mais festif, pour faire la fête, pour échanger, pour se rassembler ».

En 1994-95, il se décide à s'investir totalement dans le mode de vie *traveller techno* : il vit en camion, travaille dans les champs et participe à l'organisation de free partys pendant quinze ans (1995-2009). Durant toute cette période, outre le cannabis quotidien, il consomme du LSD, de la cocaïne ou des amphétamines, lors des free partys et teknivals ou en semaine. Mais il s'abstient de toute consommation lors d'épisodes dépressifs, allant jusqu'à des pensées suicidaires. Depuis trois ans, il s'est sédentarisé, travaille et expose ses sculptures. Il ne sort plus en free party, consomme deux ou trois fois par an des stimulants et fume toujours quotidiennement du cannabis.

Samuel, 32 ans, sans emploi, débrouille, diplômé d'un master 2 en sociologie, initié en 1995

Samuel commence à fumer du cannabis à 13 ans et demi avec sa sœur âgée de cinq ans de plus. Dans le petit village du Vaucluse où ils vivent avec leurs parents, ils côtoient plusieurs revendeurs de cannabis. Très vite, il en

fume régulièrement le week-end avec ses amis, parfois en association avec l'alcool, puis quotidiennement, dès le matin, en joints et en bonges. Entre 14 et 16 ans, il fait son apprentissage dans un grand hôtel ; il fume du cannabis avec ses collègues. s'est liée d'amitié avec J. C., un jeune homme à peine plus âgé, injecteur quotidien d'héroïne. Au printemps 1995, profitant d'un voyage de ses parents, celui-ci organise une rave dans la villa familiale. Samuel et O., son meilleur ami, sont sollicités pour faire les passeurs¹⁹. Outre le paiement en fin de soirée, en remerciement, J. C. leur offre un pack de bières ainsi que de la poudre de MDMA qu'il a lui-même synthétisée ; Samuel boit également dans l'*acid punch*²⁰ de la soirée. Dès les semaines suivantes, Samuel et sa bande d'amis commencent à sortir chaque week-end dans les raves du sud est de la France, de Montpellier à Nice. Outre le cannabis, Samuel y prend de l'ecstasy ou, plus rarement, du LSD. Très vite, il accompagne O. acheter des ecstasy 'Couronne' en gros au fabriquant, avant de les revendre en rave ; ces ecstas sont bientôt réputés pour leur 'qualité'.

Lors d'une rave, un espagnol, âgé d'une cinquantaine d'années, leur propose de troquer deux ecstasys contre des produits qu'il vend. *« Il avait su pour nos couronnes, mais c'est un vieux, il devait avoir 45, t'sais Espagnol, Gitan, le visage très marqué, le fou (...) mais nous on aimait bien ça, le côté obscur ça nous plaisait beaucoup et on n'a jamais eu de problème. (...) « Fais voir », donc O. il lui en sort deux (ecstasys), (accent espagnol) « y'ai pas de sous, attends », il sort la main de sa poche « yéro (héroïne), coco (cocaïne), Panoramix, Hoffman, (gourmand) mhmm et un petit Rolex²¹ », donc il prend le Rolex comme ça devant nous, (...) (accent espagnol) « bon y'ai plus d'argent, tu veux échanger avec moi ? », en fait au début on sait pas trop, (accent espagnol) « y'ai du super shit dans la voiture, viens ! Viens ! » En fait on s'était calé 4h dans la voiture, immatriculée en Espagne, maintenant c'est courant, mais à l'époque, bon, tu vois un mec comme ça, c'est un tueur. En fait le gars (il s'esclaffe), il avait un kilo de shit dans sa voiture ! Et puis tu voyais qu'il tournait avec sa voiture, il avait pas de maison, il tournait de teuf en teuf, parce qu'à l'époque, avec les afters, tu pouvais aller de teuf en teuf. « Yérococo », il vivait de deal. Il nous avait fait un bout de fou, 30 g (de shit) pour deux ecsta et lui il nous avait proposé de l'héro, (accent espagnol) « de la bonne héro ça, ça vous dit ? », « non ». Je me rappelle on était devant sa voiture, ça m'est resté ça, y'avait un grillage, en pleine nature, on avait fait un petit feu, tout petit, et lui il était cool, on était jeunes, quand j'y pense ! Y'avait mon pote G., on était trois et lui il était seul, et lui « vous voulez pas de l'héro ? », « non et tout », et il sort de l'héroïne marron, il fait quatre traits, on l'a pris. Moi j'ai été vomir direct, mon collègue vomit direct et O. lui non, lui il était à balle, il était ravi, heureusement ça lui a pas plût [Donc il proposait déjà de l'héro en 95] Beh lui je crois pas qu'il en vendait de l'héro, il vendait plus des trips, de la coke, et lui il était héroïnomane ».*

¹⁹ Au début des années 90, les indications d'accès à une rave passaient par le bouche à oreilles et un flyer indiquant un lieu de rendez vous. A ce rendez vous, se trouvaient des 'passeurs' chargés d'indiquer la suite du trajet. Ceci permettait de garder secrète l'information sur le lieu de la rave jusqu'au dernier moment. Le secret donnait une dimension mystérieuse et aventurière à la rave (Fontaine A., Fontana C., 1996), et limitait le risque de voir arriver les forces de l'ordre au moment du montage du matériel de sonorisation et d'éclairage et qu'elles empêchent la tenue de la fête.

²⁰ Samuel décrit l'*acid punch* comme une boisson à base de jus de fruits et de buvards de LSD, prévue pour la consommation de plusieurs personnes. Bien souvent, il contient également de l'alcool fort (rhum, vodka).

²¹ Panoramix et Hoffman sont des noms de buvards de LSD ; le Rolex est le nom d'un ecstasy. Ces noms renvoient aux dessins imprimés ou gravés dessus.

Au cours des deux années suivantes, Samuel continue à sortir chaque week-end en rave, consommant systématiquement cannabis, ecstasy ou LSD, et amphétamines et/ou cocaïne. Il s'implique également dans la revente d'ecstasy. Au bout de deux ans (en 1997), il cesse toute sortie en rave et tout usage de produits de synthèse, et poursuit, jusqu'à aujourd'hui, un usage quotidien de cannabis, dès le matin. Il a réalisé que travailler en restauration ne lui convenait pas, a passé son bac puis un master 2 en sociologie (obtenu en 2010). Aujourd'hui, il vit de petits boulots et de récupération de livres « *subversifs* » qu'il vend sur internet. Il n'a jamais repris d'héroïne « *on m'avait fait taper une fois, mais pas deux. Mais ça nous avait immunisé, d'ailleurs c'est ce qu'il s'est produit. Ça nous fascinait les tox, mais nous on a toujours considéré dans notre tête les tox comme des héroïnomanes, ça on le savait déjà. Par exemple, avec Yérococo, franchement au début on voulait pas, puis finalement on l'avait fait, mais pour nous c'était une expérience. Dans notre groupe on était pas trop... pour nous les ecsta et les trips, c'était dangereux mais on les considérait pas comme de la « came », pour nous la came c'était plus la coke, l'héro, le speed* ».

Usage de régulation de stimulants et/ou LSD

Dés 1998, l'IREP (1999) observait un usage de l'héroïne en régulation de la descente des effets de l'ecstasy, de stimulants ou, plus rarement, du LSD. En effet, pendant la phase d'atténuation progressive de leurs effets, ces produits peuvent induire, selon les quantités prises et les personnalités physiologiques, anxiété, tension, pensées sombres, irritabilité, mal être. Le cannabis le plus souvent et, pour certaines personnes, l'héroïne ou l'opium sont utilisés pour 'recouvrir' ces effets secondaires non désirables et retrouver un état de détente. Ces usages de régulation relèvent des rituels de gestion des effets négatifs, visant à ressentir du mieux être et à être plus à l'aise et plus agréable dans ses relations aux autres. Cependant, comme l'illustre déjà l'expérience de Samantha, comme l'illustre celle d'Armelle et comme l'illustreront ensuite celles de Michele et d'Alessandro, ces usages de régulation peuvent être précédés et suivis de rapports différents à l'usage d'héroïne.

Armelle, 35 ans, conseillère conjugale, initiée en 2001

Armelle grandit à St Etienne ; elle commence à fumer ponctuellement du cannabis à 11 ans en 6^e et à inhaler des solvants avec son frère cadet et ses cousins en 5^e. En 4^e, elle fume tous les jours en joints et en bongs. Depuis ses 12 ans (fin 5^e), elle est fascinée par la lecture de *Flash* et de *Moi, Christiane F*, trouvés à la bibliothèque de son collège²². Elle relie cette fascination à un état d'esprit nihiliste et morbide et au « *contexte familial* »²³. Son père meurt alors qu'elle a 14 ans. Ce « *contexte familial* » pourrait renvoyer au fait qu'elle sait son père atteint d'une maladie incurable, ou à une ambiance familiale assombrie par un état dépressif du père, qui l'aurait conduit

²² « *j'avais lu Flash à 12 ans, j'étais tombée dessus par hasard au CDI, waahh, tout.. après j'avais lu L'herbe bleue, et même si les histoires sont fracassantes, je sais pas... c'est... [Ça t'a attirée] Ouais, ça m'a attirée, plutôt que le danger, ça m'a pas mal attirée* ».

²³ Il est également possible, au vu de certains de ses propos, que cela s'explique aussi par un syndrome dépressif relativement courant à l'adolescence.

au suicide²⁴. A la même période, elle se lie d'amitié avec un jeune homme plus âgé, injecteur quotidien d'héroïne. Quand elle lui demande de lui faire expérimenter l'injection et/ou l'héroïne, celui-ci refuse catégoriquement (« *y'a pas moyen, retourne dans ta cour d'école* »). Elle cesse l'inhalation de solvants lorsque, à plusieurs reprises, elle ne sait plus si elle a rêvé (dormi) ou était dans un rêve éveillé. L'été qui suit la 3^e, alors qu'elle fume un joint avec des amis, elle fait une bouffée délirante (état paranoïaque, hallucinations auditives, mal être) ; l'expérience se reproduisant, elle cesse cette consommation. Entre temps, elle a commencé à prendre à sa mère des anxiolytiques ou des somnifères lorsqu'elle a des « *angoisses* ». Pendant le lycée, elle « *abuse* » de l'alcool le week-end avec un groupe d'amis redskins, dans une logique ludique d'affrontement aux militants d'extrême droite dans les stades de foot. Après le bac, elle suit ses cours à la fac et travaille dans des bars et boîtes de nuit. Son frère et sa petite amie commencent à sortir en rave ; elle ne s'y intéresse pas, appréhendant les effets psychiques des produits.

En 2001, son petit ami l'initie à sa première rave et à son premier ecstasy. Elle passe l'été suivant avec des teufers, rencontrés dans un camping de travailleurs saisonniers. Au début de juillet, elle prend parfois « *un peu* » d'ecstasy ou expérimente « *un peu* » de LSD. Puis, elle part avec cinq d'entre eux à son premier teknival (Salles la Source, Aveyron) et consomme ecstasy, LSD, amphétamines, kétamine. Le groupe ayant rencontré un couple injecteur d'héroïne (brune), elle en prend un peu ; elle explique cette expérimentation par la dénomination du produit « *c'était pas dit « héroïne », c'est le terme « meuh meuh », « rabla » ça fait pas le même effet carnage dans la tête que dans les années 70, où les mecs ils se piquaient et tout machin, que tu retrouves en bas de la rue, ou quoi... « la marron », la « meuh meuh », t'sais ? [Ça marque pas pareil] « Héroïne » tout de suite ça fait bim ! quand t'as pas l'habitude, si t'as bien été conditionné comme ça. Après ça dépend de ton truc mais... [Ça dédramatise en fait] Ah mais carrément ! ». En revanche, cette nouvelle rencontre avec l'héroïne et l'injection ne suscite pas de fascination, car trop éloignée du sens qu'elle donne à sa propre consommation « *pour revenir sur les gens qui se piquaient, ils se cachaient... J'avais pas spécialement confiance en eux... moi je mettais ça dans un truc festif, machin, même si... Eux il me semblait qu'ils étaient glauques, tu vois, ils étaient plus loin dans le truc, et je sais pas, j'ai eu un ressenti qui m'a pas plût spécialement [Mais c'était glauque parce que c'était l'injection... parce que c'était l'état d'esprit ?] Parce qu'ils tiraient la gueule, parce que... peut être que c'était la première fois que j'étais confrontée... ils restaient dans leur camion tout le temps, ils tiraient la gueule, pas tout le temps mais... c'était dur quoi. Alors que moi j'étais plus (euphorique) « youhou ! », (...) et j'ai pas eu envie, contrairement à mon pote avec qui on parlait beaucoup, musique, machin, eux c'était « on se défonce. J'ai fait une grosse distinction entre la conso en teuf et le truc quotidien ».**

De septembre 2001 à début 2003, elle travaille à l'usine et sort chaque week-end en free party avec son petit ami, son frère et sa belle sœur. Elle y prend, en alternance ou associés, ecstasy/ MDMA, cocaïne, amphétamines, LSD et parfois opium en descente ; « *mais rien la semaine, c'est important pour (elle)* ». En 2003, avec son petit ami, elle part trois mois au Pérou, puis deux mois en Bolivie, où le dernier mois ils consomment

²⁴ Lorsqu'il décède, le père d'Armelle tient un bar tabac, après avoir passé de longues années au R.M.I. Or, les années 80 à St Etienne sont celles de la fermeture des dernières mines et de nombreuses usines. Il est possible que son père ait vécu une période de relégation professionnelle dont il n'a pas réussi à 'se remettre'.

quotidiennement et en grande quantité de la cocaïne. Au retour, pendant un an et demi, elle reprend les sorties hebdomadaires en free party avec son compagnon, son frère et sa belle sœur. Ceux-ci prenaient déjà de l'héroïne en gestion de la descente et c'est à ce moment là qu'Armelle commence cette pratique. En 2004, elle débute sa formation de conseillère conjugale et familiale et travaille à côté. Elle quitte son petit ami et au fil des mois sort de moins en moins en free partys, désireuse de réussir ses études et de réduire son niveau de consommation. Elle découvre les concerts punks « *où ça se défonce moins que dans les soirées technoïdes* ». Fin 2004, elle rencontre un nouveau petit ami, usager quotidien d'héroïne en sniff en automédication d'une « *maladie du dos* », qui travaille et à la garde de ses deux enfants. Bientôt, elle découvre qu'il est grossiste d'héroïne et de cocaïne. Il est très hostile à ce qu'Armelle prenne de l'héroïne, cependant, si elle en a beaucoup appréciée les effets, elle ne veut en prendre que rarement. « *je tapais un trait en fin, fin de soirée, au petit matin, quand on était tous les deux, et c'était vraiment pas régulier, lui de toute façon il voulait pas, il faisait la gueule quand j'en tapais un, bon. Voilà. Mais moi comme j'estimais que c'était même pas tous les deux mois, ça allait (...)* La première fois où j'ai vraiment... plus qu'en fin de teuf, machin, en isolant le produit, c'était avec mon frère et ma belle sœur en dragon, avec l'alu(minium) [C'était bien ?] Pfff. Au début, j'ai dégueulé, j'ai dégueulé, j'ai dégueulé, puis après (...) j'étais trop bien, j'ai pensé à plein de trucs de oufs et tout, et c'était super bien, et vraiment là j'ai découvert le produit, plus que comme un truc qui te calme en fin de free party, et là j'ai trouvé ça chanmé. (...) Et puis, sinon à chaque fois que je retapais de la meuh meuh c'était en fin de soirée, plutôt pour limiter la descente des autres trucs donc je retrouvais pas la même chose, et puis comme j'estimais prendre suffisamment de trucs le week-end, j'allais pas taper en semaine, juste pour le produit, de la meuh meuh, il était pas question, j'étais en pleine étude... et il pouvait avoir des quantités énormes à la maison de coke, de meuh meuh toute façon je m'en foutais ».

Dans les années suivantes, elle finit par le quitter car il ne travaille plus, s'occupe peu de ses enfants, sa consommation quotidienne a été multipliée par trois et il ne veut pas la cesser. De plus, à la même période, son frère et sa belle sœur ont initié un traitement de substitution pour l'héroïne. Entre temps, elle s'inquiète de sa propre envie compulsive de prendre de la cocaïne en soirée, aménage à Marseille pour prendre ses distances avec son entourage consommateur et cesse de sortir en free party. En 2006, elle obtient son diplôme. Depuis, ses consommations de stimulants, d'opiacés ou de LSD n'ont cessé de diminuer, pour atteindre la fréquence de deux-trois fois par an dans des fêtes en squat.

Usage pour ses effets propres, intégré dans une pratique de polyusage en free party

Certaines personnes utilisent l'héroïne pour ses effets propres, c'est-à-dire pas nécessairement pour ses effets d'amortissement de la descente d'autres produits. Elles l'inscrivent ainsi dans le panel des substances possiblement consommées au cours de la free party, pas seulement le matin, mais aussi dans la nuit ou, lors de teknival, dans la journée. Cet usage régulier peut être précédé d'une phase de stigmatisation de l'héroïne, dans une double logique de distinction identitaire vis-à-vis du « tox » et de préservation de soi. Cette évolution du

rapport à l'usage d'héroïne met en exergue que s'il existe des sanctions qui le stigmatise, il en existe d'autres qui le valorisent et, plus généralement, qui valorisent la surenchère dans la prise de risques liés au polyusage. Enfin, contrairement à Rémi, cet usage régulier pendant plusieurs années n'évolue pas vers un usage de dépendance. Après avoir traversé une période où cet usage déborde le cadre de la free party pour s'inscrire parfois dans la semaine, Michele en vient à une fréquence occasionnelle (quelques fois dans le mois, puis dans l'année) sans être confronté à la sensation de manque ou éprouver un rapport compulsif à l'héroïne.

Michele, 28 ans, étudiant master 2 histoire, initié en 1998²⁵

Michele fume son premier joint à 14 ans lors d'un séjour scout. Dès la rentrée scolaire suivante, en 4^e, cette consommation devient quotidienne et le reste jusqu'au jour de l'entretien. Il fréquente bientôt des personnes du milieu punk, adopte « *la panoplie* » punk et se met à s'alcooliser tous les jours, y compris avant les cours. A 15 ans, avec un ami, il commence à vendre du cannabis et à prendre régulièrement du LSD dans des concerts punk. En 1998, par un concours de circonstances, ils se retrouvent un soir dans une free party ; c'est la révélation : désormais, tous les samedi soirs, ils sortent en free party et y prennent du LSD. En effet, « *les taz c'était le produit des discothèques, des racailles, c'était pas pour nous, l'héroïne c'était mal, la cocaïne c'était les bobos* ». Il rencontre une petite amie de 14 ans qui injecte l'héroïne « *parce qu'elle avait une histoire un peu grave* » ; ils restent quelques mois ensemble puis se séparent. Michele lui écrit une lettre condamnant son usage d'héroïne ; avant qu'il ne la lui remette, elle décède d'une prise d'héroïne frelatée. A 16 ans, il vend tant de cannabis et de LSD, qu'il est autonome dans ses sorties, son alimentation et ses vêtements.

A 17 ans, il sort en free party avec un groupe d'amis qui restera plus ou moins le même pendant des années ; il expérimente l'opium, et quelques temps plus tard, la kétamine. Il découvre le MDMA en cristaux qui inaugure une élévation des quantités consommées et des associations de produits. Par écoëurement, il cesse de boire des alcools forts. Quelques mois plus tard, après trois mois de consommation quasi quotidienne d'ecstasy et l'observation d'« *énormes problèmes au cerveau* » (déconcentration et pertes de mémoire), il décide de cesser l'usage de ce produit. Lors d'un teknival, suite à une surconsommation de speed associée à une prise de datura, et une insolation, il se retrouve dans un état de paranoïa et d'hallucination aigües qui le décide à cesser l'usage de speed. Ces deux exclusions sont concomitantes d'une augmentation « *grave* » de l'usage de kétamine : il devient quotidien et en trace d'un demi gramme. Cette augmentation est liée au phénomène d'accoutumance et au fait qu'il en revende d'énormes quantités : au fil des années de revente, il a fait de multiples connaissances qui lui offrent une trace ou un quart (de buvard, d'ecstasy) lorsqu'elles le croise. En juillet, suite à un teknival en Allemagne, il ne ressent plus les effets de la kétamine ; il demande à son ami de lui faire une injection et il « *adore* » l'expérience. Il démarre une pratique d'injection intramusculaire de kétamine qui dure trois ans.

A 19 ans (2003), c'est « *la période opium* » ; avec ses amis ils se promettent de « *ne jamais prendre de l'héroïne* », notamment au regard de sa stigmatisation dans les free parties²⁶. Cependant, lors d'une free party,

²⁵ Michele est Italien.

alors que deux de ses copines viennent d'en fumer et qu'un de ses amis qui en consomme lui en propose, il l'expérimente après une inhalation de free base. Il explique que c'est pour « *garder la cadence* », ne pas passer pour celui qui n'ose pas prendre le risque de cette consommation. « *Le LSD c'était... pour les enfants, les hippys, pour ceux qui avaient peur d'essayer la vraie drogue [Ah la vraie drogue c'est celle qui te met à l'épreuve] Voilà, exactement [Parce qu'il y a toute l'accoutumance et la dépendance à gérer] Ouais* ». S'ensuit une période de deux ans, où il consomme uniquement et presque quotidiennement de la kétamine et/ou de l'opium par inhalation et/ou de l'héroïne par voie nasale – et du cannabis – en free partys ou en soirées entre amis (en appartement), considérant que les autres produits « *c'est pour les enfants* ». A 21 ans, il tombe amoureux d'une jeune fille qui consomme du MDMA et du LSD, méconnaît la kétamine et « *déteste l'héroïne* » et n'aime pas qu'il s'injecte. Pour elle, il arrête l'héroïne et cesse l'injection de kétamine. Cet arrêt de l'injection est aussi consécutif au constat de « *problèmes aux bras* ». Quatre ans plus tard, ils se séparent et il recommence à fumer l'héroïne.

Entre temps, il a aménagé à Marseille et ses consommations de produits ont cessé, pour s'inscrire surtout dans un contexte festif ou récréatif (free partys, soirées entre amis, soirées en squat). Il a repris l'usage occasionnel de LSD et de stimulants. A 25-26 ans, il découvre la dimension compulsive de l'usage de free base et expérimente l'injection d'héroïne... et cesse aussitôt cette pratique. « *J'avais pris deux grammes, j'ai essayé de la fumer, j'ai essayé de la taper, ça me faisait rien, certain moment je regarde le mec, je lui dit « oh ! tu me piques ? » (...)* donc je me suis fais faire quatre piqûres, j'ai rien ressenti et j'ai dit « bon, les gars, je peux dire quelque chose sur votre héroïne ? ; - oui ; - ça fait chier ! ». En fait, le lendemain je me suis senti vachement coupable je me suis regardé dans le miroir, je me suis dit « putain, t'arrives à 25 ans, tu commences à te piquer à l'héroïne, mais t'es con ou quoi ?! » [Dans quel sens tu t'es fait la morale ?] *Dans le sens, où je trouve que c'est con, c'est un risque qu'il faut pas courir* ». A 27 ans, après avoir éprouvé pour la première fois le manque suite à une période de consommation quotidienne d'opium, il revient à une consommation occasionnelle. De même, il fume de l'héroïne ou du free base seulement deux à trois fois par an.

Usage ritualisé hors de la free party

Cet usage concerne deux personnes dont les trajectoires ont déjà été décrites, Michele et Thomas. En l'occurrence, il s'agit de personnes qui présentent des niveaux de polyusage précoces (15 ans pour Michele, 17 ans pour Thomas) et élevés. Mais on peut faire l'hypothèse qu'il concerne des personnes ayant toujours eu des niveaux d'usage plus modérés, c'est-à-dire associant un moins grand nombre de produits, dans de moindre quantités, et ayant des fréquences d'usage de produits illicites (hors cannabis) qui ne sont pas hebdomadaires. D'autre part, contrairement à l'usage de régulation et comme le décrit Armelle, cet usage se caractérise par la recherche des effets propres de l'héroïne, où leur spécificité est d'autant mieux ressentie et appréciée qu'ils ne se superposent pas et ne peuvent se confondre avec ceux des stimulants ou des psychodysléptiques. Enfin, si

²⁶ « *C'était encore la période où l'héroïne en teuf, en Italie, c'était vachement stigmatisé. En 2003, c'était encore la période où la piqûre, l'héroïne et la kétamine était vachement stigmatisées, tu risquais de te faire taper, mais grave, il fallait aller se cacher* » (Michele, 28 ans, étudiant master 2 histoire, 1998)

l'on peut parler de « rituel » (ZINBERG N. E., 1984), c'est que la personne a, plus ou moins, clairement défini les conditions matérielles et sociales de sa consommation *dans l'objectif* résolu de la réguler au regard des risques d'entrée dans un processus de dépendance et de désaffiliation. A minima, le rituel est défini par l'exception : la qualité particulière d'un produit, un moment spécifique de l'année, des retrouvailles.

Chez Thomas, dont l'usage a toujours été ponctuel, ce rituel est motivé par l'observation des personnes dépendantes à l'héroïne qu'il a croisées dans son adolescence et de l'évolution vers un usage de dépendance, puis un traitement méthadone, d'un ami avec lequel il a fait ses premières raves.

« L'héro... alors ce que je fais, c'est un produit que j'aime bien, parce que le côté comme ça, pfouuuuh (relâchement), le côté chamallow où t'es... on dit « ouais, la came c'est pas bon », mais pourquoi c'est pas bon ? Parce que c'est trop bon, c'est trop bon ! T'es là, tu piques du zen. Alors ce que je fais, cette année je l'ai pas fait, la dernière fois que je l'ai fait, c'est pendant les fêtes de fin d'année, voilà. Juste avant la Noël, je suis passé voir un collègue, « fais moi un meuge, je sais que pendant la Noël, pendant les fêtes, je vais me mettre la couenne, feu ! C'est là, maintenant » et après il me dit « c'est vrai, on te voit une fois par an », et c'est vrai je passe chez eux les voir rien que pour ça. C'est des potes à moi quand même, on se connaît depuis quelques années, mais je les fréquente pas parce que c'est continu, c'est de longue, et puis eux c'est l'habitude, comme moi l'habitude de fumer le zâh (joint) ou quoi, eux c'est leur habitude, donc... la dernière fois c'était l'année dernière [C'est un peu un rituel alors, une fois par an] Je me tape un délire, voilà. C'est un truc que j'ai testé jeune, je connais, je sais où il faut pas... comment il faut le prendre, je me mets une couenne et je m'arrête là. C'est pas un truc qui me manque, je te garantis. ça fait un an et demi que j'en ai plus pris ».

Après près de six ans de consommation, dont une période d'usage régulier, voire quotidien, puis une période d'arrêt de quatre ans, et, enfin, la reprise d'un usage régulier, Michele consomme aujourd'hui de manière occasionnelle. Il explique un rapport similaire au free base – pour lequel l'héroïne peut aussi être utilisée comme un produit de régulation.

« ce que j'aime bien dans héroïne c'est aussi le côté convivial, moi je fume jamais seul, je fume toujours avec quelqu'un, si j'ai envie de faire une soirée, et que je suis seul, j'invite quelqu'un, ou sinon je le fais pas, tu vois, t'as pas de sous, je vais l'acheter moi et on fume ensemble, mais je vais pas fumer seul. c'est ce qui fait la différence entre drogue et produit psychoactif, je veux dire que euh... faire des choses seul, à part le pétard, mais je suis un toxico du pétard, ça c'est vrai, mais j'aime pas... ça me semble vachement toxico, renfermé sur moi-même, me voir seul à fumer de l'héroïne dans ma chambre... putain pour faire quoi après ? (...) Dans les derniers mois, j'ai pris deux fois deux fois de la rabla, une fois au jour de l'an parce que c'était un cadeau et c'était un pote qui avait ramené de la thaïlandaise « bon, il faut que tu goûtes », voilà. Et l'autre fois, parce que aussi là (le week-end précédent l'entretien) je suis allé voir une copine, elle m'a dit « je savais que tu rentrais, on a pris ça, on va se faire une soirée ». (...) C'est dégueulasse l'héroïne ici, c'est vraiment dégueulasse, par contre, je garde ça comme un petit plaisir quand je rentre en Italie, parce que j'ai mes potes, j'aime bien me faire des petites soirées moi et une copine, parce qu'on se voit jamais donc à la fois, elle et moi, on va se chercher ça, on va se mettre tranquille, on parle [C'est un moment privilégié avec quelqu'un] Voilà, exactement. C'est exactement comme avec la cocaïne basée. Moi je tape pas la cocaïne, j'aime pas, je base mais deux, trois fois

par an, parce que c'est pas le produit en soi, c'est la situation, j'ai trois-quatre potes, on s'organise pour la soirée, on achète trois-quatre-cinq grammes chacun et... de la rabla pour la redescente, une bouteille de whisky, plein de cigarettes, deux pipes, on rentre dans la maison, on ferme la porte, on reste 24h et on reste à fumer (comme s'il aspirait dans la pipe à plusieurs reprises) tchou ! tchou ! tchou ! [C'est votre rituel ?] Ouais, totalement, ça c'est totalement un rituel, c'est Noël, c'est le crack de Noël, (...) la raison pour laquelle je veux le faire c'est parce que c'est exactement ces gens là, dans cette situation là où tout est organisé, voilà [Et est ce que ça a un rapport avec... le fait que ce soit très cadré justement est ce que ça a un rapport avec le risque que tu te mettes en en consommer tous les jours ou ça a en a pas ?] Oui, oui. Parce que je sais, je trouve que la ritualisation du moment ça permet un contrôle plus fort sur les produits qui donnent un craving comme la cocaïne, le crack, l'héroïne et tout ça c'est compliqué de gérer, au final tu vois, ton cerveau te fait des blagues, parce que c'est toujours facile à te justifier « bon, c'est le bon moment pour.... », tu sais bien quand tu te dis « bon, là il faut pas que je fume trois jours l'un après l'autre », mais après tu fumes le premier jour, le lendemain tu te dis « bon, j'ai encore des sous, après, demain je le ferai pas », après le lendemain tu te dis... « putain, si tu étais arrivé hier on a fait une magnifique soirée, bon, on peut la refaire »

Usage de dépendance sorti de la free party et stabilité de l'insertion sociale

Après deux ans d'usage quotidien de cannabis et une période de polyusage lié au sorties en free party, une personne a 'développé' un usage de dépendance à l'opium, puis aussi l'héroïne, totalement indépendant de ce contexte d'usage. Si Alessandro parvient à préserver sa situation socio-économique, ceci n'est sans doute pas étranger aux « supports sociétaux » (CASTEL R., 1998) dont il dispose grâce à sa famille, quand bien même ils sont uniquement matériels.

Alessandro, 26 ans, étudiant master 2 anthropologie, initié en 2006

Alessandro vit à Milan²⁷, lorsque, à 15 ans (2001) il commence à fumer de temps en temps du cannabis avec ses amis du lycée. A 18 ans, il aménage avec son frère plus âgé dans une maison familiale à Rome, pour y faire ses études en sciences sociales. Ils se lancent dans la culture de cannabis et Alessandro commence une consommation quotidienne qui perdure jusqu'à aujourd'hui. Il en vend un peu à ses amis pour compléter l'argent que lui donnent ses parents ; puis il cesse la revente.

A 20 ans (2006), il commence à sortir en free party. Pendant un an, il s'y rend quasiment tous les week-ends avec des amis. Il y consomme essentiellement du MDMA, du cannabis et un peu d'alcool ; il prend parfois des amphétamines lorsqu'ils restent un peu plus tard à la fête. Il expérimente également, sans vraiment les apprécier, le LSD, la cocaïne, la kétamine. Il découvre l'opium avec ses amis en retour de free party, pour amortir la descente des effets du MDMA. Entre 21 et 22 ans, ses sorties en free partys sont de plus en plus occasionnelles.

²⁷ Alessandro est Italien, un ami de Michele.

Entre autres explications²⁸, il relie cette baisse de fréquentation à la découverte des effets de l'opium pris isolément, dans le contexte de soirées entre amis en appartement. En effet, ils détrônent ceux du MDMA dans l'appréciation d'Alessandro. Au fil des mois, il se rend bientôt en free party seulement s'il a de l'opium sur lui ; tandis que ses amis continuent à y prendre différents produits, lui y boit « *une bière* » et mange « *un peu d'opium* ».

Pendant ces quelques mois, il n'en consomme qu'une fois par semaine et le week-end, parfois en prévision d'une sortie, parfois pour en profiter seul. Il le fume le plus souvent, ou l'ingère. Il fait des pauses de quelques jours ou semaines pour limiter l'accoutumance. Après quelques temps, en référence à Baudelaire et à Flaubert, il l'utilise aussi pour améliorer ses qualités intellectuelles (concentration, endurance, créativité) lorsqu'il travaille ses cours ou doit écrire. Cependant, les quantités consommées augmentent au point qu'il est parfois trop « *défoncé* » pour étudier. Depuis quelques mois, il a repris la vente de cannabis, d'abord pour sortir et s'acheter des vêtements. Puis, il investit l'argent gagné pour acheter de plus grandes quantités d'opium et en limiter ainsi le coût. Son « *stock* » à la maison passe de 2g à 10g. C'est à ce moment là – il a 23 ans - que sa consommation devient quotidienne. Au bout de deux mois, lors d'une pause d'une semaine, il ressent le manque. Durant cette année et les deux qui suivent, il part environ quatre fois en Espagne acheter de l'opium en grande quantité. Dans cette période, il commence à comprendre qu'il est dépendant à l'opium.

A 24 - 24 ans et demi (2010), il commence à fumer rarement l'héroïne ; puis la fréquence d'usage augmente et semble devenir hebdomadaire voire pluri-hebdomadaire. Dans l'année, il aménage à Marseille pour ses études d'anthropologie. En 2011, il part avec des amis en Tchéquie pour cueillir (voler) du pavot dans des champs de laboratoires pharmaceutiques. Ce passage à l'acte délinquant est un déclic : il commence à réellement remettre en question sa consommation d'opiacés. D'autant plus qu'il constate qu'elle altère ses capacités à étudier, compromet ses possibilités de travailler en sciences sociales, et lui lève l'envie de voir ses amis et sa famille et d'apprécier les moments avec eux. Aussi, en septembre 2011, il s'inscrit dans un programme méthadone en Italie. Ne ressentant pas d'effet opiacé avec la méthadone et réalisant qu'elle ne règle pas le problème de l'attachement au rituel, il poursuit l'usage d'opium et d'héroïne, en moindres quantités. Ainsi, il redéfinit le traitement de substitution comme un prolongement de sa dépendance aux opiacés illicites, qui se double d'une dépendance au système de soins spécialisés. Il arrête le traitement et, pendant quelques mois, reprend l'usage quotidien d'opium.

Quinze jours avant l'entretien (mars 2012), il a arrêté d'en fumer et est retourné dans une structure de soins spécialisés et de réduction des risques à Marseille, Le Cabanon. Il refuse de prendre un traitement de substitution et accepte, avec réticence, une prescription d'anxiolytiques car il est très gêné par l'insomnie qu'il relie à l'arrêt de l'opium. Pour lui, « *la guerre est toujours ouverte* » : il désire en reprendre un usage occasionnel, mais doute de pouvoir y parvenir.

²⁸ Il évoque notamment la détérioration de l'ambiance festive et l'arrivée de personnes plus intéressées par la revente. Mais sa propre désaffection s'explique aussi sans doute par un désintérêt pour les dimensions esthétiques (notamment musicales) et matérielles (clandestinité et autogestion) de la free party, qu'à aucun moment il n'évoque pour expliquer sa sortie dans ces fêtes.

Usage de dépendance, rupture(s) biographique(s) et grande précarité

Les trajectoires d'usage et de vie de Rémi et de Guillaume relèvent d'un 'profil' d'utilisateur spécifique et bien identifié par les équipes des CAARUD* et des CSAPA*, ainsi que par les professionnels de l'aide sociale d'urgence, souvent dénommé « jeunes en errance »²⁹ (COSTES J.-M. (dir.), 2010 ; CHOBEAUX F., 2011). La situation de ces personnes, âgées entre 16 et 30 ans, se caractérise par la misère et la désaffiliation. Leurs liens avec leur entourage familial sont distendus, sinon rompus, suite à des placements en institution, des décès, des abandons, ou à un départ volontaire du foyer parental, lié à des conflits, de la négligence, voire des maltraitements. Elles sont sans logement et, vivent de petits boulots, notamment saisonniers, souvent non déclarés, de la mendicité, de débrouille (récupération, troc, glanage) et de petits trafics (usage-revente de produits illicites, vol à l'arraché et à l'étalage). Si la majorité est des hommes, la proportion de femmes y est plus élevée que chez les personnes usagères de plus de 30 ans vues dans les structures spécialisées (COSTES J.-M. (dir.), 2010). Chez ces jeunes gens, les liens sont plus lâches entre espace festif techno alternatif (*free party* et *teknivals*) et polyusage, puisque, comparativement à la majorité des ravers et teufers, celui-ci s'inscrit plus volontiers dans la semaine et qu'il se caractérise plus souvent, chez certains, par un usage de dépendance aux opiacés (sulfates de morphine et/ou héroïne) ou aux stimulants (la cocaïne le plus souvent, les amphétamines, la Ritaline®).

Ainsi, les expériences d'usage de Guillaume et de Rémi se distinguent du point de leur articulation avec la sortie en *free party*. Contrairement à Alessandro, leur usage de dépendance s'inscrit dans une histoire marquée par une ou des ruptures biographiques, plusieurs déplacements d'une ville à l'autre et la succession de différentes périodes de grande précarité et d'insertion socioprofessionnelle. Si l'usage d'héroïne de Rémi débute dans le contexte de la *free party* puis en sort, celui de Guillaume se construit indépendamment – il insiste là-dessus –, notamment car il l'investit d'une signification qui n'est pas « festive » et d'une fonction qui transcende les contextes d'usage.

*Rémi, 21 ans, sans emploi, initié en 2006*³⁰

Rémi a 12 ans et vit à Nancy lorsqu'il lit *L'herbe bleue*, trouvé dans le grenier de la maison de sa grand-mère. Il a expliqué un peu plus tôt dans l'entretien qu'il a été « fasciné par l'injection » et ce, « dès gamin », et qu'il a

²⁹ La notion d'errance se discute et celui d'itinérance, qui n'est pas connoté péjorativement, semble préférable. En effet, l'errance renvoie à l'idée d'anomie, d'absence de but et de rationalité dans un déplacement permanent qui empêcherait toute construction de repères. Le terme d'itinérance illustre mieux un mode de vie caractérisé par l'alternance de phases de sédentarité et de mobilité, au gré de rencontres et d'opportunités saisies par le sujet ou dont il est soudainement privé (emploi, ouverture d'un squat, création de lien d'amitié, rencontres avec un professionnel spécialisé). Ces rencontres, cette mobilité et les espaces traversés et investis sont aussi au cœur de processus de socialisation, de construction identitaire et d'acquisition de savoirs, de savoir faire et de savoir être. Ce terme d'« itinérance » est également plus cohérent avec le terme « nomade » (Chobeaux F., 2011) que ces jeunes utilisent pour qualifier leur mode de vie. Il est ainsi plus respectueux de la tonalité à la fois plus poétique et plus idéologique, qu'ils donnent à ce qui est aussi une stratégie d'adaptation à des environnements familiaux ou institutionnels qui sont sources de souffrances et à un contexte de précarisation des conditions d'accès et de stabilisation dans un logement et un emploi, notamment pour les moins de 25 ans (Hoareau E., Gondard E., 2015).

³⁰ L'entretien a lieu en mai 2011.

« toujours su qu'(il) allait consommer (des produits illicites) et qu'(il) allait injecter ». Il inscrit cette attirance pour l'injection dans une fascination plus large pour « l'autodestruction ». Entre 13 et 14 ans, il « se met tout le temps en danger » : à plusieurs reprises, il fugue, fait du stop sur l'autoroute la nuit. Vers 13 ans, il commence à boire de l'alcool et à fumer du cannabis, de temps en temps. Passées les premières expériences de cannabis, il n'en fume plus car le produit le rend « pas bien ». A 13 ans toujours, il passe trois mois dans la rue avec « des punks anarchistes ». Il bénéficie ainsi d'un suivi par la P.J.J. et d'un placement en famille d'accueil.

L'année de ses 15 ans, il lui arrive de sortir plusieurs fois par semaine dans les bars avec une copine pour boire « énormément (d'alcool), à vomir ». La même année, après un séjour de rupture avec la P.J.J., il refuse de retourner dans sa famille d'accueil et se fait émanciper. Il commence un apprentissage et prend un appartement dans la banlieue parisienne. Le week-end, il sort avec des amis, plus âgés que lui de 3-4 ans, dans des raves ou des discothèques techno à Paris, où il prend de l'ecstasy, de la cocaïne, des amphétamines ; il expérimente le LSD. Ses amis lui parlent de la free party.

En mai 2006, il rejoint ses amis parisiens à son premier teknival (Chavannes). Il est déçu de l'ambiance³¹ et, ayant « surconsommé » (MDMA, LSD, amphétamines), les jours suivants, il ne se sent pas bien. Néanmoins, il reste désireux de découvrir la free party. Mi 2006, il se réinstalle à Strasbourg, et rencontre de nouveaux amis avec lesquels il part en free party une à deux fois par mois. Il consomme surtout du MDMA et du speed, mais commence aussi à prendre de l'héroïne en la sniffant, plus facile à trouver « dans la rue » que les produits de synthèse. Début 2007, il en prend deux trois fois par semaine, parfois une trace sur le lieu de travail. Il boit toujours beaucoup d'alcool. Il a du mal à garder un emploi, et l'explique par sa personnalité – et non par sa consommation.

A la fin du premier semestre 2007, il a près de 17 ans et commence à consommer quotidiennement de l'héroïne et à faire des allers retours en Hollande pour en acheter. Lors d'une formation d'animateur dans les Alpes pendant deux mois, privé d'héroïne, il découvre le manque et le régule par une alcoolisation quotidienne, dès le matin (« deux ou trois fois dans la journée, je me buvais un pastis bien chargé ou un verre de rhum et le soir je buvais »). A ce moment là³², suite à une prise de speed par voie nasale, ses parois nasales s'inflament et il ne peut plus rien prendre par le nez. Au bout de trois jours, il passe à l'injection pour pallier au manque d'héroïne. Il apprécie notamment ses effets dans le ressenti de la musique « (en free party) dès le lever du soleil, j'envoyais un demi gramme d'héroïne en injection et j'allais devant le son, j'adorais cette sensation un peu de... ouais, de planer [De baigner dans la musique] Ouais, voilà, plus (+) vraiment de baigner, et de sauter, mais plus (+) la sentir dans le cérébral ». Quelques semaines après, il commence un traitement au Subutex®, mais l'utilise seulement en gestion de la pénurie d'héroïne. Il adopte une chienne et ceci l'aide à diminuer sa consommation. Un peu plus tard, il consulte un hypnotiseur : l'expérience produit un tel choc émotionnel que, persuadé qu'elle a suffi, Rémi jette son traitement et arrête de prendre de l'héroïne pendant trois mois. Il lit et s'occupe de sa chienne pour « se changer les idées ». Au bout de trois mois, il reprend de l'héroïne lors d'une soirée avec des amis, et recommence un usage quotidien « comme un crétin ». Fin 2007, un ami proche meurt d'overdose d'héroïne et « là c'est devenu un peu

³¹ En l'occurrence, il s'agit d'un teknival légal, qui attire des personnes non initiées aux valeurs 'communautaires' de la free party.

³² Les dates sont approximatives, mais il précise qu'il la prend par voie nasale pendant un an.

plus concret le risque ». De plus, il n'a alors plus de travail, plus d'appartement, vole sa mère et son beau père, et les relations avec sa famille se dégradent.

Il part vivre à Paris pendant un an et demi. Il y habite chez ses amis parisiens ou dans des squats, fait la manche. Au début, il prend du Subutex® acheté au marché noir ; bientôt ça ne lui « convient » plus. Aussi, pendant quelques semaines, il injecte du Skénan® ; mais il fait des œdèmes, dont un facial qui le « calme ». Il débute alors un traitement méthadone au bus de Médecins du monde et arrête l'héroïne. Il passe par une période d'injection quotidienne de cocaïne, avant de découvrir et de préférer sa prise en free base. Durant toute cette année, il ne part pas en free party ; il y retourne pour le teknival du premier mai 2008. Juste après, il passe deux mois à La Rochelle, dans un studio qu'une amie lui prête. Il poursuit son traitement méthadone et une consommation quotidienne de cocaïne en injection et d'alcool. Il y sympathise avec une femme plus âgée, en état d'ivresse alcoolique et qui suit un traitement benzodiazépines. Ils se voient pendant plusieurs semaines et un matin, alors qu'ils ont bu des bières 8°6 et pris deux grammes de cocaïne le soir et ont dormi ensemble, il la trouve morte à côté de lui. L'évènement le choque ; il rentre à Nancy chez sa mère.

En septembre, il s'installe chez sa grand-mère et s'inscrit à des cours du soir pour préparer le bac en candidat libre. Fin 2008, il s'installe à Strasbourg chez son amoureux, un musicien. De septembre 2008 à avril 2009, il ne sort pas en free party, suit son traitement et consomme à trois ou quatre reprises de la cocaïne en sniff lors de soirées avec des amis. En avril 2009, son compagnon lui annonce qu'il part faire le conservatoire de Berlin. Rémi « pète un plomb » et 'descend' avec son camion et ses deux chiens à Marseille. Il a envie de retourner en free party mais n'a pas les contacts. Début 2010, il y retourne avec un nouveau compagnon et ses amis, deux à trois fois par mois. En free party, il a de « grosse conso » de speed, de MDMA, de cocaïne (son produit préféré) consommée en free base ; il prend parfois de l'opium en descente, et de temps en temps des champignons hallucinogènes car c'est les seuls psychodysléptiques qu'il « supporte ». Il lui arrive parfois d'injecter la cocaïne lorsqu'il ne ressent pas les effets en la fumant. Il continue son traitement méthadone, n'a jamais repris d'héroïne depuis 2008 et « (croit) qu'(il) y retouchera pas » et sa pratique d'injection est devenue occasionnelle – à l'exception d'un rythme quotidien pendant une semaine il y a quelques mois. Il lui arrive de consommer seul en semaine de la cocaïne, du speed (pour faire le ménage) ou de la kétamine. Il ne travaille pas et vit à moitié chez son amoureux, et à moitié dans sa voiture³³.

La trajectoire de Guillaume, gestion du traumatisme et exigence de vigilance

Lorsque je le rencontre, Guillaume est âgé 24 ans. Il vit en squat et fait des petits boulots non déclarés, recourt sans doute à la mendicité. Il ne précise pas l'année, mais il semble s'être rendu en free party dès 13-14 ans, soit en 2002-2003 – puisque lorsqu'il commence à y consommer des amphétamines à 16 ans, il dit qu'il y allait « déjà depuis longtemps ».

Il manque de nombreux éléments concernant la chronologie précise, le mode de vie et les sources de revenus, le passage à l'injection, l'arrivée à Marseille et les consommations après l'arrêt de l'héroïne. En fait, l'entretien est

³³ L'entretien a lieu dans sa voiture.

particulièrement bref (1h) pour diverses raisons³⁴ et Guillaume semble vouloir donner une représentation, sinon de l'ensemble de ses usages de produits, du moins de sa pratique d'injection plus édulcorée, moins mortifère, qu'elle ne l'est ou ne l'a été. Néanmoins, il contient des éléments subjectifs qui permettent de comprendre la morphologie de sa trajectoire d'usage et dont je ne disposais pas dans l'entretien de Rémi – entretien exploratoire du début de la recherche. En effet, Guillaume verbalise la réflexivité et les affects éprouvés à des moments clés de sa trajectoire et des éléments biographiques qui permettent de comprendre l'inscription de l'héroïne dans son histoire. La description et l'analyse de sa trajectoire d'usage s'appuieront sur sa propre distinction de trois périodes ou *séquences significatives* dans sa relation aux substances : la consommation de cannabis avant l'héroïne, celle de consommation d'héroïne, et celle qui suit son arrêt.

Première séquence (10 ans et demi à 12 ans et demi)

Guillaume vit en Aveyron avec sa mère, son beau père et son petit frère lorsqu'il fume son premier joint à « dix ans et demi » (1999) avec des amis au collège, moins par curiosité que par « un entraînement de groupe ». De cette première fois, il se rappelle que « ça défonce la gueule, ça fait rigoler ». L'expérimentation est sans doute facilitée par le fait que depuis qu'il est « tout petit », ses parents – qui se sont séparés durant son enfance – fument du cannabis et en font pousser. Son père « vit dans une yourte, c'est à moitié un punk ». C'est sans doute aussi à cette époque qu'il assiste à la consommation d'opium par des amis de son père : « y'a beaucoup des gens, un peu les communautés babos, tout ça, où ils fument l'opium, les potes à mon père, j'ai déjà vu quand j'étais petit, dans les tipis ». Il est aussi possible qu'il ait été familiarisé à l'usage par l'intermédiaire d'un « pote d'enfance » dont la mère est une ancienne travelleuse, qui a voyagé avec les UFO – un des plus vieux sounds systems techno anglais, qui se sont exilés en France lorsque le gouvernement anglais a réprimé les raves clandestines au début des années 90. Dans l'année qui suit, il fume du cannabis d'abord de temps en temps avec ses amis, puis quotidiennement à partir de « 11 ans et demi ». Il évoque un cours de Vie Sociale et Professionnelle (VSP) au collège, au cours duquel la « contre apologie » des produits illicites, et notamment de l'héroïne lui donne plutôt donner « envie de voir par (lui)-même ».

Il semble que c'est à cette époque qu'il est violé par son beau père³⁵. Il n'en parle à personne car il « culpabilise », ayant « l'impression que c'est (lui) qui l'avais attiré », et qu'à ce moment là, sa mère est enceinte. Cet événement explique peut être sa précision de l'âge (« et demi ») auquel il commence à fumer

³⁴ Lorsque je l'ai rencontré, par l'intermédiaire de l'assistante sociale de la mission rave de Médecins du monde Marseille, il a accepté volontiers de s'y prêter. Mais dès le début de l'entretien, il me dit qu'il ne veut pas parler des dimensions personnelles de sa pratique, ce qui me demande d'autant plus de délicatesse dans mes questions et mes relances. En outre, l'entretien se passe un mercredi après midi dans un petit parc de quartier où il promène son chien : les cris des enfants, les allers et venues des passants et les saluts de ceux qui le connaissent, et la circulation routière compliquent le dialogue. De plus, un peu plus loin, se trouvent sa toute nouvelle petite amie, son meilleur ami et une copine, auxquels il jette souvent un coup d'œil, comme impatient de les rejoindre. Nous sommes aussi en février, le mistral souffle et le froid de fin d'après midi donne envie d'abrèger la discussion. Et après 45 minutes de discussion, il raconte ce dont il m'a d'abord dit ne pas vouloir parler : ce surgissement inattendu et la violence du récit me déstabilisent complètement. J'écourte l'entretien craignant d'autant plus de l'agacer ou de me montrer intrusive et voyeuriste.

³⁵ Certaines formulations s'expliquent par le fait que durant les trois premiers quarts d'heure de l'entretien, il évite de me parler de ce qu'il a subi.

quotidiennement du cannabis. Sa curiosité pour l'héroïne y est-elle aussi liée ? Quelques mois après la naissance de ses deux demi-frères, à 12 ans et demi, il part seul à Montpellier.

Deuxième séquence (12 ans et demi - 21 ans)

A Montpellier, il se retrouve « dans le milieu de la rue », « avec des gens qui prenaient (de l'héroïne) ». Vers 13 ans (2001), il l'expérimente grâce à « une connaissance vite fait ». Cette expérimentation se situe dans un contexte. En effet, Montpellier est une ville qui attire nombre de personnes, plus ou moins jeunes, qui « zonent », se déplacent de ville en ville et, durant les décennies 90-2000, les squats y sont nombreux dans le centre ville. Les opportunités d'emploi saisonnier, notamment durant l'été y sont nombreuses, et l'ambiance de la ville se caractérise aussi par une population estudiantine particulièrement importante. La place centrale de la Comédie est un lieu ressource pour chaque nouvel arrivant : située entre la gare, des terrasses de café, le vieux centre ville très animé et un rôle commercial, elle est propice aux activités de mendicité, de larcin, de trafics et aux rencontres. Il est donc probable que Guillaume s'est tout de suite intégré dans ce petit monde de la rue, notamment à la faveur d'attitudes de protection étant donné son âge.

Il souligne que, contrairement à l'initiation du cannabis qui relevait plutôt d'une « logique d'imitation des pairs » (VERCHERE C., 2005), cette première fois est « une envie personnelle de se changer les idées ». Cette première fois le marque par le bien être ressenti « Quand t'essaie, tu tapes une trace, t'es trop bien, t'as envie de faire plein de choses, limite t'as envie de faire tout ce qui te passe par la tête, tout ce que t'aurais envie en temps normal si t'avais pas eu des soucis qui font que t'as plus envie ». Ce bien être ne se limite pas au plaisir, au sens pharmacologique du terme : « Ça a remplacé mon envie de vivre l'héro ». Comme Guillaume l'exprime, ce plaisir se substitue à son désir de vivre, lui permettant de retrouver goût aux choses, alors qu'il est tenté – plus ou moins lucidement - par le suicide ou l'assassinat de son beau père. En effet, « si (il) avait pas eu la came (il se) serait foutu en l'air (...) ou (il) aurait fait un mort ».

Dans les mois qui suivent, il semble que sa fréquence de consommation augmente rapidement jusqu'à devenir quotidienne. A plusieurs reprises, il insiste sur le fait que sa consommation n'a rien à voir avec l'usage convivial et pour « la rigolade » de l'opium qu'il a vu dans les « communautés babos »³⁶. Elle n'est que « pour (lui) », « y'a pas le côté euphorique, ou le côté festif, j'en ai jamais fait tourner dans les soirées à le fumer... ». Il est moins indifférent au risque d'overdose qu'il ne l'occulte au regard du bénéfice qu'il trouve dans l'usage à « avoir envie de faire des choses » et à « se changer les idées ». Il n'explique pas où – vraisemblablement en squat – ni de quoi il vit jusqu'à ses 16 ans. Il souligne qu'il n'a jamais fait de « plan chelou » (petits actes de délinquance) pour acheter de l'héroïne. On peut ainsi supposer qu'au tout début, il en achetait grâce à l'argent de la manche ou à des pratiques de troc, courantes chez les personnes en grande précarité (HOAREAU E., GONDARD E., 2015) :

³⁶ Dans la mesure où à cette époque il était « petit », Guillaume fait sans doute référence à la fin des années 90. L'opium a toujours été un produit peu accessible dans l'espace festif techno, car il circule en petite quantité et dans de petits réseaux d'interconnaissance. Néanmoins, en 1997-98, sur 885 ravers, 22% en ont déjà pris au moins une fois et, sur 219 personnes s'étant prononcées sur la fréquence de consommation au cours des trois derniers mois, 49% en a pris une à trois fois, 12% quatre à dix fois, et 11% plus de dix fois (SUEUR C. (dir.), 1998).

nourriture récupérée ou menus services (surveillance d'affaires et du squat, gardiennage de chien) contre produit.

De plus, sa manière de raconter laisse penser qu'il trouve assez tôt - avant 16 ans, en obtenant un contrat d'apprentissage ? -, un emploi en 2/8 dans une usine, et un appartement (il paye un loyer et des charges)³⁷. Lorsqu'il n'a plus d'héroïne, il s'alcoolise massivement et/ou consomme de grosses quantités de cannabis (« *c'était soit 5L de cubi de rouge, soit 10g de shit par jour, soit la came* »). Si les produits diffèrent, il s'en sert « *vraiment pour (se) casser le cerveau* », mais aussi pour « *éviter de prendre du Lexomil®, les benzo* ». Il ne veut pas prendre ce que je nomme « *les trucs qui font oublier* » ni être obligé de raconter son histoire pour obtenir une prescription médicale (« *jamais eu envie d'en parler ni avec un psy, ni avec un éduc* »).

Au fil des mois, les quantités consommées sont exponentielles, il consomme « *tout le temps* », chez lui comme au travail, à tel point qu'il ne connaît pas le manque. « *J'ai choisi ma fréquence, c'était tout le temps, pendant un moment, jusqu'à ce que je décide d'arrêter la première fois, j'ai jamais connu le manque, j'ai jamais été en manque, même j'ai jamais connu le moment où, tu vois, quand ça commence à redescendre ou quoi, j'ai... [Oui, parce que t'as toujours consommé] J'ai toujours consommé. Je tapais une trace tous les quarts d'heure, toutes les demies heures, je sais pas, même au travail. Même au travail, n'importe où* ». A un moment, bien qu'en plus des huit heures quotidiennes, il fasse des heures supplémentaires, il dépense tout son argent en héroïne, au point parfois de ne pas réussir à payer l'électricité ou le loyer. Aussi, il finit par se lancer dans la revente d'héroïne pour financer sa consommation : il se rend « *tous les mois en Espagne chercher (ses) 100 g* ». Mais sa consommation s'élèverait alors à « *10g, 15g, tous les jours* »³⁸ et même s'il en vend « *pas mal* » et « *claque toute (sa) paye* », il n'arrive pas toujours à honorer son loyer.

Vers ses 16 ans, sa mère l'appelle pour qu'il vienne en Aveyron – laissant penser que même s'il n'y est jamais retourné, il a gardé le lien avec elle. Lorsqu'il arrive chez elle, elle lui apprend que ses deux demi frères sont chez le médecin pour une expertise, car leur instituteur ou institutrice a trouvé qu'ils faisaient des dessins « *bizarres* ». Il apprend alors qu'ils ont subi des violences sexuelles de leur père – son beau père. Sur le moment, il a « *encore plus culpabilisé, parce que si (il) avait parlé* », il pense que ce ne serait pas arrivé et il « *(pète) un câble* » : il plante « *165 coups de fourchette* » dans le visage de son beau père, il a « *essayé de faire un meurtre* ». Il part en garde en vue - mais n'explique pas comment se solde son acte sur le plan juridique. Sa mère porte plainte pour ses deux demi frères, mais pas pour lui – peut être se tait-il encore sur ce qu'il a subi. Expliquant que c'est le contexte de « *l'affaire d'Outreau* », Guillaume sous entend que son beau père prend *seulement* deux ans de prison avec sursis et deux ans d'obligation de soin.

³⁷ « *Quand j'ai commencé l'héro, j'en ai pris tous les jours, après il s'est rien passé d'autre, il s'est passé que... que je vivais avec la came. Après qu'est ce qu'il s'est passé ? Il s'est passé que je travaillais, que je mettais mes tunes dedans [Oui, tu bossais quand même à côté] Ah oui, oui, oui, j'ai pas fait des plans chelou pour me la payer, je bossais... genre je bossais dans une usine* »

³⁸ Ces quantités semblent exagérées, même si l'on considère que sa consommation a démarré très tôt – et qu'il y serait donc d'autant plus accoutumé. En même temps, elles restent possibles s'il continue à consommer par voie nasale et illustrent qu'effectivement, il consomme « *tout le temps, tout le temps* ».

Entre 14 et 17 ans environ³⁹, il sort parfois en free party « *surtout pour la musique* » ; mais il n'y consomme pas d'autres produits que l'héroïne, l'alcool, le cannabis⁴⁰. A partir de 16 ans, il y expérimente l'ecstasy et prend parfois « *un peu de speed* » au matin pour lutter contre le coup de fatigue. Dans la mesure où cela correspond à l'époque où sa mère l'appelle et où il repart en Aveyron, il semble que cette orientation vers les stimulants soit liée au fait que ses sorties en free partys se fassent avec des amis d'enfance. S'il ne consomme pas d'héroïne avec ses amis, c'est parce qu'il n'a ni envie qu'ils le stigmatisent, ni de prendre la responsabilité de les amener à cette consommation qui peut devenir une aliénation « *je savais que c'était pas trop un produit festif comme le MD, maintenant il commence à y en avoir, à l'époque c'était plutôt un truc de toxico donc... [A la limite, tu pouvais te faire mal voir] Ouais, et puis d'un côté, je savais que c'était un produit violent, 'fin violent pour l'esprit et tout, et puis même, moi, je me voyais pas aller payer des traces à des potes qui en prenaient pas de la came, j'avais conscience quand même de ce que c'était* ».

Il ne précise pas quand il passe d'une consommation par voie nasale à l'injection, ou qu'il commence à alterner ces deux voies d'administration. Sa première expérimentation de l'injection se fait avec les amphétamines : on peut donc supposer que ce passage a lieu vers 16 ans, lorsqu'il a appris à en apprécier les effets. Il dit avoir appris à s'injecter « *tout seul* », mais il est plus probable qu'il ait d'abord longtemps observé et entendu parler de cette pratique chez les personnes avec lesquelles il vit dans les squats durant les premières années à Montpellier. En fait, il semble que ce soit une manière de minimiser la fréquence de son recours à l'injection. Il dit d'abord n'avoir essayé d'injecter l'héroïne qu'une seule fois « *pour voir ce que ça faisait* », mais le fait qu'il ait travaillé avec le bus d'échange de seringues de Aides à Montpellier laisse penser qu'il a une relative bonne connaissance personnelle, empirique de cette pratique. En effet, l'intégration d'un usager dans une équipe d'intervenants de réduction des risques repose sur sa connaissance personnelle des pratiques d'usage de substances illicites. S'il se retrouve dans ce bus, c'est qu'il a très probablement acquis un certain nombre de savoirs et savoirs faire sur l'injection.

C'est à partir de 17 ans qu'il semble se rendre plus fréquemment en free party dans son propre camion, souvent seul avec son chien ou sa copine du moment. Mais en dehors de l'héroïne et des amphétamines, ces consommations ou ces expérimentations de produits de synthèse ne deviennent jamais régulières. Il dit ainsi qu'il n'a « *jamais eu assez d'expériences avec des prods comme ça* » pour bien en comprendre les effets sur lui-même – contrairement à ce qu'il dit de sa pratique d'injection, ces propos semblent mieux rendre compte de la réalité de la pratique. Il prend à plusieurs reprises du LSD, des champignons hallucinogènes et de la mescaline. Si ça le rend « *euphorique* » et le fait « *rigoler* », « *au niveau de l'esprit, ça (le) fait pas partir tout* », contrairement à ses amis. Comme il ne ressent ni modification des perceptions, ni changement du cours de la pensée, il ne débute pas une consommation de produits hallucinogènes. Il évoque également deux-trois prises de MDMA pour accompagner les relations sexuelles « *avec une meuf* » ; mais « *ça (lui) a pas plût, (il) préfère être (lui)-même* ». Enfin, il est probable qu'il démarre à ce moment là un usage occasionnel de cocaïne.

³⁹ En fait, il ne précise pas l'époque, mais il explique que lorsqu'il commence à prendre des amphétamines

⁴⁰ Il ne précise pas l'aire géographique ; mais Montpellier et ses environs ont toujours été dynamiques en terme d'organisation de raves et de free partys (KOSMICKI G., 2010).

A cette période, lors d'une free party, il consomme accidentellement de la kétamine. Ressentant une « *migraine pas possible* », il « *flippe* » et part dormir. Au réveil, comme prévu, il part travailler, c'est-à-dire préparer le repas d'une personne âgée à son domicile, puis rentre chez lui et se rendort. Lorsqu'il se réveille, il n'a *aucun* souvenir des heures précédentes à partir du moment où il est allé se coucher à la free party. « *La kétá j'en ai jamais repris (il rit) parce que je me souviens même pas d'être rentré chez moi, d'avoir fait 30 km (en conduisant), je me rappelle même pas avoir parlé à la mère à ma fille, ni avoir fait le petit déjeuner de la mamie, rien de ce que je fais le matin, qui était apparemment normal comme d'habitude (...)* La kétá ça m'a pas plutôt, jamais j'en retoucherai... » Pour lui, ce qui est encore aujourd'hui difficile à accepter c'est de ne pas avoir agi en ayant conscience de ce qu'il faisait, d'avoir « *tout fait normalement sans le savoir* ». Depuis, il n'a jamais repris de kétamine.

Début 2007, à 19 ans environ, il décide d'arrêter l'héroïne parce que « *ça fait quelques temps qu'(il) en prend* » (entre six et sept ans), « *qu'(il) fout beaucoup d'argent dedans* », mais surtout « *pour gérer la petite* » fille dont il vient d'être le papa. Il demande à son père de l'héberger pour l'aider à décrocher ; après quinze jours, il rentre chez lui où il reprend sa consommation quotidienne. Alors qu'il n'avait « *pas forcément une mauvaise image* » du produit, avec cette première tentative, il a découvert le manque et « *a vu que c'était dur d'arrêter* ». Cette expérience lui fait réaliser que le « *coût* » réel de sa consommation est d'abord existentiel, puisqu'elle « *passé au dessus de tout dans la vie* », qu'elle amène à sacrifier la réussite sociale, ou du moins l'insertion (« *l'ambition* »), mais plus encore, l'autonomie de pensée et « *la vie de famille* ». Dans les mois qui suivent semble-t-il, il se sépare de la mère de sa fille – sans en préciser les raisons – et ne voit plus sa fille pendant trois ans. Il continue à consommer massivement de l'alcool et du cannabis lorsqu'il n'a pas d'héroïne, et autrement, ne semble avoir qu'un usage modéré, voire occasionnel de ces deux produits – d'ailleurs il dit n'avoir jamais été ivre en dehors de ces épisodes de gestion du manque d'héroïne.

Troisième séquence (22 - 24 ans)

Il y a deux ans (2010), il décide de nouveau d'arrêter de prendre de l'héroïne cette fois avec l'aide d'un traitement de substitution. Au bout d'un mois, Guillaume a « *baissé des ¾* » les 8mg quotidien que lui a prescrit le médecin ; aussi il retourne le voir pour lui demander de baisser le dosage. Mais le médecin refuse : « *y'a un protocole à suivre, c'est impossible, tu vas retomber dans la came* », et moi je lui dit « *mais non, moi j'ai pas besoin de 8 mg, j'en prends deux (mg) tous les deux jours, j'ai pas besoin de 8mg par jour* ». Aussi, Guillaume arrête progressivement en diminuant le dosage selon son propre rythme. Il explique cette rapidité par le fait qu'il avait « *vraiment envie d'arrêter* » et qu'il n'en a donc pas éprouvé de difficulté particulière. « *Depuis (il n'a) jamais retouché une tête d'épingle* » d'héroïne. Sans préciser s'il y a un lien avec cet arrêt, il a recommencé à voir sa fille « *occasionnellement* ».

Par ailleurs, en dehors de la période où il s'alcoolisait massivement en gestion du manque de l'héroïne, il souligne plusieurs fois qu'il ne s'alcoolise jamais dans une recherche ludique d'ivresse, y compris en free party. Il semble ainsi qu'il ait toujours eu un usage très régulé d'alcool, qu'il apprécie notamment lorsqu'il a travaillé. « *J'ai jamais pris des cuites à être bwouh (mime l'ivresse), à rigoler, en teuf. Je bois une bière pour rigoler, je bois une*

bière l'après midi comme quand je travaille, pareil, je vais sur un chantier, je me prends une Leffe®, je m'arrête à 4h, je me bois ma Leffe®, je suis content mais ça va pas me... (mettre ivre) [Ça te plaît pas de... (être saoul)] Non, du tout ». De même, son usage d'amphétamines en free party est modéré puisqu'il s'y rend rarement et n'accepte pas systématiquement lorsqu'un ami ou une rencontre lui en propose. Il est probable qu'il y consomme également parfois de la cocaïne.

Il est possible que ce soit à la suite de l'arrêt de sa consommation d'héroïne, qu'il ait commencé à injecter la cocaïne – ayant du mal à se défaire du rituel et des sensations de l'injection. En effet, il dit faire, plusieurs fois par an, des périodes de plusieurs jours de consommation quotidienne de cocaïne ou de free base en injection (« *de temps en temps session avec un peu de speed, un peu de coke, un petit peu, pas la journée entière, me mettre à fond* »). Il recherche la stimulation puisque prendre ces produits « *c'est pas pour rester à la maison* » et ça ne l'empêche pas d'aller promener ou faire des tags. Il explique que si « *le speed ça va encore* », sniffer de la cocaïne « *ça (le) met pas bien* », tandis qu'inhaler le free base « *ça (le) rend fou, (il) tue quelqu'un* ». Il sent que les stimulants, surtout le free base, désinhibent une violence intérieure, qu'il arrive à gérer avec ses amis, mais qu'il doute de pouvoir contenir avec un inconnu. « *Je tape une trace (de cocaïne) déjà, ça me met pas bien [T'es agressif] Non, je suis pas agressif avec mes potes et tout, mais il faut pas que je m'embrouille avec quelqu'un, il faut pas que quelqu'un... j'aurais beaucoup plus facilement la rage puis je me retiendrais pas* ».

En 2011 - un an avant l'entretien -, il apprend que son frère, de 4 ans son cadet, a été violé à la même époque que lui. Ils portent plainte tous les deux et depuis son beau père est en prison « *pour (eux)* ». Trois semaines avant l'entretien, il y a eu constitution de partie civile, et dans un mois doit avoir lieu la confrontation avec le beau père. Guillaume «*(sait) qu'il va prendre quand même pour quelques années*». Dans la semaine qui a suivi la constitution de partie civile, il a arrêté de fumer du cannabis et, à l'exception de l'alcool dont il parle encore au présent, il dit avoir « *tout arrêté* » des produits parce que « *maintenant (il se) dis qu'(il) en (a) plus besoin, pour (lui) c'était vraiment une béquille, (...) maintenant tout va bien* ».

Cependant, différents éléments laissent penser qu'il poursuit une consommation en injection de stimulants bien plus régulière qu'il ne le dit. En effet, il se contredit quant à l'ampleur de sa pratique d'injection : à un moment, il dit ne l'avoir fait qu'une fois, et à un autre, avoir essayé plusieurs fois, avec l'héroïne et avec les amphétamines. En l'occurrence, avant et après l'entretien, la coordinatrice de la Mission rave de Marseille, à laquelle il a confié son histoire et qui nous a présentés, m'explique qu'il a une pratique d'injection plus élevée qu'il ne le dit : ses « *sessions* » actuelles de cocaïne, de free base ou d'amphétamine injectés sont plus fréquentes et plus longues. D'ailleurs, ceci est confirmé par la description qu'il fait de son apprentissage de l'injection (« *Tu vas à la pharmacie, tu choppes un Stéri(box®), tu te dis « tiens, on va essayer », « ça passe pas, dans ce sens là, ça le fait pas », le speed ou quoi, « ah moyen dans ce sens là, on va essayer dans l'autre sens, on essaie autre chose* ») et par le fait qu'il a été en mesure de donner des conseils d'éducation aux risques liés à l'injection et de parler du Steribox® dans le cadre de son bénévolat au sein de l'association Aides à Montpellier – indépendamment d'une formation. Enfin, trois mois après l'entretien, dans une free party, je l'accueille au stand de la Mission rave où il vient chercher un kit d'injection ; puis, je le croise deux ans plus tard dans une station de

métro, sise aux abords d'une cité marseillaise très fréquentée par les usagers en grande précarité pour y acheter de la cocaïne.

Approche clinique

L'approche clinique de la trajectoire d'usage renvoie aux postulats théoriques et méthodologiques de la sociologie clinique (DE GAULEJAC V., HANIQUE F., ROCHE P. (dir.), 2007). Considérant la récursivité des rapports entre l'individu et la société⁴¹ et l'intrication du social et du psychique, celle-ci appréhende l'expérience sociale comme une improvisation du sujet à partir de ses conditions historiques, sociales, culturelles et économiques d'existence. Considérant également que les individus disposent d'un savoir sur leur expérience, la sociologie clinique privilégie une démarche de co-construction du savoir (DE GAULEJAC V., HANIQUE F., ROCHE P. (dir.), 2007). Ceci implique d'intégrer dans l'analyse la réflexivité et les affects que le sujet exprime à propos de son expérience comme des données heuristiques, complémentaires à la description des pratiques et des faits et à l'explicitation des significations sociales qu'il leur donne. Concrètement, cela se traduit dans une reconstitution de la trajectoire d'usage qui ne s'en tient pas à une description des modalités d'usage et de leur évolution dans le temps. Comme l'illustrent les parties précédentes, il s'agit d'intégrer, dans le corps du texte, les propos qui verbalisent la dimension subjective de l'expérience, ainsi que les événements dans ses autres « lignes biographiques » (OGIEN A., 1995) que la personne évoque pour « s'expliquer » (HANIQUE F., 2007) sur les formes de son expérience et la manière dont elle l'a vécue.

Par ailleurs, les trente entretiens réalisés avec des ravers ou teufers ont permis de mettre en évidence que le récit de l'expérience se construit systématiquement autour de faits et de périodes qui ont particulièrement affecté ou fait réfléchir la personne sur l'usage de produits illicites, sur sa propre pratique d'usage et sur ce qu'elle considère comme *acceptable ou envisageable pour soi* en termes de dommages éventuels et de risques pris. Ce découpage subjectif de l'histoire de ses consommations est une manière d'exprimer ce que la personne a compris et sait de son rapport à l'usage. Pour le/la sociologue, il permet de dégager des pistes de compréhension plus fines de son rapport à l'usage, du sens dont elle l'investit, que ne le permettrait une distinction des étapes sur le seul critère des « caractéristiques *objectives* » de sa pratique (ZINBERG N. E., 1984). Aussi, la notion de *séquence significative* – c'est-à-dire du point de vue de la personne – sera préférée à celle d'étapes et la notion d'*événement marquant* met en exergue des faits qui participent de la « *problématisation* » subjective de l'usage, de la manière de vivre et d'interroge ses bénéfices et ses préjudices (SOULET M.-H., 2002).

Guillaume distingue deux séquences significatives dans sa trajectoire d'usage, qui se caractérisent à la fois par des modalités de prise de produits et un état d'esprit dans l'usage différents. La première, qui a duré dix ans (12-22 ans), est définie par la recherche d'une anesthésie de la pensée « *l'héro, le shit, et l'alcool ça m'a fait*

⁴¹ La sociologie clinique postule l'absence de déterminisme des conditions sociales, culturelles et historiques d'existence sur les manières de penser, de se définir et d'agir des individus. Ceux-ci sont toujours capables, bien que dans des marges différentes, d'improviser, c'est-à-dire de s'émanciper et de créer à partir des rapports sociaux dans lesquels ils sont pris (DE Gaulejac V., Hanique F., Roche P. (dir.), 2007).

déconnecter pendant longtemps”. Il définit le début de la seconde par l’arrêt de l’héroïne. Lorsqu’il a 16 ans, sa *“tentative de meurtre”* de son beau père et le jugement de celui-ci pour les viols de ses deux demi frères inaugure une transition entre les deux.

Guillaume est la seule personne de l’échantillon à ne pas inscrire sa consommation d’héroïne pendant 9 ans dans une logique hédoniste : « [Y’a pas trop de produit qui t’ont plût comme t’as plût...] *L’héro ? mais ça m’a pas plût, ça m’a jamais plût en fait l’héro, ça m’a aidé* ». Il explique ainsi que s’il a ressenti du plaisir et du bien être dans cette consommation, ce n’est pas à proprement parler ce qu’il y a recherché, mais plutôt une stimulation de son activité et de son rapport au monde : « [y’a un côté euphorique dans l’héro] *Beh moi non (il rit), je voulais pas ça non plus. Si, tu te sens bien, tu te sens mieux que quand t’en as pas, mais justement t’es pas bien, t’as pas envie de parler aux gens, voilà, puis quand t’essaie, tu tapes une trace, puis voilà, t’es trop bien, t’as envie de faire plein de choses, limite t’as envie de faire tout ce qui te passe par la tête, voilà, tout ce que t’aurais envie en temps normal si t’avais pas eu des soucis* ». Il la distingue d’ailleurs de la pratique hédoniste et de convivialité des amis de son père ou de ses amis teufers « *13 ou 14 ans d’expérience, mais j’ai jamais pris de prods pour faire la teuf* », car « *limite c’était un médicament, ça remplaçait les benzo, j’en prenais pour être bien dans ma tête, pour pas penser à certaines choses* ».

Dans cette première période, son usage quotidien et en fortes quantités d’héroïne ou l’alcoolisation massive et/ou la consommation massive de cannabis vise à annihiler la pensée *“c’était soit la came, soit l’alcool, soit tout ça, mais c’était vraiment pour me casser le cerveau”*. Il s’agit moins de ressentir du bien être, que de rester actif, de survivre, d’exister *“si y’avait pas eu la came, soit ça, soit l’alcool, soit quelque chose, je serais pas allé travailler, j’aurais rien fait de ma vie”*. Ces usages n’ont d’autre fonction que la mise sous silence de sa souffrance psychique et de sa pulsion de mort. *“y’aurait pas eu la came, j’aurais continué... d’arrêter (s’esclaffe), je sais pas comment il faut le tourner le truc, j’aurais arrêter de continuer ou j’aurais continué d’arrêter”*. L’héroïne lui permet moins de raviver le désir de vivre que de vivre malgré l’envie de se tuer ou de tuer son beau père *“j’aurais pas eu la came je serais plus là, j’en sais rien où je serais mais pas comme ça, je serais en prison déjà, sûrement, j’aurais fait un mort, ça c’est sûr parce que j’ai failli”*. Au point qu’il ne dit pas que l’héroïne lui a permis de *“continuer à avoir envie de vivre”*, mais *“Ça a remplacé mon envie de vivre l’héro”*. Les amphétamines qu’il commence à prendre vers 15-16 ans en free party, semblent investies d’une fonction de régulation des effets de l’héroïne *“L’héroïne ça m’a fait déconnecter de mauvaises choses, et le speed ça me réveillait c’est tout”*. Il dit ainsi implicitement qu’il en prend pour danser et/ou avant d’aller travailler – puisqu’à une période il travaille notamment le dimanche chez une personne âgée.

Mais sa recherche d’anesthésie de la pensée n’est pas totale. Contrairement aux psychodysléptiques ou aux médicaments psychotropes, l’héroïne ne perturbe pas le rapport cognitif au monde, même si elle l’atténue, le filtre, le feutre. *“Ça m’a soutenu, ça m’a fait penser à autre chose, pour oublier certaines choses ou (il s’esclaffe) me dire que c’était pas si grave”*. De même, il insiste sur le fait de n’avoir jamais « *pris de cuite* » au sens d’une ivresse recherchée et festive : son alcoolisation massive visait moins l’ivresse en soi qu’elle n’était un substitut à l’état cotonneux qu’induit l’héroïne. Enfin, son envie de *“se casser le cerveau”* paraît contradictoire avec le fait que sa pratique n’évolue pas, comme c’est souvent le cas des usagers abusifs d’héroïne, en un polyusage tout

azimut, intégrant l'usage détourné de benzodiazépines. Ceci, alors même qu'il en a l'opportunité, tant via les connaissances qu'il s'est faites dans les squats et la rue à Montpellier que via les « potes » avec lesquels il sort en free party.

Il motive le refus des benzodiazépines par la crainte d'avoir à verbaliser son trauma auprès d'un professionnel de santé ou du travail social. Mais c'est aussi en regard de leurs effets que je définis par « l'oubli » : « *c'est pour éviter de prendre du Lexomil®, les trucs comme ça, les benzo...* [Les trucs qui font oublier, c'est ça ?] *Ouais voilà* [Qui font dormir] *Pas qui font dormir forcément, qui font... qui font...* »⁴². Sa difficulté à définir les effets des benzodiazépines implique qu'il est difficile de comprendre dans quel sens il accepte ma définition au sens d'oubli. Seule peut être faite l'hypothèse que s'il exclut ces médicaments, c'est qu'il craint de s'abandonner aux effets d'une substance psychoactive qui amoindrirait ses capacités à agir sur son environnement et à s'en défendre. Sa résistance aux effets des substances hallucinogènes et l'évènement marquant que représente la prise accidentelle de kétamine tendent à corroborer cette analyse.

"Le LSD j'ai essayé avec des potes, c'est rigolo, mais j'ai pas d'hallu, j'ai jamais eu d'hallu, même avec des bons prods où tout le monde va avoir des bonnes hallu. Trips, champi, tout ça, ça a jamais marché sur moi, même quand j'en ai pris à gaver ça a jamais marché sur moi. (...) Au niveau de l'esprit, ça me fait pas partir du tout". Il est peu probable que cette résistance aux effets perceptifs, cognitifs et introspectifs des substances psychodysléptiques, même pris en grande quantité, même lorsqu'ils induisent des effets marqués chez les autres, soit due, comme il le suggère, à une résistance physiologique particulière (« *c'est peut être moi qui ait un truc physique trop accroché à la réalité* »). Le fait que les effets de la kétamine soit agissant sur lui en est d'ailleurs une illustration. Ainsi, il explique lui même que cette innocuité des hallucinogènes sur lui est liée à l'inacceptation et à la crainte d'une relative passibilité face aux effets des substances « *les trips ça me fait rien, j'arrive pas à déconnecter les idées, je suis trop raccroché à... je sais pas, à la réalité, j'arrive pas à déconnecter ou à me laisser aller* ». Si les psychodysléptiques pris volontairement « *ça le fait pas partir du tout* », c'est qu'il n'accepte pas un "déconditionnement social et culturel de sa pensée" (FONTAINE A., FONTANA C., 1996) qui perturberait trop ses interactions avec et ses réactions à l'environnement.

Il parle aussi de la peur ressentie ("*ça m'a fait flipper*") après avoir pris de la kétamine « *à son insu* », c'est à dire sans avoir *choisi* d'en prendre. Or, contrairement à d'autres personnes, il ne tient pas un discours stigmatisant sur ce produit, notamment quant au risque de montrer une mauvaise image de soi ou de perdre le contrôle de sa conduite, qui pourrait expliquer cette peur (« [est ce que ce qui te gêne c'est l'image que tu donnes aux autres] *Ah non, pas du tout, je m'en fous* »). Si le « *trou noir* » de plusieurs heures induit par la kétamine, est traumatique au point qu'il décide de ne jamais en reprendre, c'est parce qu'il l'a vécu comme une dépossession de lui-même puisqu'il a « *tout fait normalement sans le savoir* », comme possédé par autre chose que sa volonté et sa conscience, au sens où l'entend G. LAPASSADE (1990). De même, à propos de son expérimentation du MDMA pour faire l'amour avec une jeune femme, il souligne qu'il « *préfère être (lui)-même, que ce soit dans toutes les*

⁴² Ce passage a lieu avant qu'il n'explique ce qu'il a vécu.

situations (...) c'est pas que ça me change vraiment c'est que... je sais pas comment dire »⁴³. Guillaume redoute de s'abandonner aux effets de produits qui le mettraient dans un état physique et cognitif de dépendance à l'environnement extérieur, où il risquerait de revivre la sensation d'être la proie de l'autre, objet de son désir.

Il explique sa première tentative à 17 ans d'arrêter l'héroïne par l'envie et la nécessité de s'occuper de sa fille qui vient de naître, de s'impliquer de nouveau dans sa famille (*"un produit quand t'es dedans (...) ça passe au dessus de tout dans la vie, au dessus de tout le reste, d'une vie de famille, au dessus de tout"*) et dans une moindre mesure, par le coût financier et, semble-t-il sanitaire de sa consommation (*"ça faisait un moment que j'en prenais"*). Mais sa décision semble se situer aussi dans la période qui entoure le procès et l'inculpation de son beau père pour les viols de ses demi frères. Le fait qu'à la même époque, il commence à prendre d'autres produits que l'héroïne, l'alcool ou le cannabis en free party, signe peut être aussi qu'il commence à inscrire son usage dans une autre recherche d'effets – même s'il ne l'explique pas. On peut ainsi supposer que le passage à l'acte violent sur son beau père constitue un événement marquant, au sens où il déclenche ou accompagne une évolution de la relation à l'usage qu'a Guillaume.

Si pendant des années, l'usage d'héroïne ou, en substitut, l'usage massif d'alcool et/ou de cannabis lui permet de contenir la pulsion de mort qui le conduirait au suicide ou au meurtre, lorsqu'il revoit son beau père la première fois où il retourne en Aveyron (15 ans et demi-16 ans), il lui est impossible de la gérer. L'utilisation d'une fourchette, et non d'un couteau par exemple ou de tout autre instrument plus efficace, pour ce qu'il qualifie de *"tentative de meurtre"* illustre la brutalité de ce surgissement et l'absence de préméditation – il apprend les viols de ses deux demi frères quand il est chez sa mère et que ceux-ci sont chez le médecin. Mais Guillaume n'a pas ciblé une partie vitale du corps de son beau père (le cœur, le ventre, la jugulaire), mais son *visage* - il précise d'ailleurs qu'il *"lui a détruit la tête"* et que celui-ci a du subir une *"reconstruction faciale"*. Autrement dit, il a attaqué la partie du corps qui permet le plus facilement de reconnaître un individu, il s'en est pris à l'élément physique le plus évident qui fonde son identité. Comme s'il avait moins cherché à le tuer qu'à lui faire porter à jamais le stigmate de son crime – ses crimes devrait-on dire, mais Guillaume agit sans doute d'abord à partir de celui dont il a été lui-même victime - comme lui même se sent, se sait marqué pour toujours.

Après l'arrêt de l'héroïne, sa prédilection pour la cocaïne, le free base et les amphétamines ne s'inscrit plus dans une recherche d'annihilation de la pensée. Cependant, son rapport aux stimulants est ambivalent. Ce sont à la fois des produits de la vigilance et de la stimulation de l'activité *physique* (*"c'est pas pour rester à la maison, on peut faire des tags, on peut se balader..."*) et des produits qui le mettent *« pas bien »* car ils réveillent une violence intérieure à l'endroit d'autrui dont il craint qu'elle ne se traduise par un passage à l'acte – il ne parle qu'au conditionnel, et non comme quelque chose qui s'est déjà passé. D'autre part, sa précision quant au de coups de fourchette (*"165 coups"*) relativement à l'étendue de la surface du visage, mais aussi sa gentillesse, sa gaieté, l'absence d'amertume et d'agressivité dans ses propos, que j'ai observés lors de la première rencontre puis durant l'entretien, laissent penser que cette agression dont il a été l'auteur a été plus traumatisante qu'elle ne l'a aidé à résilier le premier traumatisme. On peut ainsi faire une hypothèse quant à son affirmation de ne pas

⁴³ S'il peine à expliquer ce qui lui déplaît dans l'usage de produits en contexte sexuel, alors qu'à ce moment là de l'entretien, il n'a pas encore évoqué le(s) viol(s), c'est parce que ce serait commencer à mettre des mots sur ce qu'il a subi.

apprécier les stimulants, du fait qu'ils le « (*mettent*) *pas bien* ». En induisant une tension physique et psychologique, voire une agressivité, ils réveillent une colère qu'il a tenté de faire taire pendant des années, vivant seul avec son traumatisme (au moins jusqu'à ses 16 ans, voire jusqu'à ces 23 ans - année où son beau père est parti en prison pour lui et son petit frère). Ils suscitent une double réminiscence douloureuse, celle de la violence qu'il a subie, celle de la violence qu'il a exercée sur son beau père, qui a eu pour effet de raviver le trauma de la première. S'il poursuit néanmoins leur usage, c'est peut être d'abord car ils lui permettent de marquer la fin d'une période de tabou sur son mal être et d'une impunité pour son beau père.

Or, cette violence latente en lui témoigne que tout ne va pas si bien désormais comme il l'affirme. Le fait que depuis deux ans il poursuit un usage de Subutex® alors qu'il a très rapidement diminué les dosages au tout début (*"depuis que je prends du Sub j'ai pas pris de came. (...) je prends 2mg tous les deux jours"*), maintient un lien, malgré tout, avec la période de dix ans d'héroïne. D'autre part, un ensemble d'éléments fait douter de la véracité de son affirmation d'avoir *"tout arrêté"* et laisse penser qu'il minimise sa pratique d'injection et les sessions de cocaïne et d'amphétamines *"de temps en temps"*, *"deux fois par an"*. Il ne s'agit pas de souligner la malhonnêteté de Guillaume. D'ailleurs, lorsqu'il dit avoir tout arrêté, il est sans doute vrai qu'il est dans une période d'abstinence de tous produits, hors l'alcool, mais c'est une abstinence entre deux sessions d'injection quotidienne d'un stimulant. Il importe plutôt d'objectiver sa pratique, sa relation aux produits et de tenter de comprendre ce qui le conduit à me dissimuler l'ampleur de ses consommations.

Si cela a pu être le cas dans les premières années d'usage d'héroïne (13-17 ans), il ne craint plus d'être stigmatisé du fait de ses consommations (*"je m'en bats les couilles de l'image"* ; *"on peut me dire ce qu'on veut moi ça m'empêche pas de vivre, ma vie, déjà, je la vis pour moi, je me fous même, mais je me contrefous de mes meilleurs amis, de ce qu'ils peuvent penser de moi, (...) je sais pourquoi j'ai fait des choses, je sais pourquoi je les fais plus"*). Sa crainte éventuelle que je juge sa pratique et le disqualifie comme autodestructeur et incapable de gérer sa consommation ne suffit donc pas à expliquer son attitude. D'autre part, il refuse depuis des années de voir un psychologue, estimant qu'il n'en a pas besoin (*"aller voir un psy pour ça, il va me dire quoi ?"* *"ah.. vous vous êtes fait violer, vous avez pas confiance en..."* , *"beh oui, je le sais !"* , *"ah beh il faut essayer de se donner des buts"* , *"je le sais !"* , *"je veux pas qu'on me dise le travail que j'ai à faire, je le sais ! c'est arriver à le faire, y'a que toi qui peux avoir l'envie"*). Ainsi, dès le lancement de l'entretien il dit ne pas vouloir parler de *"toute sa vie"* , ni *"(des) détails et tout, (du) pourquoi (il a) commencé la came et tout, ce qui s'est passé dans les 9 ans, (il) compte pas en parler de ça"* . Pour autant, il finit par le faire - alors que je me suis bien gardée, par respect, de le lui demander - et, lorsqu'il reparle de notre entretien avec la coordinatrice de la Mission rave, il parle de moi comme de *"la psychologue"* - bien qu'avant le lancement de l'entretien j'ai essayé de lui expliquer la différence avec *"la sociologue"* que je suis.

Ainsi, tente-t-il de se convaincre – et de convaincre son interlocuteur – que son ancien beau père étant bientôt puni pour ce qu'il lui a fait (*"je sais qu'il va prendre quand même pour quelques années"*), cela n'a plus de sens ni de consommer des produits comme avant, ni de solliciter l'aide d'un psychologue et d'engager un travail psychanalytique ? Qu'il est parvenu, malgré tout, à passer du statut d'objet du désir et de l'emprise mortifère d'un autre à celui de sujet, acteur de son existence, que rendrait manifeste sa réussite à avoir cessé l'héroïne sans se

plier au protocole médical et en se passant d'un accompagnement psychologique ? Le fait qu'il interprète son expérience de l'usage comme lui ayant permis de continuer à vivre et de satisfaire en partie aux attentes sociales (être en relation avec autrui, travailler, ne pas voler) confirmerait cette hypothèse. Cependant, il semble que son expérience lui a moins permis d'advenir sujet, de se dégager d'un évènement psychoaffectif malheureux dont l'emprise l'empêche de s'épanouir à l'âge adulte, que de ne pas *se décomposer*. L'usage massif d'héroïne, ou d'alcool et de cannabis a rempli une "fonction homéostatique" (BOUSTANY A., 1993) en lui évitant de céder à la pulsion de mort, soit en se suicidant, soit en tuant son beau père. Mais il reste enlisé dans une pratique qui, même si elle se fait par "sessions", est plutôt mortifère. C'est moins son recours à la pratique d'injection, que sa difficulté à contenir une violence intérieure, toujours susceptible de ressurgir, renversant la violence du traumatisme en violence sur autrui, qui signe que sa pratique nourrit plus sa pulsion de mort que sa pulsion de vie. Certes, il ne cherche plus à "*se casser le cerveau*", mais sa prédilection actuelle pour les stimulants a toujours pour enjeu d'éviter l'annihilation de la conscience de soi et de sa relation à l'autre. Certes, il verbalise ce qu'il a subi (auprès de moi, auprès de l'assistante sociale de la Mission rave, ou d'autres personnes comme celle-ci me l'a appris), mais n'élaborant pas sur son traumatisme avec une personne faisant tiers, au delà de l'exigence de vigilance et de lucidité, cette prédilection pour les stimulants semble toujours inscrite dans une logique de sur-vie, au sens de *vie au dessus de soi*, déconnectée de sa vie intérieure.

Conclusion

Comme d'autres travaux l'ont montré, les trente entretiens utilisés ici révèlent que l'héroïne a toujours été présente dans les trajectoires de polyusage associées à la sortie en rave ou en free party. L'intérêt des récits des situations d'interactions entre la génération des usagers d'héroïne des années 1980 et celle des ravers des années 1990 est de mettre au jour les modalités de circulation d'un produit d'une sociabilité d'usage à une autre. Ils illustrent les phénomènes d'initiation à l'héroïne par des pairs, souvent un peu plus âgés, et d'apprentissage des sensations et des significations positives de l'usage (BECKER H. S., 1985), qui rétrospectivement apparaissent comme un préalable à l'acquisition de catégories de pensées positives de l'usage de substances de synthèse en rave. Ils montrent également, chez la génération des années 1980, le phénomène réciproque d'intégration dans une pratique d'usage plus ou moins ancienne de nouvelles modalités en l'occurrence l'ecstasy, le LSD et le contexte des raves – même si certains ont déjà pu prendre de l'ecstasy ou du LSD (BOUHNİK P. et al., 2002). A ceux-ci peut être ajouté un troisième type d'interaction : des personnes usagères ou anciennes usagères d'héroïne déconseillent fermement d'user de ce produit et s'opposent à son initiation.

Cependant, si cette présence s'est accrue dans les années 2000 avant de se stabiliser, des entretiens avec des ravers et des teufers réalisés en 2012 montrent qu'elle est toujours perçue aujourd'hui comme un produit particulièrement dangereux pour la santé et l'insertion sociale et dont la gestion des prises est plus délicate, y compris par ceux qui l'utilisent. Or, il apparaît que le choix d'exclure ce produit de sa propre pratique d'usage avant ou après une expérimentation, de même que le souci de n'en avoir qu'un usage occasionnel, pour lui-même ou en gestion de descente des effets, voire dans un cadre ritualisé (temporalité, type de lieu, personnes

pré-définies et stables dans le temps), ne se construisent pas seulement en référence à des savoirs positifs ou empiriques sur les incidences sanitaires et sociales possibles de son usage.

Chez les plus anciens ravers, la stigmatisation de l'héroïne s'élabore aussi sur la galénique « poudre ». Ainsi, elle est souvent regroupée dans la même classe que la cocaïne et les amphétamines, non au regard de leurs effets, mais du risque d'entrée dans un usage de dépendance, perçu comme (et effectivement) plus élevé qu'avec l'usage de cannabis, d'ecstasy ou de LSD. En l'occurrence, la diffusion – toute proportion gardée – de sa vente et de son usage au cours des années 2000 s'inscrit dans une période où la disponibilité des comprimés d'ecstasy (dont la teneur en principe actif est plus aléatoire qu'au milieu des années 90) se raréfie au profit du MDMA, sous forme de poudre, gélule (contenant de la poudre) ou cristaux, et où, depuis la fin des années 90, la disponibilité des 'poudres' que sont la cocaïne, plus souvent associée au *show biz* (SUDERIE G. et al., 2010) qu'à la dépendance et à la grande précarité, les amphétamines ou encore la kétamine⁴⁴ se sont accrues (SUEUR C. (dir.) 1999).

Le choix d'user ou pas de l'héroïne s'élabore également selon une logique identitaire de « ne pas ressembler à » ou de « ne pas devenir comme » le stéréotype du « toxicomane », incarnant une déchéance physique, sociale, morale. Les significations « festives » données à l'usage, en distinction d'un usage quotidien qui impacterait les études, le travail et ses relations affectives, recouvrent / renvoient aux enjeux plus implicites de ne pas être exposée à une disqualification supérieure à celle à laquelle expose déjà l'usage festif et d'éviter, dans le même mouvement, une dégradation de « l'identité pour soi » (GOFFMAN E., 1996).

En ce qui concerne plus particulièrement l'expérience de Guillaume, le bénéfice recherché dans l'usage d'héroïne est celui d'un soutien dans la gestion d'un événement entropique, qui exacerbe la pulsion de mort, envers lui-même comme envers autrui. C'est moins le plaisir qui est recherché, que la sensation de bien être qui aide à faire taire la colère, la déstabilisation de l'image de soi et le mal être induits par le viol. En ce sens, son expérience se rapproche de celle d'un certain nombre de personnes usagères d'héroïne des années 1980. Ainsi, la manière dont l'usage d'héroïne s'inscrit dans son histoire, le fait qu'il en prenne en dehors comme au sein de la *free party*, et le sens qu'il lui donne illustrent la dimension transgénérationnelle et transculturelle de certaines trajectoires et significations de l'usage de substances illicites.

L'analyse de sa trajectoire à l'aune d'une approche clinique de la « dialectique de régulation », c'est-à-dire du ressenti des bénéfices de l'usage et de l'évitement de ses méfaits (SOULET M.-H., 2003) permet de comprendre non seulement, l'entrée dans l'usage d'héroïne, mais aussi son abandon, et le fait qu'elle ne s'inscrive pas dans une pratique de polyusage tout azimut comme cela est souvent le cas de personnes en grande précarité dépendantes à un produit. En intégrant dans l'analyse la manière dont Guillaume est affecté par et réfléchi ses prises d'hallucinogènes, notamment de kétamine, et de stimulants, cette approche complète l'explication des choix des produits consommés (usage, abus, occasionnel, exclusion, abandon) en soulignant leur irréductibilité à la prise en compte des propriétés pharmacologiques des substances.

⁴⁴ Il n'en reste pas moins que la kétamine fait l'objet d'une stigmatisation similaire à celle de l'héroïne comme un produit non festif.

La notion de *dialectique de régulation* appréhende la relation à l'usage comme le fruit d'une délibération et d'un équilibre, toujours précaire, entre ce qui est recherché et ce qui est redouté par la personne dans l'usage de substances psychoactives (SOULET M.-H., 2002). Mais elle ne permet pas de mettre au jour la dimension réflexive et affective de la régulation qui ne relève pas *strico sensu* de la rationalité relevant de la prise en compte de savoirs sur l'usage de produits illicites et les enjeux sanitaires et sociaux de sa régulation. Prendre en compte la réflexivité et les affects suscités par l'usage et le savoir des sujets quant à la manière dont il s'inscrit dans leur histoire singulière et s'articule à leur personnalité aide à comprendre ce qui se joue plus particulièrement pour eux dans l'usage, au delà des questions de santé, d'affiliation et de "conventionalité", de conformation aux normes et aux attentes sociales (SOULET M.-H., 2002). Considérer la dimension subjective de la dialectique de régulation, c'est proposer une lecture plus complexe de la morphologie de la trajectoire d'usage. En effet, elle permet d'éclairer l'évolution de la problématisation de l'usage dans le temps et du choix de ses modalités à l'aune de désirs et de craintes singuliers que l'usage a pour effet de cristalliser, de mettre en abîme et d'exacerber, sans qu'ils en relèvent nécessairement.

Enfin, de manière générale, les trente entretiens réalisés avec des ravers/ teufers révèlent une appropriation subjective des « cadres de l'expérience » (GOFFMAN E., 1992) relevant de l'usage de substances illicites. Ces cadres renvoient aux discours tenus par les parents (ou d'autres membres de la famille) sur cet usage, leurs postures éducatives (interdit absolu *versus* tolérance vis-à-vis d'un usage récréatif et occasionnel) et leurs propres pratiques d'usage, les apprentissages socioculturels durant l'enfance et l'adolescence (livres, films, musiques, campagnes de santé publique, sensibilisation à l'école), ainsi que les interactions avec d'autres personnes usagères, notamment ex-usagères d'héroïne. Or, ils peuvent susciter des phénomènes d'adhésion, de référencement de sa propre pratique et d'identification, ou à l'inverse de réfutation, de déconstruction et de distinction identitaire. Les réactions de Jules, d'Armelle et de Rémi à la lecture de *Junky*, de *Flash* ou de *L'herbe bleue* en sont particulièrement illustratives. Elles démontrent ainsi les limites d'une approche préventive qui postule que décourager l'expérimentation de substances psychoactives, licites ou illicites, nécessite de susciter la peur en évoquant les dimensions mortifères de leur usage.

D'autre part, si l'on reste dans une approche générationnelle des représentations de l'usage d'héroïne et du choix d'en user ou pas, on ne peut omettre que les personnes interviewées ont initié leur usage de produits illicites bien avant 2010 et étaient toutes âgées de plus de 20 ans. Trois personnes qui en prennent ou en ont pris (Michele, Guillaume, Rémi) disent d'ailleurs, plus ou moins explicitement, que ce produit est aujourd'hui mieux accepté qu'au début des années 2000. En l'occurrence, il semble que cette évolution ne concerne pas seulement la France, mais au moins aussi l'Italie, et puisse se faire aussi à la faveur de déplacements transfrontaliers - les ravers et les teufers étant prêts à faire plusieurs centaines ou milliers de kilomètres pour trouver la fête.

« En 2003, c'était encore la période où (en Italie) la piqûre, l'héroïne et la kétamine était vachement stigmatisées » (Michele, 28 ans, étudiant master 2 histoire, 1998)

« Maintenant il commence à y en avoir, à l'époque (2003-2006) c'était plutôt un truc de toxico »

« Moi, je dis que ça se démocratise mais par rapport à quand j'étais dans le nord (Nancy), il y a 3-4 ans [2007, 2006, quand tu as commencé les free partys] Ouais, mais peut être que c'est la différence entre le sud et le nord

(...)Par contre les p'tits jeunes avec qui je sortais, 'fin ils ont deux ans de moins que moi, mais ça fait pas longtemps qu'ils sortent et qu'ils consomment, eux c'est la limite aussi. C'est pas l'injection, pour eux la limite c'est l'héroïne, ils y toucheront pas. Mais après j'en ai rencontré des jeunes comme ça qui sont inquiets, et d'autres qui sont fascinés par l'héroïne, par l'injection » [Rémi, 21 ans, sans emploi, initié en 2006].

En d'autres termes, la question d'une nouvelle vague de diffusion de l'usage de l'héroïne pour ses effets propres, et non en régulation de la descente des effets de produits stimulants ou psychodysléptiques, dans le contexte des raves et free partys et dans celui des soirées entre amis, chez soi, notamment chez les moins de 20 ans, reste ouverte.

ENTRE DIFFUSION ET REDUCTION DES RISQUES, LA CASE PRISON¹

Claire DUPORT

Avec des remerciements particuliers à la docteur Catherine PAULET, directrice de l'antenne addictologie des Baumettes, et le docteur Olivier BAGNIS, responsable du CSAPA, qui m'ont permis l'accès au centre pénitentiaire et aux archives, ainsi qu'à l'équipe du CSAPA qui m'a accueillie et parfois prêté la main dans mon travail au sein de la prison.

Dans le minuscule bureau du CSAPA² au sein de la prison des Baumettes à Marseille, quelques milliers de dossiers sont soigneusement rangés dans une unique armoire. Rangés, et répertoriés selon un mode de classement utile au personnel du CSAPA, mais difficile à l'archiviste. Suspendus aux étagères, les dossiers se suivent classés d'abord par intervenant assurant le suivi, puis, pour chaque intervenant, par ordre alphabétique du nom de famille des détenu-e-s, puis par prénom lorsque plusieurs détenu-e-s portent le même nom. En bas des étagères, restent archivés dans des boîtes en carton et sur le même mode de classement, quelques centaines de dossiers ayant été suivis par des personnels du CSAPA qui ont quitté l'équipe, et dont les usagers ne sont plus détenus. Quelques centaines, parmi d'autres détruits faute de place et selon des pronostics un peu aléatoires : lorsque le détenu a purgé sa peine et n'est pas revenu "pendant un certain temps", ou qu'il n'est pas détenu ailleurs, pour peu que le service en soit informé. Le transfert des dossiers des CSAPA n'est en effet pas assuré entre les prisons de France, de sorte que si une personne est détenue dans différents centres au cours de sa vie, ce n'est que si elle signale de précédentes détentions, et que si l'intervenant le juge nécessaire, que le dossier pourra être transmis d'un CSAPA à l'autre.

Ce mode de classement, apparemment juste pragmatique, en dit déjà long sur l'éthique du CSAPA : là où l'administration référence les détenu-e-s par numéro d'écrou et de bâtiment de détention, et où le service médico-psychologique archive par entrée chronologique et par type de pathologie, le CSAPA signale la personne - son prénom, son nom- et la relation -qui la suit, l'accompagne. Et c'est tout : pour en savoir davantage, il faut ouvrir les pochettes, et lire. Au sein du CSAPA, les détenu-e-s ne sont ni des dossiers, ni des types d'addiction ou d'usages, ni des types de délits ou de peines. On trouvera donc³, se suivant, des dossiers d'hommes ou de femmes, jeunes ou vieux, détenu-e-s une fois et jusqu'à 27, des années 1960 à nos jours, présentant des types très différents d'usages de produits tout aussi divers, selon des quantités, une antériorité ou des modes d'usages non moins disparates. Des dossiers très fournis de fiches de référencement et autres questionnaires d'enquêtes

¹ Voir annexe 1, en fin de tableau.

²Centres de Soins d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie

³ Pour ceux que j'ai consultés.

INSERM ou OPPIDUM, de notes manuscrites des intervenants sociaux, de courriers de détenus échangés avec l'intervenant, ou même avec la famille, les amis ou l'avocat que le (la) détenu-e aura confiés ; et d'autres comprenant un unique feuillet de questionnaire ou résumant un entretien ou une situation sans lendemain. En tous cas rien qui permet à l'archiviste de sélectionner, sauf à ouvrir chacun de ces milliers de dossiers ; puis à anonymiser ceux qu'il retient pour étude, on y reviendra.

Les données statistiques⁴ du CSAPA permettent d'en évaluer l'ampleur. Pour les lire (voir tableau ci-dessous), il faut appréhender le fonctionnement du service : la prison des Baumettes est à la fois un centre de semi liberté et une maison d'arrêt pour les hommes, et un centre pénitentiaire pour les femmes et les jeunes filles. Au titre de maison d'arrêt, sont détenus dans les bâtiments affectés aux hommes des prévenus en attente de jugement, des condamnés à de courtes peines (théoriquement inférieures à deux ans) ou des condamnés en attente d'affectation dans un autre établissement pénitentiaire. La prison des Baumettes comporte quatre bâtiments destinés aux hommes et un bâtiment destiné aux femmes. Elle compte officiellement 1373 places mais incarcère bien plus de détenus -actuellement près de 2200- et en reçoit au cours de l'année bien plus encore (cf. nombre d'écroués) qui ne seront que de passage, ou qui prendront la place d'un détenu sorti ou affecté dans une autre prison.

Chaque écroué-e fait, dès son arrivée, ce que l'on appelle le "parcours entrant", au cours duquel il suit notamment une visite médicale approfondie au sein de l'UCSA⁵. Au cours de cette visite médicale, la personne est questionnée sur ses consommations de drogues et autres produits addictifs, licites ou illicites, avec ou sans prescription médicale ; consommations qui font aussi l'objet d'une évaluation par le médecin quelle que soit la déclaration du détenu. Si le médecin évalue la nécessité d'un suivi par le CSAPA ou si la personne le demande (cf. addicts signalés), un entretien est demandé entre un personnel du CSAPA et le (la) détenu-e (cf. addicts rencontrés). Tous ne sont pas rencontrés (comme on le voit dans le tableau), soit que la personne n'a pas pu se rendre à la convocation par le CSAPA, soit qu'elle n'a pas reçu le "ticket" de convocation qui doit lui être remis par un surveillant, soit qu'elle n'a pas souhaité se rendre à la convocation⁶. A la suite de cette première rencontre, le-la détenu-e a le choix de poursuivre ou non le suivi. La file active du CSAPA n'est donc pas le total des détenus présentant une addiction, mais de ceux qui l'ont signalé au médecin ou ont été identifiés comme tels, et qui d'une année sur l'autre et de manière volontaire, sont suivis par le CSAPA. On verra plus tard qu'ainsi, un certain nombre (non quantifiable de fait) de détenus usagers de drogues ne sont pas identifiés comme tels.

Dans le tableau⁷ ci-dessous on notera, entre autres, que les détenu-e-s présentant une addiction représentent un peu plus de 14% l'année d'ouverture du CSAPA et jusqu'à 35% en 2009, ces données étant évidemment à analyser aussi au regard d'une part de la politique sanitaire de la prison, et d'autre part des pratiques policières et judiciaires en cours à tel ou tel moment.

⁴ Document interne CSAPA - Centre pénitentiaire des Baumettes, 31/03/2014.

⁵ Unité de consultation et de soins ambulatoires, installée au sein de la prison, mais qui dépend de l'AP-HM (Assistance publique, hôpitaux de Marseille)

⁶ Chaque détenu-e signalé-e est, en cas de manquement, reconvoqué 4 à 5 fois, ce qui peut prendre des mois.

⁷ Les termes employés dans le tableau sont ceux du document d'origine produit par l'administration pénitentiaire.

Année	Ecroués dans l'année	Addicts dans signalés	écroués l'année	Addicts dans rencontrés	File active
1989	5540	772		334	
1990	4837	776		498	
1991	4931	807		418	
1992	5218	726		462	
1993	5205	816		516	
1994	5922	963		507	
1995	5072	978		583	
1996	4767	867		601	674
1997	4255	765		552	682
1998	3770	776		553	632
1999	3991	1083		663	758
2000	3402	827		617	772
2001	3824	936		670	824
2002	4347	1213		822	973
2003	4176	1187		857	945
2004	3948	1159		861	1011
2005	3935	1044		823	965
2006	3774	972		704	869
2007	3940	925		685	816
2008	4233	1185		927	1102
2009	3386	1200		943	1171
2010	4069	1058		810	1059
2011	4151	878		698	954
2012	3891	837		660	875

Des centaines de dossiers, et autant d'histoires de vie

Les archives n'étant référencées numériquement que depuis 2004 (et notre recherche intéressant justement les années antérieures à 2004), il faudra donc explorer tous les dossiers, selon une sélection préalable que je construirais avec les conseils de Cécile -secrétaire du service-, de Camille -assistante sociale- et de Hafid -éducateur: sortir les archives les plus anciennes (les fameux cartons du bas de l'armoire), puis celles des personnels ayant le plus d'ancienneté. Y repérer d'un coup d'œil sur la fiche de renseignement du (de la) détenue (à trouver dans le dossier parmi tous les documents) 3 critères de pertinence au regard de notre recherche : les personnes usagères d'héroïne (l'objet même de la recherche) + incarcérées avant 2000 + nées avant 1975 (pour réduire un peu le champ à celles qui n'auront pas pu directement bénéficier de la substitution). Ce seront des piles de dossiers que j'ouvrirai à la va-vite, souvent avec l'aide de telle ou tel venant faire une pause dans le bureau et me prêtant volontiers la main, pour en explorer plusieurs centaines (selon les critères pré-définis) et en analyser 112, particulièrement fournis en documents, questionnaires, notes et courriers permettant de retracer un parcours. Parcours qui seront scrupuleusement anonymisés, aucun document et pas même mes notes

personnelles ne sortant de la prison pendant les semaines où j'y travaillerai, avant que l'on ait tout visé une dernière fois avec la secrétaire du service.

Ces centaines de dossiers, ce sont autant d'histoires de vie rassemblées dans quelques armoires. Pour chaque personne -et ce, dès la création du CSAPA en 1988-, un questionnaire interne déclaratif⁸ renseigne précisément le parcours et la situation de la personne détenue : nom, prénom, date et lieu de naissance, situation familiale, résidence, nombre, date, durée, nature⁹ et motif des condamnations précédentes, date, nature et motif du délit actuel, produits consommés, combien, comment, depuis quand, sérologie, problèmes médicaux ou psychiatriques, traitements. Cette partie du questionnaire interne au CSAPA des Baumettes initie déjà en 1988 le recueil des données qui seront par la suite administrées et traitées avec des précisions supplémentaires dans les enquêtes INSERM et OPPIDUM mises en place dès 1990 à Marseille, à partir de 1994 en France. On trouvera d'ailleurs les deux questionnaires dans chaque dossier de détenu-e-s à partir de ces dates.

Mais l'enquête interne, qui ne fait en aucun cas l'objet de publications, s'autorise aussi des questions que les enquêtes à visée sanitaire n'interrogent pas, notamment sur le volet "social" du parcours de la personne et de son entourage : ses différents lieux et modes de vie, de revenus et de subsistance, son niveau d'études, de diplômes, les différentes activités professionnelles exercées, dans quelles conditions... Et d'autres questions plus intimes : aux détenu-e-s, l'on demande leur parcours matrimonial, mais aussi amoureux et sexuel, la qualité des relations familiales, les liens forts et faibles qui ont été entretenus ou rompus, le rapport que chaque parent, frère ou sœur a entretenu avec les drogues ou la délinquance, quand, lesquels, comment... Et enfin, l'origine familiale, c'est-à-dire culturelle ou ethnique, au delà de(s) nationalité(s). On y trouve des réponses aussi diverses que "français d'origine algérienne -ou tout autre pays" ou "Algérie" ou "kabyte" ou "Oran -ou toute autre ville" ou "maghrébin", ou encore "gitan", "africain" ou "Asie", et même "italien de la Belle-de-Mai -ou tout autre quartier de Marseille", voire "du nord"... On ne reviendra pas ici sur la controverse qui anime les sciences sociales sur le sujet des "statistiques ethniques", mais cette information sur l'origine, couplée à celle du nom de famille, éclaire toutefois ce que l'on sait par ailleurs sur le traitement policier et judiciaire des migrants et des personnes "issues de l'immigration", autant que les formes d'ethnicité dans le rapport aux drogues¹⁰. Il se trouve aussi que, entamant ma fouille minutieuse des archives du CSAPA, classées donc par ordre alphabétique de nom de détenu-e, des lettres A à D, je ne trouve quasiment que des personnes portant un nom d'origine arabe ou berbère et déclarant ce type d'origine familiale. Et que, espérant enfin passer en suivant à davantage de diversité de population, les lettres E à K proposent une écrasante majorité de noms d'origine espagnole ou des pays d'Europe de l'Est, les personnes précisant une origine "gitane", "manouche" ou "tsigane".

⁸ Toutes les réponses à ces questions sont faites sur déclaration du (de la) détenu-e. On peut donc envisager que certain-e-s détenu-e-s fassent des déclarations erronées. Mais ce biais est limité d'une part par le fait que le questionnaire est rempli au cours de l'entretien avec un éducateur ou l'assistante sociale du CSAPA, donc du personnel ni pénitentiaire, ni médical ou psychologique ; d'autre part que ce questionnaire peut être modifié au cours des entretiens suivants. Sur nombre de questionnaire d'ailleurs, on trouve des ratures, des annotations, précisant que tel ou tel élément a été modifié ou précisé par le (la) détenu-e. De surcroît, ces questionnaires (CSAPA, INSERM et OPPIDUM) sont remplis à nouveau lors de chaque nouvelle détention, et l'on peut donc comparer les réponses d'une période de détention à une autre.

⁹ La nature du délit demande s'il s'agit d'ILS (infraction à la législation sur les stupéfiants) ou autres ou ILS + autres, précisez.

¹⁰ Voir le texte *Histoire raciale de l'héroïne*, Fabrice OLIVET, rapport ANR.

Moins hasardeuses, d'autres catégories apparaissent au fil du traitement dossiers : d'abord on voit signifié l'usage d'héroïne chez tous détenus ayant eu 20 ans entre les années 1970 et 1990 déclarant une addiction. Selon des fréquences, des modes d'usage et des prégnances divers mais pour tous, l'héroïne à un moment ou l'autre de leur parcours d'usager, témoignage de sa diffusion massive à Marseille pour presque deux générations de jeunes filles et garçons. Ensuite, une polytoxicomanie systématiquement couplée à l'usage d'héroïne : le cannabis toujours, l'alcool souvent, et souvent aussi la consommation détournée de "cachets", en particulier de benzodiazépines et autres opiacés.

Les enquêtes diagnostic réalisées par des intervenants sociaux de l'AMPTA¹¹ montrent elles aussi des polyconsommations systématiques d'héroïne et de médicaments opiacés (souvent benzos ou codéine) ou de produits de substitution détournés, ainsi que cannabis et alcool (voir annexes). De même que nos entretiens, qui retracent des trajectoires d'usagers antérieures (des années 70 et 80), montrent non seulement cette polyconsommation systématique, mais souvent aussi, en particulier dans les milieux populaires ou pauvres, des usages de médicaments opiacés antérieurs à ceux d'héroïne. Et puis, parmi les éléments récurrents, le nombre de séjours en détention pour chaque personne : de 3 à 20 dans les dossiers que j'aurai explorés. 20 séjours en prison pour une personne qui a aujourd'hui 56 ans, j'en reste abasourdie.

Au delà de ces éléments récurrents, on découvre des morceaux d'histoires de vie, toujours singulières, que rapportent les notes des intervenants sociaux et les courriers des détenu-e-s. Certaines tragiques, comme en témoigne Agnès, emprisonnée pour la 4^e fois : "Je vais raconter ma vie, en gros. J'ai commencé la drogue en 90. C'était l'été, j'avais déjà ma fille, j'ai commencé après avoir eu ma fille. Au début, je vivais chez la sœur de mon copain, le père de ma fille. Il me ramenait un paquet tous les jours. Au début, c'était ¼ de gramme ensuite c'était ½g et puis ça a été 1g. Et par la suite, on ne comptait même plus. Au début, il me la donnait gratuitement, et puis, comme lui en consommait beaucoup, il fallait qu'il rentre dans son argent et donc il voulait que je le paye. Mais je n'avais pas d'argent. Alors il m'a fait travailler dans un bar, j'étais mineure, j'avais 17 ans et demi. Et puis, la veille de mes 18 ans, il m'a mise sur le trottoir, il était minuit. Je voulais pas, alors il m'a attachée pendant 15 jours sur un lit chez sa sœur, et toutes les 4 heures, il venait me shooter. Au bout de 15 jours, j'étais tellement accrochée, c'est comme ça que j'ai commencé à faire le trottoir. C'était très dur, mais il fallait que je le fasse. Et à force, on

¹¹ Voir tableau en annexe 2. Réalisées entre 1992 et 1997, ces enquêtes de terrain consistaient à identifier un quartier ou un territoire de Marseille où la présence de drogues (usages et/ou trafics) était signalée, rencontrer (questionnaire + entretien) tous les acteurs de terrain ayant à voir ou à faire avec la toxicomanie (usagers, mais aussi policiers, logeurs, magistrats, pharmaciens, médecins, intervenants sociaux ou de santé, DASS, DSU, CCPD, associations d'habitants, etc.) et établir un état des lieux des pratiques, des usages, des usagers. Des rapports d'enquête ont été réalisés pour :

- . l'estaque, st andré, castellane, bricarde, plan d'aou : 1992
- . centre ville : 1993
- . saint-mauront/bellevue : 1993
- . vallée de l'huveaune : 1993
- . St joseph, paternelle, delorme, bassens : 1994
- . hauts de mazargues : 1994
- . frais vallon : 1994
- . 15^{ème} sud : 1995
- . malpassé, st just, st jérôme : 1995-96
- . st bartélémy, merlan, canet, st Gabriel : 1996
- . cabucelle : 1997

s'y fait. J'étais contente, je faisais des grosses sommes et j'étais fière de moi quand j'allais retrouver le père de ma fille. Il me demandait combien j'avais fait. Si je lui donnais 1500 francs, ça allait, mais si c'était moins, je me faisais frapper. C'est comme ça que je suis allée voir Médecins du Monde".

Ou cet homme, qui amorce sa 17^{ème} incarcération à l'âge de 51 ans. Placé en détention pour mineurs dans les Pyrénées à 14 ans pour usage d'héroïne, il y revient de 15 à 17 ans pour vols de voitures. A 18 ans, il est réformé de service militaire pour cause de toxicomanie, et sera de nouveau incarcéré un an plus tard pour homicide volontaire. Il écrit à l'éducateur : "Il y a eu une bagarre entre mes deux frères et un dealer sénégalais rue Thubaneau. Les flics sont arrivés, ils ont embarqué tout le monde sauf moi et mon frère aîné. Mais les types étaient comme fous, alors la bagarre a repris, et mon frère avait un flingue, il a vidé le chargeur : il y a eu 1 mort et 3 blessés. En suivant, mon frère est parti en Algérie, et moi je suis resté. J'ai été arrêté 3 mois plus tard, j'avais été reconnu par un témoin. Mon frère est revenu d'Algérie au moment du procès pour m'éviter la prison, mais on a pris tous les deux 15 ans de réclusion criminelle". Un jour de permission surveillée, il va chez ses parents, boit du whisky, fume du shit, croise des policiers : coups et blessures, il prend 8 mois ½ de plus. Ensuite, ce sont d'incessants allers-retours en détention, et toujours la drogue. Il écrit ces derniers mots : "j'ai peur de sortir, de me retrouver à l'extérieur et être obligé de prendre de l'héro pour déstresser".

Il y a aussi des histoires moins dramatiques, ou restituées comme telles, comme cette quarantenaire 3 fois incarcérée pour des cambriolages, qui attend sa sortie avec impatience : "L'héro, les médicaments, Rup, Temgésic, Artane, tout passait, j'étais une vraie gloutonne. Et l'alcool, bière, whisky, vodka, gin, tout ce qui coulait, une vraie fontaine. La tox, c'est de la bombe. Je suis toujours toxico, ça sera toujours comme ça ! Me défoncer, c'est un plaisir, c'est comme le café pour d'autres. Je ne suis intéressée que par ça. En sortant, je veux travailler en boîte de nuit pour pouvoir continuer la défonce !"

La prison refuge

La "peur de sortir et de reprendre de l'héroïne" dont témoigne la personne citée plus haut est présente pour de nombreux usagers d'héroïne dans les récits de personnes incarcérées aux Baumettes. Aux éducateurs et à l'assistante sociale, les détenu-e-s disent souvent : "je me suis fait arrêter pour arrêter". Plusieurs facteurs entre en compte dans ce qui est vécu par nombre de détenus usagers d'héroïne comme une opportunité de sevrage, ou du moins une pause dans l'usage :

Il y a d'abord l'idée qu'il n'y a pas, ou peu, d'héroïne accessible au sein de la prison. Dans l'absolu, cette idée est évidemment fautive ; le personnel pénitentiaire, les soignants, tout comme les détenus savent bien que l'on trouve "tout" en prison, l'héroïne ne faisant pas exception. "Tout" donc, mais à certaines conditions : celles de l'argent, du troc ou de l'échange de services entre détenus, conditions inaccessibles aux populations les plus démunies qui n'ont ni les moyens financiers, ni les ressources en troc ou en services à hauteur de la valeur d'une dose introduite à grands risques au sein de la prison. Or, les dossiers le montrent sans ambiguïté, les détenus héroïnomanes dans leur quasi-exclusivité sont dans des situations de grande précarité et de pauvreté lors de leur arrestation, puis de leur détention, et ce quelle que soit leur origine socio-économique familiale. Le parcours-type,

qui n'a ici rien de caricatural, est celui d'une personne dont l'addiction va peu à peu infléchir la trajectoire sociale, professionnelle et économique : d'autres formes de socialisation, plus exclusivement tournées vers les groupes d'usagers, prennent la place des liens premiers familiaux, amicaux et amoureux ; les ruptures scolaires et professionnelles amenuisent les possibilités d'accès aux ressources "légales", souvent remplacées par le vol ou les arnaques ; et souvent aussi, ces ruptures diverses amènent à la rue. Celle-ci d'ailleurs offre aux usagers les opportunités que leur addiction nécessite : la disponibilité de l'héroïne -et l'on sait qu'entre le milieu des années 1970 et la fin des années 1980, l'héroïne est proposée à Marseille "un peu partout et tout le temps"¹²- ou de tout autre produit, médicaments opiacés en premier lieu ; les réseaux d'interconnaissance qui permettent de connaître les plans et d'y accéder ou y être introduit, et que l'on développe grâce à ses mobilités urbaines et, de ce fait, une présence permanente "là où ça se passe" ; et, au sein des groupes d'usagers dès lors qu'ils ne sont plus occasionnels, les formes de protection, d'entraide, et évidemment de compréhension et d'acceptation que fort peu d'usagers trouvent dans leur entourage familial, scolaire ou professionnel, et même médical ou d'aide sociale.

Au titre donc de leur pauvreté, mais aussi souvent du peu de connaissances qu'ils ont dans les mondes carcéraux, les usagers d'héroïne savent bien qu'ils n'auront que de très exceptionnelles opportunités de pouvoir "toucher" en prison. Mais "se faire arrêter pour arrêter", c'est aussi s'extraire, pour un temps, de la même vie de rue qui certes leur apporte des bienfaits liés à leurs usages de drogues, mais aussi nombre de difficultés et de vulnérabilités : la violence, le froid, la faim, la saleté... en quelque sorte, une insécurité permanente à peine écartée le temps d'un shoot, et des conditions de vie qui altèrent leur santé physique et mentale.

Jean-Jacques Santucci¹³ : « Je fais référence, là, aux années 1980 : pendant ces années, il y avait une partie de nos usagers qui prenaient beaucoup de médicaments, qui pouvaient donner cette représentation d'une toxicomanie misérabiliste parce que c'étaient des gens en rupture, marginaux, qui venaient soit des quartiers populaires, soit du centre-ville, qui vivaient seuls, qui passaient leur vie aux urgences, toute une partie de la population qu'on voyait qui ressemble à ce que tu décris. Et je me souviens de quelque chose qui illustre bien la modification de la population d'usagers d'héroïne dans ces années 1980 : la désertion du dispositif par les familles. Dans les premières années où j'ai travaillé, on avait autant de familles que d'usagers, ce qui veut dire que les familles venaient nous voir pour nous demander de l'aide, mais ce qui veut dire aussi que les usagers avaient des liens avec leur famille. Est-ce que c'était les mêmes usagers qui, au cours de ces années 80, se sont désinsérés du fait de leur toxicomanie, parce que ça coûte de l'argent, parce que tu voles, enfin pour certains, tu essaies de trouver l'argent, ou est-ce que c'était une autre population, d'autres gamins qui arrivaient après ? En tous cas on a vu émerger ces jeunes usagers à la rue."

Cruellement, mais ils le disent eux-mêmes, la prison leur apporte non seulement des conditions sanitaires plus acceptables que celles de la rue (ne serait-ce que pour se nourrir, se laver et dormir), mais aussi les éloigne un temps des groupes d'usagers que beaucoup qualifient d'à la fois rassurants et étouffants : "en cellule ou en

¹² Voir le texte "Parcours d'urbanité de l'héroïne"

¹³Psychologue, à l'ampta depuis 1987 comme intervenant, puis chef de service. A monté Transit. Directeur de l'AMPTA depuis 2006.

promenade, je peux au moins parler d'autre chose que du plan d'hier ou de celui de demain, et penser à autre chose aussi."¹⁴

Ces facteurs jouent aussi sur l'appréhension autant que la réalisation du sevrage : "Les détenus ne voulaient pas de cachets en prison", précise Camille, l'assistante sociale du CSAPA "Dehors, un sevrage durait 3 semaines de souffrances ; ici en 5 jours avec douleurs, c'était plié. Ensuite ils étaient débarrassés du manque. Ils se sevrèrent à la dure -c'était leur expression- parce qu'ils le voulaient : on leur proposait un protocole de sevrage, mais ils préféraient se sevrer "à la dure". Et il y a eu très peu d'accidents, très peu de gens qui étaient mal". "Et puis, ajoute Olivier le responsable du service, ceux qui shootaient étaient très mal vus par les autres détenus, ils étaient traités de junkies. Encore aujourd'hui, il y a des détenus qui refusent la substitution juste pour ne pas passer pour un toxico". C'est d'ailleurs en partie pour cette raison que le personnel du CSAPA décide, très vite après la création du service, de changer l'aménagement de leurs bureaux installés près d'un couloir de circulation, de sorte à ce que les détenus en rendez-vous au CSAPA soient installés de dos à la porte d'entrée, et ainsi ne puissent pas être reconnus par un gardien ou un détenu passant dans le couloir.

Cette étiquette très négative du "toxico en prison" tient aussi à d'autres représentations que celle de l'usager dépendant en tant que figure archétypale du junkie peu fréquentable : d'une part la crainte d'un accident sanitaire en cellule (contaminations ou overdoses) qui impliquerait les co-détenus ; et d'autre part l'idée que la dépendance fait de l'usager une personne peu fiable. Hafid, éducateur au CSAPA, le souligne : "Cela relève de la construction de l'identité de toxicomane : il y a un lien avec le fait de donner en échange de la possibilité d'un usage en détention, et le toxicomane est vu comme un indicateur potentiel. C'est un enjeu pour les autres détenus". Et cette représentation affecte aussi l'ensemble des usagers, au delà de l'héroïne. Camille : "Il y avait des gens qui ne nous étaient pas signalés, on les rencontrait par le positionnement du service dans la prison puisque nos bureaux se trouvent dans un couloir, ils s'auto-signalèrent et venaient nous voir pour parler de leur consommation. C'était des gens qui n'avaient pas du tout été repérés comme usagers de drogue par le circuit des arrivants. Des gens qui bossaient -majoritairement ce n'était pas notre population mais il y avait bien 5 %, de gens qui bossaient- et qui, pour arriver à survivre, avaient deux voire trois boulots, et pour tenir le coup ils s'étaient tournés vers les amphétamines. Et à un moment de leur parcours, il y avait eu un dérapage avec un vol ou une affaire un peu trop attirante, les tombés du camion, etc., et ils se retrouvaient incarcérés. Et eux aussi, l'étiquette de toxicomane, ils ne la voulaient pas du tout. Surtout en prison..."

Cette étiquette est aussi construite par les mondes judiciaires, comme en témoigne Françoise Albertini¹⁵: "La représentation du toxicomane, je me rappelle, dans les années 80, les patients se présentaient en disant : « Je suis toxicomane. » Et on questionnait : « Mais qui vous l'a dit ? » Et la personne répondait : « Le juge. » A

¹⁴ Extrait d'un courrier de détenu.

¹⁵ Médecin psychiatre, responsable pôle « addictions et pathologies associées » Edouard-Toulouse (pôle qui comprend deux unités principales : un CSAPA, service médico-social à la corderie avec une consultation jeunes consommateurs, et une unité hospitalière d'addictologie à l'hôpital Edouard-Toulouse, qui s'adresse aux malades mentaux suivis du secteur). Ex-responsable de l'intersecteur au centre-ville à la suite du Dr Prat. L'intersecteur a été le premier service de soins pour les toxicomanes des Bouches-du-Rhône, créé en 1970 par le Dr Prat. Avant de diriger l'intersecteur, Françoise Albertini a longtemps travaillé à Castelluccio où elle a mis en place une unité d'alcoologie en 1985, devenue une unité d'addictologie, « même si à l'époque je me servais de cette unité pour hospitaliser les *malheureux toxicomanes égarés* dont personne ne voulait ».

l'époque, l'idée qui prévalait, c'était que la figure du toxicomane était une désignation sociale et judiciaire, et tout le travail qu'on essayait de faire à l'époque dans le rapport singulier avec le patient, c'était de lui faire conjuguer la toxicomanie avec le verbe avoir et pas avec le verbe être. La figure du toxicomane s'est imprégnée de diverses choses mais le judiciaire y a vraiment été pour beaucoup en désignant la personne avec ses attributs toxicomaniaques et leurs conséquences judiciaires. Cet aspect extrêmement négatif des choses les a plus souvent entraînées en prison qu'ailleurs, les a fait se cacher, leur a donné une figure de délinquant."

L'ensemble de ces représentations ne sont pas sans effet sur les usagers eux-mêmes aussi à l'extérieur de la prison : dans les dossiers de détenu-e-s, curieusement, on ne trouve que très peu de condamnations pour ILS (infraction à la législation sur les stupéfiants) mais le plus souvent pour vols ou violences, et aucune injonction thérapeutique, alors même que les détenus déclarent pour la majorité un lien direct entre leur délit et l'usage de drogues : soit qu'il ou elle a commis un délit pour se procurer de l'argent pour se payer la drogue, soit qu'il ou elle était défoncé quand a été commis le délit¹⁶. Camille précise : "L'image classique c'est le gars ou la fille qui vole pour payer ses doses. Mais la plupart du temps, ce qu'ils volent, c'est un sac à main avec quelques billets, un autoradio ou un téléphone revendu à la sauvette ou à des connaissances parce qu'ils n'ont pas d'autres réseaux de revente. En tous cas pas assez pour payer les doses. Pour se fournir réellement en dope, les usagers avaient recours essentiellement aux arnaques entre eux et à la coupe. Alors on comprend que le vol, c'est davantage pour se valoriser en tant que délinquant : appartenir au monde de la délinquance pour ne pas appartenir exclusivement au monde de la drogue. Et des gros dealers, tombés pour 1 kg ou plus, j'en ai vu 10 en 24 ans de carrière !". Certes, on doit envisager que les "gros" dealers incarcérés n'étaient pas usagers, ou ne le faisaient pas savoir, ou se tenaient à l'écart de l'accompagnement proposé par le service addictions. Mais toutefois, on sait aussi que le ratio entre les interpellations pour usage simple et celles pour trafic est incroyablement disproportionné. Le rapport de la fondation Terra Nova, titré "L'imposture. Dix années de politique de sécurité de Nicolas Sarkozy" en fait état : "Le nombre d'interpellations pour usage simple de produits stupéfiants (à plus de 90%, du cannabis) a doublé en dix ans, passant de plus de 70.000 à près de 140.000 en 2009. Cela représente 86% de l'activité des services dans le domaine des stupéfiants, [alors] que la lutte contre le trafic ne concerne que 6.000 faits constatés"¹⁷.

Ainsi, si l'enfermement en prison autant que les représentations de l'utilisateur qui y circulent sont autant de facteurs qui peuvent favoriser un arrêt de l'usage, on voit aussi, notamment à travers la multiplicité des séjours en détention, que cet arrêt est le plus souvent provisoire, et directement lié à l'enfermement. Les témoignages sont nombreux qui le soulignent :

Mylène : "Il y a eu des overdoses, souvent d'héroïne dans ces parcours de détenus. Je me souviens très bien des sorties de prison où le premier recours, c'était pas seulement le produit médicamenteux mais le plan héroïne".

¹⁶ L'enquête interne questionne en effet sur la nature et le motif des condamnations, mais aussi sur le lien entre le délit et l'usage de drogues (pas de lien, lien indirect, lien direct, et préciser)

¹⁷ Valérie Sagant, Benoist Hurel, Éric Plouvier. L'imposture. Dix années de politique de sécurité de Nicolas Sarkozy. Terra Nova, n° 19, 2012.

Camille : "et c'était systématiquement héroïne avec Néo-Codion. Il y a une pharmacie à quelques mètres de la prison, on voyait dans les années 90 des emballages de Néo-Codion vides jetés là par dizaines, je dis bien par dizaines !"

La prison initiation

En contrepoint de cette réalité de la détention comme un (moment de) refuge à l'usage, la prison est aussi un lieu où se pratique, comme à l'extérieur, des formes d'initiation à l'usage ou du moins de familiarisation aux produits :

Olivier Bagnis : Jusqu'au milieu des années 1990, la prison était un lieu d'injonction de soins. En gros, on leur disait : "Soit tu vas en prison pour te soigner, soit tu vas en prison, et quand tu sors, tu te soignes...". Donc la "case prison" était souvent un élément même du parcours de soin."

Michel Spadari¹⁸ : " En effet : toute la décennie 90, je m'occupais des cures de sevrage à l'hôpital Salvator. Sevrage, pas substitution : à l'époque, on visait l'abstinence. Et des héroïnomanes, j'en ai vu pas mal, dont un contingent non négligeable que vous nous envoyiez depuis les Baumettes au moment de leur sortie. Et je crois me souvenir que c'étaient des patients de milieux populaires."

Olivier Bagnis : "Et la prison, c'est aussi un lieu d'échange, de rencontres... Il y avait beaucoup de gens dans les années 80 qui étaient en prison et qui avaient peu ou prou connu l'héroïne en intraveineuse ; certains aussi avaient le sida mais ce n'était pas encore connu, ils donnaient leur sang. Beaucoup de jeunes, une surpopulation qui était encore plus importante que maintenant : 2, 3 et jusqu'à 4 par cellule... Les jeunes se retrouvaient ensemble. Et même si les héroïnomanes, les injecteurs, c'est très mal vu en prison, ils parlaient du produit, de tout ce qui va avec...".

Si des relations entre usagers et non-usagers, injecteurs et non-injecteurs, peuvent se nouer en détention et favoriser la connaissance, sinon la banalisation du produit, la prison peut aussi être le lieu des initiations délinquantes ou de sa "professionnalisation" future. Ainsi, "La cité"¹⁹ décrit ce que beaucoup racontent : la prison, c'est le monde du dehors, qui se recompose dedans, pour se retrouver dehors. Né en 1960, "la cité" grandit dans le Marseille des bidonvilles, des cimenteries, des tuileries et des savonneries, des containers et des docks, des terrains de boule, des cafés ouvriers, des bouibouis à mauvais garçons et filles de petite vertu, des terrains vagues et des campagnes, d'avant la construction des grands ensembles. C'est là qu'il apprend l'école

¹⁸Pharmacologue, directeur du centre d'addictovigilance- Centre d'évaluation et d'information sur la pharmacodépendance (CEIP). Chargé de recueillir et traiter les données sur les potentiels d'abus de stupéfiants, médicaments et aussi produits non médicamenteux (travaillent entre autres avec les CSAPA, les CAARUD, les officines de pharmacie, les médecins de ville, etc.). Mène les enquêtes OPPIDUM. Le service existe depuis 1990.

¹⁹ Homme, origine algérienne, né en 1960. Grandit sur le chemin du littoral à Marseille. Commence les petits vols, puis les braquages à 16 ans. Première incarcération (prend 18 mois, en fait 12) en 1978. Se « professionnalise » dans le trafic d'héroïne (par 500g au kg) et les braquages à sa sortie de prison (via les contacts noués aux Baumettes). Conso de cocaïne en snif dès 74-75 dans les boîtes et les clubs de jeux où se retrouvent les voyous « pour se tenir éveillé, avoir la pêche », + mélanges de Binotal ou Nimbutal avec café ou whisky, puis héroïne, l'éther, les buvards et médicaments : dit qu'il a été « tout le temps défoncé de 76 à 83 ». Dernière incarcération en 83 (5 incarcérations en tout). Se range à sa sortie de prison en 84.

buissonnière, l'envie de choses qu'il n'y avait pas à la maison, le jeu des petits larcins jusqu'à l'adrénaline des braquages, la compagnie des petits voyous dans la rue, et celle des grands bandits dans les arrières salles de cafés transformés à la nuit tombée en clubs clandestins de jeu. Première incarcération à 18 ans, pour un braquage. « La cité » prend 18 mois fermes. Il en fait 12, pendant lesquels, en détention, il noue des relations, fait connaissance avec le monde des trafiquants de drogue, apprend des ficelles du métier. Selon ses propres termes, il "ouvre les yeux sur les trafics de drogue".

C'est là où il se forme, où il côtoie les *gros*. Parce qu'il le faut, plus que parce qu'il le cherche : « Bien sûr, quand on parle avec eux, on le sent que ce sont des gros caïds. Mais la prison, c'est : tu me respectes, je te respecte ; tu veux me manger, je te mange. Voilà, c'est ça. Et là, c'est des chemins à prendre : ou on marche dans ce système et on sera redevable après ; ou on se fait manger. Moi, j'avais pas besoin de protection, je fonctionnais à la connaissance, au respect, et en ce temps-là, j'avais la haine en moi. Cette méchanceté, hé bien, en prison, on apprend à la maîtriser, à prendre du recul. On prend les connaissances, puis on se retrouve dehors. Parce que moi, c'était pas mon but de devenir ce que j'étais devenu. C'est après, avec la prison, que j'ai commencé à monter en puissance. ».

Lorsqu'il sort la première fois des Baumettes, c'est par l'intermédiaire d'un Breton qui habite une belle villa des quartiers Nord que « La cité » fait ses premières affaires. Système *Tupperware* : le Breton a de l'argent, il achète l'héroïne par kilos, et recrute ses vendeurs en les invitant à découvrir le produit, voire à goûter, chez l'un des invités. Ceux qui le souhaitent repartent avec quelques grammes à revendre pour leur compte, moyennant une commission au Breton, qui lui-même d'ailleurs est le revendeur local de plus gros fournisseurs :

« Ceux qui tenaient le pignon sur rue étaient des couples fortunés, dans les quartiers Sud de Marseille, ou à l'extérieur des fois, dans des villas, attention, fallait voir les domaines ! Leurs maisons étaient cossues, c'était vraiment bien agencé et nous, on était tout gênés parce qu'on était des voleurs de poules en quelque sorte, des petites frappes... » Un peu plus tard, « La cité » se fournira auprès de Corses ou d'Arméniens, toujours dans de belles villas des quartiers Est ou Sud de Marseille. On est au tout début des années 1980 : le marché de l'héroïne connaît déjà un éclatement des réseaux locaux de revente. Du revendeur de rue, au détail, au fournisseur local par kilos, l'organisation est certes « traditionnellement » pyramidale. Mais il est attesté que même dans ces belles villas où l'on s'approvisionne par kilos, non seulement les liens sont distants, mais les provenances de l'héroïne sont diverses. C'est ce que « La cité » identifie comme la fin de la *French connection* : les filières d'approvisionnement en héroïne se diversifient, les réseaux de revente se multiplient, et il devient possible de monter en grade par une activité ou une autre : « Les mêmes fournissaient l'héroïne, vendaient des armes, recelaient des œuvres d'art. On fonctionnait par équipes. » Par le système *Tupperware*, à partir de quelques grammes d'héroïne, les plus doués passeront à des quantités importantes, quitte à recruter à leur tour de nouveaux revendeurs. Et les autres, ceux qui prennent goût au produit, parviennent tout juste à financer leur propre consommation, jusqu'à tomber, criblés de dettes, ou mourir. Même le Breton, « quelques années après, il a chuté, il est mort de la drogue. Parce qu'à force d'accompagner les autres, il goûtait, il montrait, "faut faire comme ci, comme ça", les gestes, comme un instructeur, il initiait. Et c'est vrai qu'après il est tombé là-dedans. ». On est en 1984, et l'héroïne commence à envahir les cités et les mondes populaires marseillais, et aussi

franciliens. « La cité » multiplie les petits séjours en prison, et se met aussi à consommer l'héroïne, en plus d'autres produits : « toujours dopé, du matin au soir... cachets, alcool, cocaïne, buvards... J'ai eu cette période, sept-huit ans de ma vie... Tout le temps défoncé, tout le temps. » Il multiplie les braquages, les plans, les trafics, et les séjours en prison. À "toujours monter plus haut les échelons", il se fait une réputation, acquiert son surnom de guerre et ses tatouages, avant de se ranger après un dernier séjour de détention, en 1984.

Une politique pragmatique

La prison des Baumettes aura aussi été le lieu d'initiation d'une politique de réduction des risques à Marseille avant son officialisation expérimentale à l'échelle nationale. Ce qui s'appelait alors "l'antenne toxicomanie" de la prison des Baumettes est créé en 1987, à la suite d'une enquête réalisée pour les ministères de la santé et de la justice par Rodolphe Ingold. Cette enquête rapporte que le problème de toxicomanie ne trouve qu'une réponse en prison : la fiole (souvent du Tercian, pour lever le manque) avec un suivi psychologique. Il y est dit aussi que les détenus toxicomanes souffrent, une grande souffrance. Mais que faire ? Le psy, ça ne marche pas, et ça rebute : "Un psy ? Mais je suis pas fou ! J'y vais pas !" se souvient un ancien détenu. Ingold propose alors une démarche psychosociale sans vocation thérapeutique, en misant sur le fait que la plupart des détenus, venant de milieux défavorisés seraient plus familiers des services sociaux. Et puis, comme ils disaient : "l'assistante sociale ou l'éducateur, ça lit pas dans la tête. Ça fait pas peur."

Donc, en 1987, l'antenne Toxicomanies des Baumettes est ouverte. Camille analyse ses 25 ans de carrière en tant qu'assistante sociale aux Baumettes à travers ce qu'elle différencie en trois époques : la première époque est celle qui précède les programmes expérimentaux de réduction des risques mis en place dès 1994 à Marseille. L'antenne toxicomanie des Baumettes est créée bien plus tôt que la plupart des services identiques en prison, à une période où l'héroïne est encore massivement présente à Marseille ; essentiellement du *Brown Sugar* depuis le début des années 1980, d'assez mauvaise qualité mais peu chère et accessible dans les milieux les plus divers de la ville et des campagnes environnantes. On est aussi dans une période de paupérisation des classes populaires, lorsque se font cruellement ressentir dans la ville les effets de l'effondrement de l'économie portuaire locale. Entre la diffusion des drogues et la précarisation économique, les usagers d'héroïne se trouvent encore plus souvent en situation d'interpellation puis de détention. Les sevrages "à la dure", les effets de refuge comme d'initiation se déploient comme on l'a décrit précédemment, mais aussi l'infection par VIH ou VHC connaît ici des records dramatiques. Lorsque les premières données cumulées sont publiées, Marseille affiche ses tristes records : en 1994, Marseille et la région présentent une situation quantifiant presque deux fois plus de cas de sida que sur la moyenne du territoire national²⁰, dont 70 à 80 % résident à Marseille, et près de la moitié sont des personnes usagères de produits psychoactifs²¹. La situation de santé des usagers d'héroïne est d'autant plus accablante qu'une grande part de ces derniers vit en situation de grande précarité sociale et économique, et se

²⁰1045 cas de sida (cumulés depuis le début de l'épidémie au 31/12/1994) par million d'habitants domiciliés dans les Bouches-du-Rhône, pour 627 cas par million d'habitants en France (Réseau National de Santé Publique, Bulletin Epidémiologique Hebdomadaire, 1995).

²¹Observatoire Régional de la Santé, 1995.

trouve fréquemment en prise avec des habitants mécontents des nuisances publiques dues aux usages. En prison, les effets d'invisibilité des usages rendent la situation plus tendue encore : "on savait que des seringues s'échangeaient en douce, et le sida faisait des ravages. Alors, sous prétexte de désinfection des cellules, on a demandé de la javel en dosettes pour les détenus dont on pensait qu'ils utilisaient des seringues. Plus tard, en 95, on a pu demander la boîte jaune (sorte de containers de récupération de seringues), et là, on a bien vu !" ²²

Camille décrit ensuite une deuxième époque, un premier moment de bascule, en 1994, avec la substitution. "A Marseille, on a eu 40 lits Méthadone. Trois jours après, le 1^{er} détenu sous méthadone arrive aux Baumettes pour un délit simple. Affolement complet, on était pris au dépourvu, on pensait mettre ça en place tranquillement mais l'antenne toxico avait été démedicalisée, donc on n'avait pas de médecin pour prescrire. Alors on contacte l'Intersecteur²³, et on a reçu la Méthadone dans la journée, par un camion de la Brinks ! La Méthadone, ça a été une révolution pour nous, on s'est constitués en réseau avec les structures et les associations de ville qui étaient moins alarmés que nous, ils en savaient bien plus. Ce réseau nous servait aussi beaucoup pour accompagner les sorties de prison, on s'appelait, on se filait des tuyaux, parce que les pouvoirs publics sur l'emploi, le logement ou les prestations sociales ne nous aidaient pas du tout. Il y a eu aussi ASUD, le Tipi, le Sleep'in : tout le réseau auto-support. On passait par eux pour les seringues, apprendre les bons gestes, les bonnes pratiques. Ça faisait longtemps qu'on était en contact mais ils nous prenaient pour des petits bourgeois en cheville avec les juges ; il a fallu faire un travail de reconnaissance mutuelle. Ça a été une grande aventure professionnelle !"

À Marseille, c'est en effet tout un groupe hétéroclite de gens venus d'univers différents, parfois aux intérêts concurrents ou aux idées divergentes, mais tous concernés, qui s'empare du problème des usages d'héroïne par injection et des contaminations virales. Il y a là Jean-François Mattei, professeur de médecine et conseiller municipal fraîchement élu qui se voit confier une délégation « Sida-Toxicomanie » dès 1994 ; il y a des professionnels de la santé, de la recherche ou du champ spécialisé tels que l'AMPT ou SOS-Drogues International ; il y a des usagers de drogues, des professionnels ou militants tels que AIDES, ASUD ou Médecins du Monde ; il y a des logeurs, des éducateurs, des intervenants sociaux, des représentants de la justice et de la police.... Et il y aura Françoise Gaunet-Escarras et Patrick Padovani à la suite de Jean-François Mattéi, le GIRAST²⁴, le Tipi, Autres Regards, ACCES, le Réseau-Canebière, Addictions-Sud, le Bus 31/32, l'ELF, PROTOX, Réseaux 13, le CRIPS-PACA, le CIRDD-PACA, le Cabanon...

En 1997, Jean-François Mattéi rassemble les institutions publiques²⁵, l'ensemble des collectivités territoriales²⁶ et les associations et structures impliquées, au sein d'un comité de pilotage spécifique à la réduction des risques qu'il co-préside avec le sous-préfet à la Ville. Ce comité devient le lieu de coordination et de suivi des actions de

²² Camille.

²³ L'Intersecteur des pharmacodépendances, aussi nommé Centre Puget-Corderie est un CSAPA (centre de soins, accompagnement et prévention en addictologie). Ce sera le premier service de soins habilité à délivrer la Méthadone à Marseille.

²⁴ Groupe interpartenarial de recherche action sur le sida et les toxicomanies

²⁵ La Direction départementale des affaires sanitaires et sociales, la Caisse primaire d'assurance maladie, l'Ordre régional des pharmaciens, la Préfecture des Bouches-du-Rhône, la Direction départementale de la Sécurité Publique.

²⁶ Notamment la DSP/Mission Sida, Toxicomanie et Prévention des conduites à risques.

réduction des risques à l'échelle du département des Bouches-du-Rhône²⁷. En son sein, s'organise le suivi et l'évaluation des automates /distributeurs et échangeurs de seringues implantés sur les huit secteurs de la Ville et de nombreuses actions. Il est aussi le lieu de la veille partagée en matière d'usages de drogues, et a pour souci d'accompagner les pratiques des professionnels au regard de l'évolution des publics, des modes et types d'usages et surtout les nouvelles prises de risques.

Aussi, la ville de Marseille reste citée en exemple pour son engagement précoce et pérenne dans la réduction des risques liés aux usages de drogues²⁸. Engagement que les rapports nationaux qualifient d'historique par son efficacité, sa préoccupation d'égalité dans l'accès aux soins, mais aussi par son approche imbriquant toute la diversité des questions (de santé, de citoyenneté, d'accessibilité, de sécurité ou de tranquillité publiques), et s'employant à faire évoluer les dispositifs publics en même temps qu'évoluent les pratiques de consommation de drogues, les usagers et les situations. Il faut alors mesurer, à l'échelle d'une action publique, ce que coopérer veut dire : parfois en contrepoint de professionnels de longue date ou de représentants érigés en experts des drogues et du sida, souvent à l'encontre d'une opinion publique qui voudrait voir disparaître les usagers avec les usages, ces pionniers de la politique locale vont concevoir collectivement l'initiative publique. L'enjeu, c'est l'accès au droit, et la lutte contre le sida avec « un maximum d'outils à offrir aux usagers pour qu'on laisse le moins de monde sur le carreau ». Le socle, c'est le respect de l'intégrité et de la dignité de tous, la solidarité, et la globalité des actions. Ce sera ainsi la régularisation d'un ensemble de pratiques dont le statut était jusque là indéfini ou confus. Mais Camille rappelle aussi : "D'un autre côté, avec la substitution les détenus ont eu accès à une flopée de médicaments, ils ont connu les effets de ces médicaments dont ils ne faisaient pas usage auparavant, et on a vu exploser les usages détournés".

Et pour clore le cycle du lien addiction-prison, Camille analyse une troisième période, un second moment de bascule : "Ca a été la loi Perben sur les délits routiers liés à l'alcool, en 2004. On a alors vu arriver en prison et dans le service addictions des madame ou monsieur Tout-le-monde, avec un travail, une maison, une famille, une vie tranquille, et qui pour la plupart ont été détruits en quelques mois de détention. Un drame".

²⁷ Initialement marseillais, ce comité de pilotage est devenu départemental, à la demande des acteurs et intervenants hors Marseille.

²⁸ Parmi les très nombreux travaux sur l'histoire de la Réduction des risques, en particulier : Gwenola LE NAOUR, *Drogues, Sida et action publique. Une très discrète politique de réduction des risques*. Presses Universitaires de Rennes, 2010.

Anne COPPEL, *De l'usager de drogues à l'usager des services socio-sanitaires : l'action de proximité face aux logiques de services*. Sciences sociales et santé, vol. 23, n°1, mars 2005. Et de nombreux travaux et réflexions sur son site : www.annecoppel.fr

Annexe 1

Données issues des rapports d'activité de l'AMPTA, 1986-2000

Année	1986	1987	1988	1989	1990	1991	1992	1993	1994	1995	1996	1997	1998	1999	2000
File active Marseille + autres sites	431	276*	456	459	453	443	575	607	1666	1615	1300	1132	1460	1257	1137
File active Centre d'accueil et de soin seul								478	670	560	619	598	533	461	453
File active Transit*								330	838	864	517	503	596	597	438
Programme méthadone									20	54	60	81	76	81	73
Nbre de personnes rencontrées dans le cadre de la permanence au TGI									33	240	270	152	113	124	172
<i>Les données qui suivent portent sur la file active du Centre d'accueil et de soins. (A partir de 1994 les données existent aussi pour Transit et pour l'accueil décentralisé)</i>															
Hommes	75 %	78 %	80 %	75 %	75,5 %	78 %	73 %	76 %	76 %	81 %	77 %	76 %	77 %	77 %	80 %
Femmes	25 %	23 %	20 %	26 %	24,5 %	22 %	27 %	24 %	24 %	19 %	23 %	24 %	23 %	23 %	20 %
Ages															
< 18 ans	7 %	3 %	4 %	1,4 %	2 %	1 %	1 %	NR	1 %	0 %	1 %	1 %	1 %	1 %	0 %
18-24	58 %	47 %	54 %	33 %	30 %	24 %	29 %	NR	19 %	9 %	13 %	11 %	9 %	10 %	10 %
25-29	26 %	36 %	35 %	45 %	48 %	53 %	35 %	NR	27 %	22 %	29 %	36 %	38 %	36 %	26 %
30 ans et +	10 %	14 %	7 %	20 %	20 %	22 %	26 %	NR	38 %	69 %	57 %	57 %	52 %	53 %	64 %
non réponse									5 %						
Niveau scolaire															
BEPC ou <	33 %	NR	43 %	47 %	30 %	28 %	50 %	37 %	28 %	30 %	32 %	28 %	32 %	35 %	9 %
BEPC<et <BAC	50 %	NR	52 %	43 %	60 %	60 %	27 %	37 %	43 %	47 %	50 %	49 %	57 %	50 %	76 %
BAC ou équivalent et +	17 %	NR	5 %	10 %	10 %	12 %	9 %	11 %	12 %	12 %	8 %	11 %	10 %	14 %	14 %
sans réponse							14 %	15 %	17 %	11 %	10 %	12 %	1 %	1 %	1 %
Activité professionnelle régulière	NR	NR	23 %	18 %	20 %		20 %	16 %	15 %	17 %	14 %	13 %	11 %	7 %	12 %
Incarcérations :															
Oui	NR	63 %	51 %	47 %	51 %	73 %	63 %	72 %	76 %	77 %	65 %	56 %	62 %	63 %	NR
Incarcérations :															
non évoqué	NR	NR	NR	35 %	4 %										

* ce chiffre de 276 ne compte que les nouveaux cas de l'année

** les personnes qui fréquentent les 2 str sont comptées 2 fois, pour les années 1993 à 95

NR = Non Renseigné

ANNEXE 2

Tableau synthétique récapitulatif d'éléments issus des enquêtes diagnostic (on y note systématiquement des polyconsommations)

Site	Date	Grands traits, éléments de synthèse	Nbre usagers	Produits	Age	Sexe
DSU 2 L'Estaque-St Henri-St Antoine le Village + plan d'aou bricarde castellane 144 personnes rencontrées Nbre d'hab : 22364	Enquête : 1991. Restitution 1er trimestre 92		Environ 80 « toxicomane s » (=usagers d'héroïne, majoritaireme nt polytoxicos) 3,6 %/1000 hab	Polyconso : Héroïne Rohypnol(+) Temgesic(+) Codeine(++) Survector Cannabis (« on ne se cache plus pour le consommer ») Alcool signalé comme problématique par beaucoup	«Toxicos» : 18/35 ans Cannabis :16/25 ans Alcool : 16/70 ans	Majorité d'hommes
SNCM (société nationale maritime corse méditerranée) 40 personnes rencontrées	Enquête : 1992 Restitution : 1993	- Problème révélé par la multiplication d'incidents ou accidents graves + absentéisme répété d'une personne jeune, sans pb de santé apparent - Phnm en augmentation depuis 5 ans (=1987) - Pbs de sécurité pointés	-	Polyconso : - Alcool - Benzo - Cannabis banalisé chez les jeunes - Héro minoritaire mais repéré, et inquiétante		

Site	Date	Grands traits, éléments de synthèse	Nbre usagers	Produits	Age	Sexe
DSU 11 St Mauront, Bellevue 51 personnes rencontrées Nbre d'hab : 14 995	Enquête juin-juillet 1992 Restitution avril 1993	Toxicomanies anciennes, persistance du phnm sur le site Accélération du processus de marginalisation Population toxicomane difficilement accessible ou cernable « Risque de développement de réseaux de revente dans une logique d'économie souterraine »	Environ 30 personnes =2/1000	Polyconso : Héroïne Cocaïne Médicaments (surtout Rohypnol mais aussi benzo) Cannabis banalisé Utilisation de l'alcool par certains sur un mode toxicomanique	18-35 ans	Majorité d'hommes
DSU 8 Vallée de l'Huveaune Air Bel-Mazenode-Néréides-Valbareille-Bosquet-Rouguière-Millière-St Marcel-Caillols-Escourtines-Pomme 77 personnes rencontrées 16000 hab	Enquête nov 92 + févr-avril 93. Restitution juillet 1993	Idée récurrente selon laquelle la toxicomanie est un problème ancien et en évolution sur le site. Les travailleurs sociaux parlent de « vieille tradition toxicomaniaque ». Insertion correcte. La plupart des usagers vivent dans leur famille	Environ 80 = 5/1000	Polyconso : - Héroïne - Forte demande de codéine - forte demande de Rohypnol - Benzo Cannabis (« on ne se cache plus pr consommer »)	18-40 ans Les médecins parlent d'un public de « vieux toxicomanes »	Majorité d'hommes

Site	Date	Grands traits, éléments de synthèse	Nbre usagers	Produits	Age	Sexe
DSU 4 Qt Joseph, Paternelle, Delorme, Bassens, etc. 85 personnes rencontrées 5000 hab	Enquête : oct 1993-janv 1994 Restitution mars 1994	- Toxicomanie apparue de manière manifeste à partir de 1982-83 (repérage par les médecins) - Phénomène perçu comme relevant de la situation économique et sociale du site (« stratégie de survie économique ») - 14ème surtout « spécialisé » dans le trafic de cannabis ; celui de l'héro est plus discret - Banalisation de la « petite délinquance » dans le 15ème (vol à la roulotte, dégradations) - Fort sentiment d'impuissance	Environ 60 = 9/1000	Polyconso : - Héroïne - codéine - benzo Cannabis Alcool	18-35 ans	1/5 de femmes
DSU 7 (13ème arr) La Rose, Frais Vallon 131 personnes rencontrées Nbre d'hab : non précisé	Enquête : mars-avril 1994 (Malika Chafi) Restitution mai 1994 Réalisation d'une revue de presse systématique sur le quartier juillet93-avril94 : cf. pp.22-25	- La toxicomanie est un pb ancien et en évolution sur le site - « Haut lieu d'approvisionnement », fréquenté par des extérieurs - Les toxicomanes sont difficilement accessibles. - Préoccupation sur le sida. Réponse sanitaire insuffisante - Intervention policière significative - Trafic de cannabis généralisé - Les habitants tolèrent les trafics (divers) mais pas leur visibilité - Rôle négatif de la presse sans cesse souligné - « surenchère généralisée »	+ de 50 personnes toxico "pour un site" (p45)	Polyconso Héro + « substitution » (Rohypnol, benzo) + alcools forts Cannabis banalisé ; forte distinction héro/cannabis (p.50) Alcool : conso abusive, en partie souterraine. Femmes, très jeunes gens, population adulte	18-40 ans. Tranche des 25-35 souvent avancée	

Site	Date	Grands traits, éléments de synthèse	Nbre usagers	Produits	Age	Sexe
DSU Malpassé, Saint-Just, Saint-Jérôme 81 personnes rencontrées Nbre d'hab : non précisé	Enquête : sept 1995- fév 1996 Restitution juin 1996	- Ancienneté et ampleur des conso, qui ont débuté pour une partie du site dans les années 70 (quartier « pionnier dans la conso » d'héro selon médecins et flics, cf. pp.26 & 68 + Fort développement dans les années 83-85 + Stabilisation depuis 1992, avec accentuation alcool et médicaments. - Forte présence de la revente sur le secteur, qui « se signale par la permanence et la régularité de la revente d'héroïne depuis de nombreuses années » (flics, p.68). Pour autant la toxicomanie concerne l'ensemble du territoire du 13ème arr, disent les mêmes	80 à 110 usagers domiciliés sur le site =8/1000 + clientèle extérieure qui consomme sur le site	Polyconso (comme d'hab) Très peu de cocaïne et d'ecstasy Typologie des profils d'usagers tels que vus par les pharmaciens p.20	16-22ans =cannabis et bière 25-40ans =héro, alcool, médocs	Majorité d'hommes
DSU St Barthélémy, Le Merlan, St Gabriel, Le Canet 105 personnes rencontrées Nbre d'hab : non précisé	Enquête : nov 1995- janvier 1996 Restitution mars 1996	- Ancienneté et ampleur de l'usage et de la revente - Croissance de l'héro de 1980 à 1993 puis stabilisation, associée aux benzos - De 1986 à 1992, incidence forte des trafic et usage de l'héro sur la vie des quartiers et des individus -la vente d'héro reprend périodiquement - Représentation négative des toxicodépendants chez les plus jeunes ; tolérance moindre du quartier au trafic d'héroïne - 40 % des vols commis seraient liés à la toxicomanie selon le service de sécurité du Centre commercial du Merlan	84 personnes (estimation des médecins)	Polyconso Généralisation du cannabis à partir de 15 ans	Cannabis banalisé « Vieillessement des toxicodépendants »	Majorité d'hommes

DISTRICT PRODUCTIF MARSEILLAIS DE L'HEROÏNE : DISPOSITIFS D'ACTEURS

Liza TERRAZZONI et Michel PERALDI

Au cours de la première moitié du 20^{ème} siècle et jusque dans les années 1980, un dispositif socio-territorial de fabrication et de diffusion d'héroïne, constitué d'une pluralité d'acteurs, indépendants pour certains les uns des autres, se forme autour de Marseille. A partir de la fin des années 1920, des dizaines de laboratoires artisanaux s'implantent discrètement et durablement dans les banlieues marseillaises et aixoises et vont produire en grande quantité (plusieurs centaines de kilos, voire plusieurs tonnes par an) une héroïne destinée au marché américain. Le port de Marseille s'impose, à partir des 1950, comme le carrefour principal entre des filières d'importations d'opium et de morphine-base et des filières d'exportation vers les Etats-Unis d'une héroïne, produite sur place¹. Plusieurs saisies importantes, comme la découverte de dizaines de laboratoires installés dans la région en atteste, nous y viendrons.

Il y a là l'une des zones de production industrielle les plus centralisée et importante au cours d'une période qui débute dans les années 1920 et se termine au milieu des années 1970, avec ce que la police a annoncé comme le démantèlement de la *French Connection*. C'est en effet dans cette zone et au cours de cette période qu'est née, ce que plusieurs auteurs ont qualifié de « principale filière de fabrication et de trafic d'héroïne au plan mondial »², renommée par d'autres la *Corsican Connection* pour signifier qu'elle était tenue, depuis la fin des années 1940, par des individus originaires de Corse³ et réputée pour avoir produit une héroïne, « la Marseillaise », très recherchée sur le marché pour sa qualité et notamment sa pureté. Les consommateurs, comme ceux qui la commerçaient, la recherchaient pour cette qualité tandis que, du fait même de sa pureté, sa vente permettait d'en retirer un maximum de profits puisqu'elle pouvait être coupée et recoupée, tout en gardant une qualité de produit honorable. Plusieurs interviewés le disent, comme B.⁴, qui, à la fin des années 1960, écoule sur le marché américain une marchandise transformée dans les laboratoires marseillais : « On n'a pas de concurrence sur la qualité de la marchandise. Ils voulaient que la nôtre, les Américains. (...) Moi, je la vendais pure. »

Car c'est en effet aux Etats-Unis que le gros de la production, la totalité, selon nos interviewés ayant participé à cette histoire, était destiné. Les « trafiquants » de cette époque revendiquent, fermement, comme B., ne jamais avoir rien vendu en France mais tout envoyer sur le marché américain. Les quantités sont importantes : plusieurs sources évoquent une production qui atteint plusieurs tonnes par an⁵. A la fin des années 1950, la production est

¹Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *Les Parrains corses, leur histoire, leurs réseaux, leurs protections*, Paris, Fayard, 2004.

² Alexandre Marchant, « La French Connection, entre mythes et réalités », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 115, 2012, (pp) 89-102. L'auteur montre par ailleurs dans sa thèse que cette « filière » était constituée d'une pluralité de filières et qu'en ce sens, il n'y avait pas là, filière unique. (Alexandre Marchant, *L'impossible prohibition. La lutte contre la drogue en France (1966- 1993)*, Thèse de doctorat, Ecole Normale Supérieure de Cachan, 2014)

³ Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *op.,cit.*

⁴ La biographie de B. est présentée dans les pages suivantes.

⁵ Honoré Gevaudan, *La Bataille de la French Connection*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987 ; Follorou, Nouzille, *op.,cit.*

chiffrée autour de 1 à 2 tonnes d'héroïne pure l'année et à la fin des années 1960 entre 5 et 10 tonnes⁶. Dès le milieu des années 1940, des saisies effectuées à New-York comme l'arrestation de marins, alertent la police américaine (Bureau of Narcotics and Dangerous Drugs, BNDD) qui envoie l'un de ses agents à Marseille⁷. B. a d'ailleurs été arrêté, en 1972, pour une cargaison de plus de 400 kg d'héroïne à destination des USA, chargée sur un bateau tandis qu'il raconte avoir régulièrement envoyé des cargaisons de 100 kg au cours de ses années d'activités (milieu des années 1960).

Dans le même temps, la presse marseillaise, dès la fin des années 1960, alerte l'opinion publique, quasiment quotidiennement, sur la consommation d'héroïne dans la région et notamment autour de l'overdose d'une jeune fille de 17 ans à Bandol en août 1969⁸ tandis que la consommation de cette drogue semble gagner des mondes sociaux très divers⁹.

Il y a là une première énigme. D'un côté, il y a des consommateurs qui évoquent, dans les entretiens menés par l'équipe de recherche, l'héroïne marseillaise comme disponible sur le marché local dans les années 1960 et au début des années 1970. De l'autre, des individus qui ont commercé cette héroïne en (très) gros, en ont organisé l'import-export, et affirment ne jamais en avoir vendu en France. Il existe cependant bien un marché local alimenté par un produit initialement destiné aux Etats-Unis. Comment la « marseillaise » s'est-elle diffusée dans ces années-là à Marseille et dans sa région, en France (Paris notamment) et aux Etats-Unis ? Du champ de pavot aux rue de New-York, en passant par les rue de Marseille ou de Paris, c'est donc l'histoire d'une multitude d'acteurs, qui, quand ils interviennent à différents niveaux de la chaîne sont rarement en lien direct les uns avec les autres ; de pays et « places marchandes » connectées ; d'astuces pour faire circuler.

Rien n'atteste de l'unicité d'une filière comme le terme *French Connection* le sous-entend, ni d'une filière organisée de façon pyramidale. Les matériaux recueillis mettent au contraire en évidence l'existence de plusieurs filières de commercialisation du produit éclatées et d'une pluralité « d'équipes » qui œuvrent dans le commerce de l'héroïne, au sens où des individus s'associent sur un laps de temps qui peu durer juste le temps d'un « coup » comme plusieurs années. Seconde énigme, donc, quid de *La French Connection* ? Existe-t-elle comme réseau de production et de distribution d'héroïne ou serait-ce un « mythe »¹⁰ ? Existe-elle en tant que réseau, filière unique ? Loin s'en faut, pour B. s'il dit en avoir fait partie, il la définit comme « des gens qui faisaient venir de la morphine-base de Turquie, qui la transformait à Marseille et qui l'expédiait vers les Etats-Unis et la livrait aux Américains ». Des gens, donc, ou, pourrait-on faire l'hypothèse, une nébuleuse de petits entrepreneurs du crime. En effet, si le sens commun est tenté d'y voir une organisation pyramidale permanente, qui constituerait une sorte de « proto institution » gouvernant les activités criminelles sur la longue durée, qui s'apparenterait à la « mafia » italienne, rien ne l'atteste. Rien ici, apparemment qui ne ressemble à de telles organisations, qui se

⁶Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *op.,cit.*

⁷Siragusa, « Progress Report, n°41, Marseille, France May 3, 1951, National Archives (cité par Jacques Follorou et Vincent Nouzille, *op.,cit.* et Alain Jaubert, *D. comme drogue*, Paris, Editions Alain Moreau, 1973)

⁸ Voir à ce propos, le papier de Vincent Benso « L'affaire de Bandol : une histoire dans l'histoire » dans ce même rapport.

⁹ Christian Bachmann, Anne Coppel, *Le Dragron domestique*, Paris, Albin Michel, 1989.

¹⁰ Alexandre Marchand, 2012, *op.,cit.*

sont effectivement déployées à certains moments de l'histoire de la mafia italienne, en s'appuyant notamment sur des clans familiaux. Ce fût le cas dans les années 1980, avec le clan Riina, par exemple et son contrôle des mafias siciliennes¹¹. Dans son histoire de la Mafia, à ce jour le travail le moins contesté, Salvatore Lupo laisse entendre que pour être une organisation pyramidale, la mafia doit « se combiner » à d'autres organisations, comme par exemple la Franc-maçonnerie, ce qui est possible à certaines périodes historiques et notamment lorsque la mafia en vient à jouer un rôle politique¹². Comme en Italie en revanche, on peut penser que les entreprises criminelles françaises procèdent du même mécanisme de formation d'une « classe moyenne violente¹³ ». Dans une structure économique où domine la petite et moyenne entreprise et où se forme une classe moyenne d'entrepreneurs différente à bien des égards, socialement et culturellement, des classes moyennes d'Etat, formées dans le fonctionariat et le salariat public. Dans certaines sous-régions pauvres, comme la Sicile ou Naples par exemple, la médiation politique est incontournable dans l'accès aux ressources. C'est alors dans le détournement et le racket de certains entrepreneurs et hommes politiques, au sein de marchés locaux contrôlés, que se forme cette « classe moyenne violente¹⁴ ». Ces entreprises violentes, à partir des années 1970 en Sicile, réussissent, notamment par des accords avec les groupes criminels américains, à prendre le contrôle de filières industrielles entières dont celle des drogues et se transforment ainsi en véritable capitalisme criminel¹⁵. C'est, on en fera l'hypothèse, ce qui s'est sans doute passé dans le cas de la prétendue *French Connection* : une nébuleuse de petits entrepreneurs du crime, toujours ramifiés à des acteurs politiques, prend pied dans une industrie en expansion mondiale, celle de l'héroïne.

Par-delà les clichés donc, comment un dispositif économique socio-territorial centré autour de Marseille est-il rendu possible ? Nous faisons l'hypothèse qu'il y a un « effet district », au sens que les économistes ont donné à ce terme, c'est à dire une combinaison de facteurs sociaux endogènes qui rendent possible la concentration territoriale d'une filière productive ou bien encore « système productif localisé¹⁶ » ? Comment l'opium non raffiné, puis la morphine-base arrivent jusqu'à Marseille¹⁷ ? Comment, où et par qui l'héroïne est-elle transformée ? Comment les « équipes » qui organisent l'acheminement et le commerce se constituent-elles, sur quels dispositifs relationnels reposent-elles ? Si « l'ethnicité corse » est souvent pensée comme la matrice organisationnelle de ces filières de commercialisation de l'héroïne jusque dans les années 1970¹⁸, une description minutieuse de la réalité du commerce de l'héroïne montre l'enchâssement des logiques sur lesquelles se forment les « équipes », ainsi que leur diversité en termes d'origines.

¹¹ Voir à ce propos, Pino Arlacchi, *La Mafia imprenditrice. L'eticamafiosa e lo spiritodelcapitalismo*, Bologna, Il Mulino, 1983. Voir encore, sur le cas Riina, Rocco Sciarone, *Mafievecchie, mafienueove. Radicamenteedespansione*, Roma, Donzelli Editore, 2011. Voir aussi dans une version littéraire mais solidement appuyée sur une lecture des dossiers judiciaires, Peter Robb, *Minuit en Sicile*, Bruxelles, Editions Nevicata, 2013.

¹² Salvatore Lupo, *Storiadella mafia*, Roma, Donzelli Editore, 1993.

¹³ Alessandro Pizzorno, « I mafiosi come classa media violente », *Polis*, n°1.

¹⁴ Diego Gambetta, *La Mafia siciliana. Un industria della protezione privata*, Torino, Einaudi, 1992.

¹⁵ Pino Arlacchi, *op.cit.*

¹⁶ Voir sur ce thème, les définitions fondatrices de Alfred Marshall, *Elements of economy of industry*, New-York, Macmillan & Co., 1892. Plus récemment sur l'Italie et le rôle des SPL, Giacomo Becattini, *Industria e carattere. Saggisulpensiero di Alfred Marshall*, Milano, Mondadori, 2010 et enfin, Georges Benko et Alain Lipietz, *Les régions qui gagnent*, Paris, PUF, 1992.

¹⁷ Pour plus de précision sur le raffinage de l'opium en morphine-base et la fabrication de l'héroïne, voir la partie « Le process productif de l'héroïne » dans ce même rapport.

¹⁸ Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *op., cit.*

C'est donc à partir de l'exemple de ce district productif marseillais (1920-1975) que nous allons décrire les trois moments du cycle de la production d'héroïne¹⁹, les routes suivies par le produit comme les acteurs intervenant sur ces routes, en nous appuyant à la fois sur des entretiens, sur la littérature sur le sujet-y compris sur des récits biographiques-ainsi que les archives de presse et judiciaires (voir encadré : Les sources).

L'agent américain du Bureau des Narcotiques envoyé à Marseille à la fin des années 1940 décrit ce cycle de la manière suivante : « ceux qui vont à Beyrouth acheter l'opium et le rapportent à Marseille, ceux qui le portent aux laboratoires clandestins à Paris et Marseille, les marins qui transportent l'héroïne à New-York, les gens qui la distribuent aux Etats-Unis²⁰ ». Cependant les routes s'avèrent plus complexes et les filières marquées par la polyvalence.

B., OU LA DESCRIPTION ETHNOGRAPHIQUE DU CYCLE DE PRODUCTION A MARSEILLE EN 1960

B. est né en 1937 dans le quartier du Panier, à Marseille, dans une famille originaire de Corse dont la mère était commerçante ambulante. Il a été, selon ses propres termes, « navigateur », et a commencé à trafiquer les quelques produits qu'il rencontrait sur les routes maritimes. Il se lance dans l'import d'opium et l'export d'héroïne dans les années 1960 avant d'être arrêté en 1972. Il décrit, dans l'extrait d'entretien qui suit, les différents moments du cycle de production de l'héroïne, ainsi que les « astuces » pour acheminer le produit et faire circuler les bénéfices tirés de sa vente :

« Je pouvais faire venir la marchandise de Turquie, je pouvais la faire tourner à Marseille et je pouvais me l'amener aux États-Unis sans avoir besoin de personne. A Marseille, il y a beaucoup de Turcs, d'Arméniens qui avaient émigré et qui vivaient là, donc ça faisait des contacts sur la Turquie pour faire venir de la morphine-base. La morphine-base, c'est extrait de l'opium. Ils incisent le pavot, ils font couler cette espèce de suc, de résine qu'ils récupèrent et avec ça on fait de la morphine-base. (...) Les chimistes, ils étaient à Marseille. C'est un savoir-faire. Les Turcs, ils donnaient la base, à l'état brut. Ils menaient la marchandise ici, à Marseille. Ils amenaient la base enroulée dans du plastique et de la jute. Ils donnaient ça et moi je la donnais au chimiste qui la tournait. (*Vous n'en avez jamais déchargé d'un bateau vous-même?*) Moi, non. Il y avait un bateau qui en avait ramené à l'époque... mais moi je m'en préoccupais pas. Je connaissais les gens qui la faisaient venir... C'était le Karadeniz, un bateau turc qui touchait Marseille. (*Et donc c'est des Turcs qui l'amenaient ?*) Oui. Il y avait deux bateaux turcs, il y avait le Karadeniz et l'autre, je me rappelle plus. (*Et les Turcs connaissaient le chimiste ou pas ?*) Non. Les chimistes s'occupaient de transformer, c'est tout, ils étaient payés pour ça. Les Turcs menaient la marchandise à des gens comme moi. J'étais pas le seul, j'étais pas unique là-dedans, hein ! Il y avait d'autres équipes qui faisaient ça. Cette marchandise, donc, je la donnais au chimiste, le chimiste la tournait et nous donnait la marchandise pure, « tournée ». Pour un kilo de base, il sortait un kilo d'héroïne. Et cette marchandise, on l'amenaient aux États-Unis... (*Direct ?*) Eh oui ! Moi, en France, j'ai jamais rien vendu. J'ai vendu aux Italiens, je

¹⁹ Trois moments décrits dans la partie « Le process productif de l'héroïne ».

²⁰*Progress Report*, n°41, Marseille, France May 3, 1951, National Archives ; Cité par Jacques Follorou et Vincent Nouzille, *op. cit.*

vendais aux Américains mais en France, j'ai jamais travaillé là-dedans. *(Aux Italiens américains ou... ?)* Non, aux Italiens. *(Qui venaient la chercher eux-mêmes à Marseille ?)* Pour l'amener aussi aux États-Unis. Enfin, ils l'amenaient où ils voulaient. Je présume qu'ils l'amenaient là-bas mais je m'en foutais de ce qu'ils en faisaient. Ils venaient la chercher à Marseille. Moi, au départ, je travaillais pas qu'avec les Américains, je travaillais qu'avec des Italiens. Moi je leur faisais ni venir ni transformer, c'est des gens qui faisaient ce métier... C'est un métier ! Des gens qui faisaient venir la marchandise de ces pays-là et qui la faisaient transformer à Marseille. Et moi j'avais des clients italiens, toujours pareil, que je connaissais par l'intermédiaire d'Italiens que j'avais connus à l'époque dans les vieux quartiers, que je connaissais un vieux Sicilien, que ce vieux Sicilien connaissait des mecs de la Camorra et qu'il faisait venir à Marseille. Moi, je les livrais, je la vendais sur place. Puis après, j'ai travaillé avec les Américains. (...) A Marseille, on était 3 ou 4 équipes à faire ça. (...) On leur livrait la drogue. *(En gros, l'héroïne, était transportée soit par voiture...)* Soit par voiture, soit par avion, soit par bateau. Tous les moyens sont bons... *(Mais par avion, comment vous faisiez ?)* Vous aviez des bagagistes... à l'époque ils travaillaient dans les aéroports. Ils vous mettent la valise et là-bas vous avez des bagagistes qui vous la sortaient. *(Et vous les rencontriez comment, ces bagagistes ?)* Par des relations... à l'époque, c'était à Paris, grâce à des gens qu'on connaît qui ont quelqu'un qui travaille dans les aéroports, comme nous dans le port de Marseille. C'est pareil. Je connais plein de marins qui étaient sur des bateaux. J'ai contacté des marins parce qu'il y avait des bateaux qui venaient se faire réparer à Marseille par exemple... le « Renaissance », il s'appelait le bateau... et il allait faire du « tremping » aux États-Unis sur la côte Est, Miami, tout ça, il faisait des croisières et il restait six mois là-bas, aux États-Unis. Donc les marins, quand ils venaient en France se faire réparer pendant un mois, deux mois, trois mois, entre-temps on filait les valises et les valises on les récupérait à Miami. *(Vous les connaissiez, ces marins alors ?)* J'étais obligé de les connaître... (...) C'étaient des bateaux français... Moi j'ai été marin. Quand vous êtes marin comme moi, vous touchez des ports, vous avez des contacts avec des gens. Par exemple, j'avais 16-18 ans, on faisait le Maroc, l'Espagne, l'Algérie... à l'époque, partout ça trafiquait. (...) Je connaissais des marins, des jeunes tout ça, tu me mènes ça, je te donne tant. Ils me menaient ça et quand ils arrivaient à Miami, pas de suite, un mois, deux mois après, que le bateau faisait tous les ports, allait, venait, qu'ils étaient pas surveillés, ils débarquaient le linge sale des passagers, tout ça, pour le faire laver. Ils mettaient ça là-dedans et sur la route, ils arrêtaient le camion et nous donnaient les sacs. Et nous, on les donnait aux Américains et les Américains nous payaient. C'était un moyen de transport. Il y avait ça, il y avait les voitures aussi. On achetait des voitures en France des années 30 par exemple, des voitures américaines, des belles voitures. On offrait des voitures à des filles, des starlettes. On leur achetait une DS 19, les Citroën... On mettait une centaine de kilos dans la voiture et elle partait aux États-Unis. La fille venait, son mec lui faisait cadeau de la voiture. Elle savait pas ce qu'il y avait dedans. Et quand elle arrivait au Canada, au bout d'une semaine, elle se faisait voler soi-disant la voiture et on la prenait, on lui faisait passer la frontière canadienne aux États-Unis et on l'amenaient à New York et après la voiture, on la mettait à la casse. C'étaient des systèmes pour faire passer de la marchandise aux États-Unis. (...) Et après il fallait ramener l'argent que les Américains nous donnaient. J'amenaient des filles en voyage avec moi aux États-Unis. Je leur proposais d'aller en vacances. Je leur ai jamais dit ce qu'elles allaient faire. (...) Quand vous voyagez, il vaut mieux voyager en couple que voyager seul. C'est

plus normal qu'un couple voyage en vacances qu'un homme seul. Donc je voyageais avec des femmes et au retour je leur mettais de l'argent dans les valises. Je les payais. Elles savaient que ça. Je disais que je faisais du rapatriement d'argent pour des gros industriels et je faisais des doubles fonds dans les Samsonite et je leur mettais 200-300 000 dollars en billets de 100, des fois de 500 ou de 1 000, ça dépendait ce que me donnaient les Américains. Au retour, je les faisais retourner seules. Je partais deux-trois heures avant, et à l'aéroport, je les récupérais et on passait la frontière tranquille... Je les faisais aller sur la Belgique, c'était moins surveillé que la France. Ça, c'était le moyen de faire rentrer l'argent. Après ç'a été beaucoup plus difficile quand il y a eu les problèmes de détournement d'avion... Ç'a été beaucoup plus difficile parce que les aéroports étaient beaucoup plus surveillés, on était tous fouillés, c'était un peu plus délicat. Mais, pour faire rentrer de l'argent, il y avait toujours des moyens : des bateaux français qui touchaient des États-Unis, avec des marins, des gens comme ça, ils prenaient un pourcentage et ils rapatriaient l'argent. ».

Arrivée de la morphine-base à Marseille, transformation en héroïne par le chimiste, puis envoi vers les États-Unis, on retrouve ici les trois moments du cycle, que nous allons maintenant décrire en détail. Nous nous attarderons notamment sur l'humus économique et social où vont s'ancrer les entreprises du trafic d'héroïne dont B. nous livre une description quasiment ethnographique.

PREMIER MOMENT DU CYCLE OU DU CHAMP DE PAVOT AU LABORATOIRE

Opium et morphine-base en provenance d'Indochine et de Turquie

Quand B. commence ses activités, c'est de l'opium raffiné, déjà transformé en morphine-base, qui arrive à Marseille. Mais il n'en a pas toujours été ainsi.

L'opium qui arrive en France, brut ou raffiné, pour être transformé en héroïne dans les laboratoires marseillais provient essentiellement de deux régions : Asie du Sud-Est et Moyen-Orient et notamment Turquie. Il est acheminé jusqu'à Marseille par bateau, profitant des liaisons maritimes régulières entre le port français et l'Indochine ou le Liban, par voie terrestre (véhicule) et plus rarement par avion, transporté dans les bagages d'un courrier, qui peut, parfois, être diplomatique²¹. Jusqu'aux années 1960, c'est majoritairement un opium brut qui arrive dans la région marseillaise où il est transformé en morphine-base, puis en héroïne.

Jusqu'au début des années 1950, la circulation de l'opium est plutôt fluide dans l'Indochine coloniale, à la fois organisée par les autorités coloniales et sous-tendue, plus tard, par l'armée (voir encadré historique : Opium et Indochine). En parallèle de cette route du sud-est asiatique, une autre, qui part de Turquie se développe et deviendra, après la décolonisation, la principale²². Entre les deux guerres, Atatürk institue un monopole d'État

²¹Les « courriers diplomatiques » sont des diplomates qui, par les avantages que les douanes leurs accordent, peuvent transporter des valises qui ne sont pas fouillées. Alexandre Marchant (2014, op. cit.) revient sur l'affaire de l'ambassadeur guatémaltèque au Bénélux Mauricio Rosal, arrêté en 1960 et sur celui de l'ambassadeur du Mexique en Bolivie par exemple.

²²Ce pays, qui produit de l'opium depuis avant l'ère chrétienne et dont le commerce a été une ressource essentielle de l'Empire Ottoman, n'a jamais cessé d'en produire (Michel Koutouzis, Pascale Perez (dir.), *Atlas mondial des drogues, Observatoire géopolitique des drogues*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996).

pour faire face à la demande de l'industrie pharmaceutique occidentale²³ et la Turquie s'impose peu à peu, sur fond de décolonisation comme le fournisseur essentiel en opium. En 1961, la convention internationale sur les stupéfiants propose aux Turcs l'achat de la totalité de leur production par l'industrie pharmaceutique américaine²⁴. La Turquie produisait ainsi en 1962, 340 tonnes d'opium pour approvisionner les besoins pharmaceutiques mais devant la pression et les offres des trafiquants d'opium, certains fermiers turcs leur vendent directement leur production²⁵. Le développement de la Turquie comme lieu d'approvisionnement principal implique l'arrivée de nouveaux acteurs. Ces derniers acheminent l'opium qui y est produit en Syrie et au Liban où ils le transforment en morphine-base, avant de l'exporter vers les laboratoires français de transformation²⁶ de morphine en héroïne. Il en résulte une certaine polyvalence dans les filières. Certains « marseillais », en effet, mécontents de l'arrivée de ces nouveaux intermédiaires, iront s'approvisionner eux-mêmes en morphine-base d'abord en Allemagne, puis en Inde à partir des années 1980 ainsi que cela apparaît dans le récit de F. Porta. Dans ce contexte de culture légale de l'opium²⁷ et qui plus est de moteur de l'économie coloniale²⁸ un certain nombre d'acteurs captent l'opium cultivé dans le Sud-Est asiatique et commencent à organiser son exportation vers l'Europe. Dans les années 1920/1930, il s'agit d'approvisionner les fumeries d'opium, dont les fumeries marseillaises. La consommation d'opium est en effet présente avant-guerre, installée dans les quelques fumeries « des vieux quartiers » marseillais ainsi que Françoisle raconte au cours d'un entretien : « Y a longtemps que j'ai entendu parler d'opium. Avant guerre... Il y avait des fumeries d'opium à Marseille. Il devait en y avoir deux dans les vieux quartiers. » Jean Cocteau, dans un texte daté de 1930, fait aussi mention de lieux où fumer l'opium à Marseille qu'il consomme notamment chez les « annamites ». Mais il s'agit aussi, et depuis les années 1930, d'alimenter les laboratoires qui transforment l'opium, ou la morphine-base, selon la forme sous laquelle arrive l'opium, en héroïne comme l'atteste le démantèlement du laboratoire de Bandol en 1938. Une drogue dont la consommation commence à s'élargir en dehors des cercles restreints « d'initiés » en France, écrivains, musiciens notamment, et qui a, par ailleurs depuis longtemps gagné les Etats-Unis. En effet Bachmann et Coppel rappellent les chiffres officiels américains : entre 1860 et 1900, on estime le nombre des consommateurs d'opium ou de dérivés à « 200 000 personnes au moins, et plus vraisemblablement entre 500 000 et un million » tandis que le chiffre de « 45 000 soldats morphinomanes » est avancé et qu'un « Américain sur quatre cents s'intoxique avec un dérivé de l'opium »²⁹. Selon Rosenzweig, en 1914 on compte déjà 200 000 toxicomanes aux USA tandis que de nombreux soldats reviennent, après 1918, intoxiqués³⁰, les alcaloïdes étant utilisés, notamment, pour leurs

²³Olivier Gueniat, Pierre Esseiva, *Le profilage de l'héroïne et de la cocaïne, une méthodologie moderne de lutte contre le trafic illégitime*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005 ; Michel Koutouzis, Pascale Perez, *op. cit.*

²⁴ Olivier Gueniat, Pierre Esseiva, *op. cit.*

²⁵Alexandre Marchant, 2014, *op. cit.*

²⁶ United State Senate, Organized crime and illicit traffic in narcotics, *Report of Committee on Government Operations*, March 4, 1965.

²⁷ François-Xavier Dudouet, *Le grand deal de l'opium. Histoire du marché légal des drogues*, Paris, Syllepse, 2009.

²⁸ Descours-Gatin Chantal, *Quand l'opium finançait la colonisation en Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1992, 292 p. Voir le compte-rendu de Charles Fourniau, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Année 1995, Volume 50, Numéro 2, (pp) 459-461

²⁹Anne Coppel, Christian Bachmann, *op. cit.*

³⁰Michel Rosenzweig, *Les drogues dans l'histoire: entre remède et poison: archéologie d'un savoir oublié*, Paris, Bruxelles, De Boeck et Larcier, 1998.

puissantes vertus antidouleurs par la médecine militaire. Par ailleurs, avec la fin de la prohibition de l'alcool en 1933, les activités illégales se tournent vers des produits plus lucratifs, donc l'héroïne.

Les mondes du port, humus économique et social des entreprises de trafic d'héroïne

C'est d'abord le port en tant que lieu commercial qui combine et articule des filières de marchandises d'échelle mondiale. Le port de Marseille, jusqu'au cœur des années soixante, est l'un des quatre grands ports européens commerciaux de dimension mondiale, qui offre en outre la particularité de connecter marchés coloniaux ou subalternes (Afrique et Asie) et marchés dominants (Amériques, Europe). Les navires des compagnies marseillaises qui combinent trafic de matières premières acheminées depuis l'Afrique et l'Asie notamment pour les industries agro-alimentaires et fret de retour vers ces mêmes destinations plus l'Amérique Latine, organisent aussi un intense transit de passagers. Une partie des grands mouvements migratoires de la fin du 19^{ème} siècle et surtout du début 20^{ème} vers les USA transitent par Marseille. C'est le cas des grandes migrations italiennes ; c'est aussi le cas, évoqué par B., des migrations arméniennes postérieures au génocide³¹.

L'acheminement d'Asie puis de Turquie jusqu'aux laboratoires de transformation français s'appuie sur les dispositifs de transports existants et surtout les lignes maritimes. Depuis 1862 et jusqu'en 1940, l'Indochine est régulièrement desservie, au départ de Marseille, par la compagnie maritime des Messageries Maritimes par exemple, qui assure des rotations régulières tous les 15 jours jusqu'en 1940³². La compagnie organise aussi le transport de la majorité des Français qui arrivent dans cette région comme celui des marchandises³³. La ligne Marseille/Beyrouth, de la même compagnie, fait également une rotation devenue bi-mensuelle depuis 1886³⁴. Mais bien d'autres compagnies, grecques ou turques, qui passent par Beyrouth, arrivent au port de Marseille. Le port de Beyrouth, que la police désigne, dès 1950, comme le principal lieu de transit de l'opium produit en Turquie³⁵.

La compagnie des Messageries Maritimes, qui touche les ports de Beyrouth, Saïgon et Hong Kong, est probablement l'un des premiers « lieux » de diffusion de l'opium. Jean Cocteau, par exemple, évoque les bonnes relations qu'il avait à la compagnie avec certains marins auprès desquels il s'approvisionnait en opium³⁶. Il décrit d'ailleurs l'existence d'une fumerie d'opium sur un navire, celle des « boys d'un paquebot des Messageries maritimes, en escale à Marseille », à laquelle il eut la possibilité de se joindre³⁷.

De nombreux marins de cette compagnie ont été, à partir des années 1920, peut-être même avant, des « passeurs » qui ont assuré l'acheminement de l'opium vers Marseille. Cette pratique s'inscrivait dans une tradition de contrebande qui consiste à rapporter ici ce que l'on ne trouve que là-bas : des produits interdits ou

³¹Michel Peraldi, Claire Duport, Michel Samson, *Sociologie de Marseille*, Paris, La Découverte, 2015.

³²François Drémeaux, *Les Messageries Maritimes à Hong Kong, 1918-1941*, Editions GOPE, Scientirier, 2014.

³³François Drémeaux, *op., cit.*

³⁴Marie-Françoise Berneron-Couvenhes, *Les Messageries Maritimes : L'essor d'une grande compagnie de navigation française, 1851-1894*, PU Paris-Sorbonne, 2007.

³⁵Follorou, Nouzille, *op., cit.*

³⁶Emmanuelle Retailaud Bajac, *La pipe d'Orphée: Jean Cocteau et l'opium*, Paris, Hachette, 2003.

³⁷Jean Cocteau, « L'opium », *La nouvelle revue française*, 18^{ème} année, n°201, 1er juin 1930, pp 781-795.

littéralement « hors de prix ». En effet, les marins en général, circulant entre deux régions, celles qui produisent et celles qui achètent, sont des acteurs clés de la circulation de tout un tas de produits dont le commerce est rentable : les cigarettes, les piastres, l'or, le café et... l'opium. GXC³⁸ raconte :

« Quand j'étais petit et qu'on était à Marseille avec mes grands-parents, il y avait toujours des oncles qui nous apportaient des trucs du Japon, des cadeaux, des poupées... (*Ils étaient marins ?*) Oui. Et en même temps, ils balançaient les paquets... On leur donnait des paquets, dans un port vietnamien, par exemple, et ensuite ils les balançaient en arrivant à 4 kilomètres de Marseille dans l'eau et il y a des gens qui venaient les récupérer. »

Rappelons que commercer l'opium illégalement n'est pas encore un délit fortement condamné³⁹ comme le rappelle François⁴⁰ :

« Je travaillais sur les quais (dans les années 1950). Y'avait beaucoup de... automatiquement, y'avait beaucoup de marchandises (...) Les marins, les navigateurs, c'était la base des trafics. Les gens venaient du Japon, du Vietnam. Quand ils revenaient, ils ramenaient toujours quelque chose qui était illicite, vous voyez ce que je veux dire... (*Est-ce que vous pouvez me dire un peu les produits...*) Ah, je vous parle de l'opium. L'opium à l'époque, on avait une amende... ».

Retrouvons B., c'est aussi ce qu'il raconte, alors qu'il a, avant toute autre activité, été marin :

« Et avant, je trafiquais. Je vous ai expliqué : moi j'étais jeune, il y a des marins qui me disaient... ils me faisaient mener les lingots d'or à Dakar. Ces lingots d'or, je les sortais, après je les vendais, ils me donnaient une pièce. Et quand on arrivait du Maroc, on amenait du haschich à Marseille, c'étaient des plaques de 500 grammes. C'étaient pas des tonnes comme maintenant. C'était fumé que par les Arabes, ça. Je leur sortais, ils me donnaient une pièce. Et quand je touchais Tanger, tout ça, on achetait des bas nylons, de l'or, plein de trucs, c'était port franc... et on revendait. C'était des petits trafics... mais c'était du trafic. (*Donc en fait l'opium est venu...*) Oui, j'avais 27-28-26 ans. C'est la continuité de ça. »

C'est d'ailleurs dans ce monde des navigateurs, et notamment au sein des Messageries Maritimes, que se sont formées des générations de marins qui sont entrées dans les filières marseillaises de production et de commerce d'opium, de morphine-base et d'héroïne. Y sont en effet nées un certain nombre de carrières de trafiquants d'opium puis d'héroïne dont le pionnier est certainement Paul Bonaventure Carbone (1904-1943). Il est né à Propriano, en Corse-du-Sud et a grandi à Marseille. Fils d'un navigateur aux Messageries Maritimes, il fut vendeur, docker puis marin. Il commença par rapporter quelques paquets d'opium dans ses bagages avant de s'intéresser à la morphine-base qu'il fait alors transformer clandestinement dans un laboratoire à Bandol⁴¹. On

³⁸ GXC est journaliste. Sa famille, originaire de Corse, a longtemps été installée à Marseille. Il a longuement écrit sur le banditisme, notamment en réalisant des interviews et des biographies de « bandits corses ».

³⁹ François-Xavier Dudouet, *op. cit.*

⁴⁰ François se décrit comme un « marginal » avec des activités de vols (braquage) et des « affaires » liées aux machines à sous qui lui ont valu une incarcération à la toute fin des années 1960 et précédée d'une cavale. Son oncle, « marginal » aussi, trafiquait, entre autres, l'opium. Il a grandi au Panier et a travaillé, très jeune, sur les « quais », comme agent des douanes.

⁴¹ Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *op. cit.*

est en 1934 lorsque 1500 kg d'opium brut provenant de Turquie sont saisis à Marseille, sans qu'un lien avec cette équipe ne soit mentionné⁴², tandis qu'en 1938 un passeur dénonce à la police l'existence de ce laboratoire⁴³.

Carbone recrute d'anciens collègues des Messageries Maritimes ou de jeunes marins qui deviendront d'importants trafiquants dans les années 1950 et 1960 (les frères Ansaldi, Albert Bistoni, Joseph Orsini). Il se crée, peu à peu, un réseau de passeurs, habitués aux escales dans les ports de Shanghai, Hong Kong, Beyrouth, Istanbul ou Alexandrie, qui rapporte l'opium ou la morphine-base de Turquie ou d'Asie. Dominique Albertini est son chimiste. Né lui aussi en Corse, il est corso-italien, ancien préparateur en pharmacie. C'est le premier grand chimiste de l'histoire du district marseillais. Il formera son demi-frère, Joseph Cesari, dont nous reparlerons plus bas, également ancien garçon de bord des Messageries Maritimes, qui formera lui-même son cousin Edouard Toudayan, lui aussi, passé par les Messageries Maritimes⁴⁴. Plusieurs années après Carbone, B. raconte s'être appuyé, lui aussi, sur les cercles de marins qu'il avait connus quand il était lui-même dans la marine pour faire passer de l'héroïne de la France vers les Etats-Unis, nous y reviendrons plus bas.

Mais revenons au port. Trois professions y règnent et organisent le travail : les dockers, les marins, les transporteurs routiers qui acheminent les marchandises depuis ou vers le port. Trois mondes professionnels sur lesquels se greffent une myriade de commerçants, de petits entrepreneurs, d'affairistes et d'intermédiaires. Ces mondes professionnels sont alors très segmentés, une « élite » corporatiste organise le travail qu'exécutent des armées de précaires, occasionnels, en grande majorité migrants frais débarqués et constamment renouvelés. On est donc loin d'une division du travail de type fordiste, avec un patronat bien distinct et une classe ouvrière hiérarchisée. Le point commun de l'ensemble des « mondes portuaires » c'est un « esprit » qui place au centre de l'activité le commerce, sous toutes ses formes. Le commerce est le supplément grappillé qui permet aux plus précaires de survivre, denrées prélevées à même les caisses et revendues sur le port, à plus grande échelle. Il est cette intense contrebande qui anime le port autant que les commerces plus formels et innerve l'ensemble des professions et se diffuse dans la ville où pas un ménage n'a pas eu à faire un jour ou l'autre à une marchandise achetée aux marins, aux dockers, aux camionneurs. Encore plus haut dans la filière, au niveau « capitaliste » des filières, ce sont aussi des rapports commerciaux qui organisent les incessants marchandages, arrangements auxquels est contrainte une industrie qui dépend des aléas, des intermédiaires, et des caprices du commerce maritime pour ses matières premières⁴⁵. Le patronat ne forme pas directement un organisateur du travail portuaire et les métiers du port ne sont pas davantage une classe ouvrière. Le port est en fait le centre d'un immense réseau commercial dans la ville et dont chacun des acteurs du travail portuaire est un « boutiquier ». Les marins, dans ce dispositif, occupent la place enviée de ceux que leur statut rend à peu près intouchables et donc capables de transporter du plus loin à peu près tout ce qui l'est dans un havresac ou une valise⁴⁶. Denrées

⁴²Le Provençal, 02/09/1969.

⁴³Le Provençal, 02/09/1969.

⁴⁴Alain Jaubert, *op. cit.*

⁴⁵Pierre-Paul Zalio, *Grandes familles marseillaises au XXe siècle. Enquête sur l'identité économique d'un territoire portuaire*, Belin, 1999.

⁴⁶Au delà des marins, les « gars » de la cambuse, occupent aussi des places enviées. Ils sont ceux qui autorisent qui et quoi que ce soit à monter ou descendre d'un bateau, et à entrer ou sortir de la zone portuaire et de ce fait peuvent autoriser, tolérer, voire organiser le chargement, déchargement ou détournement de marchandises.

exotiques, bibelots, monnaies, cigarettes, plus tard fringues américaines, tout, des premiers jeans à la porcelaine chinoise, de l'art africain vrai ou faux, rentre en ville par les marins et les réseaux commerciaux. Ils vendent à domicile, prennent les commandes de la famille et des amis d'amis, vendent discrètement dans les arrières salles des cafés et restaurants, ces cafés qui sont le vrai cœur des réseaux commerciaux, enfin « laissent en dépôt » dans les boutiques de Belsunce ou du marché aux Puces quasiment permanent qui se tient jusqu'aux années 1970 à la Joliette, tout près des quais, dès que passée l'enceinte du port. La contrebande, ou ces commerces ainsi mal nommés car soupçonnés d'être illicites alors qu'ils ne sont qu'informels, n'est ni exceptionnelle ni frauduleuse dans la vie du marin, elle est un moment de son activité, et ce, depuis que le port existe, nos entretiens comme la littérature en atteste⁴⁷. Lorsque le temps des drogues arrive, les produits rejoignent bien naturellement les cigarettes, l'alcool, dans le bagage du marin. B. et d'autres qui, comme lui participent de ce commerce, le diront : avant la loi de 1970, le coup de force de la CIA et la criminalisation qui s'en suit, l'héroïne, pas plus que l'opium ou le kif, n'est une marchandise réellement dangereuse à transporter.

Or quelque chose bascule dans cette organisation dès la fin de la deuxième guerre mondiale. Outre le ralentissement spectaculaire de l'activité liée aux indépendances africaines, la décadence inexorable du trafic maritime de passager que l'avion détrône, outre encore les guerres syndicales sur le port et l'emprise de la CGT sur les métiers, le coup fatal est porté à l'esprit commercial dominant lorsque l'Etat, en 1967, transforme le port en Etablissement Public, en prend la direction, et entame un train de réforme qui vont faire de Marseille et son extension à Fos un port rentier essentiellement dévolu au pétrole. Une partie des activités dites informelles meurent avec le port rentier, dans un silence tonitruant, comme les consommateurs prennent la direction des centres commerciaux. Seul le commerce algérien résiste et s'organise à Belsunce dans ce qui sera un temps son quartier dédié, au fur et à mesure que l'Algérie indépendante manifeste une grande capacité financière en même temps qu'une incapacité à produire les marchandises les plus quotidiennes⁴⁸.

Le grand commerce de l'héroïne vers les USA prend lui aussi le relais d'une contrebande défailante et décadente, dont tous les acteurs et les savoirs faire sont désormais disponibles.

Le port de Marseille, donc, devient un carrefour où arrivent l'opium et la morphine-base et d'où repart, parfois, l'héroïne. Les saisies d'opium ou de morphine-base illustrent bien le rôle du port, des transports maritimes et des marins dans l'acheminement des produits vers Marseille.

Le 5 avril 1951, la plus grosse saisie d'après-guerre est réalisée à Marseille : 12 sacs contenant des ballots d'opium représentant 290 kg sont découverts dans la soute du bateau *Le Champollion*, bateau des Messageries Maritimes en provenance de Beyrouth⁴⁹. Les navires de cette compagnie ne sont pas les seuls relais. Le 16 février 1967, par exemple, ce sont 121 kg d'opium et de morphine-base qui sont saisis dans une cabine du *Karadeniz*, un navire turc (le fameux navire évoqué par B.). En septembre 1969, 598 kg d'opium sont saisis dans

⁴⁷Gérard Béaur, Hubert Bonin, Claire Lemercier (dir.), *Contrebande, fraude et contrefaçon, de l'Antiquité à nos jours*, Genève, Droz, 2007.

⁴⁸Michel Peraldi (dir), *Cabas et containers, activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.

⁴⁹ Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *op., cit.*

les marchandises déposées au port de Marseille par le cargo Italien *Le Stelvio*. Ils étaient cachés dans une cargaison de 47 tonnes de coton en provenance de Turquie⁵⁰. Quelques jours après la saisie sur *Le Stelvio*, 150 kg de morphine-base sont repêchés vers la Joliette. Ils avaient été jetés d'un bateau en provenance d'Istanbul, l'*Akdenis*, conditionnés dans trois sacs en matière plastique. En novembre 1971 éclate l'affaire du Carro⁵¹. Le second d'un cargo turc jetait plusieurs paquets de morphine-base (350 kg) au large de port Saint Louis du Rhône.

Au passage, notons que, dans l'affaire du *Karadeniz*, ce sont des membres de l'équipage qui sont mis en cause ; dans celle du *Stelvio*, ce sont un Libanais, originaire de Beyrouth et un Turc, né à Alep, en Syrie. Le premier avait pour mission de réceptionner une cargaison embarquée par le second à bord du cargo italien. Tandis que l'affaire du Carro implique un commerçant turc d'Istanbul, identifié comme « au départ de la chaîne », membre turc de l'équipe, et un gardien de phare, « assermenté » rappellera la presse, un matelot turc et un turc vivant à Paris⁵². Quand la police se rend chez le gardien du phare, elle y trouve Henri Hairabedian, employé de garage et Edouard Toudayan, ancien marin aux Messageries Maritimes, fiché comme trafiquant de drogue et élève d'un célèbre chimiste, Jo Cesari, que certains identifient comme son cousin⁵³.

Tous ces exemples illustrent la manière dont l'opium ou la morphine-base sont livrés à Marseille : par des passeurs qui les transportent dans leurs cabines, caché dans des cargaisons où jetés par dessus-bord par des marins, peu avant l'arrivée au port. Mais il y a aussi là le signe de la vitalité du district marseillais, puisque les affaires s'étalent sur deux décennies, ainsi qu'un indice sur la composition des filières, et notamment sur les « transporteurs » et les « passeurs », qui sont Turcs, Français, peut-être Italiens, et des individus, qui semblent moins partager des origines que des intérêts communs. Peut-être y-a-t-il déjà ici, un élément qui permet de relativiser l'idée d'une « *Corsican Connection* », nous y reviendrons plus loin.

1950-1960, reconfiguration du marché de la morphine-base

S'il existait jusqu'alors des équipes qui prenaient en charge l'ensemble du cycle de production, comme celles de Paul Carbone, on assiste au cours de la décennie 1950-1960 à une segmentation du marché ainsi que l'illustrent à la fois les entretiens menés et les archives de justice et de presse. Une partie de l'opium produit en Turquie pour alimenter le marché médical légal est détourné vers le marché illégal. La Turquie a quasiment le monopole de la production de l'opium qui arrive alors en France. Il passe par la Syrie et le Liban où il est transformé en morphine base puis est envoyé en France via le port de Beyrouth ou par avion ou voie terrestre, où il est alors transformé en héroïne⁵⁴. L'opium commence donc à être transformé en morphine-base dans les pays producteurs ou frontaliers avant d'être expédié vers Marseille. A partir de la fin des années 1960, la morphine-base n'est plus raffinée en France ce qui ajoute des intermédiaires dans la chaîne de production de l'héroïne.

⁵⁰ *Le Provençal*, 02/09/1969.

⁵¹ *Le Provençal*, 19/11/1971.

⁵² Alain Jaubert, *op., cit.* ; *Le Provençal*, 28/09/1969.

⁵³ Follorou, Nouzille, *op., cit.* Rappelons ici que Jo Cesari était mariée avec Renée Manoukian.

⁵⁴ United State Senate, *op., cit.*

Effectivement, ainsi que les chiffres de l'OCRTIS le mettent en évidence, à partir de l'année 1970, les saisies de morphine-base surpassent celle d'opium brut, qui baissent⁵⁵. En 1968, 59 kg d'opium sont saisis, contre 20 kg de morphine-base. C'est ici bien un indice que l'opium arrive déjà transformé en France, indice que quelques faits viennent conforter. Par exemple, la saisie du *Karadenizen* 1967 contient 93 kg d'opium et 28 kg de morphine-base. Cette saisie avait eu lieu suite à l'arrestation de deux ressortissants arméniens qui transportaient 58 kg de morphine-base répartis dans deux valises. 1969 est l'année de la dernière importante saisie d'opium brut, à Marseille : la drogue saisie sur le *Stelvio* est constituée de 598 kg d'opium⁵⁶. Tandis que, dans celle de l'*Akdenis*, c'est de 150 kg morphine-base dont il s'agit⁵⁷ comme dans celle du *Carro* en 1971. Il y a bien changement d'organisation dans le cycle de production, ou nouveau segment mais qui ne vient cependant pas remplacer pour autant les filières précédentes.

Accroissements de l'acheminement par voie terrestre

On peut faire l'hypothèse que c'est cette reconfiguration qui implique l'accroissement des voix d'acheminement par la route. La morphine-base est en effet plus facile à transporter que l'opium puisque l'on fabrique 1 kg de morphine base avec 10 kg d'opium. Si la voie terrestre a toujours existé, parallèlement à la voie maritime, pour acheminer l'opium puis la morphine-base de Turquie, elle semble se développer à partir de ce moment de reconfiguration du cycle. En 1967, la saisie sur l'*Akdenis* faisait suite à l'arrestation de deux frères arméniens qui transportaient, à bord de leur véhicule, 58 kg de morphine-base dans deux valises. En 1971, il s'agit d'un chauffeur turc arrêté à Sharzbach, par la douane bavaroise, alors qu'il transporte 230 kg de morphine-base dissimulés dans le réservoir à essence d'un camion immatriculé en Turquie⁵⁸. En 1972, c'est un français, originaire d'Aubagne et soudeur de métier, qui avait par exemple reçu de la morphine-base dans un camion d'Istanbul et l'avait transporté en France avec son camping-car⁵⁹ alors que le mois suivant ce sont 146 kg de morphine-base qui sont découverts dans une voiture au poste frontière de Menton, avec deux passagers turcs à son bord, l'un, chauffeur, l'autre sénateur d'Istanbul⁶⁰. Mais c'est aussi à Gardanne, ville située au nord de

⁵⁵Saisies recensées par l'OCRTIS :

	Opium	Morphine-base
1968	59	20
1969	613	279
1970	12	249
1971	46	521
1972	1	162

Les saisies d'opium remonteront à partir de 1973, conséquence de l'interdiction de la production d'opium par les autorités turques.

⁵⁶*Le Provençal*, 2/09/1969.

⁵⁷*Le Provençal*, 28/09/1969.

⁵⁸*Le Provençal*, 22/12/1971.

⁵⁹*Le Provençal*, 26/02/1972.

⁶⁰*Le Provençal*, 07/03/1972.

Marseille, qu'un cheminot découvre 15kg de morphine-base en découpant une voiture au chalumeau, véhicule qui avait appartenu à un trafiquant turc condamnée en 1969 à Marseille⁶¹.

Cette morphine-base en provenance de Turquie transite notamment par l'Allemagne occidentale, ainsi que l'illustrent les faits divers relevés dans la presse comme les archives de l'OCRTIS et notamment la note du ministre de l'intérieur au ministre des Affaires étrangères du 1^{er} juillet 1974 où il est rappelé que l'Allemagne est une plaque tournante du trafic de morphine-base à destination des laboratoires clandestins de la région marseillaise. Ainsi, par exemple, la même note rappelle que deux Allemands sont interpellés à Marseille en 1971 alors qu'ils transportent 162 kg de morphine-base. L'enquête dit que la drogue vient de Turquie et a transité par l'Allemagne. L'affaire est liée à celle de Mohamed Ali, originaire de Djibouti (69 ans), tenancier du Zanzi Bardans le quartier de la Joliette à Marseille. La cour d'appel d'Aix le condamne à 18 ans de prison, pris en flagrant délit de réception de 32 kg de morphine-base venue de Turquie via l'Allemagne. Deux autres membres du « réseau » sont arrêtés : Abbas Nadjat (alias Ayden Arif, 38 ans, commerçant à Ankara et Ida Haas, 28 ans, barmaid allemande). Mohammed Ali est soupçonné, depuis son installation à Marseille en 1940 de « bien des trafics et notamment celui de la drogue. Alors qu'il était déjà en prison, les deux Allemands auraient livrée les 150 kg de morphine base⁶².

Au cours des années 1970-1971, « la morphine-base est transportée de la Turquie vers l'Allemagne soit à bord de véhicules particuliers appartenant à des ressortissants turcs, soit au moyen de camions T.I.R. Les trafiquants turcs emploient ensuite des passeurs de nationalité allemandes pour acheminer la morphine base dans la région de Marseille à bord de véhicules immatriculés en Allemagne⁶³». Cette nouvelle segmentation et cette entrée des transporteurs turcs ou allemands ne devient pas pour autant la seule possibilité. En effet, certains marseillais se rendent, à ce même moment, directement en RFA pour prendre eux-mêmes livraisons des stupéfiants et les faire transporter dans le Sud est de la France par leurs propres passeurs⁶⁴. Certains producteurs marseillais d'héroïne, dont des chimistes, devant l'arrivée de nouveaux acteurs, Turcs, Syriens, Libanais, Allemands, dans la chaîne de production, vont même aller s'approvisionner directement en morphine-base afin de limiter les intermédiaires et assurent, de ce fait, eux-mêmes les passages. Signe de la polyvalence dans les filières ainsi que déjà le cas Toudayan le laissait entrevoir. En août 1971 par exemple, trois Français, dont deux marseillais, sont arrêtés en Allemagne à Baden Baden, avec 75 kilos de morphine base. Louis Ambrosino 51 ans domicilié à Marseille déjà compromis dans plusieurs affaires de drogue trafic à l'échelle internationale se rendait à plusieurs reprises en Allemagne⁶⁵. La morphine-base est d'origine turque et leur avait été livrée en Allemagne⁶⁶.

L'entrée de nouveaux acteurs : entre segmentation et polyvalence

Il semble que l'entrée de la Turquie dans l'approvisionnement en opium puis dans la transformation en morphine-base, tout comme l'accroissement de la demande en héroïne dont la consommation commence à gagner des

⁶¹ *Le Provençal* du 27/06/72.

⁶² *Le Provençal*, 09/10/71.

⁶³ Note du ministère de l'intérieur du 4 juillet 1974 « Problèmes franco-allemandes en matière de trafic de drogue. Archives de l'OCRTIS 19920026 carton 2.

⁶⁴ Note du ministère de l'intérieur du 4 juillet 1974, *op.*, *cit.*

⁶⁵ *Le Provençal*, 24/ 08/ 71 :

⁶⁶ OCRTIS, note du 1^{er} juillet 1974.

milieux sociaux extrêmement divers⁶⁷ ait provoqué l'entrée d'une multitude d'acteurs sur le marché et conduit à une prolifération des filières. A quoi s'ajoute, comme facteur non négligeable, le statut juridique incertain de la morphine-base, et ce qui est, de fait, plus que de droit, non pas son impunité mais son égalité de statut aux autres contrebandes qui en quelque sorte « banalise » sa circulation. Pour le dire autrement, disons que sans être un produit vraiment légal (l'illégalité en la matière se définissant en l'occurrence par le monopole de la légalité sur certains types de produits par la filière pharmaceutique⁶⁸) la morphine base n'est pas plus « illégale » que d'autres produits dont la contrebande est sinon « légale » du moins « tolérable », banalisée à l'intérieur des mondes du commerce international. Le tournant des années 1970 consiste justement dans la criminalisation radicale du produit, et les organisations qui en découlent sont la conséquence de cette radicalisation.

Lucien-Aimé Blanc explique⁶⁹ :

« A partir des années 66, tout le monde va s'y mettre, la demande augmente aux USA et les voyous de tous bords se mettent dedans. Tout le monde va s'y mettre. On a l'exemple de la « filière de Berdin » avec 30 participants. Ça enfle, ça devient plus perméable et ça attire l'attention politique. Le déclic, c'est la consommation locale, les vieux trafiquants avaient la précaution de ne pas vendre au niveau local. Les jeunes qui arrivent commencent à vendre au niveau local ».

Pour revenir aux filières d'acheminement de l'opium ou de la morphine-base, on l'aura compris, elles sont nombreuses.

Plusieurs « équipes » font venir l'opium et il semble que cela repose moins sur des associations « ethniques » que sur des associations de circonstances. La chaîne de production prend par ailleurs différentes formes. Elle peut-être à la fois segmentée comme Laurent Fioconi⁷⁰ le décrit :

« A Marseille, plusieurs équipes tournaient la came, mais c'était Paul, notre unique fournisseur, qui sortait la meilleure. Son équipe s'occupait de faire venir la boule noire, l'opium, de Turquie via le Liban et la transformait à Marseille grâce à son chimiste. C'étaient les Arméniens de Marseille qui allaient l'acheter en Turquie. Cette partie ne nous regardait pas. On se contentait d'aller chercher notre marchandise où on nous le disait. »

Mais également comme B. le dit :

« A Marseille, il y a beaucoup de Turcs, d'Arméniens qui avaient émigré et qui vivaient là, donc ça faisait des contacts sur la Turquie pour faire venir de la morphine-base. ».

Comme F. Porta⁷¹ l'explique, le changement de provenance de la morphine-base a reconfiguré le marché et impliqué la polyvalence des acteurs : le chimiste est devenu transporteur, parfois passeur :

⁶⁷Anne Coppel, Christian Bachmann, *op. cit.*

⁶⁸François-Xavier Dudouet, *op. cit.*

⁶⁹Commissaire de police connu notamment pour avoir participé à la traque de Jacques Mesrine. Il dirige, en 1974, la brigade des stupéfiants de Marseille.

⁷⁰Il a participé à l'import-export d'héroïne, avec Jean-Claude Kella entre Marseille et les Etats-Unis. Il fut incarcéré en 1970 aux Etats-Unis. Quand il est libéré, il se lance dans la production et le trafic de cocaïne depuis la Colombie. Voir sa biographie, dont est issue l'extrait d'entretien présenté dans le texte : Laurent Fioconi, *Le Colombien : des parrains corses aux cartels de la coke*, avec la collaboration de Jérôme Pierrat, Éditions du Toucan, La Manufacture de livres, 2009.

⁷¹F. Porta (pseudonyme) est né dans la région marseillaise au milieu des années 1940 et arrêté à la fin des années 1980 en Suisse pour trafic international d'héroïne. Il était notamment « chimiste » et transformait la morphine-base en héroïne. Il

« Dès le début, j'ai pensé qu'il fallait tout faire soi-même: acheter la base, la transformer en héroïne et la vendre. C'était le seul moyen pour n'être tributaire de personne. On gagnait beaucoup plus d'argent. En plus, il n'y avait pas beaucoup de base à cette époque. Ceux qui en trouvaient, la raffinaient et la vendaient eux-mêmes. Auparavant, à la fin des années soixante, début des années soixante-dix, quand j'ai travaillé avec XX et XX, la situation était différente. Il y avait encore des gens qui ne faisaient que raffiner la morphine-base. Ils produisaient des centaines de kilos. La base était abondante et bon marché. En plus, elle était d'excellente qualité. Ils sortaient pratiquement un kilo d'héroïne à partir d'un kilo de morphine-base⁷². (...) Si certains avaient des contacts aux U.S.A., la plupart des chimistes ne se cassaient pas la tête à s'occuper des passages. C'était long, compliqué. Ils transformaient la base et vendaient l'héroïne. Point. (...)Après, les prix ont commencé à monter et les marges des intermédiaires ont baissé. La culture du pavot avait pratiquement été éradiquée de Turquie sur pression des américains. La morphine-base était produite en Afghanistan. Elle passait en Iran, puis en Turquie. A chaque étape le gain était faible. C'est en passant aux U.S.A., après avoir été raffinée, que le prix faisait un bond. Le bénéfice se réalisait entre l'Europe et les U.S.A. (...) Alors, pour gagner un peu plus, ces différents intermédiaires coupaient la morphine-base, avec de la terre tout simplement. Rien ne ressemble plus à la base que la terre. On y trouvait aussi de la paille, du sable. A chaque étape du voyage, depuis le fond de l'Afghanistan jusqu'aux rives de la Méditerranée, chaque intermédiaire remplaçait au moins 10% de la base par autant de terre. A l'arrivée au Liban ou en Turquie, elle n'était plus qu'à 50%. D'où notre idée, bien plus tard, d'aller chercher de la base aux Indes, où elle ne coûte rien et est de bonne qualité. Pour court-circuiter tous ces intermédiaires et gagner beaucoup plus. »

Cette route, et le trafic en provenance de Turquie qui s'y organise, sont considérablement réduits quand, sous la pression des USA, le gouvernement turc interdit la culture de l'opium avant de la lever partiellement le 1^{er} juillet 1974⁷³. Les saisies de l'OCTRIS sont la conséquence de cette situation. Alors qu'en 1971, la police avait saisi 162 kg de morphine-base et 1 kg d'opium, l'année suivante le rapport s'inverse : 12 kg d'opium saisi pour 2 kg de morphine-base. Jusqu'en 1976, plus un gramme de morphine base ne sera saisi. On saisi alors seulement 120 grammes en 1977 avant que la courbe ne reparte en 1978 où 35 kg sont saisis, dernière saisie importante qui correspond à la quantité retrouvée dans un laboratoire de La Ciotat. La courbe redescend alors : 6 kg en 1979, 5,50 kg en 1980, 17 kg en 1981 puis plus rien jusqu'en 1986 (5,5kg), puis en 1988 (8kg). Puis de nouveau plus rien jusqu'en 1994⁷⁴. Signe incontestable que la production d'héroïne a été délocalisée en dehors de l'hexagone, nous y reviendrons. La « pause » de la Turquie dans la production de pavot, comme l'augmentation de la pression policière sur les « circuits » turques, implique une diversification des lieux de production et

s'évade de prison au début des années 2000. Nous disposons d'un long récit biographique ainsi que d'une partie de son dossier de justice (dont le procès verbal d'audition lié à son arrestation en Suisse).

⁷² Rappelons ici que c'est plutôt, pour un chimiste moyen, 700 à 800 grammes d'héroïne pure, qui sont extrait d'un kilo de morphine-base (voir « le process productif de l'héroïne » dans ce même rapport).

⁷³ A cette date, 90 000 fermiers sont autorisés à cultiver de nouveau le pavot sur 20 000 hectares de terre. Mais le gouvernement décrète l'interdiction d'inciser les capsules de pavot et, ainsi, la production d'opium.

⁷⁴ Sur une série statistique qui va jusqu'en 1994.

d'approvisionnement. Ce qui cependant, reste stable, c'est bien la transformation de l'opium, sous quelque forme qu'il arrive, brut ou raffiné en morphine-base, en héroïne dans les « laboratoires marseillais ».

2^{EME} MOMENT : LE PASSAGE AU LABORATOIRE

Des laboratoires discrets et mobiles

Les laboratoires peuvent être installés pour de courtes périodes, parfois pour quelques jours avant d'être déplacés. Ils peuvent également être aménagés dans des maisons particulières ou parfois, même si c'est plus rare, dans des appartements, comme ce fut le cas, par exemple, dans la région marseillaise dans les années 1960 et 1970. François, au cours d'une promenade dans le quartier du Panier, à Marseille, où il a passé son enfance, raconte qu'en 1967, 1968, 1969, il existait « un ou deux chimistes, dans le Panier, qui tournaient l'héroïne chez eux. C'était des petits artisans [...]. Un tournait, artisanalement, chez lui, pour la petite clientèle qu'il avait ». Le plus souvent, à cette même époque et depuis longtemps, les laboratoires sont cependant découverts dans des maisons individuelles. La première affaire est celle du laboratoire de Bandol (démantelé en 1938), sur laquelle on sait trop peu pour en faire une description. En 1972, *Le Provençal*, au détour d'une affaire, rappelle que six laboratoires clandestins ont été découverts en Provence depuis 7 ans, tous installés dans des villas, dont par exemple : Octobre 1964, le clos Saint- Antoine, à Aubagne, est la villa dans laquelle Jo Cesari a installé son laboratoire et où il est arrêté une première fois avec 200 kg de drogue en cours de transformation⁷⁵. Depuis 1961, Edouard Toudayan, son cousin et élève⁷⁶, a une résidence secondaire à Roquefort-la-Bédoule où il anime un laboratoire démantelé en 1965. En 1969, une nouvelle villa est découverte, chemin de Morgiou, à Marseille, et on arrête le chimiste Albert Vérán, déjà présent chez Cesari en 1964, dans une villa toujours. En janvier 1972, un laboratoire est découvert dans la villa des époux Pastore, dont Marius, 60 ans, ancien docker, située dans le quartier de Montolivet à Marseille : une « bâtisse de deux étages entourée d'un grand parc, avec deux sorties sur des rues différentes et des murs très hauts » ainsi que le décrit Jaubert. Le laboratoire, installé dans une pièce, comprend « deux pompes à faire le vide, une armoire de séchage, deux bonbonnes d'anhydrique acétique, trois récipients en cuivre⁷⁷ ». Au mois de mars suivant, le couple Cesari est de nouveau arrêté dans sa villa qui hébergeait encore un laboratoire. Les matières premières étaient stockées dans des entrepôts loués par un complice, dans la région d'Aubagne, où sont saisis : 2 715 kg d'acide anhydrique acétique ; 1 200 kg d'acide tartrique ; 950 kg de carbonate de soude ; 16 sacs de noir animal, 700 litres d'alcool, 255 d'acétone et 240 d'acide chlorhydrique matières première stockées⁷⁸. L'inspecteur Chaminadas qui a participé à la première arrestation de Cesari (1964) décrit alors un laboratoire en pleine activité : « les séchoirs sont en marche, le ventilateur tourne, les lampes de quatre réchauds à butagaz, supportant les alambics

⁷⁵Voir à ce propos la thèse d'Alexandre Marchant, *op. cit.* qui se réfère à une note de l'OCRTIS, « Liste des principaux laboratoires démantelés en France », 23 mai 1990, Archives de l'OCRIS, 1992255/2.

⁷⁶ Alain Jaubert, *op. cit.*

⁷⁷*Le Provençal*, 20/01/72.

⁷⁸*Le Provençal*, 21/03/72.

d'acétylisation, sont allumés, le chauffe-eau est en veilleuse »⁷⁹. Le mois de juillet suivant, c'est un « laboratoire de type urbain » qui est découvert, en « pleine agglomération aixoise »⁸⁰. Le journaliste qui relate le fait ajoute, comme « lors de la découverte des autres laboratoires clandestins, les voisins tombent des nues », pour insister sur le fait qu'ils sont toujours surpris que leurs voisins, en apparence si ordinaires, soient impliqués dans la production de drogue.

Enfin, la police qui découvre le laboratoire de Saint-Cyr-sur-Mer en février 1972⁸¹ le suspecte d'être une « délocalisation d'un laboratoire de Lyon ou peut-être de Dijon », ce qui illustre de la mobilité des laboratoires, ainsi que le raconte également Anto :

« Si tu as une maison en Suisse, tu installes tout le matériel là-bas. Au bout d'un moment, tu amènes les ingrédients puis le tourneur. Il travaille pendant 4 ou 5 jours, quand c'est fini, tu démontes le labo, tu disperses tout et tu as cette came-là. En France, c'est facile, ou en Italie, ou en Espagne, tu la tournes, ou tu montes dans le centre de la France, dans une villa que tu as louée. Ce qui fait savoir, c'est la langue, c'est les mecs qui parlent. (...) C'est pas compliqué. »

F. Porta raconte aussi comment l'un de ses amis a monté « en catastrophe un laboratoire chez lui, en plein Marseille, aux Catalans ».

Même si pour Anto⁸², ce sont les dénonciations qui sont le premier facteur de démantèlement des laboratoires, il faut préciser que la police pouvait également repérer des lieux de fabrication en remontant jusqu'aux vendeurs de produits chimiques. Le BNDD met ainsi en évidence, ainsi que Marchant⁸³ le souligne, qu'un « seul grossiste à Marseille a vendu à lui seul les quantités suivantes d'anhydride acétique à des clients non-identifiés: 1958 : 450kg, 1959 : 1450kg, 1960 : 700kg, 1961 : 750kg ».

Une autre piste consistait à repérer ces endroits par une filature que venait confirmer le débit d'eau des habitations concernées. Si comme le rappelle F. Porta « On ne peut pas se faire repérer par les consommations d'eau ou d'électricité si on fait 10 kilos par mois dans son F3 », la production par centaines de kilos, comme ce fut le cas pour la plupart des laboratoires démantelés dans la région marseillaise au cours des années 1960-1970, se repérait par la consommation d'eau, la fabrication du produit nécessitant, comme nous l'avons décrit, d'importantes quantités d'eau. B. le dit aussi :

« Il vous faut beaucoup d'eau, et puis il y a les émanations. L'acide anhydride, c'est pour faire le PH de l'eau quand vous mettez votre marchandise, après l'acide acétique, c'est quand vous la cristallisez. Si vous la mettez sur le feu, c'est très dangereux et en plus, il faut être du métier. Moi, je sais tout ça mais je sais pas le faire. Je connais le principe. (...) Et la formule, bon, tout le monde la connaît... Moi j'ai jamais été chimiste mais...(Vous pourriez le faire ou pas ce qu'ils faisaient ?)Non, mais ça m'intéresse pas... mais la formule est connue. Elle est

⁷⁹ Alain Jaubert, *op. cit.*

⁸⁰ *Le Provençal*, 21/03/72.

⁸¹ *Le Provençal*, 17/02/72.

⁸² Anto (pseudonyme) est né et a grandi à Marseille en 1960. Il est fiché au grand banditisme pendant de nombreuses années par les services de police, a été plusieurs fois incarcéré à la prison des Baumettes à Marseille entre 1980 et 2016, pour vols à main armée et trafic de drogue. Il a fréquenté plusieurs personnes qui ont participé au trafic d'héroïne à partir de Marseille et notamment en lien avec ce que l'on a appelé la *French Connection*. Il a notamment été très lié, au cours de ses incarcérations, avec des membres de l'équipe de F. Porta

⁸³ Alexandre Marchant, *op. cit.*

connue mais ils donnent pas la finalité. Ils disent : « Vous savez la transformer mais vous savez pas la cristalliser », c'est-à-dire la dernière étape, ils vous la donnent pas ».

Les chimistes, pièce essentielle de la production de l'héroïne marseillaise, la « plus pure du monde »

Mais B. rappelle surtout le rôle central des « chimistes », qui sont formés au process de fabrication qui demande un savoir-faire difficile à acquérir et que peu partagent. La production d'une héroïne pure n°4, a contrario de la n°3, demande une adresse encore plus grande, que certains qualifient parfois d'« art ». La fabrication d'une héroïne de qualité repose certes sur la qualité de la morphine-base mais davantage sur le savoir-faire des chimistes, la formule qu'ils ne dévoilent pas, et leur capacité à manipuler et doser les produits au cour d'une opération délicate qui demande une grande précision sur la température de chauffe des solutions. F. Porta évoque cette complexité :

« On utilise un papier de touche qui change de couleur. Quand on arrive à ce que les chimistes appellent « le bleu étoilé », un bleu avec des reflets, on est au bon point de fusion. Si on va trop loin, on est obligé de recommencer le travail. C'est très précis. C'est le moment crucial, le point le plus délicat. »

Avoir la « recette » ne suffit pas à devenir chimiste et c'est bien le savoir-faire qui fait leur réputation, c'est « le savoir d'une vie » dira un chimiste à Anto à la prison des Baumettes, en lui expliquant que certains utilisaient des produits différents pour arriver à une très haute qualité : « Cesari s'est servi d'un acide extrêmement inflammable, tu fais une erreur, tu mets le feu à tout l'immeuble, mais sa came était particulièrement (l'interviewé accentue particulièrement ce dernier mot) blanche et belle et bonne ». Certains chimistes sont en effet réputés pour fabriquer une héroïne pure de grande qualité, et produisent un produit de ce fait très recherché sur le marché, autant par les consommateurs que par les revendeurs. Antoré affirme ce qui n'est plus un secret pour aucun qui s'intéresse à la drogue « C'était lui (cesari) le maître à tourner », . Et Jaubert⁸⁴dit aussi que « l'héroïne fabriquée par Cesari était si pure qu'elle fut longtemps pour les policiers français et américains une sorte de marque de fabrique ». Cette figure du chimiste est connue dans tout Marseille par ceux qui, de près ou de loin, ont fréquenté les mondes de l'héroïne. François le dit : « ils ont sorti le produit marseillais qui était mondialement connu, aux Etats Unis, et tout ». Ce fut le cas de quelques chimistes marseillais, dont les frères Cesari, leur élève, Albert Veran, qui officiaient au cours des années 60, 70 » et la police également se fait le relai de cette réputation puisqu'elle parle de l'héroïne fabriquée à Marseille comme « la plus pure du monde⁸⁵ ».

Cesari, formé lui-même par son demi-frère, a transmis son « savoir-faire » à des « élèves » puisqu'après son suicide en 1972, suite à sa dernière arrestation, la « marseillaise » continuait de circuler, tandis que les personnes inculpées dans le démantèlement des laboratoires par la suite ont été en lien avec Cesari. Alors qu'il est arrêté dans sa maison, Jaubert⁸⁶ rappelle que Cesari était en train de former Lucien Girando, chauffeur de

⁸⁴ Alain Jaubert, *op. cit.*

⁸⁵ Leteur Serge, *Fascicule « Les produits stupéfiants »*, Ecole Nationale Supérieure de la Police, département de Police criminelle, octobre 1989, Archives du ministère de l'Intérieur, CAC 19970135/29. Cité par Alexandre Marchant, *op. cit.*

⁸⁶ Alain Jaubert, *op. cit.*

taxi, à la technique tandis qu'en 1981, par exemple, un laboratoire est démantelé au Chambon-sur-Lignon, animé par un ancien bras droit de Jo Cesari⁸⁷.

Des chimistes l'on connaît donc surtout les « mythiques » comme Jo Cesari ou Henri Malvezzi, mais d'autres sont plus discrets. André Bousquet, médecin-pédiatre devenu chimiste a travaillé avec le duo Girard-Scapula⁸⁸, qu'il avait connu à l'école. D'autres, appartenant à la génération suivante sont encore moins connus. L'on connaît surtout Jean-Marc Leccia, paraît-il associé avec son père dans les affaires de drogue⁸⁹, assassiné par un commando nationaliste dans la prison d'Ajaccio en 1984 pour le punir de l'assassinat de Guy Orsoni, militant nationaliste. Au passage, notons à quel point ce fait est resté cantonné à la sphère du politique, aux règlements de comptes entre nationalistes, et que fut rarement évoqué l'arrière-plan lié à la production d'héroïne ; Wiesgrill, ancien grossiste en bonbons ; Georges Calmet et Louis Giralt, arrêté par le juge Michel en 1978 dans un laboratoire à la Ciotat, et d'autres, dont nous tairons le nom car nos interviewés nous le demandent, et qui, selon eux, « ressemblaient davantage à des papis tranquilles » qu'à des voyous. L'on remarquera au passage, encore, que ces générations de chimistes, auxquelles il faut ajouter ceux précédemment cités, Toudayan, Veran, sont loin d'être toutes originaires de Corse.

Si, comme B. le dit, le rôle du chimiste s'arrêtait à la transformation de l'héroïne, certains chimistes, à partir du milieu des années 1970 sont devenus aussi des passeurs et des vendeurs, comme ce fut le cas de F. Porta ; tandis que certains ont alimenté le marché local. Alexandre Marchant, dans sa thèse, en s'appuyant sur une note de l'OCTRIS, a bien montré qu'ils proviennent de milieux sociaux extrêmement divers.

L'évaporation

Malgré les discours de ceux qui ont organisé l'import export d'héroïne vers les Etats-Unis, qui consistent à affirmer qu'ils n'ont jamais vendu d'héroïne en France, il se trouve que le marché marseillais et parisien était alimenté en « marseillaise », de nombreux entretiens en témoignent. Pour l'OCRTIS⁹⁰, « il ne fait aucun doute que les malfaiteurs professionnels sont à l'origine de ce trafic en distrayant de « l'exportation », les quantités nécessaires à l'alimentation d'un marché en voie de développement ». L'hypothèse de « l'évaporation » est en effet la plus probable. Mais la question est bien de savoir à quelle étape de la chaîne cette évaporation se produit et qui en sont les acteurs ? B. qui faisait « tourner » la marchandise par centaine de kilos dit bien qu'il existait des gens qui vendaient cette même héroïne sur le marché local :

« Oui, ça existait. Mais ça, je m'en occupais pas. Il y avait ceux qui achetaient 100 ou 200 grammes et avec 200 grammes ils faisaient 1 kg. *(Et ils l'achetaient où ?)* A des trafiquants mais pas à moi. *(Oui mais les trafiquants ils l'avaient directement des chimistes alors ? Comment ils se la procuraient ?)* Les chimistes, quand ils tournaient la marchandise, ils en fauchaient. Vous avez 100 kg de morphine-base, normalement un bon chimiste de 10 kg, il en faisait 11 mais certains vous en donnaient 10 et en gardaient. C'était dangereux mais

⁸⁷ Jacques Folorou, Vincent Nouzille, *op. cit.*

⁸⁸ Thierry Colombié, *La Mort du juge Michel*, Editions de la Martinière, 2014.

⁸⁹ Selon le récit de F.Porta.

⁹⁰Note de la Sous-direction des affaires criminelles du 18 octobre 1971, « l'usage des stupéfiants et drogues dangereuses ».

après ils la revendaient. (*Et vous, vous fermiez les yeux...*) Oui, on le savait, on s'en foutait. Moi je savais que ma marchandise, de 100 kg, il pouvait en faire 110. Je le payais 30 millions pour m'en faire 100 kg, mais lui s'en gardait 10 kg qu'il vendait ou je ne sais pas combien ; Et cette marchandise, ils la coupaient, ils la donnaient aux dealers. Moi, je me suis jamais occupé de ça mais je savais qu'ils le faisaient. (...) Ceux qui vendaient ici la prenaient des chimistes. Mais il y avait aussi des gens qui me disaient : « B., j'ai besoin de 20 kg pour faire partir aux Etats-Unis », et puis c'était pas vrai, c'était pour vendre sur le national. Mais moi je le faisais pas, je faisais du gros, pas du détail. Je vendais pas 1 kg ou 500 grammes aux gens, je menais tout aux États-Unis. (*Mais des fois vous vendiez pas 10 ou 20 kg à quelqu'un qui passait comme ça... ?*) Ça pouvait arriver... Moi je demandais pas... Ça m'est arrivé que des gens me disent : « B., j'ai un passage, tu peux pas me faire avoir 20 ou 30 kg ? » Et je les faisais avoir... Et ils faisaient ce qu'ils voulaient, moi ils m'avaient payé... Ici, je vendais 1,4 ou 1,5 million le kilo. Ça ne m'intéressait pas. Je la vendais 6 millions aux États-Unis. Ça m'intéressait pas de vendre aux gens ici, je la vendais quand vraiment c'était des gens que j'aimais bien et que c'était soi-disant pour gagner leur vie... »

Il y a donc ici deux premiers types d'évaporation : l'un via le chimiste, qui devient revendeur et l'autre via les trafiquants eux-mêmes, grossistes, qui certaines fois peuvent « dépanner » les petits grossistes locaux en leur vendant au détail. L'hypothèse du chimiste-revendeur est également évoquée par le journaliste François Missen⁹¹ qui, au cours d'un entretien, raconte sa rencontre avec deux prostituées héroïnomanes à Marseille sur lesquelles il fait plusieurs sujets journalistiques. Elles venaient parfois le voir avec « 500 grammes dans les poches qui venaient directement du labo et qu'elles dealaient ». Enfin, l'évaporation se fait également à un autre moment de la chaîne de production, celle du transport notamment. C'est l'hypothèse évoquée par Jérôme Pierrat⁹², à la fois dans ses ouvrages et dans un entretien. Il y a eu « recrutement de petites mains rémunérées au paquet » qui sont devenus des « agents de diffusion » : « en gros, tu décharges le camion, tiens on te donne quelques paquets pour te payer. A eux, ensuite, de tirer bénéfice du produit et donc de chercher des potentiels acheteurs ». Anto revient aussi sur le fait que pour envoyer de l'héroïne aux Etats-Unis, il fallait un dispositif de transport élaboré, que tous ne pouvaient pas mettre en place. Des paquets « tombaient » en route pour être distribués au niveau local par ceux qui ne pouvaient pas mettre en place ce dispositif mais espéraient néanmoins tirer des bénéfices d'un produit de plus en plus rentable, et encore plus du fait qu'il était produit sur place donc peu coupé d'une part, et sur lequel on ne payait pas le transport d'autre part. Il y aurait donc eu une volonté de captation du marché par certains acteurs, qui se sont retrouvés en possession de produit, acquis comme des formes de rémunération pour des services rendus et qui ont cherché à trouver acheteur sur le marché local. François Missen évoque que cette captation s'est appuyée sur des usagers qui deviendraient revendeurs. Concernant l'écoulement de l'héroïne, l'OCTRIS note aussi ⁹³ qu'il est contrôlé par des revendeurs ou des

⁹¹François Missen est le journaliste qui a eu l'interview en exclusivité de John Cusak publié dans *Le Provençal* en 1971. Il s'intéresserait de près aux affaires liées à la drogue et était proche du Commissaire Morin, notamment, avec qui il a publié un livre (François Missen et Marcel Morin, *La planète blanche*, Pocket, 1991.)

⁹²Jérôme Pierrat est journaliste spécialisé sur le crime organisé en France. Il a publié de nombreux livres sur ces questions, dont des biographies d'individus ayant participé au trafic d'héroïne, depuis Marseille, au cours de la période qui nous intéresse.

⁹³Note de la Sous-direction des affaires criminelles du 18 octobre 1971, « l'usage des stupéfiants et drogues dangereuses ».

usagers-revendeurs, ces derniers pratiquant une revente, voire parfois une distribution gratuite dans leur entourage.

Le fait qu'on soit sur un des lieux de production les plus importants produit un éclatement, une balkanisation du marché. Cela permet en effet à une multitude d'acteurs d'entrer sur le marché en allant solliciter les différents acteurs de la chaîne présents à Marseille : les grossistes, les chimistes, les transporteurs, les passeurs, etc.

Mondialisation des filières

Pour finir, il faut bien noter qu'une partie du cycle de production va progressivement être délocalisé. L'activité des laboratoires se repère, ainsi que les dates de leur démantèlement le montrent, dans les saisies de morphine-base en France, qui peuvent être ainsi lues comme un indicateur de la présence de lieux de production. Entre 1968 et 1973 1,233 tonnes sont saisies, puis, entre 1974 et 1977, plus aucune saisie, ce que l'on peut interpréter comme le signe d'une baisse considérable d'activité qui serait liée à la fois à la densification de l'activité policière⁹⁴ et la décroissance de la production turque. Puis cela repart à partir de 1978, mais assez faiblement, puisqu'entre 1978 et 1981, 56 kg seulement sont saisis.

Ce qui revient cependant, à la fois dans les entretiens, la littérature et les notes de l'OCTRIS, c'est qu'il y a eu déplacement des laboratoires de la région marseillaise à la Turquie, au Liban, à l'Italie notamment au cours des années 1980. Le district productif marseillais se délocalise car c'est bien les mêmes individus qui œuvraient auparavant à Marseille qui sont identifiés dans les affaires est les activités délocalisés. Deux laboratoires sont encore démantelés à la fin des années 1970, en 1976 à Bouc-Bel Air, nous l'avons dit et en 1978 à la Ciotat. Les affaires dans lesquelles F. Porta a été impliqué sont, de ce point de vue là, révélatrices. Avec ses associés, il commence à aller directement se fournir en morphine-base en Turquie, plus tard en Inde. Ils tournent d'abord l'héroïne à Marseille. Un de leur chimiste sera arrêté en Italie, en 1980, tandis que l'équipe fera tourner un laboratoire en Suisse, démantelé au milieu des années 1980. Mais entre temps, l'équipe est partie « tourner » au Liban, aux Etats-Unis et comme le dit F. Porta : « Au départ, notre idée était d'acheter la base aux Indes et de la transformer là-bas en diacétylmorphine, pour lui faire perdre 50 % de son poids et de son volume. Le transport par voilier jusqu'aux USA où aurait lieu la fin du raffinage en serait facilité. ». Cette équipe, en plus d'illustrer la polyvalence des acteurs de la diffusion de l'héroïne, qui, comme F. Porta sont tantôt passeur, tantôt chimiste, tantôt vendeur, met en évidence l'éclatement des lieux de production et la délocalisation progression du district productif marseillais.

⁹⁴ Pour une histoire de l'activité policière, de la coopération franco-américaine puis européenne, voir Alexandre Marchant, *op. cit.* Rappelons seulement qu'en 1971, Le Président américain Richard Nixon, déclare la guerre à la drogue, tandis que le ministre de l'Intérieur français, Marcellin, augmente les moyens. Le 31 juillet, le commissaire Morin est nommé chef de la brigade des stupéfiants de Marseille au Service Régional de Police Judiciaire. Le BNDD américain envoie des agents à Marseille et ouvre un bureau à Paris. S'en suivront une série d'arrestations, de fermetures de lieux publics et de démantèlements de laboratoire (entretien avec Lucien-Aimé Blanc et voire à ce propos, François Missen et Marcel Morin, *op., cit.*). La loi de 1970 est par ailleurs votée. Lucien-Aimé Blanc, dans un entretien réalisé pour l'étude, met en évidence qu'à partir de ces années là, l'alourdissement des peines, les facilités procédurales avec quatre jours de garde à vue, la nomination de François le Moël à l'OCTRIS changent le contexte : 50 fonctionnaires sont affectés avec des écoutes téléphoniques (ce qui est rare pour l'époque).

DU LABO AU CONSOMMATEUR

Si à l'issue de la description de ces deux moments du cycle, l'on identifie mieux les circuits et les acteurs, reste plusieurs questions : lorsque l'héroïne sort des laboratoires de production marseillais, quelles routes prend-elle ? Qui la transporte, vers quels lieux et comment ?

Le marché international : les USA

On aura compris que la route principale est celle des USA. Ceux qui la font produire dans les laboratoires par des chimistes l'envoient ensuite vers les Etats-Unis. Ils utilisent plusieurs moyens pour dissimuler la drogue. Alexandre Marchant, dans sa thèse, revient sur cette histoire des astuces pour faire circuler. Citons, pour l'anecdote, « l'affaire des frigos » en 1966, qui est celle d'une équipe constituée de Nebbia, Douheret, Lucarottiet de leurs associés Mertz, Cecchini, Mondolini, Francisci pour avoir dissimulé 95 kg d'héroïne dans un frigidaire envoyé aux Etats-Unis. L'héroïne est notamment acheminée par des passeurs qui la transportent dans leur voiture. Souvent ces passeurs sont des individus vivant d'ordinaire dans des mondes assez éloignés de ceux du banditisme, qui sont « recrutés » car identifiés comme pouvant assurer cette partie du travail, soit qu'ils ne soient pas repérables par les douanes, soit qu'ils les passent sans difficultés. C'est le cas des célèbres « valises diplomatiques » ou de ces diplomates qui transportaient de l'héroïne⁹⁵ dans leur bagages, sûrs de ne pas être fouillés en raison de leur statut ; Ce sont des animateur de l'ORTF, comme Jacques Angelvin, qui voyagent dans le cadre de leur activité professionnelle ; Des chanteurs en tournée comme Edmond Taillet ; Ou encore l'impresario des Charlots, avec qui B. dit avoir travaillé, etc. La littérature sur ce sujet est assez dense pour ne pas revenir sur ces modes de passage et B. nous en livre une description tout à faire éloquent. Les passages, quand ils se font par voiture, se font par 100 kg, cachés dans la carrosserie d'un véhicule préalablement préparé par un complice, en général conduite par un couple. Les routes sont diverses : les voitures sont embarquées sur le port de Marseille, à Bordeaux, ou le Havre, ou encore en Italie sur des bateaux à destination de New-York, Vera Cruz ou les ports canadiens. Parfois, les ambitions sont plus importantes.

Citons ici l'affaire emblématique du *Caprice de Temps*, saisie record d'héroïne en 1971 et dans laquelle B. est arrêté, sans finalement être inculpé. 425 kg d'héroïne pure dans la cale du crevettier *Caprice de Temps* à destination du marché américain. Cette affaire serait en lien avec ce que la presse a appelé le « réseau Labay ». L'homme est arrêté en octobre 1971 avec 106 kg d'héroïne dans sa voiture. Neufs complices sont arrêtés avec lui : Joseph Signoli (35 ans) originaire de Marseille alors gérant d'un bar à Paris avenue de Frieland 17^{ème}, Alexandre Salles 27 ans, sans profession originaire de Marseille, probablement le chimiste de l'équipe, Jean Dumerain, 38 ans (sans profession domicile à Paris), André Andréani, 31 ans (originaire de Corse, sans profession, demeurant à Marseille), Felix Rosso 32 ans (marseillais sans profession, sans domicile), Jean Claude Demeester 38 ans (représentant d'une société de photographie, Paris), Raymond Moulin 42 ans (Menton, restaurateur), Jacky Martin 30 ans (Toulouse coiffeur), Patrick Lorentez, 26 ans (garagiste, Paris). L'équipe aurait

⁹⁵Voir la note 19.

fait pénétrer plusieurs centaines de kilos d'héroïne aux USA. A l'origine, ce serait la rencontre à Paris, en avril 1970, entre un confectionneur d'Haïti André Labay 49 ans également gérant et producteur de films et un truand, Richard Berdin 32 ans, spécialiste d'agressions à main armée reconverti dans le trafic de drogue. Berdin fut arrêté à New-York alors qu'il allait réceptionner une Ford venant de Gênes contenant 85 kg d'héroïne. Trois italiens étaient arrêtés en même temps que Berdin. L'acheteur de la drogue aurait été Louis Cirillo. Deux canadiens sont arrêtés, Robert Gauthier et Mastantuono Michel. L'enquête montre que Gauthier et Mastantuono avaient fait entreprendre avec les fonds fournis par Signoli la construction d'un bateau. Voici comment la presse rapporte l'affaire⁹⁶.

Mais évidemment, au départ de Marseille, les circuits de diffusion sont multiples et loin d'être entre les mains d'une poignée d'individus, « gros bonnet » ou faisant « filière ».

Le marché local : ventes et reventes

A côté des équipes qui font arriver de la morphine-base, font produire et vendent de l'héroïne aux Etats-Unis, d'autres écoulent l'héroïne sur le marché local, voire parisien. Certains passages de l'ouvrage de Philippe Alfonsi et Patrick Pesnot constituent à cet égard une description quasiment ethnographique du marché local dans la fin des années 1960⁹⁷. Correspondances, lettres et extraits de carnet intimes de deux jeunes femmes héroïnomanes, constituent la trame de l'ouvrage qui donne à lire tels quels ces documents. Les deux jeunes femmes fréquentent toutes les deux, deux « semi-grossistes » de Marseille qui, chaque jour, se fournissent de la marchandise dans le quartier du Panier chez un intermédiaire entre le laboratoire et le grossiste, à raison de 200 g/ jour. A ce propos, noter que le semi-grossiste n'injecte pas mais sniffe. On notera aussi que certains entretiens mettent en évidence que les grossistes ne consomment pas systématiquement⁹⁸. Ils revendent l'héro par sachet de 10 grammes à des revendeurs à qui ils fixent rendez-vous la veille, dans la rue, dans un café, dans des toilettes. On apprend qu'un type centralise tout l'argent. François Missen dira d'elles qu'elles « venait (le) voir avec 500 grammes dans les poches et elles dealaient de la drogue venue direct du labo". En effet, c'est bien de la « pure à 90% » qu'elles viennent de se fournir chez le « grossiste » quand elles se font arrêter dans le « quartier arabe » de Marseille. Elles expliquent aller se fournir directement chez un des « grossistes » qui « réceptionnent l'opium lorsqu'il arrive par bateau et (qui) le portent au laboratoire où il est transformé en morphine, puis en héroïne. » Voici un extrait du témoignage de Mireille, fille d'un marin corse : « Quand le grossiste récupère la marchandise, elle est presque pure comme celle que nous avions dans nos sacs ce soir-là (le soir de l'arrestation) : 5 paquets de 3 grammes. Cinq paquets de papier blanc minutieusement enveloppés. Parfois, il y avait aussi des sachets de 10 grammes. En cellophane. On ne s'en servait jamais pour notre consommation personnelle. On les revendait par petites doses sur lesquelles on faisait des bénéfices. En y

⁹⁶ *Le Provençal*, 18/01/72.

⁹⁷ Philippe Alfonsi, Patrick Pesnot, *Les enfants de la drogue (Satan qui vous aime beaucoup)*, Robert Lafont, 1970. Le livre est écrit à partir de cinq mois d'observation et de vie quotidienne à leur côté.

⁹⁸ B. par exemple n'a jamais consommé d'héroïne, sous quelque forme que ce soit. Voir aussi à ce propos, *Héro(s)*, film d'Emmanuel Vigier (2016).

mélangeant un peu de lactose. En fait, nous n'étions pas de véritables revendeurs. Le revendeur travaille pour le compte du grossiste : il revient lui verser le produit de sa vente. Pascale et moi préférons acheter une plus grosse quantité pour nous sans rien dire et revendre ensuite pour notre propre compte : c'était plus fructueux. Tout cela n'était peut-être pas très régulier, mais ce grossiste, je vous le répète était vraiment un ami. Peu de drogués comme nous savaient où il habitait. » Elle évoque aussi les fois où elle va, avec son ami grossiste, chercher la marchandise au quartier du Panier, chez un intermédiaire entre le laboratoire et le grossiste (elle précisera ne pas entrer chez lui). C'est avec 200 grammes de « cheval » que le grossiste ressort. 200 grammes qui seront conditionnés dans de petits sachets de cellophane avant d'être distribués aux revendeurs de rue. L'aventure s'arrête quand le grossiste, nommé « Gamil » dans le livre, est arrêté. Pascale, le second témoin, explique alors sortir avec le dernier semi-grossiste en 1969 : Mouloud, kabyle, 30 ans, ancien navigateur qui se fait « virer » quand il commence à trafiquer. Quand Mouloud se fait arrêter, Pascale revend la drogue qu'un ami lui donne, en la coupant avec un peu de lactose. Puis, elle dit « avoir dû changer de fournisseur. » Elle a « rencontré deux pédés, Zézé et Dany », puis a continué à vendre à des jeunes du quartier de l'Opéra. A 17heures, les deux hommes lui donnent 5 ou 6 sachets qu'elle paie le lendemain et qu'elle vend vers 18h à l'Opéra à 5 ou 6 clients, dans la rue, jamais dans les café, précise-t-elle.

Ces témoignages permettent d'entrevoir les différents niveaux de trafic qui alimentent le marché marseillais. Alors quel le rôle de la *French Connection* dans le trafic d'héroïne est souvent mis en évidence, comme s'il y avait filière unique ; alors que la presse parle de « gros bonnets à la tête du trafic », un récapitulatif des affaires mises à jour par *Le Provençal* au cours de l'année 1971 laisse apparaître la diversité des acteurs intervenant dans la diffusion de l'héroïne dans ces années là.

Deux jours avant l'arrestation d'une équipe marseillaise à Baden Baden porteuse de 75 kg de morphine-base, que nous avons évoquée plus haut, l'édition du *Provençal* du 22 août 1971 fait mention de deux « trafiquants » : Monique Valenzuela, 21, ans et Farid Ben Choelko, 23 ans, venus de Marseille à Paris pour écouler 70 grammes d'héroïne dans les bars de la rive gauche à Paris, qui ont été arrêtés et écroués. Le mois suivant⁹⁹, ce sont deux femmes et un homme (27, 28 ans), qui sont arrêtés avec 13 grammes d'héroïne pure retrouvée dans leur voiture accompagnée de matériel d'injection. C'est aussi là qu'une affaire passe devant la 7^{ème} chambre correctionnelle de Marseille et met en cause un fournisseur qui avoue, devant le tribunal, acheter chaque semaine 500 gramme d'héroïne qu'il revend à ses amis. Quelques jours après¹⁰⁰, 60 grammes d'héroïne pure sont trouvés chez les grands-parents d'Antoine Ferro, 37 ans, vivant au Panier. Son revendeur principal, 22 ans, cuisinier, est aussi arrêté avec 140 grammes d'héroïne frelatée (coupée) ainsi que son second revendeur, 21 ans, monteur en échafaudage. Une autre affaire est mentionnée, qui implique un jeune homme de 20 ans, sans emploi, arrêté avec 210 grammes d'héroïne frelatée, etc. Au printemps 1971, deux étudiants aixois sont arrêtés dans une voiture avec 6 sachets de 25 grammes d'héroïne, quantité trop importante pour être destinée à la seule consommation personnelle, semble-t-il. En novembre, Jean Gaben, 22 ans, habitant du Panier, avoue avoir

⁹⁹*Le Provençal*, 20/09/1971.

¹⁰⁰*LeProvençal*, 08/10/1971.

écoulé 20kg d'héroïne en 25 mois dans un trafic qui a lieu à l'Opéra et rue La Palud¹⁰¹. L'article raconte : « Gaben est le dernier maillon de cette chaîne de trafiquants intoxiqués ». Jean-Paul Louchon est mis en cause par un toxicomane comme étant le « pourvoyeur » des héroïnomanes fréquentant le quartier de l'Opéra. Louchon se ravitaillait rue La Palud, quotidiennement. Il stockait sous une pierre des sachets de 50 grammes d'héroïne. L'homme était liée à Roland Fardella (arrêté avec 5g) et à Martine, sa copine (qui jetait 18g au moment de l'arrestation). Les deux mettaient en cause Marc Isnardon et Patrick Sampieri, derniers intermédiaires avant Gaben chez qui les policiers trouvent 1,3kg d'héro. En 45 jours, finit l'article, la police a procédé à 64 arrestations et saisi 3,544 kg d'héro dont 600 grammes d'héroïne pure. Quelques jours plus tard¹⁰², un étudiant usager-revendeur est arrêté pour « ravitaillement d'intoxiqué à cyclomoteur à l'Opéra », ainsi que deux hommes pour la découverte, chez l'un, habitant du Panier, d'un kilo d'héroïne pure. La litanie continue, le 7 décembre, *Le Provençal* mentionne l'arrestation de J.C. Féraud, 23 ans, au quartier latin (Paris) qui était venu de Marseille alors qu'il venait de livrer deux sachets de drogue à des jeunes gens. 300 grammes d'héroïne sont découverts dans sa chambre ainsi qu'une balance. Féraud reconnaît avoir fait plusieurs voyages Marseille-Paris pour y apporter, à chaque fois, 250 grammes de drogue qu'il dit acheter à des navigateurs dans des bars du quartier de la Joliette à Marseille. Autre affaire¹⁰³, celle de Michel Ammari, 23 ans, arrêté à Paris avec 3,700kg d'héroïne pure, 250 grammes de lactose, une balance et des sachets. Il livrait fréquemment de la drogue dans les bars de Saint-Germain-des-Près et de Pigalle. Ammari est interpellé alors qu'il a rendez-vous avec son livreur marseillais, Claude Micaloff, 31 ans, vivant dans un des hôtels du quartier marseillais du Panier.

Citons, pour l'anecdote qui nous a été rapportée par François Missen et Lucien-Aimé Blanc, ce policier qui vendait de l'héroïne « à l'Evêché », nom du commissariat central marseillais. On voit bien ici la diversité des profils des individus arrêtés, tout comme cette énumération porte à constater la pluralité des acteurs intervenant dans les trafics. Ces constats se trouvent confortés par les minutes des procès de l'année 1973 où plusieurs affaires liées à des petits trafics d'héroïne apparaissent (sur quelques dizaines voire centaines de grammes tout au plus) mettant en cause des individus au profil, domicile et origine très divers.

Mais finalement où se passent ces consommations, ces petites reventes à la dose ou de quelques grammes ? L'année 1971, qui voit arriver une nouvelle équipe policière à Marseille dont le commissaire Morin nommé le 31 juillet 1971 chef de la brigade des stupéfiants de Marseille au Service Régional de Police Judiciaire SRPJ¹⁰⁴, est celle où de nombreux cafés et boîtes de nuit vont être frappés de fermeture administrative pour usage ou revente de drogues, faisant ainsi apparaître ces lieux comme des lieux-clé. Un article du *Provençal* fait mention, dans son édition du 19/11/71 de cinq établissements fermés pour six mois à Aix et un à Marseille : « le « Petit Duc » à Marseille sur la Canebière pour six mois, fréquenté par des intoxiqués et de petits fournisseurs de drogue. Les semaines précédentes, ont fermé : Aux Deux Frères, place de Lenche, et Beau Rivage, quai de Rive Neuve ». L'article termine en disant que cinq établissements aixois vont fermer : le Cézanne, le bar Sans-pareil, le Drugstore, le Dino et le Mistral (boîtes de nuit non loin de là). Il est aussi rappelé qu'entre le 25 mai et le 15

¹⁰¹*Le Provençal*, 10/11/1971.

¹⁰²*Le Provençal*, 23/11/1971.

¹⁰³*Le Provençal*, 21/12/1971.

¹⁰⁴François Missen, Marcel Morin, *op. cit.*

octobre 1971, la police aixoise arrête 110 personnes dont 28 écrouées pour vente de stupéfiants. Certains étaient des récidivistes parmi lesquels une élève infirmière d'un hôpital aixois. Les revendeurs qui fréquentaient les établissements en questions devenus lieu de revente : « tous les intoxiqués [arrêtés] se ravitaillaient auprès de revendeurs qu'ils savaient pouvoir rencontrer dans les établissements en questions. Les revendeurs ne portaient pas la drogue sur eux, mais la camouflaient dans des ruelles voisines, au fond de couloirs obscurs ou même sous des plaques d'égout. Sollicités par un acheteur, ils allaient chercher la marchandise selon la quantité désirée et la passaient de la main à la main, au prix de 10 francs la dose d'héroïne ».

Cette description, partielle, appuyée sur les années 1969-1971 au cours desquelles l'activité des laboratoires marseillais est probablement la plus intense mais aussi la plus freinée par les opérations policières, met en évidence l'existence de trafics au pluriel et non de trafic au singulier. Des acteurs rarement en lien les uns avec les autres, des équipes qui se forment et se déforment, des associations d'un jour, des petites filières, des indépendants, etc. forment le quotidien de la diffusion de l'héroïne qui se semble appartenir à personne d'autre-ni familles, ni clans, ni groupe ethnique- qu'à ceux qui veulent bien se glisser, le temps d'un jour ou de plusieurs mois, dans ce marché. Ils sont étudiants, infirmières, prostitués, sans profession, petit truand, le plus souvent usagers-revendeurs, et font le quotidien de ce petit trafic. D'autres, les grossistes, eux-mêmes n'étant souvent pas consommateurs, s'appuient sur ces usagers pour développer un marché qu'ils contrôlent en maîtrisant le contact avec les lieux de production. Le fait d'être sur un lieu de production, et l'un des centres mondial de la transformation d'héroïne, permet à plusieurs types d'acteurs d'entrer sur le marché et produit un éclatement de celui-ci, ainsi que nous l'avons décrit.

Ethnicisation des corses, un voile politique ?

Au début des années 70, le trafic de drogue organisé depuis Marseille est aussi l'occasion d'une production textuelle américaine qui le décrit, en empruntant un schéma déjà entériné sous le terme « d'organisation criminelle » dans la criminologie anglo-saxonne, comme le lieu de développement et d'expansion d'une « Corsican Connection ».

Trois textes essentiels sont fondateurs de cette « invention » : d'abord un long interview donné à des journaux français par celui qui est, en 1971, le directeur pour l'Europe de ce qui va devenir la DNA, filiale de la CIA : John Cusack. L'entretien est rapporté en exclusivité dans les pages du *Provençal* du 25/08/1971. Il y est fait état, d'une part de la centralité de la place marseillaise dans la fabrication et la mise en circulation de l'héroïne consommée sur le marché américain, et d'autre part de l'implication de « gros bonnets » (bigwheels), mais dont très prudemment Cusack ne donne pas les noms, se contentant d'affirmer leur accointance et des liens avec la mafia américaine. « Actuellement il y a dans Marseille, forts de leur compte en banque, de leurs relations, du respect qui les entoure, trois ou quatre « bigwheels » de la drogue qui se sentent en sécurité¹⁰⁵ ». Il explique que c'est à Marseille que sont situés les laboratoires, lançant au passage un appel solennel aux « Marseillais et aux habitants de cette région » pour donner des renseignements, répétant que « c'est là aussi, à Marseille et pas

¹⁰⁵Le *Provençal*, 25/08/1971.

ailleurs, que sont établis les caïds en relation directe avec la Mafia et les successeurs d'Al Capone ». Comme il l'a été souvent signalé par les auteurs qui se sont intéressés à cette affaire, les propos de John Cusack déclenchent une série de réactions, françaises et pour la plupart politiques, combinant reconnaissance et déni de la réalité des « accusations », on le voit ici assez floues, de Cusack.

Sans doute parce qu'ils ont eu connaissance avant la presse de cette offensive orchestrée depuis les USA, certaines personnalités politiques ont pris les devants, comme Gaston Defferre, Maire de Marseille, qui a déclaré à la presse nationale à la fois sa volonté de fermeté face au trafic de drogue en proposant la peine de mort pour les trafiquants, et son impuissance : « La police à Marseille ce n'est pas moi, c'est le régime. C'est une police d'Etat. Je ne la connais pas. (...) Ce n'est pas aux élus locaux d'intervenir dans les affaires administratives qui relèvent de la compétence du préfet. » (Entretien donné au *Nouvel Observateur*, 14 juin 1971, donc deux mois avant la publication de l'interview de Cusack). Il ajoute enfin, répondant dans le même article au journaliste qui lui demande s'il connaît des cas de « collusion trafiquants-policiers », « Non, franchement non. Et puis vous savez, tous les laboratoires clandestins ne sont jamais à Marseille même mais dans les petites villes avoisinantes. Camouflés, et protégés, par des hommes politiques plus que par des policiers. Il y a des gens de la majorité qui interviennent pour couvrir les trafiquants¹⁰⁶. ». Dans la foulée, réaction du Ministre de la Jeunesse et des Sports, Joseph Comiti¹⁰⁷ qui lui aussi, dans *Le Figaro* cette fois, réclame la tête des caïds. L'affaire Cusack va déclencher des réactions aux limites de l'incident diplomatique entre la France et les USA, obligeant d'ailleurs Cusack lui-même à démissionner. Le travail de dénonciation et de désignation en revanche est fait et suit son chemin. Cusack ne faisait d'ailleurs que citer un rapport publié quelques mois plutôt, en mai 1971, signé de Robert P. Murphy et Robert H. Steele, respectivement sénateur de l'Illinois et du Connecticut, rapport rédigé pour le Sénat américain sous le titre « The world Heroin Problem », et dans lequel on trouve cette phrase pour le coup très explicite à propos des réseaux français de l'héroïne : « Over the past ten years every narcotics case in Marseilles has involved one or more of four Corsican families : the Venturi brothers (Jean and Dominic), Marcel Francisci, Antoine Guerini and Joseph Orsini »¹⁰⁸. La troisième offensive vient enfin d'un long dossier que publie *Le Time* le 4 septembre 1972, relayant le travail mené par un anthropologue américain, Alfred Mac Coy¹⁰⁹. C'est dans ce dossier du *Time* que paraît pour la première fois de façon publique les noms des « parrains » (godfathers), les mêmes que ceux du rapport des sénateurs américains, mais ils sont cette fois donnés aussi comme les représentants de ce qui serait une « Union Corse », présentée comme l'équivalent hiérarchisé et organisé de « CosaNostra » et de la Mafia sicilienne. Le terme « Union Corse » est repris aussitôt par Michel Poniatowski, chef de file de ce qui alors le parti des républicains indépendants, appareil politique giscardien, dans

¹⁰⁶*Nouvel Observateur*, 14/06/1971.

¹⁰⁷ Il faut préciser que Joseph Comiti est Corse, député UDR de Marseille, alors secrétaire d'Etat à la Jeunesse et aux Sports du Gouvernement Pompidou, et surtout cousin germain de Paul Comiti, ancien garde du corps du Général de Gaulle, impliqué dans les « basses œuvres » de l'Etat contre l'OAS et membre fondateur des SAC, on y reviendra. Voir à ce propos Jaubert, *op., cit.*

¹⁰⁸ Morgan F. Murphy, Robert H. Steele R, *The World Heroin Problem, report of special study mission*, Us Government printing office, Washington, 1971. Ce texte, est abondamment et fréquemment cité dans la plupart des ouvrages parus depuis cette époque sur la *French Connection*, entre autres Alain Jaubert, *op., cit.*, Follorou et Nouzille, *op., cit.* 2004.

¹⁰⁹ Alfred W. Mac Coy, *The politics of Heroin in Southeast Asia*, Harper & Row, N.Y., 1972.

un article du journal français *Le Monde*¹¹⁰. L'intervention n'est pas anodine puisque un certain nombre de personnes nommées ou en voie de l'être sont très proches, voire membres à part entière, du cœur institutionnel de l'appareil politique gaulliste, à l'assaut duquel, discrètement mais efficacement, montent les giscardiens. Cette série de désignations met d'ailleurs en fureur une bonne partie de l'appareil gaulliste, du moins les Corses en fonction dénonçant les amalgames et la mise en cause de leur ami Francisci, lequel va tenter un procès au *Time* (qu'il perdra). Dans cet aréopage de défenseurs de la cause corse : Joseph Comiti Achille Peretti, député maire de Neuilly sur Seine et Président de l'Assemblée Nationale, et la quasi totalité des députés UDR de la Corse (Bozzi, Rocca Serra, Giacomi). La toute jeune Action Régionaliste Corse qui vient de se créer sous la direction d'Edmond Simeoni joint son ironie au concert des protestations et sans doute pour la première fois évoque un « racisme » anti-corse¹¹¹. Signalons cependant ce communiqué de la Jeune Chambre Economique d'Ajaccio qui dénote dans l'unanimité du ton offensé des notables locaux. Dans *Le Monde* du 21 septembre 72, on peut lire en effet un communiqué de cette institution ainsi formulé : « Des Corses, comme d'autres d'ailleurs, s'occupent activement du trafic de drogue. Ce trafic n'est possible que grâce à des protections. Des hommes politiques de tous bords et de tous poils, en Corse comme ailleurs, ont pris l'habitude de se faire protéger pendant leur campagne électorale par des hommes du milieu. Une fois la campagne terminée, les protégés d'hier doivent devenir à leur tour les protecteurs ».

Certes, la désignation comme "Corses" des truands et voyous et leur association à Marseille, capitale du crime, n'est pas nouvelle. Elle prend naissance à la conjonction du « branchement » entre Milieu (Carbone et Spirito) et politique (Sabiani) dans les années trente à Marseille, sous les regards gourmands d'une presse spécialisée elle aussi naissante, (type *Détective*) vulgarisant ce procès ambiguë de stigmatisation héroïsation des bandits modernes¹¹². Certes encore, ce sont des entrepreneurs corses qui ont réorganisé aussitôt après la guerre le réseau des cercles de jeux, mobilisant leurs co-ethniques dans l'organisation du travail, centrale et périphérique, de ces mondes professionnels qui flirtent avec la prostitution et la bancarisation du crime organisé. L'un des « gros bonnets » nommés par les différents documents américains, Marcel Francisci, est d'ailleurs l'un de ces entrepreneurs des jeux qui va devenir au fil des années l'un des principaux sur la place parisienne et internationale. Au moment où il est mis en cause comme l'un des principaux acteurs de la *French Connection*, il est propriétaire de nombreux établissements de jeux à Paris, Beyrouth, Londres et Tanger. L'autorisation qui a permis l'ouverture de ces établissements, du moins les établissements français, en plein cœur du cœur chic et touristique de Paris (la plupart des cercles de jeux de cette époque sont situés dans les rues adjacentes à l'Arc de Triomphe et aux Champs Elysées), est un cadeau fait par l'Etat à ces entrepreneurs, tous issus de la Résistance. Marcel Francisci est aussi un petit baron du gaullisme, élu au Conseil Général de Corse du Sud. Il est important de souligner que, malgré la récurrence des mises en cause dans la presse ou la littérature spécialisée, aucun membre de la famille Francisci ne fera l'objet de poursuites pour trafic de drogue.

¹¹⁰ 5/09/1972.

¹¹¹ *Le Monde*, 6/09/1972.

¹¹² Laurence Montel, *Marseille capitale du crime. Histoire croisée de l'imaginaire de Marseille et de la criminalité organisée (1820-1940)*, Thèse de doctorat, Université de Paris X Nanterre, 2008.

C'est d'ailleurs aussi le cas de la famille Guerini à Marseille, eux aussi patrons des « mondes de la nuit », dans un contexte socio-économique où la frontière entre « criminel » et légal est bien moins étanche que dans les cercles parisiens. C'est pourtant après la guerre, auréolés d'une gloire et d'une légitimité acquise dans les FFI, que les Guerini ré-ouvrent en toute légalité les établissements, boîtes et bars de nuit, « clandés » qui en fait n'avaient jamais fermé ...¹¹³ S'ils sont souvent signalés pour être des soutiens actifs de Gaston Defferre, comme les frères Venturi eux aussi dénoncés par l'offensive américaine, les Guerini savent aussi ménager leur droite et soutiennent, plus discrètement, des barons locaux du gaullisme comme Joseph Comiti ou Alexandre Sanguinetti¹¹⁴.

Il est temps, à ce point de l'exposé, de faire un point théorique. Par ethnicité, il faut entendre une relation qui se construit, en aller-retour autour d'imputations identitaires. L'identité revendiquée est toujours aussi une identité imputée par un groupe majoritaire¹¹⁵. Les interactions qui se déclinent autour de ces attributs et stigmates, tournés et retournés, sont l'essentiel de ce que l'on entend ici par « ethnicisation ». On a bien vu par exemple dans le très bref épisode de l'invention médiatique d'une « Corsican Connection », comment s'organise les interactions entre notables, policiers, journalistes, pour former un consensus autour de l'acceptation comme « corses » des désignations qui rendent intelligibles les faits complexes énoncés : certes il y a des notables et des « bandits » corses mais ils sont impliqués dans des machines politiques, économiques, criminelles, qui, elles ne sont jamais totalement définies par leur « corsité, » à la différence justement des machines ethniques telles que décrites par les sociologues anglo-saxons. Mais il faut ajouter une autre dimension, peu prise en compte par les sociologues, plus strictement économique : il faut aussi entendre par ethnicisation la capacité que développent certains acteurs économiques à mobiliser des liens culturels ou ethniques, comme facteurs productifs ou reproductifs de dispositifs et dispositions économiques. C'est l'exemple assez connu des entrepreneurs portoricains décrits par Manuel Castels qui mobilisent des liens ethniques inégaux pour exploiter des femmes portoricaines dans leurs ateliers¹¹⁶. Dans le cas des Corses on peut donc souligner deux processus d'ethnicisation qui se combinent.

Pour le premier il est avéré que des entrepreneurs corses, sans doute dès le début du XX^{ème} siècle, viennent occuper une place dominante dans les « mondes de la nuit », cercles de jeux, boîtes de nuit, bars, et lieux établis de prostitution, dans la France urbaine, Marseille et Paris surtout, aux colonies, et même dans certaines capitales européennes. L'histoire de cette implantation reste cependant à faire, même si la littérature s'en est largement emparée. On peut parler d'ethnicisation dans ces mondes professionnels dans la mesure où le recrutement des

¹¹³ Formés dans la période dominée par Carbone et Spirito, les Guerini commencent leur carrière entrepreneuriale avant guerre, en organisant une grande part de la prostitution marseillaise et la gestion des établissements où elle s'exerce. Mémé Guerini sort de la guerre avec la légion d'honneur, la Croix de Guerre et la médaille de la Résistance.

Le plus ancien ouvrage sur ce thème, souvent d'ailleurs repris par ceux qui le suivent est celui de Eugène Sacomano, *Bandits à Marseille*, Paris, Juillard, 1968. Sur les mondes de la nuit, voir aussi Michel Samson, Gilles Suzanne, *A fond de cale, 1917-2011, un siècle de jazz à Marseille*, Marseille, Ed. Wildproject, 2012.

¹¹⁴ Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *op. cit.*

¹¹⁵ Philippe Poutignat, Jocelyne Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, suivi de *Les groupes ethniques et leurs frontières* de F. Barth, Paris, PUF, 1995.

¹¹⁶ Alejandro Portes, Manuel Castells, Laren A. Beton (dir), *The Informal Economy: Studies in Advanced and Less Developed Countries*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989.

mains d'œuvre, à tous les niveaux y compris dans les échelons les plus dominés (prostituées compris) s'est largement fait en mobilisant les réseaux familiaux et villageois des entrepreneurs. Il est su localement par exemple que les mondes des cercles de jeux parisiens ont été depuis les années 1950 une filière migratoire pour de nombreux corses originaires des mêmes cantons que les entrepreneurs, notamment pour des non diplômés.¹¹⁷ Comme souvent en effet, le lien ethnique n'a de sens que combiné avec des « compétences » professionnelles ou des disponibilités, ici en l'occurrence, l'absence de qualification voire la mise à l'écart scolaire. Dans ces secteurs professionnels qui combinent souvent formel, informel et criminel, les liens ethniques, lorsqu'ils donnent à des non diplômés ou à des « paumés » des occasions de gain et de promotion sociale, combinent efficacement « servitude volontaire » et loyauté.

Le second univers « professionnel » dans lequel les liens ethniques corses ont été mobilisés dans la période concerne les machines politiques. Une longue série d'enquêtes, récits journalistiques, travaux parfois à prétention scientifique, insiste sur la présence et le rôle stratégique de Corses dans deux registres d'action politique jugés généralement comme néfastes à une conception bureaucratique morale de l'Etat et des institutions¹¹⁸. La première est ce que sous le nom de clientélisme, on reconnaît pour une prise de contrôle des institutions locales chargées de la redistribution des prébendes ou des ressources publiques.

La seconde concerne les « basses œuvres » de l'Etat, ou encore ce que certains nomment "Etat profond", pour désigner ces officines ou ces actions hors de tout contrôle institutionnel et qui agissent là où les corps légitimes ne peuvent aller.

Outre le fait que la Corse elle-même est considérée comme une région exemplaire d'un modèle de clientélisme politique¹¹⁹, Marseille est aussi souvent présentée comme affectée d'un phénomène clientéliste où des notables corses ont particulièrement brillé, depuis Simon Sabiani avant-guerre jusqu'aux plus récentes péripétie de l'affaire Guerini, ex-président du Conseil Général des Bouches du Rhône¹²⁰. Dans toute la littérature qui concerne la « french connection » ou plus généralement les économies criminelles en France depuis les années cinquante, il est donc fait régulièrement référence à l'implication de Corses dans la gestion municipale et le système notabiliaire local, notamment dans les relations particulières nouées entre « parrains » (Guerini, Venturi) et les maires de Marseille, Gaston Defferre pour celui qui a eu la plus grande longévité. En fait, dans une vision très explicitement culturaliste, la désignation comme Corses des acteurs impliqués dans les jeux notabiliaires permet d'abord d'essentialiser comme spécifique à une culture, un fonctionnement politique : le clientélisme, qu'ils le

¹¹⁷ Pour Franscici, Andreani, Peretti, parmi les plus importants propriétaires des cercles de jeux parisiens, il s'agit principalement de la Haute vallée du Taravo et du canton de Zicavo. Pour Guerini, il s'agit de la région de Calenzana, au sud est de Calvi. En ce qui concerne l'extension africaine de cette filière professionnelle et migratoire voir Vanina Profizi, « Les Corses au Gabon. Recompositions identitaires d'une communauté régionale en situation d'expatriation », in *Cahiers d'Etudes africaines, Mobilités et migrations européennes en (post) colonies*, n°221-222.

¹¹⁸ Sans être considérés comme « criminelles » au sens juridique du terme, ces modes d'agir dans le politique font l'objet soit d'une réprobation morale unanime, soit d'un déni (auquel on reconnaît généralement une attitude favorable, un peu comme à propos des phénomènes mafieux en Italie) mais jamais d'une argumentation ou d'une légitimation.

¹¹⁹ Jean-Louis Briquet, *La tradition en mouvement. Clientélisme et politique en Corse*, Paris, Belin, 1997.

¹²⁰ Michel Peraldi, Michel Samson, *Gouverner Marseille, Enquête sur les mondes politiques marseillais*, Paris, La Découverte, 2005 ; Jean-Michel Verne, *Main basse sur Marseille... et la Corse*, Edition Nouveau Monde Poche, 2012 ; Pierre Godard, André Donzel, *Éboueurs à Marseille. Entre luttes syndicales et pratiques municipales*, Editions Syllepse, 2014.

transporteraient avec eux comme une seconde nature. La désignation permet aussi d'amalgamer et de présenter comme spécifiques et locaux des modes d'agir qui, s'ils étaient vu selon leur logique politique, seraient en fait nationaux (puisqu'il s'agit bien d'appareils étatiques non institutionnels et d'enjeux politiques nationaux voire « impériaux » et coloniaux) A propos des relations entre ceux qui sont donnés pour des « parrains », Venturi et Guerini surtout, et notabilité marseillaise, il est en effet question d'un moment très particulier de l'histoire politique. Au sortir de la seconde guerre mondiale, dans un contexte où le Parti Communiste tient un rôle dominant électoralement (il pèse entre 30 et 40% des suffrages exprimés à Marseille dans la plupart des élections locales, départementales, et nationales), face à une coalition fragile et boiteuse entre une droite gaulliste et le Parti socialiste, il est maintenant démontré¹²¹ que les notables socialistes n'hésitent pas à recourir à l'appui des amitiés qu'ils ont noué dans la résistance avec les voyous et leur capacité de mobilisation d'une « force de frappe ». Celle-ci est utilisée bien sûr dans les élections pour les opérations toujours dangereuses de collage d'affiche, mais plus fondamentalement dans des opérations de déstabilisation et de coup de force contre la CGT et contre le PCF, dans ses bastions ouvriers, sur le port, dans les entreprises. Ces recours récurrent à une « police politique » illicite, contrebalançant la force militante que les organisations syndicales et le PC sont capables de mobiliser, contre des partis qui ont, au contraire, une forte assise notabiliaire mais une faible assise militante, sont le cœur de la relation entre mondes de voyous et notables. A aucun moment, même si les patrons des voyous sont corses, une telle mobilisation ne relève d'une entreprise ethnicisée. Les voyous sont... ce qu'ils sont : des voyous largement hostiles au parti communiste, dans une relation qui relève du service et de l'engagement idéologique.

La relation qui fait apparaître une désignation ethnique « corse » dans la presse et la littérature spécialisée à propos de « l'Etat profond » est à peu près de même nature. Au sortir de la guerre, sur fond de solidarités issues des maquis mais sur fond aussi de forte rivalités politiques et de fragilisation des institutions en recomposition, l'appareil gaulliste recourt régulièrement à des officines ou à des groupes qu'il charge de ses « basses œuvres ». Dans ces groupes et officines, on retrouvera régulièrement impliqués un certain nombre de ceux dont les noms seront cités ou qui seront impliqués dans les réseaux d'exportation d'héroïne depuis la France vers les USA, et parfois même dans des affaires criminelles plus traditionnelles. C'est le cas de Jo Renucci, dont on dit qu'il est une pièce maîtresse de la relation entre les réseaux français et la mafia américaine, qui sera très clairement impliqué aux côtés du SDECE et de la DST dans les tentatives de déstabilisation du mouvement nationaliste au Maroc. Jo Attia, arrêté en 1947 pour sa participation à la bande de Pierrot le Fou, sort de prison en 1957 pour s'impliquer lui aussi dans l'élimination de nationalistes au Maroc, puis en Côte d'Ivoire et en Algérie dans la lutte clandestine contre l'OAS et le FNL algérien. Il meurt sans être inquiété en 1972, même si son nom revient régulièrement, avec celui de Simonpieri, dans de nombreuses affaires de la dite *French Connection*¹²². Selon ces mêmes auteurs, le clan Guerini lui-même aurait été impliqué dans la lutte contre l'OAS. Mais c'est certainement au sein des SAC, le Service d'Action Civique créé en 1959 à l'arrivée au pouvoir de De Gaulle, que cette présence de voyous corses sera la plus significative. On a aussi régulièrement signalé l'implication de

¹²¹ Voir note précédente pour les références bibliographiques.

¹²²Alain Jaubert, *op. cit.* ; Jacques Follorou et Vincent Nouzille, *op. cit.*

truands corses dans les opérations de la « françafrique » aux côtés de Foccart¹²³ et plus généralement dans les soutes clandestines des manœuvres françaises dans son empire colonial, y compris dans les guerres secrètes que se livrent les puissances coloniales à propos de l'opium¹²⁴.

Il ne s'agit là encore pas du tout de liens ethniques mobilisés en tant que tels, même si la participation de voyous ou d'aventuriers identifiés comme « corses » est souvent au cœur du récit qui est tenu par la presse et la littérature à propos de ces agissements. C'est là encore les engagements idéologiques doublés de compétences criminelles, parfois d'une expérience militaire ou de « barbouze » antérieure, qui est au cœur des recrutements. Le décryptage des affaires le met en évidence.

Là où l'on peut parler de lien ethnique corse dans ces mondes, c'est à propos des lieux ordinaires où se déroulent les rencontres, les échanges, les négociations, bars, restaurants, boîtes, cercles de jeux, qui sont, en France et dans l'espace colonial, des lieux largement dominés par des réseaux ethniques corses, on l'a vu à propos des cercles. C'est ainsi par exemple que l'on voit régulièrement apparaître le bar que tient Jean Colonna à Montmartre dans les actions anti OAS¹²⁵ les bars et boîtes tenus par le réseau Guerini sur Marseille et toute la Côte d'Azur, enfin les cercles de jeux de la famille Franscici à Paris dont la rumeur dit qu'ils auraient été aussi actionnaires principaux du Fouquet's. Mais les patrons corses des bars et lieux de rencontre ne maîtrisent rien des filières et des « affaires » qui se trament en ces lieux et qui impliquent non seulement bien d'autres catégories d'acteurs, mais surtout bien d'autres logiques d'interaction que les seules relations ethnicisées. Les bars sont en fait surtout des lieux de porosités entre des mondes professionnels et culturels, celui des artistes, celui des affairistes, des mondes politiques, des avocats et de la magistrature, du banditisme, etc....

Même en province, pas d'action politique sans un bar tenu par un corse, ainsi à Grenoble où la section locale du SAC est dirigé par Mathieu Mattei, patron d'un bar/bordel, le Gobelet, et incidemment cousin d'Alexandre Sanguinetti. Ce nom arrive à point pour décrire une autre manière d'impliquer des liens ethniques, celle qui, au cœur de ces modes d'agir, fait la médiation entre Etat institutionnel et Etat profond.

Baron du gaullisme, alternant les responsabilités secrètes comme la lutte contre l'OAS et les SAC et les charges publiques (il est député de Paris et plusieurs fois ministre, président de l'UDF), Alexandre Sanguinetti est le prototype de ces notables qui mobilisent des liens ethniques, parfois plus villageois et cantonaux que régionaux, comme d'autres dont nous avons déjà cité les noms, certains d'ailleurs articulant eux aussi une notabilité locale continentale avec « baronnie » gaulliste, comme Achille Peretti. Le modèle le plus récent étant d'ailleurs Charles Pasqua, qui prend en main le SAC avant sa dissolution, cumule des mandats dans la région parisienne, des charges ministérielles mais aussi des relations d'affaires et des amitiés avec les clans corses du Gabon (Cahiers d'Et. Africaines). Autre notable enfin, qui, assez exceptionnellement d'ailleurs, est lui directement désigné, bien que jamais condamné, comme « parrain » de la *French Connection*, Marcel Franscici, élu et réélu conseiller général du canton de Zicavo/Palneca jusqu'à sa mort, son frère après lui, où il assurera une filière migratoire très régulière vers ses établissements de jeux et autres à Paris, Beyrouth, Londres. Mais si des notables corses

¹²³ Jean-Pierre Bat. *Le syndrome Foccart. La politique française en Afrique, de 1959 à nos jours*, Gallimard, Folio Histoire, 2012.

¹²⁴ François-Xavier Dudouet, *op. cit.*

¹²⁵ Jacques Follorou, Vincent Nouzille, *op. cit.*

assurent, en partie pour des raisons historiques qui tiennent à leur implication dans les réseaux de résistance, les réseaux coloniaux, ils ne sont pas majoritaires dans les réseaux de l'Etat profond, bien au contraire, d'une part, mais d'autre part les officines de cet Etat profond sont loin d'être régies de manière exclusive par des logiques ethniques.

Il faut pour conclure, soulever une question méthodologique. Les mondes économiques, les moments historiques dont nous traçons les contours et les modes d'agir en suivant la filière de l'héroïne française, ont rarement fait l'objet d'une sociologie. Bien sûr, nous l'avons nous-mêmes éprouvé, parce que la parole y est difficile : moins en raison du secret ou de la nécessité de discrétion qui doit entourer les activités que pour une raison plus profonde qui tient à l'opprobre morale dont sont affectées ces activités, et que, si paradoxal que cela paraisse, la plupart des acteurs impliqués partagent. Parler c'est souvent se justifier¹²⁶ et une bonne partie de ceux qui sont impliqués dans ces affaires n'ont pas les mots ni les arguments pour justifier ce qu'ils pensent injustifiable, voire inqualifiable. Sauf à se présenter en héros, en aventuriers ou en inventeurs, ce que leur permet la littérature ou le récit journalistique, mais rarement à partir d'une posture sociologique qui cherche à décrire des dispositifs et des dispositions, des dynamiques et des réseaux relationnels. L'absence quasi totale de sociologie sur ces thèmes n'est donc pas qu'une négligence des chercheurs, elle est aussi sans doute ce qu'il faut bien souligner comme une limite méthodologique voire épistémologique dès lors qu'il s'agit d'économies criminelles, limite souvent soulignée par les travaux de chercheurs italiens là-dessus bien en avance sur leurs collègues européens¹²⁷. Ce que révèle l'exploration que nous avons tenté ici relève alors d'une double structure : elle est à la fois un moment de la société française et une opportunité économique. Disons-le sous une forme hypothétique qui demanderait bien des rectifications et des précisions, des falsifications : au sortir de la guerre, les machines politiques qui prennent le pouvoir, parce qu'elles perpétuent quelque chose d'une « guerre froide » interne à la société française elle-même, mobilisent des modes d'agir qui ne peuvent trouver place dans les institutions et la rationalité démocratico-technocratique gouvernant ces machines politiques.. Il s'agit, en métropole, d'empêcher le Parti Communiste d'abord d'accéder au pouvoir, ensuite de grignoter la position hégémonique qu'il a pris dans certains secteurs sociaux et économiques. Il s'agit aussi, dans l'Empire colonial en train de se défaire, d'assurer des « basses œuvres » que ni l'armée régulière ni la police ne peuvent assurer. Marginalement enfin, il s'agit de consolider l'assise locale de notables par des moyens non réguliers. Pour ces « basses œuvres », l'Etat que l'on dira ici « profond », dominé par les réseaux et des « barons » issus de la Résistance gaulliste, va s'appuyer ponctuellement sur les ressources relationnelles issus des liens noués dans la Résistance, des affinités idéologiques (notamment celles de l'extrême droite non collaborationniste, d'où vient par exemple un Alexandre Sanguinetti), des liens ethniques, pour mobiliser, ponctuellement ou régulièrement, des moyens criminels capables de recourir à une violence discrète. Ce mode d'agir politique place en position de « minorité intermédiaire » un certain nombre d'entrepreneurs et d'hommes d'affaire, eux aussi issus de la résistance, qui

¹²⁶ Luc Boltanski, Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

¹²⁷ Gabriella Gribaudo, *Traffic i criminali*, Torino, Bollati Boringhieri, 2009.

vont assurer la médiation entre notables et « voyous ». Ces mêmes entrepreneurs, remobilisant les mondes et les compétences professionnelles des milieux de la contrebande portuaire, profitant de la protection dont ils pensent bénéficier par leur accrochage au politique, vont prendre place dans un marché mondialisé en constitution, celui de l'héroïne.

Même si c'est anecdotique, nous avons essayé de montrer que l'ethnicisation corse de ces processus n'est qu'un moment de cette dynamique générale, et loin d'en être, comme l'image s'en forge dans les mondes politiques, les médias ou certaines versions policières, la forme générale. Insistons sur le fait, même s'il demanderait de vrais approfondissements, que les « gros bonnets » nommés comme tels par les affaires n'ont jamais été inquiétés par la justice et poursuivent, aujourd'hui encore pour leurs descendants, des carrières entrepreneuriales qui font d'eux des hommes d'affaire de dimension internationale sur des marchés très légaux. L'un d'entre eux, au milieu des années 75, s'expatrie au Maroc où il monte une série d'entreprises industrielles (ses marques seront longtemps leaders sur le marché local de la couche culotte pour bébés). Un autre, plus puissant encore, investit dans les cercles de jeux et devient dans les années 1980 l'un des actionnaires importants d'une grande société de distribution. Pour le dire en terme d'histoire économique, on observe de manière encore assez floue, sur fond de fragilité des institutions politiques et sur fond d'opportunité économique (le développement du marché mondial des drogues et, jusqu'en 1970, le flou de leur statut juridique), un capitalisme criminel : capitalisme car il forme bien des entrepreneurs et des « firmes » de dimension et de puissance mondiale, et criminel parce que le recours à la violence y est un instrument récurrent, intégré au processus productif et circulatoire. Un capitalisme, pour conclure, assez proche de celui qui est décrit aujourd'hui, par exemple, en Russie¹²⁸. Il serait d'ailleurs intéressant voire crucial de suivre dans la continuité l'évolution de ce capitalisme, et d'analyser par exemple son rôle dans le développement d'une néo-libéralisation de l'économie française en général, et corse en particulier.

Le caractère ethnicisé de ce moment et de ces entreprises est donc à la fois dérisoire et illusoire. Dérisoire car il permet seulement ici, comme un arbre cache la forêt, d'imputer à des spécificités locales et des « particularismes » culturels, des compétences qui sont en réalité à l'articulation de mondes économiques et sociaux. Comme le répètent régulièrement certains économistes, le capitalisme est d'abord une manière de mobiliser le social à son usage, un branchement de « la richesse sur la puissance »¹²⁹. L'ethnicisation permet aussi de voiler, de flouter, non pas le rôle des politiques -ceux-là au contraire sont désignés et stigmatisés- mais le rôle institutionnel et fonctionnel des mobilisations opérées. Illusoire ensuite car c'est tout un ensemble de mondes sociaux complexes -des réseaux de résistance aux mondes portuaires, des mondes de la nuit aux artistes, en passant par certains milieux d'affaire- dont il faudrait minutieusement comprendre le fonctionnement pour décrire la naissance de ce capitalisme. Car c'est au fond tout un univers de classes moyennes en prise sur des fonctions commerciales et entrepreneuriales, françaises, coloniales et transnationales, qui est mobilisé par l'économie de l'héroïne mondialisée, bien plus qu'une organisation secrète à base ethnique.

¹²⁸Vadim Volkov, *Violent entrepreneurs, the use of force in the making of Russian Capitalism*, London, Cornell University Press, 2002.

¹²⁹ François Fourquet, *Richesse et puissance, une généalogie de la valeur*, Paris, La Découverte, 1989.

LA SYRO-LIBANAISE : DE LA NECESSITE A LA FILIERE

Claire DUPORT

On connaît le Liban comme étape des routards sur le chemin des Indes, lieu d'initiation aux forts dosages et d'approvisionnement en haschisch cultivé localement¹, et parfois en morphine en provenance du Pakistan, pour des usagers et des revendeurs dans les années 1960 et 1970, nos entretiens en témoignent (vérifier, les citer). On y fait moins souvent référence lorsqu'il s'agit de production et de commercialisation de l'héroïne, ou de manière plus anecdotique au regard d'autres provenances telles que le Triangle d'or², la Turquie, ou le Croissant d'or³, même si Marseille a été, dans les années 1980, une des principales villes européennes de distribution de cette héroïne en provenance du Liban.

Pourtant, l'OCRTIS⁴ voit apparaître une héroïne qu'il baptise "syro-libanaise" à la fin des années 1970. Elle représente alors environ 10 % de l'héroïne saisie, le reste venant essentiellement du Triangle d'Or. En 1981, cette héroïne syro-libanaise représente 30% des saisies, puis 50% en 1984, pour s'amenuiser et quasi-disparaître au début des années 1990⁵. Et sur la même période, quelques dealers marseillais attestent de cette même provenance. Cette filière dite syro-libanaise serait-elle le chaînon manquant entre les réseaux dits *de la French* et les filières asiatiques ? Peu d'éléments l'attestent en France, mais au Liban, nombre de sources en font la démonstration :

Entre le début des années 1970 et le milieu des années 90, il n'est quasiment pas une semaine où la presse libanaise ne relate un fait divers ou une affaire d'Etat relatif à cette production locale d'héroïne, sa commercialisation à l'échelle internationale, et sa diffusion dans le pays même. Dès 1972, les arrestations et procès de trafiquants internationaux se multiplient. Certains sont considérés comme des "petits" trafiquants isolés, mais qui toutefois commercent par kilos d'héroïne pure : un certain Avram Agop Jazmadjian (53 ans égyptien) accompagné de Mary Fiore (franco-italienne, connue des services de police libanais) sont interpellés à Beyrouth avec 5kg d'héroïne pure venant du Liban à destination de la France⁶.

Parfois les interpellations se font à l'arrivée à destination, tels ces 2 libanais -Mohamed El-Zein (25 ans) et Bassan Fneich (19 ans)- arrêtés à Orly avec plusieurs kilos. Et l'article précise que depuis le 1^{er} mai 81, la France a saisi à Orly, en provenance de Beyrouth, 4kg de résine de cannabis, 2,5 kg d'héroïne pure, 1kg de cocaïne, 340g de morphine, 367g d'opium, pour une valeur de 3.230.000 FF, et arrêté 20 trafiquants (15 français, 3 libanais, 1 israélien, 1 sénégalais)⁷. D'autres encore entrent dans la catégorie des "gros" trafiquants

¹ Charles DUCHAUSSOIS, *Flash, ou le grand voyage*, Fayard, 1971, p202 (Livre de poche, ed 2012)

² Le *Triangle d'or* est une région montagneuse d'Asie du Sud-Est aux confins du Laos, de la Birmanie (Myanmar) et de la Thaïlande.

³ Le Croissant d'or est situé au carrefour de l'Asie Centrale, de l'Asie du Sud et de l'Asie Orientale. Cet espace chevauche trois États, l'Afghanistan, l'Iran et le Pakistan, dont les contours montagneux forment un croissant.

⁴ Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants.

⁵ Alexandre MARCHANT, *L'impossible prohibition. La lutte contre la drogue en France (1966-1996)*. Thèse de doctorat, ISP, Ecole Normale Supérieure de Cachan, 2014.

⁶ L'Orient Le Jour, 27/08/72 (page 2).

⁷ 17/06/81 (2)

internationaux, méritant que leur procès tienne une page entière du quotidien, comme le jugement de Naji Jamil Karam (libanais) à Chypre, pour récidive de trafic d'opium entre le Liban et la France, via Chypre⁸ ; ou l'arrestation en gare de Cannes de Adhel Gafari (libanais de 53 ans), arrivant de Beyrouth via Paris avec 2kg d'héroïne pure estimée à 20 millions FF. Il est d'ailleurs précisé que Adhel Gafari, libanais de 53 ans originaire de Alma Chaarb, est officiellement cadre à la Banque Libanaise et du Pakistan, et que l'affaire sera traitée en France par le juge Joël Espel⁹. D'autres enfin tiennent au sein de ces filières le rôle de producteur, ou d'exportateur : Malek RACHIINI est interpellé lors d'une négociation de 4kg d'héroïne pure à Bassam JAAFAR, l'enquête montrera qu'il est propriétaire d'une officine de traitement du cannabis et de fabrication d'héroïne, et exportateur vers l'Europe¹⁰ ; Elie Tannouri (libanais de 29 ans) est jugé pour être à la tête d'un important réseau de trafic d'héroïne en provenance de la Bekaa, qu'il tient avec Philippe PROUST (français, 35 ans, officiellement coursier d'une grande banque française), ainsi que les libanais Hanoukioun Salakian (35 ans, grossiste), et Pierre Moussalem (35 ans, organisateur des transports)¹¹.

Les saisies locales font aussi écho à celles de l'OCRTIS : dès 1973, on signale l'apparition d'une nouvelle héroïne sur le marché parisien, la « brown sugar », provenant d'extrême orient et du Liban, via la Hollande¹², via Marseille où 4,5 tonnes de résine de cannabis et plusieurs kg d'héroïne sont saisis, sur un bateau le « fast-two » en provenance de Beyrouth, dont le capitaine et l'équipage sont libanais¹³, via la Grèce où un important réseau de trafic d'héroïne est démantelé avec la saisie de 3kg d'héroïne pure et des armes chez Christine MESSINEZI, épouse franco-grecque d'un chef de réseau libanais expulsé de Grèce en 1991 pour terrorisme et trafic de drogue¹⁴.

Et lorsque les trafiquants échappent aux contrôles douaniers, les affaires se font en bonne compagnie : "En janvier 1983, la Brigade des Stupéfiants et l'OCRTIS interpellent plusieurs Libanais en pleine transaction à l'Hôtel Montparnasse Park. Deux kilos d'héroïne en provenance de Beyrouth sont saisis, mais le groupe de revendeurs parisiens semble écouler depuis peu environ un kilo de stupéfiants par semaine. Trois autres trafiquants sont arrêtés dans le même mois avec un autre kilo de poudre. En novembre 1984, c'est une association de huit trafiquants, libanais et turcs, qui est appréhendée à Paris au moment d'une transaction portant sur 7 kilos d'héroïne. D'autres affaires en 1985 mettent en lumière des transactions d'héroïne entre libanais et français, ayant lieu en général dans de grands hôtels parisiens, et portant sur des quantités de 2 à 3 kilos d'héroïne pure. A côté des Libanais, on trouve aussi des cas de trafiquants syriens transportant une héroïne de production étiquetée comme « syrienne » par l'OCRTIS mais qui a pu aussi provenir des territoires de la Bekaa contrôlés par l'armée syrienne."¹⁵

⁸ 22/11/76 (2)

⁹ 18/11/92 (1)

¹⁰ 24/01/92 (10)

¹¹ 31/03/92 (2)

¹² 16/03/73 (7)

¹³ 26/08/83 (2)

¹⁴ 1/12/92 (2)

¹⁵ Alexandre Marchant, L'impossible prohibition. La lutte contre la drogue en France (1966-1996). Thèse de doctorat, ISP, Ecole Normale Supérieure de Cachan, 2014.

Il nous faut ici faire un détour par l'analyse géopolitique pour comprendre la manière dont ce qui était une culture locale "traditionnelle" -d'ailleurs principalement de cannabis- s'est diversifiée, transformée, puis déployée en production et diffusion massives, à l'échelle internationale. En quelque sorte, analyser le phénomène en tant que filière.

Ce qui est qualifié de culture et usage « traditionnels » du haschisch dans la plaine de la Bekaa ne se réduit pas, y compris historiquement, à des usages locaux. A l'échelle du Liban, la plaine de la Bekaa est un territoire immense (40% du territoire libanais, soient 2800km², frontaliers avec la Syrie), dont les ressources naturelles ont permis, grâce à leur irrigation dès le 16^{ème} siècle, la production des cultures vivrières du pays, mais aussi de produits à très haute valeur ajoutée, commercialisables à l'exportation : de la soie, des olives, du savon, du coton... et du haschisch¹⁶. Cette production de haschisch approvisionnait toute la région jusqu'à l'Égypte.

Cette région est également peuplée de toute la diversité libanaise : des majorités Chiites au nord, Sunnites à l'est, Druzes au sud-est, Chrétiens libanais, grecs et arméniens au centre, qui cependant ne constituent pas des zones ségréguées car les cohabitations confessionnelles et communautaires se font, jusqu'au milieu des années 1970, de manière pacifique.

Sous l'égide du mandat français à partir de 1920, la prospérité de la plaine de la Bekaa se voit amenuisée par l'exportation de produits agricoles et artisanaux européens écoulés localement, et peu à peu la région et ses cultivateurs s'appauvrissent. Ils transforment alors leurs cultures vers des produits que l'Europe ne peut exporter : des agrumes, des framboises, et davantage de haschich.

La guerre civile qui éclate au Liban en 1975 va favoriser encore l'expansion de cette culture ; mais aussi l'introduction du pavot à l'est du mont Liban, au moment même où la Turquie met un frein à la production sur son territoire. Dans son ouvrage *Culture et trafic de drogue au Liban*, Hassane Makhoul raconte l'anecdote : "En 1976, arriva à la Bekaa, un Turc nommé Mahomed Mohli, qui prit contact avec un chef régional libanais, auprès duquel il exposa son projet de culture du pavot. Ce projet accepté, Mahomed Mohli apporta, de la Turquie, les semences qui furent vite cultivées puis amena des travailleurs turcs lors de la récolte. Mahomed s'appropriera la récolte entière et s'enfuit en Turquie. L'année suivante, le même chef distribua des semences de pavot à tous ses amis. La culture du pavot fut réellement entreprise et les agriculteurs apprirent des turcs à récolter l'opium."¹⁷ D'autres proposent des versions moins romanesques, soulignant notamment le rôle du Hezbollah sous protection de l'armée syrienne qui occupera la plaine de la Bekaa de 1975 à 2006, année où Israël envahit la région. Il semble aussi que des laboratoires de transformation de la résine de cannabis et de production d'héroïne s'installent dans la plaine même dès 1978, gérés et organisés par les milices locales (sunnites sous la protection de l'armée syrienne, Chiites sous la protection du Hezbollah, chrétiennes sous la protection des forces libanaises). En témoignent les coups d'éclat du gouvernement : en juillet 1978, Michel DOUMIT, ministre de l'agriculture, "fait usage de la force pour faire détruire les cultures de pavot commencées en 1976 dans la région de Baalbeck-Hermel (...)"¹⁸ et le quotidien local *Assafir* affiche en une, la même année, des photographies de

¹⁶ Salem Darwich, Enjeux de reconversion rurale dans la plaine de la Béqaa : politiques publiques et cultures illicites.

¹⁷Hassane MAKHLOUF, *Culture et trafic de drogue au Liban*. L'Harmattan, 1994. p58.

¹⁸ 21/07/78 (2)

chars blindés de l'armée libanaise détruisant 200 dounoums (environ 20 ha) de champs de pavot à Baalbeck-Hermel, avec commentaires du Dr Salah Salman, ministre de l'intérieur. Le Bureau libanais des narcotiques précise alors que les paysans locaux ont fait venir des ouvriers spécialisés de Turquie pour cultiver les 700.000 m² de pavot, sachant qu'avec 1000m² de pavot, on produit 1/2kg d'héroïne pure vendue localement à 1000 dollars le kilo¹⁹.

Cette transformation locale est également attestée par les usages qui se déploient au sein de la population libanaise, les mêmes quotidiens et plusieurs rapports de ministère de la santé en faisant état : "le fléau de la drogue arrive subitement au Liban" titre *l'Orient le Jour* en 1978²⁰. Une première étude est lancée dans l'année, qui qualifie le phénomène de "problème national de l'usage de drogue", au Sosegon (médicament analgésique à base de pentazocine vendu librement pour moins de 2LL²¹l'ampoule), couplée à de l'héroïne et injectée par intraveineuse. 17% des personnes interrogées à Beyrouth déclarent être usagers : 85% hash, 12% amphétamines, 10% héroïne, 5% opium²². Mais il est aussi précisé que 24% des combattants et miliciens se droguent, et que "la guerre est un facteur décisif dans l'infiltration de la drogue" dont la consommation locale est évaluée en 1988 à 9 tonnes d'héroïne dosée de 3 à 6% (équivalent de 450 à 500kg d'héro pure, ce qui semble déjà énorme pour des consommations locales)²³.

La culture du pavot et la production d'héroïne vont connaître en effet un essor considérable dans la plaine de la Bekaa pendant le conflit, avec un pic de production des années 1980 à 1991 permettant au départ de financer la guerre, avant d'en devenir l'enjeu. Si les données varient (15.000 à 25.000 hectares de pavot cultivés²⁴, pour une production annuelle pouvant aller jusqu'à 9 tonnes d'héroïne et 20 tonnes d'opium), toutes s'accordent en revanche pour souligner que la production d'héroïne était quasi-exclusivement destinée à l'Europe (Hollande, France, Italie), aux Etats-Unis, et dans une moindre mesure à Israël. Cela répondait évidemment aux besoins de financement de la guerre, et à satisfaire la demande occidentale par des routes de trafic traditionnelles initiées depuis la Turquie, et par d'autres ouvertes à la faveur de la guerre au Liban, via Chypre. Mais cela constituait aussi une véritable stratégie politique.

Mr D., Sunnite modéré, précise : "L'héroïne, c'était un instrument de destruction de l'Occident. Nous avons été envahis par les Britanniques, les Français, les Américains ; colonisés jusqu'à notre dernier champ d'agrumes. Nous utilisons leurs armes pour nous battre entre nous, mais tous la même pour nous battre contre eux : la drogue." Fils aîné d'une grande famille de cultivateurs dans la Bekaa, Mr D. convertit ses champs d'agrumes dont il ne peut plus assurer l'exportation en pleine guerre, en champs de pavot. S'associant avec des membres de son clan, il développe cette activité en filière internationale : "Avec mon clan, nous contrôlions une grande partie de la filière : la production et la récolte, c'était directement nous. La transformation était faite sous contrôle des milices du Hezbollah vers la frontière syrienne, mais nous avons la main sur l'exportation. Vers Chypre, aucun transfert

¹⁹ Journal Assafir, 20/05/78.

²⁰ 11/06/78

²¹ LL = livre libanaise ; 1LL = 0,07 USD en 1978.

²² La cocaïne est alors vendue 80 à 150 LL/g, l'héroïne à 25 à 60 LL/g, le hash 1000 à 1500 LL/kg

²³ Rapport du Ministère libanais de la santé, consulté sur place, non référencé, 1978. Et Hassane MAKHLOUF, *Culture et trafic de drogue au Liban*. L'Harmattan, 1994, p 81-82.

²⁴ Riad Saade, CREAL (Centre de recherche et d'études agricoles libanais) ; Salem Darwich, PNUD, Liban.

d'argent : l'héroïne était échangée contre des armes avec lesquelles on payait les milices, tout transitait par bateaux. Vers l'Europe, une partie transitait par avion, le plus souvent via Rome ou Naples, c'était moins contrôlé ; une autre partie par bateaux vers Marseille ou Hambourg". Ces filières restent libanaises : "Pas d'étrangers, tout se faisait en famille" précise t-il, reconnaissant toutefois que le savoir-faire de culture et de transformation avait été importé de Turquie, via des arméniens de la région d'Anjar ; les "étrangers" (français, chypriotes, italien ou hollandais) n'intervenant que par coups pour le transport ou à réception de l'héroïne qu'ils achetaient pure.

Au milieu des années 1980, la totalité des terres de Mr D. ne sont plus cultivées que de pavot, comme pour la majorité des exploitations locales : en 1991, les cultures de pavot et de cannabis couvrent 80.000 ha de la Bekaa, et rapportent 80 à 100 millions de \$ annuels à la région de Baalbek-Hermel. La seule ville de Chtaura compte alors 14 sièges de banques et des centaines d'offices pour une population de 50.000 habitants !

Mr D. se retire du terrain à la fin des années 1980, laissant la tâche à d'autres de son clan puis, lorsque les forces libanaises autant que l'armée syrienne entament des campagnes offensives de destruction des champs de pavot sous pression de l'ONU, il revend ses terres et cède son exploitation pour investir dans l'immobilier et la finance. Il est aujourd'hui un élégant septuagénaire propriétaire de plusieurs hôtels dans la plaine de la Bekaa' et à Chypre, et "d'immeubles de rapport" à Beyrouth, Abu-Dhabi et Dubaï ; il dine à la table des chefs d'états et des patrons de grande entreprises internationales, et tient à préciser qu'il a bien élevé ses enfants : un fils banquier à Baalbek, un autre qui gère son complexe hôtelier, un fils médecin à Paris, une fille mariée à un diplomate : "Pas de voyous ni de trafiquants chez nous : nous sommes des hommes d'affaire, et nous faisons de la politique."

Mais si cette diffusion libanaise a disparu en tant que filière internationale, la production locale n'a pas pour autant été éradiquée, malgré son interdiction officielle en 1991 et les effets d'annonce de l'ONU : "Dès le début des années 1990, sous la pression des Nations Unies, la Syrie engage des campagnes d'éradication des plantations de l'opium ; mais les résultats sont bien maigres, et surtout il ne semble exister aucune culture de substitution crédible au Liban. Les laboratoires de transformation en héroïne continuent de fonctionner et d'alimenter la distribution en France, en Allemagne, en Suisse et en Russie. De plus, ne se contentant pas de détenir une part du marché de l'héroïne, la mafia libanaise s'est emparée d'une des voies d'accès à l'Europe de la cocaïne provenant d'Amérique du Sud²⁵." Et en juillet 2002, l'Orient le Jour titre encore : "les cultures de pavot et de cannabis se poursuivent dans la plaine de la Bekaa malgré l'interdiction officielle depuis début 1990."²⁶

De la route à la filière

Alexandre Marchant le rappelle : les routes de l'héroïne ne se succèdent pas les unes aux autres, pas plus que les unes, démantelées ou affaiblies, ne seraient remplacées par d'autres²⁷. Il est dès lors probable que les

²⁵Olivier Guéniat, Pierre Esseiva, « Le trafic d'héroïne », Institut de Police Scientifique et de Criminologie, Université de Lausanne, 2002.

²⁶ 9/07/2002

²⁷ Alexandre Marchant, La Notion de filière dans le trafic d'héroïne : analyse de la Chinese Connection (1974-1984). Rapport ANR, L'héroïne en France, 2016.

systèmes de production et de commercialisation de l'héroïne au Liban ont bénéficié de la reconversion dans cette région de savoirs-faires initiés ailleurs. On les a cités précédemment : Hassane MAKHLOUF signale l'importation des semences de pavot et de sa culture par des Turcs ; notre ancien producteur évoque la transformation par des Arméniens ou des membres du Hezbollah (d'origine Iranienne) ; tout comme l'OCRTIS repère dans les années 1980 plusieurs "anciens de la French Connection" ayant reconverti leurs activités dans la région... Plus singulièrement, Alexandre Marchant signale aussi que le Liban a joué un rôle central dans le trafic international d'héroïne, en tant que pays producteur, transformateur et importateur et pas seulement zone de transit²⁸.

On peut aussi parler de filière libanaise (ou "syro-libanaise" comme la désigne l'OCRTIS) en tant qu'organisation centralisée au sens où, de la fin des années 1970 au début (milieu ?) des années 1990, d'une part la totalité du processus productif se trouve territorialisé dans la plaine de la Bekaa, à savoir les "quatre étapes [de la fabrication] : la culture du pavot, la récolte de l'opium, l'extraction de la morphine-base, le mélange en « laboratoire » de la morphine-base avec un agent acétique²⁹ pour obtenir l'héroïne-base qui, par nouvelle transformation pourra devenir une héroïne [consommable]..."³⁰ ; d'autre part les systèmes de distribution, de commercialisation et de transport de cette héroïne produite dans la plaine de la Bekaa sont tenus par les mêmes acteurs du processus productif. La filière libanaise constitue ainsi l'ensemble d'un "dispositif socio-territorial de fabrication et de diffusion"³¹, de la culture du pavot jusqu'à la commercialisation de l'héroïne, le plus souvent pure et en quantités d'au moins plusieurs kilos (cf les saisies douanières et policières en Europe). Une seule étape du "district" est concédée par cette filière : celle de la vente au détail dans les pays d'importation. Car, si à la même époque le Liban est aussi un pays de transit de bien plus grandes quantités de morphine-base et d'héroïne que celles qui peuvent être produites dans la plaine de la Bekaa³², c'est ici encore une compétence locale (celle du passage des frontières dans une région en guerre) que les producteurs du sud-est asiatique viennent ici mobiliser, sans pour autant pouvoir s'immiscer dans le district libanais.

Cette organisation relève donc d'un dispositif d'acteurs locaux, adossé au système clanique traditionnel dans la région, mais relevant aussi d'accords, de protections, de soutiens, voire de collaborations avec les armées, les milices, les phalanges et les fractions en guerre. Mais un dispositif qui ne souffre d'aucune dépendance à des acteurs "étrangers", si l'on entend par "étrangers" tous ceux qui ne sont pas installés dans le pays. Car la première guerre civile au Liban va mobiliser, de 1975 à 1990, des libanais nationaux divisés entre groupes religieux - des musulmans : chiites, sunnites, druzes, alaouites ou ismaélites ; et des chrétiens : maronites, grecs orthodoxes ou catholiques, arméniens orthodoxes ou catholiques, protestants, romains catholiques, syriaques catholiques ou orthodoxes, assyriens, chaldéens et coptes ; (les Juifs libanais ayant alors, pour la plupart, quitté

²⁸ Alexandre MARCHANT, La notion de filière dans le trafic d'héroïne: héroïne du Croissant d'or et nouveaux carrefours méditerranéens, atlantiques et africains du trafic international (années 1980-1990). Rapport ANR, L'héroïne en France, 2016.

²⁹ Steven B. Karch, *Drug Abuse Handbook*, CRC Press, LLC, 1998.

³⁰ Liza TERRAZZONI, Michel PERALDI, Le processus productif de l'héroïne. Rapport ANR, L'héroïne en France, 2016.

³¹ Liza TERRAZZONI, Michel PERALDI, District productif marseillais de l'héroïne : dispositifs d'acteurs. Rapport ANR, L'héroïne en France, 2016.

³² Alexandre MARCHANT, *Idlib*.

le pays) - et des non nationaux réfugiés en masse au Liban (notamment Palestiniens) ou venus y combattre aux côtés de leurs "frères" de confessions (notamment Syriens, Iraniens, Irakiens).

C'est ainsi une grande diversité religieuse et culturelle qui cohabite, de sorte que si cette filière relève d'une organisation clanique, les réseaux d'acteurs qui vont la construire et la diriger pendant une vingtaine d'années mobilisent ici une logique guerrière, à partir d'acteurs mobilisés au Liban, dans une guerre civile locale qui s'étend dans la production et le trafic d'héroïne à destination d'une sorte d'ennemi supérieur qu'est l'Occident, avec Marseille sur sa route. Comme un retournement (très provisoire) de l'histoire.

L'Orient-LE JOUR — Mercredi 26 Juin 1991

"EN VENDANT L'HEROÏNE AUX AMERICAINS NOUS VOULONS LES FAIRE MOURIR"

DECLARENT LES CULTIVATEURS DE LA BEKAA

Sur la culture et la récolte de l'opium dans la Békaa, Samia Nak-houl de l'agence Reuter écrit:

«Des fleurs de pavot rouges, orange, roses et blanches ondulent sous le vent dans la Békaa.

«On dit que ces jolies fleurs rendent les gens malades», dit Roula Abdel Sater, 13 ans, l'un des enfants qui travaillent dans les champs de pavot pour récolter la résine dont on tirera l'héroïne. «Mais nous devons le faire car il n'y a pas d'autre travail ici».

«Les champs de pavot sont possédés par de puissants propriétaires locaux ou des ministres, et sont situés dans une région contrôlée par l'armée syrienne et les miliciens du «Hezbollah».

«Certains partisans du «Hezbollah» expliquent que le trafic de drogue est un moyen de lutter contre l'Occident en utilisant ses propres vices.

«Nous le vendons aux Américains. Nous voulons leur faire du mal tout comme ils nous font du mal. Ils nous envoient des armes destructrices, alors nous leur envoyons de l'héroïne», déclare Nazi Zein, 16 ans. «Nous voulons les faire mourir lentement».

«Dans le village de Majdaloun, à 70 km à l'est de Beyrouth, enfants, étudiants, femmes au foyer, infirmières et professeurs participent à la récolte de l'aube au crépuscule.

«Portant des gants en caoutchouc, ils incisent le bulbe de chaque fleur de pavot. Une sève blanche en sourd la nuit et s'oxyde pour devenir une résine brunâtre, prête à être transformée

en héroïne.

Laboratoires secrets

«L'opium est traité dans des laboratoires situés le long de la frontière avec la Syrie.

«Les trafiquants gardent le secret sur la localisation de ces laboratoires pour éviter des attaques ou des vols.

«Un kg d'opium se vend 2000 dollars. Transformé en héroïne, il peut atteindre 15.000 dollars, selon la police. Vendue dans les pays occidentaux, la même quantité vaut des centaines de milliers de dollars.

«Des experts français et turcs enseignaient autrefois les techniques de raffinage de l'opium aux Libanais, jusqu'à ce que la vague d'enlèvements d'Occidentaux commence en 1985.

«Maintenant, les experts libanais pourraient en apprendre aux étrangers», déclare un officier de police.

«La Békaa est célèbre depuis des siècles pour son haschisch.

«Au onzième siècle, la vallée était contrôlée par les redoutables partisans de Hassan Bin El-Sabbah, les haschischins, d'où vient le mot «assassin».

«Nous ne forçons personne à acheter», souligne un villageois de 55 ans, Nayef Khaireddine. «On nous supplie de vendre, ou simplement de pouvoir sentir l'opium».

«Une partie de la production est consommée au Liban par environ 70.000 drogués.

«A en croire le père Benoit Sukkar, qui dirige un centre d'assistance aux toxicomanes à Byblos, leur nombre atteindrait les 200.000, pour une population totale de 3,7 millions de Libanais.

Trafiquants proches du pouvoir

«La police doute que la tentative actuelle du gouvernement d'étendre son autorité sur l'en-

semble du territoire, avec l'aide de la Syrie, puisse mettre un frein au trafic car beaucoup de caïds de la drogue sont proches du pouvoir.

«Détruire les champs exigerait une décision politique et la mise sur pied d'une force spéciale pour combattre les milices et les trafiquants, souligne un policier.

«Selon lui, l'opium est cultivé sur 1.400 hectares de la Békaa, et le haschisch sur 14.000 hectares.

«Les premières graines de pavot destinées à une culture intensive ont été introduites au Liban depuis la Turquie en 1983 par un député. En quelques années, le pavot a détrôné le haschisch dans la vallée.

«Mohammad Zogheib, infirmier à l'hôpital de Baalbeck, où il gagne l'équivalent de 60 dollars par mois, travaille avec sa femme dans les champs de pavot pour nourrir leurs deux enfants.

«Je n'aime pas ce travail. Mais sans lui, nous ne pourrions pas vivre», dit-il, en précisant qu'il gagne ainsi 200 dollars supplémentaires.

«La récolte commence en mai. Jusqu'à la fin juin, environ 5.000 travailleurs saisonniers venus de Syrie fournissent une main-d'œuvre d'appoint.

«Les enfants s'occupant des fleurs de pavot ne comprennent pas toujours qu'ils produisent une drogue dangereuse.

«Prié de dire ce qu'est cette plante, Harez Kammouneh, 10 ans, répond: «C'est de l'opium. Les médecins l'utilisent pour endormir les gens pendant les opérations».

«Ces enfants comptent pourtant parmi les premières victimes de l'héroïne, qu'ils peuvent obtenir sans difficulté, assure le père Sukkar.

«Sur les 5.000 patients de son centre d'assistance, 132 hommes et femmes sont morts d'overdose l'année dernière».

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- ALFONSI Philippe, PESNOT Patrick, *Les enfants de la drogue (Satan qui vous aime beaucoup)*, Robert Lafont, 1970.
- ANSLINGER Harry, OURSLER Will, *Les trafiquants de drogue*, Paris, Fayard, 1963. □
- ARLACCHI Pino, *La Mafia imprenditrice. L'eticamafiosa e lospiritodelcapitalismo*, Bologna, Il Mulino, 1983.
- ARTIERES Philippe, PIERRET Jeanine, *Mémoires du sida*, Bayard, 2012
- ARTIERES Philippe, ZANCARINI-FOURNEL Michelle (dir.) 68. *Une histoire collective, 1962-1981*, La Découverte, 2008.
- AUDIGIER François, *Histoire du SAC*, Paris, Stock, 2003. □
- BACHMANN Christian., COPPEL Anne, *Le dragon domestique. Deux siècles de relations étranges entre l'occident et la drogue*, Paris Albin Michel, 1989 (réédition, *La drogue dans le monde*, Paris, Points-Seuil, 1991).
- BAT Jean-Pierre, *Le syndrome Foccart. La politique française en Afrique, de 1959 à nos jours*, Gallimard, Folio Histoire, 2012.
- BAYART Jean-François, *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, 1ère ed. 1989, réédité et augmenté en 2006, Paris, Karthala.
- BEAUR Gérard, BONIN Hubert, LEMERCIER Claire (dir.), *Contrebande, fraude et contrefaçon, de l'Antiquité à nos jours*, Genève, Droz, 2007.
- BECATTINI Giacomo, *Industria e carattere. Saggisulpensiero di Alfred Marshall*, Milano, Mondadori, 2010.
- BECKER Howard S, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Métalié, 1985 (1^{ère} ed. am. 1963). □
- BECKER Howard S. (dir.) *Qu'est-ce qu'une drogue ?* Anglet, Atlantica, 2001. □
- BENKO Georges et LIPIETZ Alain, *Les régions qui gagnent*, Paris, PUF, 1992.
- BERGERON Henri, *L'Etat et la toxicomanie. Histoire d'une singularité française*, Paris, PUF, 1999. □
- BERGERON Henri, *Sociologie de la drogue*, Paris, La Découverte, 2009. □
- BERNARD Mathias, *La France de mai 1958 à mai 1981. La grande mutation*, Le Livre de Poche, 2003.
- BERNAT De CELIS J., *Drogues : consommations interdites. La genèse de la loi de 1970*, L'Harmattan, Paris, 1997.
- BERNERON-COUVENHES Marie-Françoise, *Les Messageries Maritimes : L'essor d'une grande compagnie de navigation française, 1851-1894*, PU Paris-Sorbonne, 2007.
- BESCHNER Hanson, BOVELLE Walter (Eds), *Life with heroin*, Massachusetts, Lexington Books, 1985 □
- BESSON Michel, VIDAL Bernard, *Journal d'une communauté*, Paris, Stock, 1976.
- BOLTANSKI Luc, THEVENOT Laurent, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.
- BOUHNİK P., *Toxicos. Le goût et la peine*, Paris, La Découverte, 2007.
- BOUILLON Florence, *Les mondes du squat*, Paris, PUF, 2009.
- BOURGOIS Philippe, Schonberg Jeff, *Righeousdopefiend*, University of CaliforniaPress, 2009. □
- BOUSTANY Antoine, *Histoire des Paradis artificiels. Drogues de paix et drogues de guerre*, Paris, Hachette Pluriel, 1993. □
- BRIQUET J.-L., FAVAREL GUARRIGUES G, *Milieus criminels et pouvoir politique. Les ressorts illicites de l'Etat*, Paris, Khartala, 2008.
- BRIQUET Jean-Louis, *La tradition en mouvement. Clientélisme et politique en Corse*, Paris, Belin, 1997.
- BROOK T. & WAKABAYASHI TADASHI B., *Opium regimes, China, Britain and Japan, 1839-1952*, Berkeley, University of CaliforniaPress, 2000.
- BULLINGTON Bruce, *Heroin use in the Bario, Massachusetts*, Lexington Books, 1977. □
- BUTEL P., *L'opium, Histoire d'une fascination*, Paris, Perrin, 1995.
- CARLIER Christian, *Histoire de Fresnes, prison "moderne" : De la genèse aux premières années*, Syros, 1998. □
- CARPENTIER Jean, *La toxicomanie à l'héroïne en médecine générale*, Paris : Ellipses.1994. □
- CASTEL Robert, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1995.
- CASTEL Robert, *Les sorties de la toxicomanie*, Editions Universitaires de Fribourg, ResSocialis, 1998.
- CASTENADA Carlos, *L'herbe du diable et la petite fumée*, Gallimard, Folio, 1985.
- CELATI Jean-Louis, CAVILLON Pierre, *Chroniques de la rue parisienne. Les années 60*, Paris, Parigramme, 1997.
- CESONI Maria Luisa, *Développement du Mezzogiorno et criminalités : a consolidation économique des réseaux camorristes*, Thèse de Doctorat, EHESS, 1995. □
- CHAIROFF Patrick, *B... comme barbouzes*, Éditions Alain Moreau, 1975. □

- CHOUVY Pierre-Arnaud, *Les territoires de l'Opium*, Genève, Editions Olizane, 2002
- CLERVAL Anne, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale*, Paris, La Découverte, 2013.
- COCTEAU Jean, « L'opium », *La nouvelle revue française*, 18^{ème} année, n°201, 1er juin 1930, pp 781-795.
- COHEN C J., *The boundaries of blackness. Aids and the breakdown of black politics*, Chicago. University of Chicago Press, 1999.
- COLOMBIÉ Thierry, *Grand banditisme et trafic de drogues. L'analyse stratégique des entreprises criminelles en France*, Thèse de doctorat d'économie, EHESS, 2010.
- COLOMBIÉ Thierry, SCHIRAY Michel, LALAM Nacer, *Drogue et techno. Les trafiquants de rave*, Paris, Stock, 2000. □
- COLOMBIE Thierry, *La Mort du juge Michel*, Editions de la Martinière, 2014.
- COLSON Renaud (dir.), *La prohibition des drogues. Regards croisés sur un interdit juridique*, Rennes, PUR, 2005. □
- COPPEL Anne, DOUVRE Olivier, *Drogues : Sortir de la prohibition. Expérimenter des alternatives à la prohibition*, Paris, La Découverte, 2012.
- COPPEL Anne, « Toxicomanie, sida et réduction des risques », *Communications*, n° 62, 1996. □
- COPPEL Anne, *Peut-on civiliser les drogues ? De la guerre à la drogue à la réduction des risques*, Paris, La Découverte, 2002. □
- COURTWRIGHT David, *DarkParadise : a history of opiate addiction in America*, Harvard University Press, 2001.
- COURTWRIGHT David, *Forces of habit: drugs and the making of the modern world*, Harvard University Press, 2002.
- COURTWRIGHT David, JOSEPH Herman, DES JARLAIS Don : *AddictsWhoSurvived : An Oral History of Narcotic Use in America, 1923-1965*, University of Tennessee Press, 1989. □
- COURTWRIGHT David, *No Right Turn: conservative politics in a liberal America*, Harvard University Press, 2010.
- COUTANT Isabelle, *Politiques du squat : scènes de la vie d'un quartier populaire, ???*
- CUSSET François (dir), *Une histoire (critique) des années 1990*, Paris, La Découverte, 2014.
- CUSSET François, *La décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2006.
- De RUDDER Véronique, *Autochtones et immigrés en quartier populaire. D'Aligre à l'îlot Chalon*, Paris, L'Harmattan, 1987.
- DECOURSGATIN Chantal, *Quand l'Opium finançait la colonisation en Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1992. □
- DESCOURS-GATIN Chantal, *Quand l'opium finançait la colonisation en Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1992, 292 p.
- DORN Nicolas, SOUTH Nigel (eds), *A land fit for heroin ?* London, Mac Millian, 1987. □
- DUPORT Claire, *Héro(s), au coeur de l'héroïne*, Marseille, Wildproject, 2016.
- DUPORT Claire (Dir.), *L'intervention sociale à l'épreuve des trafics de drogues*, Claire DUPORT (dir), Edition ADDAP, 2011.
- DREMEAUX François, *Les Messageries Maritimes à Hong Kong, 1918-1941*, Editions GOPE, Scientirier, 2014.
- DUPREZ Dominique, KOKOREFF Michel, *Les mondes de la drogue. Usages et trafics dans les quartiers*, Paris, Odile Jacob, 2000. □
- DUPUIS Marie Christine, *Stupéfiants, prix, profits*, Paris, Presse Universitaire de France, 1996.
- DURLACHER Julian, *Cocaïne*, Paris, Editions du Lézard, 2001.
- EHRENBERG Alain (dir.) *Individus sous influence*, Paris, Ed Esprit, 1991. □
- EHRENBERG Alain (dir.), *Drogues et médicaments psychotropes. Le trouble des frontières*, Paris, Ed Esprit, 1998. □
- EHRENBERG Alain, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Levy, 1995. □
- EHRENBERG Alain, *Le culte de la performance*, Paris, Calman-Lévy, 1992. □
- EHRENBERG Alain, MIGNON Patrick (dir.), *Drogues, politique et société*, Paris, Editions Descartes, 1992. □
- ESCOHOTADO Antonio, *Historia de las drogas*, Madrid, Alianza Editorial, 1996. □
- FASSIN Didier (dir.). *Les figures urbaines de la santé publique*, Paris, La Découverte, 1998. □
- FASSIN Didier, *La force de l'ordre. Une anthropologie de la police des quartiers*, Paris, Seuil, 2011.
- FAUGERON Claude (dir.) *Les Drogues en France. Politiques, marchés, usages*, Genève, Georg, 1999. □
- FAUGERON Claude, KOKOREFF Michel (dir.) *Sociétés avec drogues : enjeux et limites*, Erès, 2002.
- FERNANDEZ Fabrice, *Emprises. Drogues, errance, prison : figures d'une expérience totale*, Bruxelles, Larcier-De Boeck, 2010
- FOLLOROU Jacques, NOUZILLE Vincent, *Les parrains corses*, Paris, Fayard, 2009. □
- FONTAINE Astrid, *Double vie. Les drogues et le travail*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006. □

- FOTTORINO Eric, 1991, *La piste blanche. L'Afrique sous l'emprise de la drogue*, Paris, Balland, 1991.
- FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975. □
- FOURCAUT Annie, BELLANGER Emmanuel, FLONNEAU Mathieu, *Paris-Banlieue. Conflits et solidarités*, Créaphis, 2007
- FOURNIAU Charles, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Année 1995, Volume 50, Numéro 2, (pp) 459-461.
- FOURQUET François, *Richesse et puissance, une généalogie de la valeur*, Paris, La Découverte, 1989.
- François-Xavier DUDOUE, *Le grand deal de l'opium. Histoire du marché légal des drogues*, Paris, Syllepse, 2009.
- FREELAND JUDSON Horace, *HeroinAddiction in Britain*, 1974.
- GAMBETTA Diego, *La Mafia siciliana. Un'industria della protezione privata*, Torino, Einaudi, 1992.
- GÉVAUDAN Honoré, *La bataille de la French connection*, Paris, JC.Lattès, 1985. □
- GILLARD Charles, *Echec aux rois de la drogue*, Buchet Castel, 1970. □
- GODARD Pierre, DONZEL André, *Éboueurs à Marseille. Entre luttes syndicales et pratiques municipales*, Editions Syllepse, 2014.
- GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. t. 2 Les Relations en public*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1973.
- GOOTENBERG Paul, *Cocaine. Global histories*, New York, Routledge, 1999. □
- GOSSOP Michael, *Heroin addiction and drug Policy*, Oxford University Press, 1994. □
- GRIBAUDI Gabriella (dir), *Trafficicriminali. Camorra, mafie et reti internazionali dell'illegalità*, Torino, BollatiBoringhieri, 2009.
- GRIBAUDI Gabriella, *Trafficicriminali*, Torino, BollatiBoringhieri, 2009.
- GRUND Jean-Paul, BLANKEN P, *From Chasing the Dragon to Chinezin. The Diffusion of Heroin Smoking in the Netherlands*, Rotterdam, the Netherlands IVO, 1993.
- GUENIAT Olivier, ESSEIVA Pierre, *Le profilage de l'héroïne et de la cocaïne, une méthodologie moderne de lutte contre le trafic illicite*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.
- GUILLON Michelle, TABOADA-LEONETTI Isabelle, *Le triangle de Choisy. Un quartier chinois à Paris*, Paris, L'Harmattan, 1986.
- HAUTEFEUILLE Michel, WIEVIORKA Emma, *La légalisation des drogues. Une mesure de salut public*, Paris, Odile Jacob, 2014.
- HOUDAYER Hélène, *Le défi toxique, conduites à risques et figures de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 2000. □
- HUGHES PH, *Behind the Wall of Respect: Community Experiments in Heroin Addiction Control*. Chicago: University of Chicago Press, 1977. □
- INGLIS B., *The opium war*, London, Hodder & Stoughton, 1976. □
- JAMOULE Pascale, *Des hommes sur le fil, la construction de l'identité masculine en milieu précaire*, Paris, La Découverte, 2005. □
- JAMOULE Pascale, *Drogues de rue, récits et style de vie*, Bruxelles, De Boeck, 2000. □
- JAMOULE Pascale, *La débrouille des familles, Récits de vie traversées par les drogues et les conduites à risque*, Bruxelles, De Boeck, 2002. □
- JAUBERT Alain, *D... comme drogue*, Paris, Editions Alain Moreau, 1973.
- JAUBERT Alain, MURARD Numa, *Drogues, passions muettes, Recherches n° 39 bis*, décembre 1979. □
- JOUBERT Michel, GIRAUD-ARCELLA Pilar, MOUGIN Chantal (dir.), *Villes et toxicomanies, de la connaissance à la prévention*, Obvies Erès, 2005. □
- KARCH Steven B., *Drug Abuse Handbook*, CRC Press, LLC, 1998.
- KOKOREFF Michel, *La drogue est-elle un problème ? Usages, trafics et politiques publiques*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2010. □
- KOKOREFF Michel, *La Force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot, 2003. □
- KOKOREFF Michel, PERALDI M., WEINBERGER Monique. (dir.), *Économies criminelles et mondes urbains*, Paris, PUF, Sciences sociales et société, 2007. □
- KOPP Pierre, *L'économie de la drogue*, Paris, La Découverte, 2002. □
- KORT M., KORF Dirk, : « The Development of Drug Trade and Drug Control in The Netherlands: A Historical Perspective ». *Crime, Law and Social Change*, 1992; 17: 123144.
- KOUTOUZIS Michel, PEREZ Pascale (dir.), *Atlas mondial des drogues, Observatoire géopolitique des drogues*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- KRÜGER Henrik, *The Great Heroin Coup*, South End Press, 1976. □
- LACROIX Bernard, 1981, *L'Utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981.

- LACROIX Bernard, LANDRIN Xavier, PAILHÈS Anne-Marie, ROLLAND-DIAMOND Caroline, (dir.), *Les contre cultures. Genèses, circulations, pratiques*, Paris, Editions Sylleps, 2015.
- LAE Jean-François, MURARD Numa, *Deux générations dans la débîne. Enquête dans la pauvreté ouvrière*, Paris, Bayard, 2011.
- LAGRANGE Hugues, *De l'affrontement à l'esquive, Violence, délinquance et usages de drogues*, Paris, Syros, Paris, 2001. □
- LALLAOUI Mehdi, *Du bidonville aux HLM*, Syros, 1993.
- LATIMER D, GOLDBERG J., *Flowers in the blood : the story of Opium*, New York, London, Franklin Watts, 1981. □
- LE NAOUR Gwenola, *Drogues, Sida et action publique. Une très discrète politique de réduction des risques*. Presses Universitaires de Rennes, 2010.
- LEFORT François, *Du bidonville à l'expulsion. Itinéraire d'un jeune Algérien de Nanterre*, Paris, Editions CIEMM, 1980.
- MACCOY Alfred W., *The politics of Heroin in Southeast Asia*, Harper & Row, N.Y, 1972.
- MAKHLOUF Hassane, *Culture et trafic de drogue au Liban*. L'Harmattan, 1994.
- MARSHALL Alfred, *Elements of economy of industry*, New-York, Macmillan & Co., 1892.
- MASSING Michael, *The Fix*, New York, Simon and Schuster, 1998.
- McCOY Alfred W *La Politique de l'héroïne*(1972), Éditions du Léopard, 1979.
- McCOY Alfred W, *Marseille héroïne*, Esprit Frappeur, 1999
- MEISTERSHEIN A (dir.) *Corse-colonies. Un colloque*, Ed. Musée de la Corse/Albiana, Ajaccio, 2002.
- MILNER Max, *L'imaginaire des drogues. De Thomas de Quincey à Henri Michaux*, Paris, Gallimard, 2000. □
- MINO Annie, ARSEVER Sylvie, *J'accuse les mensonges qui tuent les drogués*, Calmann-Levy, Paris, 1996. □ □
- MISSAOUI Lamia, TARRIUS Alain, *Naissance d'une mafia catalane? Les jeunes de « bonnes familles locales dans les trafics de drogues de Barcelone à Perpignan*, Toulouse et Montpellier, Libres Del, Ed Trabucaire, 1999.
- MISSEN François, MORIN Marcel, *La planète blanche*, Pocket, 1991.
- MONOD Jean, *Les Barjots. Essai d'ethnologie sur les bandes de jeunes* (1968), Paris, Hachette Pluriel, 2007. □
- MOORE Robin, *French Connection*, Hooder et Stroughton, 1969. □
- MORIN Marcel et François MISSEN François, *La planète blanche*, Tsuru éditions, 1990. □
- MOUNA K, *Le bled du kif. Economie et pouvoir chez les Ketama du Rif*, Paris, Ibis Presse, 2010.
- MURPHY Morgan F., STEELE Robert H., *The World Heroin Problem, report of special study mission*, Us Government printing office, Washington, 1971.
- MUSTO David, *The American disease: origins of narcotic control*, Oxford University Press, 1991.
- O'HARA Craig, *La philosophie du punk. Histoire d'une révolte culturelle*, New York, Rytrut, 2003 (1ère éd., 1992, rééd. 1999
- OGIEN A., MIGNON P., (dir.) *La Demande sociale de drogue*, Paris . La Documentation française, 1994.
- OLIVET Fabrice, *La question métisse. Une identité française*, Paris, Mille et une nuits, 2011.
- PAGIS Julie, *Mai 68, un pavé dans leur histoire*, Paris,
- PANUNZI-ROGER N, *Le toxicomane et sa tribu*, Desclée de Brouwer, Paris, 2000.
- PANUNZI-ROGER, *Le toxicomane et sa tribu*, Desclée de Brouwer, Paris, 2000. □
- PARKER H. MEASHAM F., ALDRIDGE J., *Illegal Leisure. The Normalisation of Adolescent Recreational Drug Use*. Routledge, London, 1999.
- PARKER H., NEWCOMBE R., BAKX K, *Living with Heroin : The Impact of a Drugs Epidemic on an English Community*, Open University Press, Milton Keynes, 1988. □
- PAULES Xavier, *Histoire d'une drogue en sursis, l'opium à Canton (1912-1937)*, Paris, Editions de l'EHESS, 2010.
- PAULES Xavier, *L'opium, une passion chinoise (1750-1950)*, Paris, Fayard, 2011.
- PECHU Cécile, *Les squats*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 2010.
- Penser la drogue, penser les drogues, 1 : Etat des lieux*, Texte réunis par Alain Ehrenberg, Paris, Editions Descartes, 1992.
- Penser la drogue, penser les drogues, 2 : Les marchés interdits de la drogue*, Textes réunis par Michel Schiray, Paris : Editions Descartes, 1992.
- Penser la drogue, penser les drogues, 3 : Bibliographies*, Paris, Editions Descartes, 1992.
- PERALDI Michel (dir.) *Cabas et containers, activités marchandes informelles et réseaux migrants transfrontaliers*, Langres, Maisonneuve et Larose, 2001. □

- PERALDI Michel (dir.) *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée*, Langres, Maisonneuve et Larose, 2002. □
- PERALDI Michel, DUPORT Claire, SAMSON Michel., *Sociologie de Marseille*, Paris, La Découverte, 2015.
- PERALDI Michel, SAMSON Michel, *Gouverner Marseille. Enquête sur les mondes politiques marseillais*, Paris, La Découverte, 2005. □
- PERETTI-WATEL Patrick, BECK François, LEGLEYE Stéphane., *Les usages sociaux des drogues*, Paris, PUF, 2007. □
- PETIT Jacques-Guy, FAUGERON Claude, PIERRE Michel, *Histoire des prisons en France : 1789-2000*, Paris, Privat, 2002.
- PINCON Michel, PINCON-CHARLOT, Monique, *Sociologie de Paris*, La Découverte, 2004.
- POLLAK Michael. *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Paris, Métailié, 1990.
- POLLAK Michael., *Une identité blessée, Etudes de sociologie et d'histoire*, Paris, Métailié, 1993.
- PORTES Alejandro, CASTELLS Manuel, BETONLaren A. (dir), *The Informal Economy: Studies in Advanced and Less Developed Countries*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989.
- POUTIGNAT Philippe, STREIFF FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, suivi de *Les groupes ethniques et leurs frontières* de F. Barth, Paris, PUF, 1995.
- PRYEN Stéphanie, *Stigmate et métier. Une approche sociologique de la prostitution de rue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1999.
- RETAILLAUDBAJAC Emmanuelle, *La pipe d'Orphée: Jean Cocteau et l'opium*, Paris, Hachette, 2003.
- RETAILLAUD-BAJAC Emmanuelle, *Paradis perdus. Drogues et usagers de drogues dans la France de l'entre-deux-guerres*, Paris, Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- ROBB PETER, *Minuit en Sicile*, Bruxelles, Editions Nevicata, 2013.
- ROBINS LN, HELZER JE, HESSELBROCK M, WISH E., Vietnam Veterans Three Year after Vietnam. In: Brill L & Wineck C (Eds.) in *Yearbook of Substance Abuse*. New York : Human Sciences Press, □
- ROSENZWEIG M., *Les drogues dans l'histoire, entre remède et poison*, Paris, Belin, 1998.
- ROSENZWEIG Michel, *Les drogues dans l'histoire: entre remède et poison: archéologie d'un savoir oublié*, Paris, Bruxelles, De Boeck et Larcier, 1998.
- SACOMANO Eugène, *Bandits à Marseille*, Paris, Juillard, 1968.
- Salvatore LUPO, *Storiadella mafia*, Roma, Donzelli Editore, 1993.
- SAMSON Michel, SUZANNE Gilles, *A fond de cale, 1917-2011, un siècle de jazz à Marseille*, Marseille, Ed. Wildproject, 2012.
- SAYAD Abdelmaleck, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1991.
- SCHIRAY M, (dir), *Penser la drogue, penser les drogues 2. Les marchés interdits de la drogue*, Paris. Editions Descartes, 1992..
- SCHNEIDER Eric, *Smack : Heroin and the American City*, University of Philadelphia Press, 2008.
- SCHVELBUSCH W, *Histoire des stimulants*, Paris, Gallimard, 1991. SCHVELBUSCH Wolfgang, *Histoire des stimulants*, Paris, Gallimard, 1991. □
- SCIARONE Rocco, *Mafievecchie, mafienueve. Radicamento e espansione*, Roma, Donzelli Editore, 2011.
- SHAPIRO Henry, *Waiting for the man, Histoire des drogues et de la pop musique*, Editeur, Camion noir 2008 (édition originale, 2003)
- SIMMAT-DURAND, *La Lutte contre la toxicomanie, De la législation à la réglementation*, L'Harmattan, Paris, 2000. □
- SIMON Patrick, TAPIA Claude, *Le Belleville des Juifs tunisiens*, Autrement, « Français d'ailleurs, peuples d'ici », 1998.
- STANG J, GOSSOP M, *Heroin addiction and drug Policy*, Oxford University Press, 1994.
- STENGERS Isabelle, RALET Olivier, *Drogues, le défi hollandais*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 1991.
- STIMSON G.V, OPPENHEIMER E., *Heroin addiction, treatment and control in Britain*, Tavistock, London, 1982.
- TAFFERANT Nasser, *Le Bizness, Une économie souterraine*, Le Monde/PUF, 2007 □
- TARRIUS Alain, *Fin de siècle incertaine à Perpignan : drogues, communautés d'étrangers, chômage des jeunes et renouveau des civilités dans une ville moyenne française*. Perpignan : Editions du Trabucaire, 1997. □
- TEMINE Emile, *Histoire des migrations à Marseille. Tome 4*, Marseille : Edisud, 1991. □
- THIAUDIERE Claude, *Sociologie du sida*. Paris : La Découverte, 2002. □
- VENKASTESH Sudhir., *Gang leader for a day*, Penguin Books, 2008.

- VENKASTESH Sudhir., *Off the books. The underground Economy of the Urban Poor*, HarvardUniversityPress, 2009
- VERNE Jean-Michel, *Main basse sur Marseille... et la Corse*, Edition Nouveau Monde Poche, 2012.
- VOLKOV Vadim, *Violent entrepreneurs, the use of force in the making of RussianCapitalism*, London, CornellUniversityPress, 2002.
- WACQUANT Loic, *Parias urbains. Ghetto, banlieues, Etat*, Paris, La Découverte, 2006.
- WALKER William O., *Opium and Foreign Policy the Anglo-AmericanSearch for Order in Asia, 1912-1954*, NorthCaliforniaPress, 1992. □
- WIHTOL DE WENDEN Catherine, LEVEAU René, *La bourgeoisie*, Paris, Editions du CNRS, 2001.
- WILLIAMS Terry, *Cocaine Kids*, Paris, Gallimard, 1990.
- YVOREL Jean-Jacques, *Les poisons de l'esprit. Drogues et drogués au XIXè siècle*, Paris, Quai Voltaire, 1991. □
- ZALIO Pierre-Paul, *Grandes familles marseillaises au XXe siècles. Enquête sur l'identité économique d'un territoire portuaire*, Belin, 1999.
- ZINBERG Norman E, *Drug, set and Setting, The Basis for Controlled Intoxicant Use*, New Haven and London, Yale UniversityPress, 1984.

Articles revues

- ABOUB Mohamed Karim, « A propos de la « toxicomanie des maghrébins » », *Revue de l'ANIT*, 5. 16-18, 1985.
- ALTHABE Gérard, « Construction de l'étranger dans la France urbaine d'aujourd'hui », in FABRE Daniel (Dir.), *L'Europe entre cultures et nations*. Paris. Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 214-226, 1996.
- AQUATIAS Sylvain, « L'argent est-il facile à gagner? Economie souterraine et relations sociales dans les cités de banlieue », *Agora Débats jeunesse*, 4ème trimestre, 1997.
- AUBEL Stéphane, DEBOCK Chantal, PARIAT Michel, « Mohamed au pays de la drogue. Jeunes issus de l'immigration maghrébine et toxicomanie. Essai d'analyse du processus », *Psychotropes*, 5 (3). 105-121, 1989.
- BACQUE Marie-Hélène, FIJALKOW Yankel, « En attendant la gentrification : discours et politiques à la Goutte d'Or (1982-2000) », *Sociétés contemporaines*, 2006/3, 63-83.
- BARRÉ Marie-Danièle, AUBUSSON de CAVARLAY Bruno, FROMENT Bénédicte, « Toxicomanie et délinquance, du bon usage de l'usager de produit illicite », Paris, *Etudes et Données pénales n070*, CESDIP, 1994.
- BARRÉ Marie-Danièle, « La répression de l'usage de produits illicites. L'état des lieux », *Etudes et données pénales n° 105-CESDIP-2008*.
- BARRÉ Marie-Danièle, POTTIER Marie-Lys, « Interpellés hier, aujourd'hui et demain Analyse des séquences de mises en cause dans des procédures de police judiciaire », *Déviance et Société*, 2, 27, 131-159, 2003.
- BEAUCHEZ Jérôme, « La rue comme héroïne : expériences punk et skinhead en France », *Anthropologica*, Vol. 56, Number 1, 193-204, 2014.
- BECK François, « Dénombrer les usagers de drogues, tensions et tentations », *Genèses*, 58, 72-97, mars 2005.
- BECK François, LEGELEYES Stéphane, OBRADOVIC Ivana, COHEN B., MUTAUTAVI C, KARILAL. « Les plus jeunes adolescents face aux drogues. repérage des usages problématiques et éléments de réponse institutionnelle en France », *MIS, Médecine/Science*, vol 24, n° 8, 758-767,
- LACHAZE Georges « Jeje », « Hip Hop, le sirop de la rue », *ASUD-Journal n°51*, décembre 2012
- BERTHELIER Robert, « Y a-t-il une toxicomanie des maghrébins? », *Migrations santé*, 74 (1) 5-20, 1993.
- BESBES Karima, « Les relations interpersonnelles dans la famille maghrébine. Le corps, la maladie et les autres », *Cahiers du CERES*, 6, 209-219, 1993.
- BLOCK AA, "Europeandrug trafic and traffickersbetween the wars • the policy of supression and itsconsequences", in *Journal of social history*, Vol 23, n 2, spring 1989.
- BOUAMAMA Saïd, SAD SAOUD H., *Familles maghrébines de France*. Paris. Desclée de Brouwer, 1996.
- BOUAMAMA Saïd., SAD SAHOUD H., DJERBERDOUBI M, *Contribution à la mémoire des banlieues*. Paris. Editions du Volga, 1994.
- BOUHNİK (P.), JOUBERT (M.), « Economie des pratiques toxicomaniaques et lien social », *Dépendances*, 4, (3), 25-36, 1992.
- BOUHNİK Patricia, « Drogues au quotidien », *Esprit*, 1990.
- BOURGOIS Philippe, « Une nuit dans une shootinggallery. Enquête sur le commerce de la drogue à East Harlem », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 94, 1992.
- BOURGOIS Philippe, SCHONBERG Jeff, « Un « apartheid intime » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 160, 32-44, 5/2005.

- CADETTAÏROU Agnès, COSTES Jean-Michel, BELLO Pierre-Yves, PALLE Christophe, Les traitements de substitution en France, résultats récents 2004, *Tendances* n°37, OFDT, juin 2004.
- CASTEL Robert, COPPEL Anne, « Les contrôles de la toxicomanie », in EHRENBURG Alain (dir.) *Individus sous influence*, Paris, Ed Esprit, 1991, pp. 237-256.
- CESONI Maria Luisa, « L'économie mafieuse en Italie. A la recherche d'un paradigme », *Déviance et société*, Vol 19, n° 1, 51-83, 1995.
- COPPEL Anne, « Dans quel contexte historique et institutionnel ont été mis en place les traitements de substitution en France et comment notre pays se situe-t-il par rapport aux pays comparables? » Conférence de consensus sur les traitements de substitution, Alcoologie, Addictologie, Tome 26 supplément au n° 4, décembre 2004, pp. 17-26, Article publié dans le Yearbook 2004 et traduit en anglais.
- COPPEL Anne, « De l'usager de drogue à l'usager des services socio-sanitaires, l'action de proximité face aux logiques de services », *Sciences sociales et santé*, Vol 23 n°1, revue trimestrielle, 69-77, mars 2005.
- CRETE R., « L'apparition du crack en région parisienne. Questions posées au système de soin français », *Interventions*, n°52, 1995.
- CURTET Francis, LE POULICHET Sylvie, « La toxicomanie des maghrébins », *Interventions*, 5, 16-18, 1985.
- DARMON Laetitia, *Kimo, t'es toujours en vie toi ?* Paris, Editions du Cherche Midi, 2008.
- DAVIDSON Françoise, CHOQUET Marie, « Les drogués et les 'droguables' », in FRÉJAVILLE, Davidson, Choquet, *Les jeunes et la drogue*, PUF, 69-185, date ??
- DUJOURDY Laurence, BESACIER François., « L'héroïne saisie en France. Données statistiques issues de la base nationale des laboratoires de police scientifique », *Annales Pharmaceutiques Françaises*, Vol.68 n°2, 127-132, 2010.
- DUPORT Claire, *L'argent facile*. In "Drogues", Revue Mouvements, Juin 2016
- DUPORT Claire, *Infléchir des parcours : rôle et places des jeunes impliqués dans les trafics*. Avec Anne-Marie TAGAWA. In « Criminalité, banditisme et trafics de drogues à Marseille », Revue Faire-Savoirs, Avril 2015 (pp61-68).
- FASSIN Didier « Santé : des inégalités sociales sans droit de cité », *Mouvement*, 4, 49-57, 2000.
- FASSIN Didier, « L'indicible et l'impensé : la question immigrée dans les politiques du sida », *Sciences sociales et santé*, 17 (4), 5-36, 1999.
- FASSIN Didier, « La santé des immigrés et des étrangers. Méconnaissance de l'objet et objet de reconnaissance », in JOUBERT Michel, CHAUVIN Patrick. (eds), *Précarisation, risque et santé*. Paris. INSERM, 187-196, 2001.
- FASSIN Didier, « Santé et immigration Les vérités politiques du corps », *Cahiers de l'URMIS*, 5, Mai 1999.
- FASSIN Didier, « Une double peine. La condition sociale des immigrés malades du sida », *L'Homme. Revue Française d'Anthropologie*, 160 137-162, 2001.
- FERNANDEZ Luis, « Acteurs et territoires psychotropiques : ethnographie des drogues dans une périphérie urbaine », *Déviance et société*, n°4, vol.26, 2002.
- FERRONI Isabelle et LOVELL Anne, « Les dispositifs de régulation publique d'un médicament sensible. le cas du Subutex®, traitement de substitution aux opiacés », *Revue française des affaires sociales*, n° 3-4, 153-170, 2007
- FERRONI Isabelle LOVELL Anne, « Prévention du VIH et toxicomanie à Marseille. Esquisse pour une santé publique locale. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 73, 21-30, 1996.
- FOURNIAU Charles, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Année 1995, Volume 50, Numéro 2, pp. 459-461.
- GEVAUDAN Honoré, *La Bataille de la French Connection*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987 ; Follorou, Nouzille, *op.,cit.*
- GRUND J-P, STERN LS, KAPLAN CID, ADRIAN NFP, DRUCKER E, « Drug Use Contexts and HIV Consequences The Effect of Drug Policy on Patterns of Everyday Drug Use in Rotterdam and the Bronx » *British Journal of Addictions*, special edition on HIV/AIDS, 87 381-392. 44, 1992.
- GUENIAT Olivier, ESSEIVA Pierre, *Le profilage de l'héroïne et de la cocaïne, une méthodologie moderne de lutte contre le trafic illicite*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2005.
- GUERRIERI Riccardo, PINEL Patrice, ZAFIROPOULOS Marcos, « Infractions à la législation sur les stupéfiants : analyse des interpellations des étrangers en France », in : *Déviance et société*, 1982, vol.6, n°3, pp.259-279, 1982.
- GUERRIERI Riccardo, PINEL Patrice, ZAFIROPOULOS Marcos, 1983, « L'interpellation des immigrés à cause de la drogue », *Migrations*, janvier-avril 1983, n°12-13, pp.1-6, 1983.
- HADJADJI Selim, « La mémoire brisée du toxicomane maghrébin de la deuxième génération », *Bulletin du comité de liaison des associations soio-éducatives de contrôle judiciaire*, 23 • 130-138, 1990.

- INGOLD François-Rodolphe, « Etude des décès liés à l'usage de drogues en France et en Europe », *Bulletin des stupéfiants*, vol XXXVIII n°1-2 p.87-95, 1986.
- INGOLD François-Rodolphe, « Le processus de dépendance chez les héroïnomanes », *Annales médico-psychologiques*, vol 143, n°6, 1985.
- INGOLD Rodolphe et INGOLD Sylvie, 1986, « Le passage des toxicomanes en prison: l'incarcération et son enjeu », in : *Psychotropes*, Vol. III, n°2, 23-34, automne 1986.
- INGOLD Rodolphe et INGOLD Sylvie, 1987, « Toxicomanes incarcérés. Etude épidémiologique du passage des toxicomanes en prison : résultats préliminaires », *Revue internationale de criminologie et de police technique*, vol.1, 37-47, 1987.
- INGOLD François-Rodolphe, TOUSSIRT Mohamed, « La transmission du VIH chez les toxicomanes dans trois villes de France. Implications pour la prévention », *Bulletin des stupéfiants*, Vol XLV n°1, 125-142, 1993.
- IREP, *Etude multicentrique sur les attitudes et les comportements des toxicomanes face aux risques de contamination par le VIH et le virus de l'hépatite*, Paris. Octobre 1996
- JAMOULLE Pascale, « Business is business. Enjeux et règles de l'économie clandestine », *Déviance et société*, Vol 27, n° 3, 297-312, 2003.
- JAMOULLE Patricia, « Styles de vie liés aux drogues et trajectoires de sortie de toxicomanie. Enquête sur le site belge (Hainaut) » *Psychotrope*, 7, 73-99, 2001.
- JANSSEN Eric, PALLE Christophe, « Les surdoses mortelles par usage de substances psychoactives en France », *Tendances* n°70, OFDT, mai 2010.
- JAUFFRET-ROUSTIDE M., OUDAYA L. RONDY M., Le STRAT Y, COUTURIER E., MOUGIN C, EMMANUELLI J. DESENCLOS J.-C, « Femmes usagères de drogues et pratiques à risque de transmission du VIH et des hépatites. Complémentarité des approches épidémiologiques et socio-anthropologique », enquête Coquelicot 2004-2007, France, BEH. Bulletin Épidémiologique Hebdomadaire, (10-11), 96-99, 2009.
- JAUFFRET-ROUSTIDE M., OUDAYA L. RONDY M., Le STRAT Y, COUTURIER E., EMMANUELLI J. DESENCLOS J.-C « Représentations du traitement de l'hépatite C chez les usagers de drogues » Enquête InVS-ANRS Coquelicot, France, 2004-2007/ Representations of hepatitis C treatment among drug users. InVS-ANRS Coquelicot Survey, France, 2004-2007, BEH. Bulletin Épidémiologique Hebdomadaire, (20-21), 213-216, 2009.
- JEAN-PAUL Jean, « Réflexion sur les problèmes de drogue et de toxicomanie », *Interventions*, n° 50, juillet 1995.
- JOBARD Fabien, NÉVANEN Sophie, « La couleur du jugement Discriminations dans les décisions judiciaires en matière d'infractions à agents de la force publique (1965-2005) », *Revue Française de Sociologie*, Vol 48-2, 243-272, 2007.
- JOSEPH Isaac, 1992, « L'espace public comme lieu de l'action », *Annales de la recherche urbaine*, n° 57-58, p. 210-217.
- JOUBERT Michel, « Politiques locales et nouveaux dispositifs dans le domaine des toxicomanies », *Déviance et Société*, vol. 23, n° 2, 1999. □
- JOUBERT Michel, BOUHNIC Patricia, « Economie des pratiques toxicomaniaques et lien social », *Dépendances*, 4,3, 1992. □
- KATZ E., LEVIN ML., HAMILTON H. : « Traditions of Research on the Diffusion of Innovation ». *American Sociological Review*, 28, 237-252. 2, 1963. □
- KEMPFER Jimmy, « L'Abbaye des anges déchus de la planète Saint-Michel », in *Swaps* n°60, 3ème trimestre 2010
- KEMPFER Jimmy, « Scènes de la vie de bohème », in *Swaps* n°60, 3ème trimestre 2010
- KOKOREFF Michel, « Faire du business dans les quartiers, Eléments sur les transformations sociohistoriques de l'économie des stupéfiants en milieux populaires. Le cas du département des Hauts-de-Seine », *Déviance et société*, Vol. 24, n°4, 403-423, 2000. □
- KOKOREFF Michel, « Drugs : A Sociological Blind Spot ? A Look at the French Experience », in HUNT Geoffrey MILHET Maïtena, BERGERON Henri (eds), *Drugs and Culture. Knowledge, Consumption and Policy* edited, London, Asghate, 95-112, 2011.
- KOKOREFF Michel, « Drogues, trafics, imaginaire de la guerre : des quartiers aux cartels », *Multitudes*, 119-128, 2011.
- LACHAZE Georges « Jeje », « Hip Hop, le sirop de la rue », *ASUD-Journal* n°51, décembre 2012
- LACOSTE Julie, TREMBLAY Pierre, « De l'insertion sociale des marchés urbains de drogues prohibées : deux cas de figure nord-américains », *Déviance et société*, année 1999, volume 23, numéro 1, pp. 41-58, 1999.
- LACOSTE Julie, TREMBLAY Pierre, « De l'insertion sociale des marchés urbains de drogues prohibées : deux cas de figure nord-américains », *Déviance et société*, année 1999, volume 23, numéro 1, pp. 41-58, 1999.

- LE NAOUR Gwenola, « Lutte contre le sida. reconfiguration d'une politique de 'réduction des risques liés à l'usage de drogues' à Marseille, *Sciences Sociales et Santé*, 23 (1).43-77, 2005.
- LECAT Jean-Pierre, NEUMAN Jean-Claude et MARGUES Yvan, « La toxicomanie dans un département proche de Paris : la Seine-Saint-Denis. Premiers résultats d'une enquête épidémiologique », in : *Psychotropes*, Vol .2, N°2 printemps/été 1985, pp.93-95.
- LECAT Jean-Pierre, NEUMAN Jean-Claude et MARGUES Yvan, « La toxicomanie dans un département proche de Paris : la Seine-Saint-Denis. Premiers résultats d'une enquête épidémiologique », in : *Psychotropes*, Vol .2, N°2 printemps/été 1985, pp.93-95.
- LECOMTE D. F., HATTON L. MICHEL & Le TOULEC A , « Décès par usage de stupéfiants en Ile-de-France », Etude conjointe de l'Institut médico-légal & INSERM, *Bulletin épidémiologique hebdomadaire*, no. 35, 1994.
- LOVELL Anne, « "Fuitage pharmaceutique", usages détournés et reconfiguration d'un médicament de substitution aux opiacés » *Drogues, santé, société*, vol 7, 297-355, 2008.
- MARCHANT Alexandre, « Chimie et drogues, histoire d'une liaison dangereuse », in *Swaps* n°72, 3ème trimestre 2013.
- MARCHANT Alexandre, « Chimie et drogues, histoire d'une liaison dangereuse », in *Swaps* n°72, 3ème trimestre 2013.
- MARCHANT Alexandre, 2010, *Drogues et drogués en France*, Editions Universitaires Européennes, 2010.
- MARCHANT Alexandre, 2010, *Drogues et drogués en France*, Editions Universitaires Européennes, 2010.
- MARCHANT Alexandre, 2011, « Comment l'emprisonnement est devenu une réponse à l'usage de drogues », in : *Swaps* n° 63, 2ème trimestre 2011 (Dossier Prisons) (version longue : « La toxicomanie en milieu carcéral : naissance d'un problème (années 1970-1990) » : http://www.pistes.fr/swaps/14_0.htm)
- MARCHANT Alexandre, 2011, « Comment l'emprisonnement est devenu une réponse à l'usage de drogues », in : *Swaps* n° 63, 2ème trimestre 2011.
- MARCHANT Alexandre, 2012, « La 'légende noire' du décret Barzach », in : *Swaps* n°66, 1er trimestre 2012, pp.19-23, 2012.
- MARCHANT Alexandre, 2012, « La 'légende noire' du décret Barzach », in : *Swaps* n°66, 1er trimestre 2012, pp.19-23, 2012.
- MARCHANT, Alexandre, 2013, « L'arrivée du crack en France, entre fantasmes et réalités », in *Swaps* n° 70 ??, 1er trimestre 2013.
- MARCHANT Alexandre, « La French Connection, entre mythes et réalités », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n° 115, 2012, (pp) 89-102.
- MAUGER Gérard, « L'apparition et la diffusion de la consommation de drogues en France (1970-1980). Eléments pour une analyse sociologique », *Contradictions*, n° 40-41, 1984.
- MARIE Michel, "Aménager ou ménager le territoire ?", *Annales des Ponts et Chaussées*, janvier 1996.
- MIGNON Patrick, « Les nouvelles drogues psychédéliques ou le bonheur chimique », *Esprit*, juillet-août 1989.
- MIGNON Patrick, « La démocratisation de la bohème. Drogues, jazz et pop music », in EHRENBERG Alain (dir.), *Individus sous influence*, Paris, Ed Esprit, 1991.
- MOIUMEN MRCOUX Radhia, *Immigration, prison, sida. Une anthropologie des conflits touchant la jeunesse maghrébine*. Paris. L'Harmattan-CIEMI, 1998.
- MURARD Numa, « Fric et trafics », *Recherches, Drogues, passions muettes*, n°39 bis, 117-133, déc.1979.
- NEWCOMBE R, BAKS K. « The New HeroinUsers. Prevalence and Characteristics in Wirral, Merseyside », *British Journal of Addiction*, 82, 147-57, 1987.
- OBRADOVIC Ivana, « La réponse pénale à l'usage des stupéfiants », *Tendances* n°72, OFDT, novembre 2010
- PARKER H., NEWCOMBE R, BAKS K .• The new heroinusersprevalence and characteristics in Wirral, Merseyside. *British Journal of Addiction* 82, 147-157, 1987.
- PARKER H., NEWCOMBE R., BAKS K. : The new heroinusers: prevalence and characteristics in Wirral, Merseyside. *British Journal of Addiction*, 82, 147-157, 1987.
- PARKER Howard, « Epidémies d'héroïne, carrières et réponses publiques au Royaume-Uni, 1980-1998», *Drogue* n°32, 47-63,1998.
- PARKER Howard, « Épidémies d'héroïne, carrières et réponses « publiques au Royaume-Uni, 1980-88 », in *Cahiers de la sécurité – INHESJ*, « Drogue », 1998.
- PARKER Howard, NEWCOMBE R. « Heroin Use and Acquisitive Crime in an English Community » *British Journal of Sociology*, Vol. XXXVIII, 3, 31-50, 1987.
- PERALDI Michel « Economies criminelles et mondes d'affaire à Tanger », in *Cultures et Conflits*, n° 68, hiver 2007.

- PERALDI Michel, « Nouveaux aventuriers du capitalisme marchand. Essai d'anthropologie de l'éthique mercantile », in BAYART Jean-François, ADELHKA F.A (dir.), *Les voyages du développement*, Khartala, Paris, 2007.
- PEREZ-DIAZ Claudine, *La diversité des politiques pénales locales dans la répression de l'usage et du trafic de stupéfiants*, Paris, CESDIP, 1988.
- PINEL Patrice, ZAFIROPOULOS Marcos, « Drogues, déclassement et stratégies de disqualification », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 42, 1982.
- PIZZORNO Alessandro, « I mafiosi come classa media violenta », *Polis*, n°1.
- PROFIZI Vanina, « Les Corses au Gabon. Recompositions identitaires d'une communauté régionale en situation d'expatriation », in *Cahiers d'Etudes africaines, Mobilités et migrations européennes en (post) colonies*, n°221-222.
- PRYEN Stéphanie, « Usage de drogues et prostitution de rue », *Sociétés contemporaines*, 36, 1999.
- REINARMAN Craig, SHEINARNAMAN, Craig, SHEIGLA Murphy, & WALDOF Dan "Pharmacology is not destiny: the contingent character of cocaine abuse and addiction" *Addiction Research* (1994), Vol. 2, no.1, 21-36, 1994. □
- ROBINS LN, HELZER JE, HESSELBROCK M, WISH E, « Vietnam Veterans Three Years After Vietnam » in Brill L, Wineck C (Eds.) *Yearbook of Substance Abuse*. New York, Human Sciences Press, 1994. □
- ROME Francis, « Opium et fumeurs d'opium dans l'Indochine de la fin du 19^{ème} siècle (1861-1903) », *Bulletin du Centre d'Histoire Régionale*, Centre de Recherches Historiques, Université de Saint Etienne, (pp) 101-125, 1995.
- RUGGIORO Vincenzo, SOUTH Nigel, « La ville de la fin de l'ère moderne en tant que bazar : marchés de stupéfiants, entreprises illégales et les "barricades" », *Déviance et société*, 20, 4, 1996. □
- SAFI Mirna, « Le processus d'intégration des immigrés en France : inégalités et segmentations », *Revue Française de Sociologie*, 47 (1) : 348- 367, 2006. □
- SANTELLI Emmanuelle, *La mobilité sociale dans l'immigration. Itinéraires de réussite des enfants d'origine algérienne*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2001. □
- SAYAD Abdelmaleck, « Immigration et pensée d'Etat », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 129, 514-529, 1999. □
- SCARRIONE Rocco, « Mécanismes de reproduction des mafias. Evidences à partir de l'expérience italienne », in KOKOREFF Michel, PÉRALDI Michel, WEINBERGER Monique (dir.), *Economies criminelles et mondes urbains*, Paris, PUF, 139-160, 2007. □
- SETBON Michel, « Drogues, facteur de délinquance ? » *Revue française de sciences politiques*, 1995, Vol. 45 n°5, pp. 747-774, 1995. □
- SIMMAT-DURAND Laurence, MARTINEAU Hélène, « Vingt-cinq années de répression de l'usage illicite de stupéfiants », *Population*, 54^e année, n°4-5, 777-790, 1999.
- SPIRE Alexis, « De l'étranger à l'immigré. La magie sociale d'une catégorie statistique », *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, Septembre, 129 : 505-516, 1999. □
- TAÏROU Agnès, « Les carrières de consommation d'usagers de cocaïne inconnus des institutions socio-sanitaires et répressives : une recherche qualitative conduite en France en 2007-2009 », *Déviance et société*, Vol 35, n° 4, 503-530,
- TOUFIK Abdallah, « La diffusion de l'injection d'héroïne intraveineuse en France », *Tendances*, Revue de l'OFDT, 5, 1999.
- TOUFIK Abdallah, « La diffusion de l'injection d'héroïne intraveineuse en France », in : *Tendances*, Revue de l'OFDT, n° 5, décembre 1999.
- TOUFIK Abdallah, « Pratiques et mobilités des usagers de drogues », *Journal du Sida*, n° 92-93, numéro spécial Monde arabe-Migrants, 63-68, Janvier 1997.
- TOUKIK Abdallah, « Pratiques et mobilités des usagers de drogues », *Journal du Sida* n° 92-93, numéro spécial Monde arabe Migrants, 63-68, 1997. □
- TOUSSIRT Mohammed, « La toxicomanie chez mes populations migrantes : cas des consommateurs de crack », *Toxibase*, 13 : 46, 2004. □
- Transcriptase*, n° 36 - juin-juillet 95 (9p.)
- TRAUTMANN, Catherine, *Lutte contre la toxicomanie et le trafic des stupéfiants*, Paris, La Documentation française, 1990. □
- VALABREGUE Frédéric, "La traverse". *Méditerranéens*, n°13, printemps 2002
- VALLET Louis-Alain, CAILLE Jean.Paul, « La scolarité des enfants d'immigrés », in VAN ZANTEN Agnès (dir.), *L'école, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 293-301, 2000. □
- WACQUANT Loïc, « The Zone », in BOURDIEU Pierre, *La Misère du Monde*, Seuil 1993.

WACQUANT Loïc, « "Des ennemis commodes". Etrangers et immigrés dans les prisons d'Europe », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 129, 63-67, 1999. □

WIHTOL de WENDEN Catherine, « "Les jeunes issus de l'immigration", entre intégration culturelle et exclusion sociale », in DEWITTE Philippe (dir.), *Immigration et Intégration. L'état des savoirs*, La Découverte, 232-237, 1999. □

YACOB S, « Réflexions à propos de toxicomanes incarcérés. Approches juridiques, socioethnique, ethnoclinique », *Migrations Santé*, 1er trimestre : 21-36, 1993. □

Romans, témoignages, essais

ARDISSON Thierry, avec Philippe KIEFFER, *Confessions d'un baby-boomer*, Flammarion, 2005.

AUPOURRAIN Jean-Paul, *Les rêves meurent sous la drogue*, Flammarion 1977

AXEL Brigitte, *H*, Paris, Flammarion, 1970.

BELLOC Denis, *Képas*, Paris, Lieu Commun, 1989.

BENA Gilbert, dit « GIBUS », *Nous étions le Milieu*, La Manufacture des Livres, 2012.

BERNIER Alexis, BUOT François, *Alain Pacadis. Itinéraire d'un dandy punk*, Paris, le mot et le reste, 2013.

BERNIÈRE Vincent, PRIMOIS Mariel, *Actuel, les belles histoires*. Ed. De la Martinière et Actuel, 2011.

BIZOT Jean-François, *Les déclassés*, Paris, Le Sagittaire, 1976 (J'ai Lu).

BORG, Gérard, *Le voyage à la drogue*, Paris, Seuil 1970.

BOULOGNE Ari, *L'amour n'oublie jamais*, Paris, Pauvert, 2001.

BRAMLY Serge, *Madame Satan*, Paris, Grasset, 1992.

BURROUGHS William S. *Junky* (1953), Paris, Folio, 2008.

BURROUGHS William S. *Le festin nu* (1959), Paris, L'imaginaire Gallimard, 2013.

CERF Muriel, *L'anti-voyage*, Mercure de France, 1974 (J'ai lu, 1995)

CHAMPAGNE Guy, *Après la drogue*, Paris, Seuil, 1969.

COOPER Clarence, *La scène*, Paris, Gallimard, 1962.

DANI, *Drogue la galère*, Carrère/ Michel Falon, 1987.

DEBRE François, *Trente ans avec sursis*, Paris, Denoël, 1998

DESPENTES Virginie, *Vernon Subutex.1.*, Paris, Grasset, 2015.

DUCHAUSOIS Charles, *Flash, ou le grand voyage*, Fayard, 1971 (Livre de poche)

DUFAUD Marc, *Les peaux transparentes*, Paris, Trouble-Fête, 2003.

EMBARECK Michel, *Sur la ligne blanche, Autrement*, 1984.

EUDELIN Christian, *Nos années punks. 1972-1978*, Paris, Denoël, 2002.

EUDELIN Patrick, *Rue des martyrs*, Paris, Grasset, 2009

FIOCCONI Laurent, *Le Colombien : des parrains corses aux cartels de la coke*, avec la collaboration de Jérôme PIERRAT, Éditions du Toucan, La Manufacture de livres, 2009.

GAB'1 Jean, *Sur la tombe de ma mère*, Paris, Don Quichotte, 2013.

ISAL Jean-Pierre, *J'étais médecin chez les hippies*, Paris, Albin Michel, 1975

JACQUA Laurent, *J'ai mis le feu à la prison*, Paris, Ed. Jean-Claude Gawsewitch, 2010

JOEYSTARR, avec Philippe Manœuvre, *Mauvaise réputation*, Paris, Flammarion, 2006.

KELLA Jean-Claude, *L'affranchi*, Paris, Éditions du Toucan, 2009. □

KENDAL Keed J., *De la rivière à la scène*, Paris, L'Harmattan, 2003.

LE TAILLANTER Roger, *Commissaire Jobic*, Paris, France Loisirs, 1991.

LE TAILLANTER Roger, *Paris sur drogues*, Paris, Julliard, 1978.

LINDON Mathieu, *Ce qu'aimer veut dire*, Paris, Folio, 2011.

LINDON Mathieu, *La vie pornographique*, Paris, P.O.L, 2013.

LUNEL Margaux, *Les anges dansent et les anges meurent*, Presses de la renaissance, 1990.

MARAVELIAS Eric, *La faux soyeuse*, Gallimard, 2014, (« Série noire »)

MARAVÉLIAS Eric, *La faux soyeuse*, Paris, Gallimard, 2015.

MARIE FRANCE, *Elle était une fois...*, Paris, Denoël, 2003.

MEYZE Christian, *La brigade des stup...*, Connivences, 1981.

MOUNSI Mohand, *La cendre des villes*, Stock, 1993.

MOUNSI Mohand, *La noce des fous*, Stock, 1990.

MOUNSI Mohand, *Territoire d'outre-ville*, Stock, 1995.

NIMIER Marie, *Les inséparables*, Gallimard, 2008

OLIVENSTEIN Claude, *Il n'y a pas de drogués heureux*, Paris, Robert Lafont, 1977.

- PACADIS Alain, *Un jeune homme chic*, Denoël, 2002 (1ère édition 1978)
- PELLETIER Thierry, *Les rois du rock*, Libertalia, 2013.
- PEYREFITE Alain, *La Drogue : ce qu'ont vu, ce que proposent médecins, juges, policiers, ministres*, Paris, Plon, 1970. □
- PEYREFITTE Roger, *Manouche*, Flammarion, 1972.
- RAVALEC Vincent, *Cantique de la racaille*, Flammarion, 1994.
- RAVALEC Vincent, *Hépatite C*, Paris, Flammarion, 2007.
- RAVALEC Vincent, *La vie moderne*, Paris, La Dilettante, 1996.
- RAVALEC Vincent, *Un pur moment de rock'n roll*, nouvelles, J'ai Lu/ La Dilettante, 2003 (1992)
- RAVALEC Vincent, *Vol de sucettes*, nouvelles, La Dilettante, 1995.
- RIOUFOL Marc, *Tox. Comment je suis mort et ressuscité*, Paris, Robert Laffont, 2011.
- ROCHEFORT Christiane, *Archaos ou Le Jardin étincelant*, Paris, Grasset, 1972.
- SCHUHL Jean-Jacques, *Rose poussière*, Gallimard 1972
- SERGUINE Léon, *La poudre. Confessions d'un revendeur d'héroïne*, Paris, Ramsay, 1980.
- SERP Guillaume, *Les chérubins électriques*, Robert Laffont, 1983
- VASSEUR Véronique, *Médecin-chef à la prison de la santé, ????*, Le Cherche-Midi, 2000.

Rapports, mémoires, thèses

- ANTAR Hafid, *Les parcours des « survivants » du sida à Marseille : une expérience commune de la confrontation à la mort*, Mémoire de master 2 en sciences sociales, EHESS (Marseille), 2013.
- BARRÉ Marie-Danièle, *Toxicomanie et délinquance. Du bon usage de l'usager de produit illicite*, Cesdip, Etudes et données pénales, n°70, 1993. □
- BECK François, LEGLEYE Stéphane, PERRETTI-WATTEL Patrick, *Regards sur l'adolescence. Consommations de produits psychoactifs dans l'enquête Escapad 2000*, Paris, OFDT, 2000. □
- BEN LAKHDAR Christian, *Le trafic de cannabis en France. Estimation des gains des dealers afin d'apprécier le potentiel de blanchiment*, Paris, OFDT, novembre 2007. □
- BOEKHOUT VAN SOLINGE Tim, *L'héroïne, la cocaïne et le crack en France. Trafic, usage et politique*. Rapport. CEDRO, 1996.
- BOUHNIAK Patricia, *La toxicomanie en Seine-Saint-Denis : état des lieux, populations, interventions*, (sous la dir. De Michel Joubert), 1991
- BOUHNIAK Patricia, TOUZÉ Sylviane, *Héroïne, sida, prison Trajectoires, système de vie et rapports aux risques des usagers d'héroïne incarcérés*, Paris, Resscom, 1996. □
- BOUHNIAK Patricia, TOUZE Sylviane, VALLETTE VIALARD Charles. *Sous le signe du « matos ». Contextes, trajectoires, risques et sensations liés à l'injection de produits psychoactifs*, RESSCOM-OFDT, 2002
- BOURSEILLER Christophe, *Génération chaos. Punk, New wave, 1975-1981*, Denoël, 2008 (« X-Trême »)
- CESONI Maria Luisa, *L'incrimination de l'usage de stupéfiants dans sept législations européennes, Document du GDR " Psychotropes, Politique et Société ", n° 4, 2000. □*
- CHAPPARD, Pierre et Jean-Pierre COUTERON, *Salle de shoot. Les salles d'injection supervisées à l'heure du débat français*, Les empêcheurs de tourner en rond/ La Découverte, 2013.
- Rapport de la commission de réflexion sur la drogue et la toxicomanie*, Paris, La Documentation française, 1995.
- CONSEIL NATIONAL DES VILLES, *L'économie souterraine de la drogue*, Paris, CNV, 1994
- COPPEL Anne, *Le Forum des Halles, aux marges de la marge 1986-1987*, rapport de recherche, FIRST 1987, 35p.
- COPPEL Anne, GHADDAR Maguy et EZRATI Omri, « Bagneux. Enquête dans le quartier des Blagis », in Conseil National des Villes, *L'économie souterraine de la drogue*, Paris, CNV, 1994, pp.79-91.
- DAVIDSON Françoise, « Rapport sur l'épidémiologie des toxicomanies en France », Commission interministérielle des stupéfiants, avril 1976.
- DUPORT, Claire, « Trafics de drogues : un bilan des recherches et quelques expériences à Marseille », *Etudes et travaux de l'ORDCS*, n°4, mai 2012
- DUPORT, Claire, *Notables, militants, entrepreneurs. Une histoire sociale du militantisme dans les cités*. Thèse de doctorat, Université de Provence, 2007.
- DUPREZ Dominique, KOKOREFF Michel, WEINBERGER Monique, *Carrières, territoires et filières pénales. Pour une sociologie comparée des trafics de drogues (Hauts-de-Seine, Nord, Seine-Denis)*, Paris, OFDT, 2001.
- EGO (Association Espoir Goutte d'Or), *Etude sur le « crack » à la Goutte d'Or*, réalisée par Georges Hidalgo, Christian Lefort, Alain Ternus, 1996.

- FOTTORINO Eric, 1993, « L'Afrique, nouvelle "élué" des drogues », in : *La planète des drogues. Organisations criminelles, guerres et blanchiment*, dir. Alain Labrousse et Alain Wallon, Seuil, pp.207-217.
- FOURNIE Jean, *La prévention du sida auprès des toxicomanes. Etude sur les modèles d'intervention mis en œuvre par les acteurs de la prévention*, AFLS, décembre 1993 (150p.)
- GUENIAT Olivier, ESSEIVAPierre, « Le trafic d'héroïne », Institut de Police Scientifique et de Criminologie, Université de Lausanne, 2002.
- INGOLD, Rodolphe, 1983, *Les poudoux dans la ville. Contribution à une anthropologie de la dépendance chez les héroïnomanes*, Thèse de 3ème cycle en Anthropologie et Ecologie Humaines, Paris V, 1983.
- INGOLD, Rodolphe, 1999, « Une rétrospective des tendances de la toxicomanie: de 1970 à l'an 2000 », in : *Drogues et toxicomanies. Indicateurs et tendances. Edition 1999*, OFDT, 1999, pp.187-193.
- INGOLD, Rodolphe, 2000, *Tendances et toxicomanie. Concepts, méthode, résultats*. Rapport à madame Maestracci. IREP, 2000, 26p.
- INGOLD, Rodolphe, TOUSSIRT, Mohamed, 1989, *Toxicomanie, médicament et pharmacodépendance, situation et tendances*, Rapport IREP, mars 1989.
- IREP, 1987, *Etude de suivi du toxicomanes incarcérés: évaluation de la recherche-action menée à Fleury-Merogis en 1986*, rapport de recherche, 1987, 38p.
- IREP, 1992, *Approche ethnographique de la consommation de cocaïne à Paris*, Rapport IREP, juillet 1992.
- IREP, *Les toxicomanes entre la prison et la cité. Séminaire de Marly-le-Roi, 27, 28 février et 1^{er} mars 1989*, IREP 1990, 160p.
- JAMOULLE Pascale, « Pères et fils face aux conduites à risque. Evolution des relations familiales en milieux populaires », in GIRAUX-ARCELLA Pilar et al., *Villes et toxicomanies*, ERES, 2005.
- JOUBERT Michel, WEINBERGER Monique, ALFONSI, Gilles, *Les toxicomanes dans la ville. Contribution socio-ethnologique à l'analyse des logiques sociales et économiques des réseaux et rapports sociaux de trafic*, Paris, GRASS / RESSCOM, 1996.
- KHALDI Kassem, *Approche sociologique et psychologique de la toxicomanie des jeunes issus de l'immigration maghrébine*. Rapport de recherche, Paris, Association Charonne, 1988.
- L'ABBAYE, *Toxicomanie et marginalités, 1 : Le corps comme langage, la relation thérapeute-client*, Paris, Solin 1976.
- L'ABBAYE, *Toxicomanie et marginalités, 2 : A propos des institutions*, Paris, Solin 1976.
- LABROUSSE Alain, Romero Mario, « Trafic international », *Observatoire Français des drogues et des Toxicomanies*, bulletin mensuel, n°13, février 2002.
- MARCHANT Alexandre, *L'impossible prohibition. La lutte contre la drogue en France (1966- 1993)*, Thèse de doctorat, Ecole Normale Supérieure de Cachan, 2014.
- MELLINGER M., BEAUCHAMP O. de, GALLIEN C., INGOLD R., TABOADA M.J., « Epidemiological and clinical approach to the study of candidiasis caused by candida albicans in heroin addicts in Paris region : Analysis of 35 observations », in : *Bulletin on narcotics*, 1982, 34, (3-4), 61-81.
- MONTEL Laurence, *Marseille capitale du crime. Histoire croisée de l'imaginaire de Marseille et de la criminalité organisée (1820-1940)*, Thèse de doctorat, Université de Paris X Nanterre, 2008.
- MUSSO Sandrine, *Sida et minorités postcoloniales. Histoire sociale, usages et enjeux de la cible des « migrants » dans les politiques du sida en France*, Thèse de doctorat, EHESS, décembre 2008.
- NEUMAN Jean-Claude & LECAT Jean-Pierre, *Images de la toxicomanie en Seine-Saint-Denis : A propos d'une enquête épidémiologique*, 1984. Rapport, 147p.
- OCRTIS, *Stups/Fnails : usage et trafic de stupéfiants, statistiques 1995* (rapport), Ministère de l'Intérieur, 1995
- OFDT, *Tendances récentes*, Rapport TREND, mars 2000. □
- PINGAUD Etienne, *L'implantation de l'islam dans les quartiers : contribution à l'analyse du succès d'une offre symbolique*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, 2013.
- SAGANT Valérie, HUREL Benoist, PLOUVIER Éric. *L'imposture. Dix années de politique de sécurité de Nicolas Sarkozy*. Terra Nova, n° 19, 2012.
- SANSFACON Daniel et al. (2005), *Drogues et dommages sociaux. Revue de littérature internationale*, Paris, OFDT.
- SAYAD Abdelmalek et ABOUB Karim, *Toxicomanie et sida en Seine-Saint-Denis : attitudes, représentations, fantasmes et réalités*, rapport, 1996.
- Séminaire Toxicomanies, septembre 1971*. Organisé au centre psychiatrique Sainte-Anne à Paris du 20 au 24 septembre 1971. Textes transcrits, choisis et résumés par Jean Neko, ed. par l'Association Le Pont, 1972.
- TOUSSIRT Mohamed, FACY Françoise, INGOLD François-Rodolphe, *Etude multi-villes. Réactualisation des*

données, Paris, mai 1991.

TRAUTMANN Catherine, *Lutte contre la toxicomanie et le trafic des stupéfiants*, Paris. La Documentation française, 1990.

OCTRIS, Sous-direction des affaires criminelles, note du 18 octobre 1971, « l'usage des stupéfiants et drogues dangereuses ».

OCTRIS, Ministère de l'Intérieur, note du 4 juillet 1974 « Problèmes franco-allemandes en matière de trafic de drogue ».

OCTRIS, Ministère de l'Intérieur, note du 1^{er} juillet 1974.

OCRTIS, « Liste des principaux laboratoires démantelés en France », note du 23 mai 1990,

Leteur Serge, *Fascicule « Les produits stupéfiants »*, Ecole Nationale Supérieure de la Police, département de Police criminelle, octobre 1989, Archives du ministère de l'Intérieur, CAC 19970135/29.

Progress Report, n°41, Marseille, France May 3, 1951, National Archives.

United State Senate, Organized crime and illicit traffic in narcotics, *Report of Committee on Government Operations*, March 4, 1965.

Ministère de l'Economie, de l'Industrie et du Numérique, *Précurseurs de drogue*, Mission nationale de contrôle des précurseurs chimiques, Edition 2015.

Office des Nations Unies Contre la Drogue et le Crime, *Bulletin des stupéfiants*, Volume LVII, n°1 et 2, 2005.